

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Étoiles Mortes (intégrale)

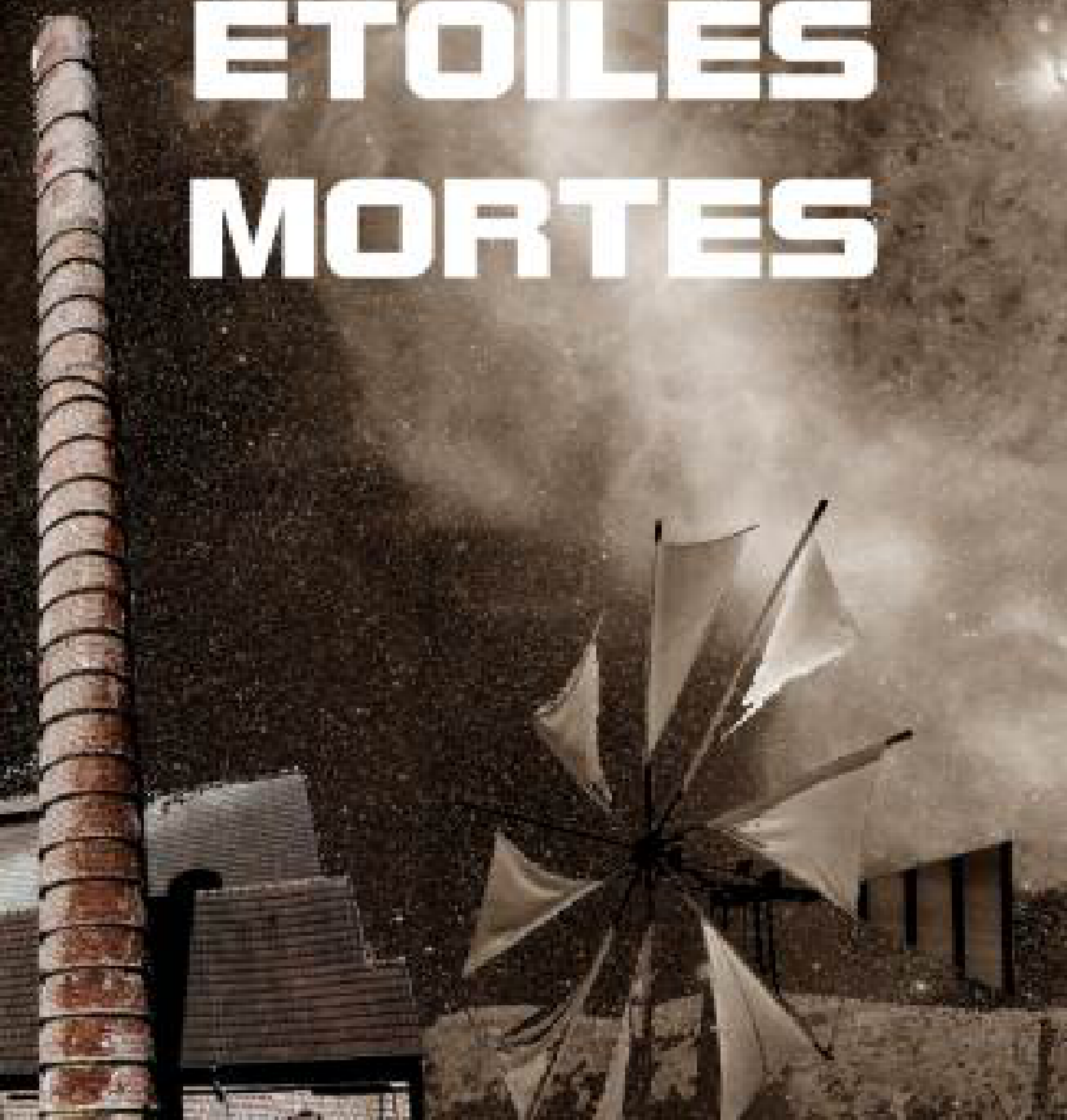
Jean-Claude Dunyach

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN-CLAUDE DUNYACH

ÉTOILES MORTES



LES PIRATES



AMIRAL BENBOW'S PRODUCTION

Jean-Claude DUNYACH **ÉTOILES MORTES**

FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation

n° 1837 : Nivôse (t 1)

n° 1838 : Aigue-Marine (t 2)

n° 1858 : Voleurs de silence (épilogue)

ABP numérise des livres. des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

Scan par Capitaine Cosmos,
relecture et .doc par w5367cl
merci.

Cette histoire, et ce livre, n'auraient pas existé sans le CERFACS et ses chercheurs, qui furent une source inépuisable d'inspiration et d'encouragement durant les années que j'y ai passées.

NIVÔSE

Rides sur l'eau,
Combat de carpes
Invisibles.

... La conquête des étoiles a commencé il y a exactement trente ans, lorsque la pointe brisée du Beffroi d'Aigue-Marine a émergé de la Méditerranée en voie d'assèchement. Nous l'ignorions alors mais, sous la gangue de marne verdâtre, se dissimulait le plus merveilleux des vaisseaux spatiaux.

... Ainsi, grâce à la découverte accidentelle du système cérébral de l'AnimalVille, le transfert instantané entre deux Animaux Villes, *l'échange*, devenait une réalité. L'humanité pouvait enfin exporter sur d'autres planètes, toutes neuves, ses modèles de sociétés exsangues et ses déséquilibres.

... Le plus grand mystère de ces organismes géants n'est pas leur caractère étrangement familier, ni l'impénétrabilité hautaine qu'ils opposent à ceux qui tentent de percer leur secret. Non, le véritable paradoxe des AnimauxVilles est que l'espèce humaine a cru les avoir apprivoisées et les utilise sans les comprendre, au point que notre civilisation toute entière repose désormais sur leur existence. Mais, pour autant que nous le sachions, elles n'ont jamais pris conscience de notre présence.

Guanadi : « Les voyageurs immobiles : essai » Bibliothèque de Vieille Terre.

CHAPITRE PREMIER

Comme d'habitude, Ombre a vomi sur le tapis. Crétin de chat ! La belle symétrie du motif de laine est souillée d'une longue traînée verdâtre. L'odeur est suffocante mais un bataillon de fourmis nettoyeuses s'affaire déjà à réparer les dégâts. Ombre est invisible, sans doute réfugié dans un recoin de la salle de bains pour s'y laisser mourir plus à son aise. Ça lui passera...

Je savoure la façon dont les choses se remettent en place après un échange. Lentement : d'abord, le sentiment poignant de ne pas être au bon endroit, le décor qui n'est plus *ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre*. Une balafre sur le tapis qui se reflète dans le miroir du plafond, une harmonie rompue, des fêlures qu'il faut réparer, rien de vraiment palpable. Puis, soudain, le déclic ! J'ai réussi le grand saut une fois de plus, je suis là où je dois être, même s'il me faut du temps pour le réaliser.

J'avais fermé la fenêtre avant de m'endormir, hier soir. Celle de cet appartement est entrebâillée et un jour sombre, crépusculaire, filtre à travers les rideaux. Ici, la nuit n'est pas encore tombée, il faudra que je m'habitue. Avec prudence, je pose les pieds par terre en tâchant d'éviter la flaque nauséabonde et les fourmis qui courent partout. J'y arrive à peu près, malgré le vertige. Moi aussi, je suis malade lors des échanges, mais j'ai toujours réussi à contrôler mes entrailles, Dieu merci.

J'écarte les rideaux, je me penche. Une rafale de vent glacé me cingle...

À perte de vue, des toits. Un enchevêtrement de terrasses, de dômes, d'angles bizarres et de flèches incongrues, un chaos de replis éparpillés sans aucun plan d'où jaillit la tour du Beffroi, cette épée de chair vermillon incrustée d'une horloge carrée. La peau de l'AnimalVille a des nuances terre de Sienne, que ravive par endroit le violet d'un capillaire noyé dans l'épaisseur des murs. Une légère buée monte de ses rues, sur lesquelles veillent les arcs de métal tordu des éoliennes.

De mon poste d'observation, au sommet de l'édifice, je domine ma

Ville. Une de mes vingt-sept Villes, toutes identiques. J'apprendrai bientôt le nom de celle où je viens de me réveiller. J'ai le temps.

L'appui de la fenêtre frissonne sous mes doigts à chaque gifle du vent et les éoliennes vibrent. Un bourdonnement chaud, jamais monotone, comme si un musicien invisible promenait son archet sur les toits. Les yeux fermés, je me laisse aller, conscient que cette pulsation qui me traverse est celle de l'AnimalVille. L'accord se fait, petit à petit.

Une caresse de fourrure contre mon mollet : Ombre est de retour, la queue basse, l'air dégoûté. Il a sauté par-dessus la souillure que les fourmis ont quasi effacée. À présent, nous pouvons tous deux faire comme si rien ne s'était passé.

— Salut, le chat !

Je l'attrape sous les pattes de devant et l'examine. Une silhouette efflanquée, au pelage très court, très noir, lisse. L'allure d'un sphinx de gouttière qui aurait mis un smoking pour sortir. Deux énormes yeux dorés, ronds, à l'iris barrée d'une épaisse ligne verticale, lui mangent le visage. Je l'embrasse sur le minuscule triangle brun de son nez et le juche sur mon épaule.

Ses griffes se plantent dans mon dos, sans insister. Il ronronne, en contrepoint des éoliennes, et sa tiédeur me fait prendre conscience de ma nudité. Je referme la fenêtre. Ombre se frotte contre ma joue. C'est moi qui lui sers de repère pour surmonter le choc du transfert, comme l'AnimalVille le fait pour moi. Échange de bons procédés ; j'aime l'idée de cette hiérarchie verticale, de cet emboîtement de causes et d'effets qui borne mon univers dans tous les sens. Ombre, la ville et moi, maillons d'une chaîne infinie. Et les fourmis. J'allais les oublier. Il faut bien qu'Ombre, lui aussi, ait quelque chose à écraser.

Je pousse la porte de mon atelier, m'attendant curieusement à trouver une de mes créations sur le socle central. Espoir déçu. Il n'y a que le fatras habituel éparpillé sur les plans de travail, tout autour de la pièce. Rien d'assemblé, rien d'équilibré. Il me semblait, pourtant, avoir achevé récemment une commande pour une galerie privée. Je n'arrive pas à préciser mes souvenirs, tout se brouille dans mon esprit. Sans doute s'agit-il d'une séquelle de l'échange, comme cela s'est déjà produit. Il y a bien longtemps que je n'ai rien entrepris, sinon des essais personnels, aussitôt détruits.

Mes visites à l'atelier, dès mon réveil, sont aussi rituelles que les vomissures d'Ombre et tout aussi effaçables. Bientôt, je le jure, je me remettrai à créer.

Je traîne un peu dans la cuisine sous le regard désapprobateur d'Ombre, condamné à la diète. Un peu de toilette, puis j'irai à la découverte du nom de cette Ville.

En descendant les degrés de fer, je siffle un air au titre oublié. L'escalier d'incendie, scellé à la chair de la façade par des crampons rouillés, résonne sous mes pas. Il y a un bonheur certain à sauter ainsi de marche en marche, la main appuyée sur le mur tiède, complice. Arrivé en bas, j'ôterai mes chaussures et les suspendrai à la rampe. Je plains ceux qui n'osent pas glisser pieds nus sur la peau de la Ville et qui n'écoutent jamais les éoliennes. Une part de ma réalité leur échappe.

Le soir tombe ; l'échange m'a fait gagner une nuit supplémentaire. Cadeau de bienvenue comme je les aime : les heures qui viennent seront pleines, avec cette lucidité particulière aux petits matins sans sommeil.

J'ai l'impression de me réveiller pour la seconde fois. Après chaque transfert, ma mémoire est envahie de rêves en morceaux. Plus rien ne s'emboîte ni ne s'apparie. J'aimerais fouiller ce désordre, acquérir la certitude que rien de ce que j'ai abandonné là ne mérite qu'on le reprenne mais la lucidité, peu à peu, m'en arrache et me ramène vers les rues éclairées de la Ville.

Sans hésiter, je pars vers le centre. Pour les voyageurs comme moi, il y a deux façons de savoir où l'on vient d'être transféré : interroger les mémoires du terminal intégré à l'appartement, ou bien aller prendre un verre aux *Étoiles Mortes*. Chacun sa méthode. En ce qui me concerne, le bar de Falstaff est une institution, un maillon essentiel du rituel de l'échange.

L'enseigne, qui ne scintille plus depuis une éternité, est accrochée de guingois au sommet d'un dôme ocre, en forme de carapace de tortue. L'entrée est flanquée de deux piliers rose vif entaillés de graffiti, où les rigoles de pluie ont dessiné des marques sombres. Tout autour, la chair de l'édifice est plissée, flétrie. L'endroit ne paie pas de mine, pourtant c'est un des lieux les plus magiques que je connaisse. La musique qui s'en échappe est celle d'un vrai violoncelliste perdu dans son solo. Je m'arrête un moment pour l'écouter. Quand on est résident à vie d'une Ville éparpillée en vingt-sept reflets, de tels détails prennent une importance extrême.

Dès que je pousse la porte à petits carreaux, le violoncelle prend un relief supplémentaire. Je me glisse dans la salle dont le sol, à la consistance du vieux cuir, est tavelé de brun. L'intérieur a la forme d'un sablier couché, avec un plafond noyé de fumée d'où pendent des draperies de chair à l'allure de jambons. Le comptoir circulaire occupe le point le plus étroit du bar et une minuscule estrade s'élève sur la droite, en entrant. Tout au fond, des boxes encastrés dans la paroi sont plongés dans la pénombre.

La plupart des tabourets sont occupés, des ronds humides récents marquent les tables de bois noircies par l'alcool. Beaucoup de visages

me sont familiers, bien que je ne sois pas sûr de les avoir déjà croisés. Normal, les échangés ont tous la même tête. On les choisit assez proches du modèle maître pour que l'échange s'effectue sans problèmes. C'est une pensée déprimante quand on y songe. Il ne suffit pas de savoir qu'on est un artiste raté, il faut en plus savoir qu'on existe en vingt-six exemplaires, plus l'original qui, lui, est célèbre. Il m'arrive parfois de me sentir l'idiot de la famille.

Le violoncelliste fait une pause, afin de vérifier ses clés. J'en profite pour m'approcher du comptoir. Falstaff, le dos tourné, pianote sur son orgue à bière. Ici, chaque habitué a sa mélodie préférée mais, de temps en temps, on le laisse improviser. Le résultat est toujours surprenant.

Je contemple sa silhouette large, rassurante, et son crâne plus qu'à moitié dégarni. Un gros rire de contentement secoue ses épaules tandis que la mousse déborde du verre et ruisselle sur ses doigts. C'est bon de le retrouver là, identique à lui-même, stable comme le pivot autour duquel tourneraient les Villes. Sacré Falstaff : c'est le seul de nous tous qui ne change jamais lors des transferts, et pour cause ! Ils sont vingt-sept doubles, qui ont chacun accès à la totalité des informations recueillies par les autres. Voilà le secret des *Étoiles Mortes*. Il faut le savoir, puis l'oublier. Pour moi, il n'y aura jamais qu'un Falstaff à la fois.

Il se retourne et m'aperçoit. Petit sourire, mais qui réchauffe, et le violoncelle repart. Stravinski. La *Suite Italienne*, je crois.

— Salut, Closter. Qu'est-ce que tu as fait de ton chat ?

— Je l'ai laissé là-haut. Donne-lui le temps de récupérer avant de se plonger dans tes mixtures infernales.

— Monsieur fait la fine bouche ? J'ai de nouveaux mélanges dont tu me diras des nouvelles.

— Non, pas cette fois-ci. Sers-moi mon habituelle, le temps de me remettre dans le bain.

— D'accord, la première salve est pour toi.

Il fait sonner la cloche de marine qui pend au-dessus des fûts. La belle voix de bronze interrompt les conversations. Une tournée générale à ma solde, c'est la règle puisque je viens d'arriver. Tant pis, avec la prime d'échange, mon compte doit être sorti du rouge. Enfin, je suppose. Je ne sais plus très bien où j'en suis de ce côté-là.

— Une dernière chose, Falstie...

— Oui ?

— Où sommes-nous ?

Il secoue la tête et se penche vers mon oreille, comme si le nom qu'il va murmurer était un secret entre lui et moi. Dans un certain sens, c'est le cas.

— Nayrademance.

Je me suis glissé dehors comme un voleur, les yeux levés. À présent, je peux regarder les étoiles en les nommant : ici, le Boulier ; là, le Gobelet d'Émeraude. Au sud, juste au-dessus de la ligne d'horizon, Sol. Une toute petite lueur, pas vraiment nette. Est-ce bien lui ? Malgré le fil immatériel qui s'étire à travers les années-lumière pour me rattacher à la Terre, je ne suis pas fichu de le savoir ! Il y a trop longtemps que j'ai quitté Guanadi et ma tribu...

Difficile de se repérer au milieu de ces constellations étrangères. On risque toujours de se tromper en cherchant le soleil natal, ce qui est sans importance sauf pour l'amour-propre. Falstaff, dans ses rares moments de philosophie, m'a dit une fois : « Toutes les étoiles sont mortes, aussi mortes que mon enseigne. » Idée mélancolique, qui convient bien à cette nuit. Le tapis du ciel est d'un gris de cendre, les nuages défilent comme des syllabes noires, haïku d'encre de Chine tracé sur du papier de mauvaise qualité. Si je sais déchiffrer les signes, un orage éclatera bientôt.

Les éoliennes sont cachées par les toits. Quand les éclairs frapperont les structures métalliques, je ne les verrai pas. Je pense brusquement à Ombre, resté seul là-haut, et je me mets à courir. Les premières gouttes s'écrasent sur le sol au moment où j'atteins l'escalier.

Sans remettre mes chaussures, j'escalade quatre à quatre les degrés de fer. Dans ma tête se mêlent les grondements du tonnerre et une phrase de violoncelle sans cesse répétée qui s'est fichée là, Dieu sait pourquoi. Les marches sont glissantes et j'ai les pieds trempés. Nayrademance sent le chat mouillé avec quelque chose d'électrique en plus, cette fragrance si particulière des AnimauxVilles sous la pluie qui rend Ombre à moitié fou à chaque orage.

Quand j'ouvre ma porte, un jet de fourrure se glisse entre mes jambes. Je l'attrape au vol. Miaulement de protestation, coup de griffes. Désolé, le chat, pas question de te laisser sortir au milieu de cette Ville en chaleur. C'est un trop gros morceau pour toi.

Par la fenêtre ouverte, le ciel envahit la pièce. Un éclair, tout proche, illumine un instant les toits incarnats. L'eau stagne dans les replis des terrasses. Partout où la peau de la ville s'est affaissée, des mares se forment. Un voile d'eau ruisselle le long des voûtes et se déverse en cascades qui éclaboussent les rues avec un bruit de machine à écrire. Ombre s'étire contre ma poitrine. Chaque rafale de vent le fait frissonner et il frotte sa tête contre ma main pour que je le caresse. Mes doigts s'attardent derrière ses oreilles dressées et au creux de son menton, dans la petite dépression où la peau est presque nue, où je sens battre l'artère de sa gorge quand il ronronne.

Un véhicule de surveillance passe au-dessus de ma tête, l'œil bleu

de son projecteur braqué sur les édifices. Le faisceau balaie ma fenêtre et je ferme les yeux, aveuglé, tandis que le grondement des moteurs se mêle à celui du tonnerre. J'imagine le spectacle que nous devons offrir, Ombre et moi, ainsi environnés d'éclairs : deux fous à moitié trempés, isolés à l'étage supérieur de la Ville comme des gardiens de phare face à la tempête. Dans un tel moment, j'oublie ce que je suis, le vide de l'atelier qu'aucune œuvre digne de ce nom n'a occupé depuis si longtemps et qui fait écho au vide de ma propre vie. J'oublie tout. Il ne reste qu'une silhouette inscrite dans un rectangle de lumière, à demi penchée au-dehors pour mieux voir tomber la pluie.

À l'horizon, les éoliennes se tordent sous les coulées électriques. Lors de mes escapades sur les toits, je retrouve parfois des larmes de verre brut au pied des tiges métalliques, là où les éclairs ont fait fondre les gros isolateurs. Je les entasse sur mes étagères, avec la vague idée de les utiliser un jour. Dans une autre vie, j'aurais aimé être souffleur de verre. Cette matière froide, trop lisse, me fascine. Pour moi, c'est à cela que devrait ressembler le cœur d'une étoile morte. Tout le contraire d'une poignée de cendres.

La Ville luit comme un poisson frais pêché. Le vent agite les draperies d'eau qui tombent des balcons. Les éoliennes gémissent et plient, se brisent parfois. À présent que le premier choc est passé, je prends du recul. Mon esprit se détache pour survoler la scène avec l'impartialité d'un critique. Je m'attelle à la tâche de *reconstruire* l'orage, afin que les forces qui le composent tendent vers un impossible équilibre où Nayrademance et moi-même jouerions notre rôle. Y a-t-il là matière à une œuvre ? Sans doute pas. Mais l'exercice est intéressant.

Sentant mon changement d'attitude, Ombre s'échappe de mes bras pour se diriger vers la cuisine. Je referme la fenêtre. Je n'ai pas sommeil, pas encore. Dehors, il y a les *Étoiles Mortes* et le violoncelle, il y a aussi la pluie... Nettement moins réjouissant. Je me sens lâche. Les mémoires de l'appartement renferment assez de musique pour me noyer dix fois. Mais pas la *Suite Italienne*. Si j'ai de la chance, le musicien inconnu la rejouera demain.

Dans la salle déserte, Falstaff s'affaire à frotter ses tables. Je fais des ronds avec ma chope sur le comptoir humide. Pur sadisme : il vient juste de le nettoyer. J'essuie mes dessins d'un revers de manche et avale une autre gorgée. Mon mélange habituel, dont l'arrière-goût varie à peine d'une fois sur l'autre. J'ai déjà vécu cet instant bien des fois.

Le matin a l'odeur du linge fraîchement lavé. Guanadi, mon frère gitan échoué sur Vieille Terre, rêvait autrefois de saupoudrer les nuages de savon en paillettes, afin de noyer les Villes salies par

l'homme sous un déluge de bulles. Vieux fantasma de purification, je ne suis pas sûr que j'apprécierais.

— Dis donc, toi !

Ombre a plongé son nez dans ma bière. Les moustaches pleines de mousse, il ressemble à une victime des pluies savonneuses de Guanadi. Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Falstaff, à l'autre bout de la salle, relève la tête et sourit.

Un autre rire me fait écho, un peu voilé, un trille aigu qui manque étrangement de profondeur... Le dos d'Ombre se hérisse, puis, sans transition, il se met à ronronner. Je me retourne, étonné.

Elle se tient à deux mètres de moi, silhouette féminine désincarnée, à peine esquissée. À travers son visage, je distingue le carré de soleil de la porte entrouverte, superposé au tracé de ses lèvres pâles. Les lignes de son corps sont drapées d'un voile translucide, le classique suaire des Voyageuses Astrales. Sur elle, c'est assez sexy.

J'aurais juré que les Astrales ne fréquentaient pas les Villes. Falstaff lui a jeté un coup d'œil et s'est remis à son nettoyage. Je dois avoir l'air idiot à la dévisager ainsi, la bouche ouverte.

— Si nous, légers fantômes, avons déplu..., se moque-t-elle dans un murmure, mais Ombre interrompt la citation en plongeant dans ses bras.

Le corps tendu, il passe à travers elle et atterrit sur le plancher avec un miaulement frustré. Elle se penche et promène ses doigts immatériels le long de son dos. À ma surprise, il se laisse faire, l'échine arquée, la fourrure hérissée. Je l'aurais cru plus farouche, mais qui peut se vanter de connaître son propre chat ?

La main de l'Astrale effleure la zone nue des pattes d'Ombre, cette ridicule bande de peau rose entre griffes et fourrure qui ressemble à une paire de chaussettes couleur chair.

— Comment est-ce arrivé ? me questionne-t-elle.

— Ma faute. Je lui ai acheté une de ces nouvelles litières protoplasmiques qui digèrent les déchets organiques. Ce crétin s'est endormi dessus. (Je hausse les épaules.) Ça repoussera dans un ou deux mois. Au fait, il s'appelle Ombre.

Je me penche et le cueille par la peau du cou. Jalousie. Voilà que je me conduis comme un rustre parce qu'une apparition se permet de séduire mon chat. Elle a un sourire fugitif et se détourne, en glissant vers le fond de la salle. Un nuage voile un instant le soleil et son visage en contre-jour s'assombrit.

Elle doit être superbe sous la pluie, avec les gouttes qui la transpercent, ai-je le temps de songer, puis sa voix s'élève et je tends l'oreille malgré moi :

— Je cherche le nouvel entrepôt des transports interstellaires. On m'a dit qu'il était dans ce secteur.

Falstaff prend le temps de réfléchir, sans cesser de frotter. J'en profite pour répondre à sa place :

— Le Grand Fourre-Tout ? Prenez à droite en sortant, puis tout droit, vers le Beffroi. Vous ne pouvez pas vous tromper, c'est le seul bâtiment artificiel du coin.

— Merci.

Elle s'éloigne entre les tables, suivie des yeux par Ombre. Arrivée à la porte restée entrouverte, elle nous lance :

— Souhaitez-moi bonne chance !

Je hoche la tête en silence et Ombre ronronne. Je suppose que cela peut passer pour un acquiescement.

Les *Étoiles Mortes* semblent vides après son départ. Je n'ai pas envie de commander une autre bière à un Falstaff décidément bien silencieux. Ombre sur l'épaule, j'abandonne sur le comptoir d'acajou bruni une chope ourlée de mousse. Dehors, une nouvelle journée a commencé pour la Ville, les dernières flaqes de la nuit sont bues par les replis du sol. À l'horizon tournent les éoliennes.

Il fera bientôt trop chaud pour bouger.

Depuis plusieurs jours, l'idée d'une œuvre inspirée par l'orage s'incruste dans mon esprit. Ombre sur mes talons, j'ai fait des recherches, dressé des plans. Le déclic ne s'est pas produit. Peut-être, après tout, parce qu'une tempête est déjà un équilibre en soi, une progression dramatique vers un point culminant que l'on dépasse sans s'en apercevoir. Aucun orage ne tient véritablement ses promesses.

Comme toujours après un échec, j'ai traîné sans but, pieds nus, le long des rues tiédies par le soleil. Le courant m'a rejeté vers le bar de Falstaff. J'ai aperçu son enseigne par la trouée des toits alors que plusieurs blocs m'en séparaient. Les étoiles de néon ternies semblaient me narguer. J'ai résisté, enfilé des ruelles transverses aux façades de guingois, je me suis perdu en détours inutiles qui m'ont inexorablement ramené vers l'entrée. Parfois, j'aimerais croire que je ne suis pas dupe de moi-même.

Ombre juché sur mon épaule, je pousse la porte, accueilli par le brouhaha des conversations et le tintement des verres. Sur l'estrade, le violoncelle pointe sa tête recourbée hors de la housse de velours blanc, comme un squelette de mariée. Je cherche en vain le musicien dans l'amas des visages qui m'entourent. Il viendra sans doute plus tard, l'instrument à demi déshabillé en est la preuve.

Je me glisse entre les tables à la recherche d'une place libre. La salle est envahie de fumée. Dans le fond, des cloisons cartilagineuses d'un jaune grisâtre délimitent des boxes qui ne sont guère fréquentés. Les veines desséchées des parois trahissent un peu trop la vraie nature de l'AnimalVille et mettent les clients mal à l'aise.

Je jette un coup d'œil dans un coin sombre ; une voix m'interpelle :

— Tiens, l'homme au chat pelé ! Les poils de ses pattes ont-ils repoussé ?

Dans le noir, le suaire est à peine visible. Il me faut du temps pour la reconnaître mais Ombre a réagi tout de suite et ronronne. J'esquisse un sourire.

— Pas encore, ça vient petit à petit. Je peux m'asseoir ?

Nous nous dévisageons en silence, puis Ombre descend de mon épaule avec dignité et va s'asseoir sur la banquette, tout près d'elle. Elle l'effleure d'un doigt insubstantiel, sans cesser de m'observer.

— Ne soyez pas jaloux, je vous en prie. J'ai des rapports particuliers avec les chats depuis que je suis dans cet état.

Ombre frissonne sous sa caresse. Je me sens un peu stupide.

— Vous avez trouvé le Fourre-Tout ?

Sur son visage, un voile passe, pareil au reflet d'un nuage sur l'eau. Son expression est impossible à déchiffrer.

— Oui, je vous remercie.

Les griffes d'Ombre crissent sur le cuir de la banquette. Que dire à une Astrale ?

— Vous m'avez surpris, l'autre jour. J'étais persuadé que les voyageurs lents ne fréquentaient pas les Villes, il faut dire que je ne sais pas grand-chose d'eux. Vous êtes la première avec qui j'ai l'occasion de bavarder.

— C'est vrai, nous évitons de venir ici, murmure-t-elle. Nous nous réunissons ailleurs... Vous devriez le comprendre. Pour les privilégiés dans votre genre, les voyages sont instantanés. Il suffit d'un code pianoté sur le clavier neural de chaque Ville, et hop, vous sautez d'un monde à l'autre sans vous en apercevoir. Mais, pour nous qui ne pouvons pas payer les tarifs exorbitants fixés par le Cartel des propriétaires, il ne reste que les vaisseaux d'émigrants.

« Vous savez comment les voyageurs les surnomment ? Les wagons plombés ! Imaginez un empilement de cercueils dans des soutes sans air, des iris s'ouvrant sur le vide afin que la température reste proche du zéro absolu durant tout le trajet.

« À chacun de nous, on a fait miroiter la possibilité de devenir un Astral. Des mois d'entraînement épuisant : j'ai appris à parler en projetant une illusion de voix, un murmure sans épaisseur avec lequel il est impossible de crier. Je me suis résignée à n'être qu'une silhouette fragile dont la cohésion demande de perpétuels efforts de volonté. Il y a des règles, vous savez : la matière non organique me repousse, seule la chair vivante peut choisir de m'accepter. Je ne suis pas un fantôme, même si j'en ai l'air. Je n'ai pas les moyens de traverser les murs.

« Pour finir, j'ai subi une sélection si sévère qu'un seul sur mille réussit les épreuves, et tout ça pour quoi ? Pour m'échouer sur un

nouveau monde et attendre que mon corps me rattrape à une fraction de la vitesse de la lumière ! »

Ses doigts, par inadvertance, s'enfoncent dans l'échine d'Ombre, qui tressaille. Elle ne s'en aperçoit pas et continue, de sa voix détimbrée, curieusement neutre :

— Savez-vous qu'après vous avoir quitté, j'ai arrêté un vieil homme pour lui redemander mon chemin. Il m'a dévisagée, comme vous en ce moment, et m'a répondu : « J'aimerais pouvoir vous aider, mais vous n'êtes visiblement pas réelle... »

— Je suis désolé.

Elle a une moue, trait lumineux dans la pénombre.

— Ce n'est pas votre faute, de toute façon. Je n'aurais pas dû m'en prendre à vous.

Par-dessus le brouhaha de la salle, le silence s'installe à nouveau. Ombre lui-même s'est tu, comme s'il tenait à se faire oublier. J'hésite à tendre la main pour le reprendre et m'en aller. Je me sens intrus auprès de cet esprit-femme, dont le corps vogue dans l'espace glacé qui sépare les Villes.

Et, soudain, le miracle. Une note de violoncelle, longuement tenue à l'archet, nous enveloppe. Je ferme un instant les yeux pour mieux la recevoir. Une mélodie fruste s'ébauche, sans fioritures, sans joliesse inutiles. Le musicien joue comme on se noie et mes doigts, en rythme, se crispent sur des cordes invisibles.

En relevant la tête, je croise le regard aveugle de l'Astrale. Les yeux clos, son corps se tord sous l'effet des vibrations jaillies de l'instrument. Chaque coulée de grave la fait vaciller, menace d'éparpiller sa substance en gouttelettes translucides. Je tends la main vers le suaire qui se froisse entre mes doigts. Le tissu, presque impalpable, crépite d'énergie. J'ai l'impression de saisir un nuage d'orage prêt à crever.

— Ça va ?

Elle sursaute, se reprend. Sa silhouette se reconstitue. Durant un bref instant je la devine, aussi nue qu'un esprit peut l'être, puis le voile la recouvre...

Je n'aurais jamais imaginé qu'elle puisse être si belle.

Les notes meurent dans l'obscurité. Nous sommes les derniers à hanter les *Étoiles*. Il y a longtemps que le musicien ne joue plus que pour lui-même et ses mélodies bizarres se perdent dans la salle vide. Ombre s'étire. Je l'imité, heureux de cette nuit qui se prolonge bien au-delà du raisonnable.

L'Astrale me sourit, les yeux mi-clos. Son nom, je le sais à présent, est Marika, l'Aléatrice Marika. Nous avons échangé nos passés respectifs dans un déballage désordonné. Nous ressentions tous deux

l'urgence de faire connaissance, d'épuiser les détails biographiques pour ne plus avoir à y revenir. J'ai tenté de me résumer, ce que je n'ai jamais su faire. Les moments privilégiés se racontent mal. Alors j'ai ouvert pour elle mon catalogue d'œuvres ratées, mal ébauchées, mes rares réalisations concrètes qui toutes mouraient au bout d'un jour ou deux, figées dans un équilibre impossible à relancer. Marika m'a écouté, sans m'interrompre, pendant que j'ajustais sur mon visage le masque de l'Artiste Incompris de Tous, (y compris de lui-même). Puis elle a brisé mes apparences en quelques mots, avec une facilité insultante :

— Si tu signes toujours Closter, j'ai vu un de tes équilibres, il y a longtemps. Une convergence mécaniste. Je l'avais intégrée à une de mes propres mises en scène.

— Madame est connaisseur ! Laquelle était-ce ?

— « Le visage dans la Gangue ». Un ensemble de marteaux qui travaillaient un lingot d'argent. Le métal prenait peu à peu la forme d'une tête de femme puis, au moment où la sculpture s'achevait, un dernier coup plus violent renvoyait le lingot à son état premier. Le cycle complet durait près d'une journée. Assez remarquable, pour une œuvre de ce type. Je me souviens que ton nom s'étalait sur la moitié du socle, dans un cartouche.

J'ai protesté. Cet équilibre ne me disait rien, je n'en étais pas l'auteur. Elle répondait avec calme à mes dénégations, décrivant le mécanisme des marteaux et les fioritures de la signature d'une façon si précise que la lumière s'est faite dans mon esprit. Petit à petit, sous l'action conjuguée du violoncelle et de sa voix, *je me suis souvenu de ma création.*

Je me demande d'ailleurs comment j'avais pu l'oublier. « Le visage dans la Gangue », ce nom seul portait ma marque. Je ne suis pas doué pour les titres. À l'origine, j'avais voulu retrouver l'esprit des anciens carillons animés, des automates de Vaucanson. Mais ce qui m'avait surtout frappé à l'époque, et qui semblait avoir échappé à Marika, c'était l'échec que cette œuvre représentait.

Pour qu'un équilibre soit réussi, il faut que son cycle de vie soit le plus long possible. D'ailleurs, appeler équilibre ce qui est en fait un mouvement, que l'on voudrait perpétuel, renferme une contradiction qui est l'essence même de cet art. L'immobilisation d'une œuvre constitue à la fois son achèvement et sa mort.

Bien sûr, tout mobile finit par se figer au bout d'un certain temps, tout mécanisme se grippe sans intervention extérieure. Les artistes comme moi n'ont pas la prétention de changer cela. Mais nous pouvons être là lors de l'instant final et donner le coup de pouce nécessaire, afin que tout recommence pour un nouveau cycle. Nous pouvons tricher. Mes marteaux, bien dirigés, auraient pu frapper le

lingot des siècles durant, avant de ralentir leur cadence. Mais trois mois ont suffi pour que mon erreur apparaisse : sous les coups, le visage gravé dans l'argent ne s'effaçait plus. La mémoire torturée du métal s'obstinait à livrer aux regards, cycle après cycle, les traits meurtris et tuméfiés d'une inconnue.

J'ai stoppé moi-même le mécanisme, je m'en souviens à présent. Un fragment de la tête inachevée n'a pas quitté ma poche de longtemps. On porte toujours sur soi la preuve de ses échecs.

Comme pour me narguer, Ombre escalade mon bras et s'enroule autour de mon cou. Je frissonne. Marika rit.

— De retour parmi nous ? Tant mieux, je n'aime pas la teinte que la mélancolie donne à tes yeux. Elle les noie.

Je prends conscience du silence. Le violoncelle s'est tu, définitivement. Protégés par les cloisons, nous sommes seuls. Mais au moment d'expliquer à Marika ce que ses paroles ont fait remonter dans mon esprit, un sifflement me vrille l'oreille.

Le Bip. Il faut que je retourne chez moi.

Déjà ?

Je sors le minuscule récepteur de ma poche et l'éteins, avant de le jeter sur la table. Une demi-heure, le temps de finir ma bière, de rentrer sans me presser. Le temps d'un adieu, rapide, à Marika. On me change de Ville.

— Je...

— Tu dois partir, je sais. J'ai appris la règle des échanges. Dommage, j'aurais aimé te connaître un peu mieux.

— Moi aussi. Ça fait des siècles que personne ne m'avait parlé de mes équilibres comme toi ce soir.

— D'autres s'en souviennent sans doute. Bonne chance à toi. Ton chat me manquera.

Elle se lève en même temps que moi, tend la main vers mon cou et caresse Ombre, d'un geste lent, mesuré. Je ramasse le Bip. Foutu gadget ! Il y a des périodes où je traîne dans la même Ville des mois entiers, échoué comme une baleine, alors que je donnerais ma main droite (je suis gaucher) pour partir *ailleurs*. Je finirai par croire que les étoiles sont bien mortes.

— Tu veux me faire plaisir ? Permets-moi d'assister à ton transfert. Je me ferai toute petite.

Assister à quoi ? Je hausse les épaules.

— Tu n'auras pas le temps d'agiter le moindre mouchoir, c'est trop rapide. Un instant ici, le suivant dans une autre Ville. Parti, pfuit ! Pas drôle. Aucun intérêt.

Falstaff surgit de l'ombre, une chope pleine à la main.

— Si j'en crois mes vieilles oreilles, tu nous laisses tomber. La

dernière pour la route ?

Je regarde l'heure au récepteur. Vingt-six minutes, une pincée de secondes. Pas le temps.

— Garde-la-moi au frais pour la prochaine fois ou bois-la à ma santé. J'y vais.

Avec un rien de solennité, il verse le liquide sur le sol inégal. L'épiderme de Nayrademance se fendille pour l'avalier.

— Offrande au dieu des voyages. Porte-toi bien, Closter, et à demain, où que tu sois.

Il disparaît dans le labyrinthe des tables vides. Seigneur, si lui aussi se met à me rendre les départs difficiles, je vais devoir changer de métier !

J'oscille d'un pied sur l'autre, incapable de me décider à bouger. Vais-je la laisser m'accompagner ? Je ne suis pas sûr que ce soit vraiment autorisé, mais qui pourrait le savoir... Vingt-trois minutes.

— Bon, si tu veux venir, dépêchons-nous.

Sa figure s'éclaire dans la pénombre, elle a l'air vraiment heureuse à l'idée de m'accompagner. Drôle de fille.

En sortant, je l'entraîne machinalement. Mon bras glisse à travers elle. Crétin ! Il y a des moments où je me giflerais. Mes doigts qui jaillissent de son torse comme des projectiles ont quelque chose d'obsène. Je m'immobilise en porte à faux et elle se dégage, sans gestes brusques, une lente coulée de matière en fusion. Mon bras émerge, encore illuminé d'elle, la paume sèche comme après avoir cueilli un ver luisant et l'avoir vu s'éteindre sans rémission au contact de la peau.

Je referme la porte avec une douceur exagérée, pas envie de casser quelque chose. Marika rêve debout au milieu de la rue.

— Tu devrais apprendre à jouer du piano, murmure-t-elle.

Je dérape dans une flaque et manque m'étaler une fois de plus. Ombre a abandonné le navire. Je secoue mes pieds trempés. C'est tiède, un peu gluant. Agréable.

— Pourquoi, du piano ?

— Ça t'occuperait les deux mains. Non, je plaisante. Ça va avec ton style. Pas le violoncelle, trop intériorisé.

— Il t'a suffi d'une soirée pour voir ça ?

Elle hoche la tête, soudain sérieuse.

— Ça t'étonne ? Avec mon corps, j'ai abandonné beaucoup plus qu'un peu de chair. J'ai perdu le sens des convenances, l'art des détours polis. Je n'ai plus droit aux masques. Et je ne vois pas pourquoi les autres seraient moins transparents que moi.

— Exhibitionniste !

Elle rit, esquisse une révérence exagérée. Je cueille Ombre et le

réinstalle sur son perchoir, malgré ses protestations. Nous partons. Je saute dans les flaques d'eau, exprès. Certaines sont plus froides que d'autres.

Marika marche près de moi et je l'observe à la dérobée. Ses pieds glissent sans bruit sur la peau bitumeuse de la Ville. Les rues sont vides, pourtant j'ai l'impression irritante d'être suivi. Sensation familière. J'ai appris à ne plus en tenir compte, à ne pas me retourner nerveusement au moindre bruit de pas derrière moi, mais le malaise subsiste. Impossible de m'en débarrasser, comme si des yeux invisibles étaient sans cesse braqués dans mon dos...

Je relève la tête. Les rares étoiles s'accrochent au-dessus des terrasses, entre les replis des toits. De temps en temps, un rideau de lumière tombe d'une façade et nous enveloppe. Marika s'illumine de l'intérieur comme du verre filé. On croirait qu'elle cache une nova dans sa poitrine. Je la regarde avec une émotion qui me rend maladroit et lourd. Chaque fois que je trébuche, Ombre plante ses griffes dans mon cou avec un miaulement indigné. Lorsque nous atteignons l'escalier de fer qui mène à mon atelier, ma peau ressemble à du papier de verre usé.

À peine entré, le chat file vers la cuisine. Marika fait le tour du salon, déchiffre avec une tranquille impudeur le titre de mes livres. Je l'abandonne pour refermer les fenêtres, après un dernier regard à ma Ville. Salut, Nayrademance, quelle sera la prochaine station, la nouvelle case de cette marelle démente où je sautille pieds nus ? Tu l'ignores, moi aussi. N'est-ce pas merveilleux, dans le fond ?

Un coup d'œil au récepteur. À peine cinq minutes.

— Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi. Je préfère être allongé au moment du saut et il faut que je fasse le lit.

— Et Ombre ?

— Il se débrouille, ne t'inquiète pas.

Je déplie la couchette, lisse les draps. Habitude de vieux garçon. En général, je dors après un transfert : la réaction, je pense. La durée du voyage, quoique infime, n'est pas nulle et j'ai chaque fois l'impression que ma vie se défroisse d'un coup, à la façon d'un sac de papier gonflé, pour exploser ensuite.

Je m'allonge sur le dos, après une rapide inspection. Rien ne traîne. Marika, à mon chevet, a les lèvres serrées. Je lui souris, tandis que le récepteur égrène les ultimes secondes en gargouillis de plus en plus sonores.

— Salut, demoiselle, le décompte est commencé. On se reverra ailleurs, ou aux *Étoiles Mortes*.

Bip.

Bip.

Les lumières baissent. Marika s'incline vers moi et dégrafe son

suaire, qui tombe à ses pieds. Dans la pénombre, son corps est vide, presque invisible. Chouette cadeau d'adieu ! Puis elle se penche...

— Tu es cinglée !

— Non, je t'accompagne.

Elle se glisse sur moi, en moi, pénétration lente et lumineuse qui ressemble à une coulée de verre. Je n'ai rien senti.

Bip. Trop tard pour me lever. Bip.

— Respire à fond, j'ai besoin de place pour caser mes seins.

Je gonfle mes poumons et

Q. ... Pourquoi cet engouement pour Monteorì ?

R. Il s'agit sans doute moins d'un engouement pour le personnage que pour l'art des Équilibres, dont il est le maître incontesté. L'artiste, point focal de ses créations, si vous voulez. Sans doute vous souvenez-vous de la boutade qui résumait toute sa philosophie : « L'Univers n'est qu'un vaste équilibre dont l'esthétique nous échappe. Feignons donc d'en être les créateurs ».

Q. Revenons à Monteorì. C'est un personnage mystérieux.

R. Insaisissable serait plus juste... Ses œuvres ont un cycle¹ élevé et il a cette détestable habitude sur le plan publicitaire de ne jamais annoncer ses convergences², auxquelles il participe incognito. Le public le connaît donc mal.

Q. Il a tenu lui-même à s'effacer, en quelque sorte ?

R. Tout à fait. Il se sert de sa fortune pour voyager sans cesse et puiser le renouvellement de son inspiration dans la société des Villes. Sa trajectoire ne dépend que de son humeur et de ses rares rendez-vous pour des convergences. J'ignore moi-même où il se trouve en ce moment.

Q. Là, nous touchons un point un peu délicat. Devant la diversité des œuvres signées Monteorì et ses nombreuses évolutions de style, des mauvaises langues ont insinué que se dissimulait sous ce nom un véritable atelier. Après tout, les intérêts financiers qu'il représente sont énormes.

R. J'espère que le but de cette entrevue n'est pas de donner corps à de telles rumeurs...

(Tiré de **TOR HANNES, Interview**)

CHAPITRE II

Avant même d'ouvrir les yeux, je suis pris d'une quinte de toux impossible à enrayer. L'air a changé d'odeur. Je m'étrangle à moitié, appuyé sur un coude, avec l'impression que les marteaux du « Visage dans la Gangue » sont en train d'écraser mon propre visage. Au pied du lit, une flaque de vomissure taille adulte, avec Ombre affalé au bord comme une station balnéaire en fourrure. Ne manquent plus que les parasols plantés dans les plages de chair rose qui lui servent de pieds. Difficile de croire que tout ce vomi est sorti de lui, j'ai dû participer à un moment ou à un autre. Fichu gâchis !

La mémoire me revient peu à peu. Marika... Une nausée m'envahit mais je réussis à tout garder. Le goût est ignoble. Falstaff devrait faire un effort pour que ses mixtures soient réversibles. Rien que d'y penser, l'écœurement me reprend et j'ajoute un nouveau bras de mer à la carte du tapis.

Cette fois, c'est la marabunta. Une colonne de fourmis noires, épaisse comme la main, surgit d'un trou du mur. Santé, les bestioles. Pas le moment de descendre du lit, ce qui m'arrange. Pas le moment de bouger *du tout*, d'ailleurs.

— Marika ?

Ombre a levé la tête et me regarde. Je baisse les yeux vers ma poitrine. Marika est en train de s'extraire de moi, toujours nue. Le dos tourné, elle s'assoit au bord du lit, sans se soucier de me répondre.

— Quel merdier...

Son rire résonne, incongru. Elle se lève, s'étire, esquisse un pas de danse. En plein dans la flaque.

— Attention où tu mets les pieds !

— M'en fous, je suis une Astrale.

Je me redresse, tant bien que mal. De la voir ainsi patauger dans le vomi, les orteils frétilants, la fureur me prend. Une bonne giclée d'adrénaline, salvatrice. Dommage qu'elle soit à l'abri d'une fessée, sinon... J'empoigne Ombre et file dans la cuisine. Café, beaucoup de café, puis un bain. Ensuite, il va falloir trouver la personne compétente pour lui raconter tout ça, le plus vite possible. Je me fais l'effet d'un capitaine cachant un immigré clandestin dans sa cale.

Après réflexion, c'est une très mauvaise analogie.

— Je peux rentrer ?

Sans attendre ma réponse, elle se glisse sur un tabouret, près de moi. Sa gaieté s'est évanouie. Elle tend la main vers Ombre et le caresse avec douceur. Un instant, je crois lire dans ses yeux un désespoir inexplicable puis son visage se ferme. Je ne peux m'empêcher de grommeler :

— Ne fais pas cette tête, tu seras vite de retour sur Nayrademance. Les autorités trouveront un moyen de te rapatrier. C'est pour moi que je m'inquiète. Je risque d'être expulsé des Villes et tu sais ce que ça signifie : sur Vieille Terre, les artistes crèvent de faim plus vite que n'importe qui.

— Personne n'en saura rien. Tout ce que je te demande, c'est de me permettre de me reposer un peu ici. Puis je partirai. Sauf accident, tu n'entendras plus jamais parler de moi.

Le chat ronronne, attentif à notre échange.

— C'est un peu trop facile. Comment comptes-tu justifier ta présence ici ? Et que deviendra ton corps ?

Elle secoue la tête. J'avale mon café. Le silence se prolonge, à peine troublé par les protestations d'Ombre lorsqu'un doigt insubstantiel s'enfonce dans son dos. Je laisse tomber. Avant de pénétrer dans la salle de bains, je jette un dernier coup d'œil. Immobiles, l'apparition nue et le félin à moitié endormi se dévisagent.

Quand je regagne la grande pièce, les fourmis se sont cachées dans les fissures du mur. Le tapis a retrouvé sa propreté. Ombre, lové sur le clavier du terminal, somnole.

Marika a disparu.

Cette fois, je suis bel et bien coincé.

Sous le ciel plombé, la Ville crève de froid. Des tas de neige sale encombrant la chaussée. Une haleine jaunâtre s'élève des bouches d'aération. J'ai mis mes bottines, enfilé des gants épais et un anorak. Direction les *Étoiles Mortes*, pour commencer.

Lorsque je pousse la porte, deux ou trois têtes se tournent vers moi, alertées par le courant d'air qui balaie la salle. Falstaff me salue d'un geste sobre. Me revoir ici n'a pas l'air de le troubler outre mesure.

Dévidage rituel d'informations. Nous sommes sur Bayane, à quatre heures de l'après-midi, en plein hiver. Dieu seul sait ce que mon double faisait là, d'ailleurs. Ce n'est heureusement pas mon problème. Je refuse une bière mais accepte un grog. Oui, Ombre se remet bien, merci pour lui. Echange de sourires avec diverses faces familières. La routine. Surtout, que personne ne se doute de quoi que ce soit.

Je me penche au-dessus du comptoir.

— Dis-moi, Falstie, si tu voulais te procurer un suaire, sans trop te

faire remarquer, où t'adresserais-tu ?

Il manque en lâcher sa bouteille de genièvre.

— Tu veux quitter les Villes par le chemin des écoliers, ou tu as découvert le fétichisme ?

— Laisse tomber. C'est important.

Il réfléchit. Secoue la tête.

— Le plus simple serait d'en commander un à partir du terminal de ton appartement.

Simple, oui, mais pas pour Marika. Il lui aurait fallu quelqu'un pour actionner les touches à sa place sans poser de questions, malgré sa nudité. Un aveugle, peut-être ? Coïncidence improbable. Où a-t-elle pu aller, bon Dieu ? Si je ne la retrouve pas avant que sa disparition soit signalée, je suis fichu.

J'ai raisonné à haute voix. Falstaff, qui s'active à son orgue, à l'autre bout du bar, me fait un clin d'œil indiscret.

— Tu as perdu ton Astrale ? Minuit est une mauvaise heure pour les Cendrillons, à ce qu'on dit.

Je replonge dans mon grog. Voilà comment les histoires s'ébruitent. Je ferais mieux de retourner auprès de mon chat et...

Un flash : je revois Ombre installé sur le clavier, juste avant que je sorte. Et si Marika s'était servie de ses pattes pour taper sur le terminal, en le contrôlant par des caresses ? Idée idiote, qu'il faut que je vérifie *tout de suite*. Ce serait trop bête. Je vide mon verre et je fonce vers la sortie. Falstie, merci de ton aide, tu mettras ça sur ma note.

Je guette, à demi dissimulé derrière une congère, sous un porche. Des ruisseaux d'eau sale dévalent la rue. Le dégel approche. La neige à cette consistance pelucheuse, hésitante, qui trahit une fonte imminente. Bientôt, la boue remplacera la glace. En attendant, je crève de froid.

J'aperçois le minuscule chariot automatique au moment où il s'engouffre dans le bâtiment que je surveille. Je quitte mon abri, contourne la fontaine hérissée de glaçons et me rue dans l'entrée. Une plaque de verglas me fait déraiper. Je me rattrape n'importe comment, les mains en avant. Vol plané.

— Voilà ce que j'appelle une apparition ratée ! s'exclame une voix ironique.

Marika achève de revêtir un suaire neuf. Les pinces du robot de livraison ont déchiré l'emballage transparent, dont les morceaux traînent sur le sol. Le mécanisme vrombit, impatient de reprendre sa tournée.

Le tissu psycho-réactif, sensible à ses désirs, se déploie en corolle autour de Marika et devient rapidement opaque.

— Si tu voulais te rincer l'œil, c'est fichu. Tu aurais dû en profiter

pendant que j'étais chez toi.

J'ai la paume des mains écorchée, avec ce froid ça fait mal. Je dois avoir l'air d'un parfait crétin. D'un crétin *énervé*.

— Puisque tu es là, peux-tu taper le code d'accusé de réception sur cet engin, je crois que sa commande vocale est en panne.

Le culot de cette fille...

— Marika, les seules choses que j'aurais envie de frapper en ce moment, ce sont tes fesses. Alors, tu te tais, tu boutannes ton suaire et tu me suis.

— Pas envie.

Le robot commence à couiner. Je pianote sur ses commandes à toute vitesse et l'aide à repartir d'un coup de pied mal ajusté qui résonne sur le blindage. Même si c'est douloureux, ça fait du bien. Marika se glisse dehors à sa suite. Je la rattrape.

— Nous rentrons chez moi. Ce sera plus facile de mettre au point notre version des événements avant de prévenir les autorités.

Elle accélère. Je reste à sa hauteur.

— Je suis prêt à présenter ça comme un accident. Après tout, j'ai aussi ma part de responsabilité dans ce qui s'est produit.

— Ecoute, je me moque de savoir comment tu m'as retrouvée, tout ce que je te demande c'est de me laisser disparaître. M'oublier, tu comprends ?

Une bourrasque de flocons la traverse et son corps s'emplit de nébuleuses en expansion qui fondent peu à peu. Cette fille est belle comme une galaxie, ou comme la boule de verre de mon enfance qui neigeait quand on la secouait.

— Impossible.

Elle se met à courir. Ses pieds effleurent à peine la peau glacée de Bayane. Moi je glisse, je perds du terrain. Le regard des passants se fait moqueur. Les mains en porte-voix, je lui crie :

— Je connais ton code, la série d'accès que tu as frappée sur mon terminal. Je te retrouverai.

J'attends, un peu essoufflé. Elle revient vers moi, tête basse, épaules vaincues.

— Chez toi ?

J'acquiesce.

Je me fais l'effet d'un salaud.

Ombre a reconnu mon pas dans l'escalier de fer et attend derrière la porte. Mon absence était plus longue que d'habitude. Je lui verse un peu de lait, c'est tout ce qui reste dans la réserve. J'ai oublié de renouveler le stock.

Je me sers un verre, en propose un à Marika sans réfléchir. Elle secoue la tête.

— Tu n'aurais pas un peu de parfum ou d'éther, à la rigueur ?

Pas d'éther, l'armoire à pharmacie est vide, hormis une poignée de brosses à dents jetables dans leur étui. Je fouille parmi les épaves abandonnées par mes trop rares conquêtes, les pots, les flacons oubliés sur la tablette du lavabo, les matins de rupture. J'ai appris à toujours me réveiller le premier pour qu'elles ne s'enfuient pas pendant mon sommeil. Je ne sais pas les retenir une minute de plus mais, au moins, je suis là.

Je déniche quatre ou cinq fonds de bouteille, toutes mes richesses en matière d'odeurs. Marika me jette des coups d'œil en coin pendant que je débouche les fioles d'épais cristal. Des vapeurs s'élèvent, s'entremêlent, un congrès de partenaires disparues, d'unions mort-nées. Si j'avais le talent de Falstaff, je composerais avec tous ces parfums le cocktail de la Femme Parfaite, un peu de la douceur de celui-ci, un trille léger de celui-là, un rien de musc, peut-être, une senteur silencieuse et grave comme je les aime.

En relevant la tête, je croise le regard de Marika posé sur moi comme un reproche. À ses pieds, Ombre lové, indifférent. Derrière elle, le rectangle noir de la fenêtre, traversé par la lueur lente d'un dirigeable de surveillance. J'ai soudain honte de ce déballage de vieux souvenirs qui ne tarderont pas à tourner à l'aigre. Je prends un flacon au hasard. Elle se penche au-dessus du goulot, s'imprègne des vapeurs qui s'en élèvent. Son expression s'adoucit.

— Il n'y a plus que ça qui me touche. Les parfums... Caresser ton chat, aussi, même s'il faut parfois tricher, faire semblant. Tout le reste a disparu.

— Tu ne l'ignoris pas en choisissant de devenir Astrale, dis-je durement. Garde ce genre de remarques pour attendrir ceux qui nous jugeront.

— Un vrai cœur de pierre, pas vrai ? Désolée, je n'avais pas l'intention de me montrer ironique. Ce n'est pas facile de garder son sang-froid, par moments.

« Oh, et puis je ne voulais pas que ça se déroule comme ça. Je ne souhaitais pas te revoir, d'abord. Le souvenir de notre conversation et du violoncelle m'aurait suffi. Je n'étais jamais rentrée dans ce bar, j'évite les endroits où l'on pourrait me reconnaître. J'ai déjà posé trop de questions à trop de gens. Je ne sais pas ce qui m'a prise, hier soir.

« S'il te plaît, laisse-moi continuer. Il faut que tu saches que tu n'es pas le premier avec qui je voyage ainsi. Mais les autres n'ont jamais cherché à retrouver ma trace. Ma disparition les déchargeait de toute responsabilité. Ils m'ont oubliée. Pas toi.

— J'aurais mieux fait de les imiter !

— Il est encore temps. Je t'avoue que je préférerais.

Je me lève pour reboucher le flacon. L'odeur, avec son cortège de

souvenirs, est devenue insupportable. Qu'est-ce qu'elles ont toutes à vouloir se débarrasser de moi si vite ? Et Ombre qui se glisse entre les plis du suaire pour mendier de nouvelles caresses. Ce chat n'a aucune dignité.

— Pourquoi tout ça, Marika ? À quoi joues-tu ?

— Tu veux vraiment savoir, hein ? Alors bienvenue dans l'engrenage. Tu as choisi le bon moment, Bayane est un échec. Un de plus. C'est toi qui le paieras.

« Sur Terre, j'étais Aléatrice, poursuit-elle d'une voix sourde. Je me branchais au cœur des villes de pierre pour organiser des fêtes, des carnivals spontanés. Je luttais contre la grisaille, armée de confettis de toutes les couleurs et de costumes fluorescents. Je gagnais souvent. Je n'étais pas mauvaise.

« Puis on a câblé les vieilles cités, on les a reliées à des machines génératrices d'art. J'ai perdu mon poste. On m'a proposé de me recycler, j'ai refusé. J'aimais ce travail. Restait l'espace. Sur Paranamanco, on prévoyait d'installer des colons, un projet pilote d'émigration qui a échoué, je n'ai jamais très bien su pourquoi. Entre-temps, je m'étais fait greffer les interfaces nécessaires et mon contrat était signé... Je suis partie m'accoupler avec les AnimauxVilles à bord d'un vaisseau lent. Je n'étais pas assez riche pour m'offrir un échange.

« Je suis restée Astrale cinq ans. C'est long, mais en regard de ce que je vis en ce moment, c'est passé aussi vite qu'un souffle. Il suffisait de compter jusqu'au bon chiffre, sans s'arrêter.

« Le matin de l'atterrissage, enfin, je suis allée au port pour accueillir le cargo qui ramenait ma moitié de chair. J'ai attendu. Une heure, deux heures, un retard soi-disant inexplicable mais qui n'inquiétait personne. Puis il a fini par apparaître dans un coin du ciel. Dix minutes plus tard, le déchargement commençait.

« J'ai fait les cent pas dans la salle de transit, en déchiffrant les noms sur les sarcophages. Je me penchais sur les vitres brouillées par le gel en quête de mon propre visage. J'ai cherché, cherché. Puis le flot des arrivées s'est tari. Je me suis retrouvée seule dans la salle vide :

« Mon corps avait disparu. »

Je secoue la tête, dubitatif. À quoi bon inventer une histoire pareille ? Sans me regarder, Marika poursuit son monologue :

— J'ai cru devenir folle, tu t'en doutes. J'ai assiégé les douanes jusqu'à ce qu'on me jette dehors. Mon nom ne figure plus sur la liste des passagers, toute trace de mon existence antérieure a été effacée. Tu vois, tu ne risques rien avec moi. Sans mon corps, je ne suis personne.

— Tu as demandé aux objets trouvés ?

C'est idiot, mais c'est la première chose qui me vient à l'esprit.

— Tu ne me crois pas, dit-elle d'une voix lasse. C'est peut-être aussi bien. Je n'ai pas le temps de t'inventer un mensonge crédible, pas le temps pour quoi que ce soit, d'ailleurs. Laisse-moi m'en aller. S'il te plaît.

Sa silhouette glisse vers la sortie. Des fourmis indifférentes se faufilent entre ses pieds.

— Marika...

Elle s'immobilise, face à la porte fermée. Je la rejoins.

— Je ne sais pas si je te crois. Mais j'en ai envie. Vraiment.

Ombre ponctue ma déclaration d'un miaulement bref. Indéchiffrable. Marika remue la tête, les épaules secouées de sanglots.

— Je suis désolé...

La main que je tends passe à travers elle et heurte le bois du chambranle. Elle se retourne. Des larmes coulent le long de ses joues, verre sur verre. Elle ne fait rien pour les essuyer et je la regarde, incapable de réagir. Depuis qu'elle a quitté mon corps, après le transfert, nous n'avons jamais été aussi proches.

J'attrape Ombre et le lui tends. Ses doigts se crispent sur l'échine offerte, tout près des miens. Durant quelques secondes, nous partageons le contact d'une fourrure électrique sur laquelle les larmes glissent comme du mercure. Ses sanglots se tarissent peu à peu. La porte reste fermée.

Plus tard, nous parlerons. Nous avons le temps.

Accoudés à la fenêtre, face à la mer des toits, nous poursuivons notre étrange dialogue en observant les éoliennes. Le froid est une sensation déroutante pour un Voyageur Immobile. Il referme la Ville sur elle-même, la rend opaque et lisse comme un œuf de porcelaine. Les rues se transforment en labyrinthe de glace, en palais des neiges aux moulures de givre. Les bâtiments frissonnent et se serrent l'un contre l'autre, écrasant les passants malchanceux. De nouvelles couches de chair viennent épaissir les façades, une fourrure courte et drue pousse en plaques irrégulières sur les corniches et les balcons. Du moins c'est ce que je m'imagine parfois, à l'abri dans mon atelier. Quand il fait froid, je ne sors pas.

— Que comptes-tu faire, à présent ?

Sous leur carapace de gel, les éoliennes se taisent. Marika hésite.

— Repartir dès que possible. Je dois chercher mon corps dans les autres Villes que je ne connais pas.

— Tu peux demeurer ici tant que tu voudras.

Elle me remercie de la tête, l'esprit ailleurs. Je me jette à l'eau :

— Je suis un des doubles de Monteorio. L'artiste, celui de nous deux qui a du talent... Il voyage beaucoup et nos échanges sont fréquents. Alors, si tu veux rester avec moi, je me charge de t'emmener.

Silence.

— J'ai aussi plusieurs dizaines d'œuvres pour violoncelle stockées dans les mémoires de l'appartement.

Avec désinvolture, Ombre saute sur la couchette. Son miaulement est un argument supplémentaire.

— J'accepte.

Elle hoche la tête, deux ou trois fois, pour bien se persuader de ce qu'elle vient de dire. Il fait soudain moins froid.

— Si on allait fêter ça aux *Étoiles Mortes* ? J'emporterai un peu de parfum, ça m'étonnerait que Falstaff y voie le moindre inconvénient...

— Vas-y. Je reste là.

Je hausse les épaules.

— Non, je t'assure, ça ne me dérange pas. Mets-moi un peu de musique avant de partir, c'est tout. Ombre me tiendra compagnie.

— Tu es sûre que tu ne veux pas venir ?

Question idiote. Je rafle mon anorak sans attendre de réponse et ouvre la porte. Sa voix me rattrape sur le palier :

— Closter, la musique, s'il te plaît. J'ai peur de ne pas trouver toute seule.

Avec soin, je programme le terminal de l'entrée, puis referme le battant au moment où s'élèvent les premières mesures de la sélection 145. Je dévale l'escalier de fer en riant comme un fou, au rythme du xylophone. Click, Click, le contrepoint du squelette de la *Danse macabre*.

Je serais surpris qu'elle apprécie.

Il y a foule au bar. Falstaff, débordé, me salue à peine. Sur l'estrade, pas de violoncelle mais un tableau magnétique autour duquel se pressent les parieurs, dans un brouhaha de chiffres. Je secoue la neige de mes bottes avant de les ôter. Pieds nus, je me fraye un passage jusqu'à un box libre. C'est un instant délicat. J'ai les orteils fragiles.

Une fois à l'abri, j'étends les jambes avec volupté. J'ai dans la tête le thème des violons de Saint-Saëns, cette valse résignée que je garde d'ordinaire pour mes foutus anniversaires. Mon excitation est retombée. Soirée morose en perspective.

De l'autre côté de la cloison parcheminée, les crieurs de chiffres ont haussé la voix. Distraction bienvenue. J'arrête Falstaff au passage :

— Sur quoi parient-ils ?

— La prochaine escale du *Vaisseau Ivre*. N'importe quelle Ville, à vingt-six contre un. Résultat dans une demi-heure. Ça te tente ?

— Désolé, ce n'est pas mon jour de chance. Si seulement tu avais un tuyau...

— Les tuyaux, c'est bon pour les besogneux. Toi, tu es un artiste.

Fie-toi à ton instinct.

Il s'éloigne, avec une grimace complice. Une façon comme une autre de s'excuser de ne rien me dire.

Les xylophones scintillent à l'arrière-plan de mon esprit. Dans le brouhaha, les noms des Villes claquent comme des peaux de tambour. Syrtine, Matrix, Paranamanco, des gouttes de rosée sur la toile humaine, avec le *Vaisseau Ivre* qui danse entre les mailles, plus vite que la lumière.

Je connais son histoire et celle de Léonora, la pilote, même si je ne les ai jamais vus. Parfois, un transfert me dépose peu après son passage, dans une cité exsangue où les banderoles de bienvenue achèvent de pourrir. Ou bien la rumeur de son arrivée proche transforme la Ville que j'occupe alors en carnaval fébrile, mais le saut suivant m'en arrache avant l'atterrissage. Seul Falstaff, en raison de son ubiquité, sait toujours à peu près où il se trouve. Sans doute jouera-t-il ce soir le rôle d'arbitre.

La bière qu'il me glisse est d'une amertume singulière. Presque noire, avec un arrière-goût inimitable de caramel et de fumée. Qu'est-ce qui lui a pris de me servir une ale aussi chère, sans doute importée de...

Vieille Terre.

Quel crétin je fais !

Où en sont les paris ? La clôture est proche, j'ai tout juste le temps. Sans lâcher mon verre, je me fraie un passage jusqu'à l'estrade et crie :

— Mille unités sur Aigue-Marine. Mon nom est Closter.

— Et un client de plus pour la mère patrie ! rugit une voix anonyme.

Mon appel est un des derniers à être enregistré. La cloche du bar résonne. Falstaff joue avec une distinction rare son rôle de Hollandais Volant.

— Les jeux sont faits, gentlemen, un peu de silence.

Les vociférations s'apaisent. Nouveau coup de cloche.

— Les radars sont formels, le *Vaisseau Ivre* est en orbite. Il se posera dans quelques heures pour une de ses trop rares escales, avant de se perdre à nouveau dans l'espace. Nous boirons à sa santé, gentlemen. En tant que capitaine de ce bar à la dérive sur un océan de bière, j'ai le droit d'annoncer les tournées générales. Celle-ci vous sera offerte par les gagnants. À vos poisons, je ne parlerai que quand vous serez tous servis !

La marée monte vers lui et reflue peu à peu. Pressé contre l'estrade, j'ai suivi le courant, les pieds meurtris.

— Un toast, gentlemen. Au *Vaisseau Ivre* et à son secret, tragiquement perdu, à Léonora, sa pilote, dont la beauté fut autrefois chantée et dont le courage demeure, à Vieille Terre, enfin. Car c'est là

qu'elle se pose en ce moment même, légende de retour au berceau de tous les chants...

Les vivats couvrent sa voix sonore et font trembler les murs de chair. Le bruit s'étale comme une vague de chaleur, gomme la neige et le froid. Difficile d'imaginer les stalactites pendues sous l'enseigne, les congères sales qui jalonnent le trajet du retour jusqu'à chez moi. Pourtant, je ne tarderai pas à rentrer.

J'ai gagné le prix d'un échange direct, peut-être même de deux, en marchandant. Quand le responsable des paris est venu me demander mon code, je lui ai donné celui de Marika, ainsi que ses coordonnées. Une impulsion que je m'explique mal. Aurais-je peur d'être impliqué dans une histoire que je ne maîtrise pas ? J'ai cru apercevoir une lueur d'approbation dans les yeux de Falstaff. Cette tricherie ne lui ressemble pas. Que sait-il ?

Entre deux tournées, Falstaff nous raconte l'arrivée de Léonora. Des émeutes se sont déclenchées lorsqu'elle a survolé les Saintes-Maries avant de se poser en zone neutre, entre Aigue-Marine et Aigues-Mortes. La foule des sans-abri s'est révoltée une fois de plus, et une fois de plus les autorités ont réagi avec une violence extrême. Ce soir, les rues se rempliront du chant funèbre des tribus gitanes, les survivants se battront entre eux pour occuper l'espace laissé par les défunts. J'ai connu cela, autrefois, et ça n'a fait qu'empirer si l'on en croit les rumeurs. Je cesse très vite d'écouter. Depuis que j'ai quitté Vieille Terre pour vivre dans les Villes, j'ai la chance de ne plus être concerné...

Je remets bottes et anorak, me sangle dans mon uniforme synthétique. Dehors, Bayane étale en plein hiver l'insouciance de sa peau nue. Je l'envie. Les vitraux de la porte projettent sur l'extérieur des couleurs de bonbons. La neige ainsi parée ressemble à de la barbe à papa. Après un ultime salut, je pousse le battant. Ombre doit m'attendre.

Quelqu'un est sorti des *Étoiles Mortes* en même temps que moi. J'ai résisté à l'envie de me retourner et j'ai coupé au plus court, par les ruelles qui découpent le quartier en petits groupes d'édifices bas, aux formes presque régulières. Le crépuscule venteux, humide, sent le dégel et la boue. Sur le gris plombé du ciel tranchent les arcs bandés des éoliennes.

Une saute de vent arrache un gémissement à la plus proche. Une longue plainte s'élève, le cri du métal prisonnier du gel, torturé par les rafales. Je remonte mon col en frissonnant. Le grincement me suit, de plus en plus faible, semblable à l'agonie d'un mobile oublié sous la pluie. Insoutenable. Je jette un coup d'œil par dessus mon épaule. Un escalier grimpe en zigzag le long de la façade, jusqu'au toit.

J'ai fait demi-tour sans réfléchir et mes bottes attaquent les degrés

avec un bruit sinistre. Au-dessus de ma tête, le vent s'acharne sur les structures sans défense. Ceux qui dorment ici ont le sommeil lourd ! Personne ne m'entend.

La terrasse est recouverte d'une couche de neige immaculée. L'éolienne blessée se dissimule au milieu d'un groupe de cinq ou six. Un simple coup d'œil me suffit pour découvrir l'origine de ses cris. Le givre a envahi le rail creusé dans le socle et le mécanisme peine dans son logement. Les autres éoliennes sont déjà totalement bloquées.

Personne en vue ; je me déboutonne. Un long jet d'urine dans la rainure, un autre un peu plus loin. Pensée émue pour la bière de Falstaff. Tant que j'y suis, je passe à la suivante, puis à la troisième, comme un jardinier consciencieux. J'ai le temps d'en libérer quatre avant que ma vessie refuse tout service.

Le résultat ne se fait pas attendre. La première éolienne démarre lentement, avec un bourdonnement grave. La seconde la suit, un peu plus aiguë. Puis les deux autres, à l'unisson. Un sifflement très pur, qui monte avec régularité tandis que leur giration s'accélère.

Je frissonne. C'est superbe. Le son semble converger vers un accord parfait puis, au dernier moment, une saute de vent éparpille les harmonies et tout est à recommencer. Je pourrais rester là à écouter durant des heures, en attendant que tout se mette en place.

Et soudain, l'idée me traverse. L'*Idée*. Celle que je cherchais déjà sur Nayrademance, l'œuvre à extraire des éoliennes et de l'orage. Comme toujours, les détails se bousculent dans mon esprit. Pas de plan mais des instantanés en succession rapide, des flashes éparpillés qu'il me faudra trier plus tard. Après un ultime coup d'œil aux mécanismes éclaboussés de neige jaune, je tourne les talons, dévale l'escalier sans me soucier du bruit et cours jusqu'à chez moi.

Ombre et Marika, étroitement imbriqués, reposent sur ma couchette. La musique s'est tue. Mon arrivée les fait sursauter, Ombre me jette un regard coupable. Sans prendre la peine de m'expliquer, je pique droit sur l'atelier.

La porte se referme. Pénombre. Le bric-à-brac familial éparpillé un peu partout. Sur les angles du métal, des éclats de lumière. Dans un coin, le terminal attend mes ordres. J'ai besoin d'un générateur de percussions, un rythme lent, brisé, presque aléatoire. Des sons très secs pour commencer. Pour la réverbération, on verra au fur et à mesure.

Bon, mettons de l'ordre. Les éoliennes qui tournent en grinçant, voilà l'essentiel. Plus l'orage. Quasiment silencieux, des éclairs, le bruit des gouttes projetées par les pales et le tonnerre lointain, en fond sonore. Puis affecter à chaque éolienne une fréquence pure, pas d'harmoniques. Disons une douzaine de mécanismes au total. Ça devrait suffire pour un début.

Ensuite, faire varier chaque fréquence du simple au double, en continu, chaque éolienne prenant la place de la suivante, en repartant du grave dès que l'une d'elles atteint l'ultrason. Si l'ensemble est bien réglé, on doit obtenir un son paradoxal qui monte en permanence, l'équivalent sonore de l'escalier d'Escher. C'est un vieux truc, mais efficace. Difficile à mettre au point. Faut-il prévoir une chorégraphie en trompe-l'œil, avec une succession de rideaux de pluie pour masquer les réglages des générateurs ? À voir.

Sur l'écran, la maquette s'ébauche. Un peu trop symétrique et froide, rajoutons des événements imprévus. Je superpose un faisceau de fibres optiques pour capter les éclairs et les diriger sur les isolateurs. La surtension devrait faire naître des gouttelettes de verre qui s'écraseront au sol avec un bruit de harpe. Simulation : ça ne marche pas bien. Trop primitif. Merde !

À refaire...

J'ai dormi un peu, entre deux essais, quand mes yeux me brûlaient trop pour fixer l'écran. Le modèle est à peu près terminé, la machine se charge de peaufiner les détails. Comme toujours, après trop d'heures passées sur un projet, j'ai oublié mon but initial. La sculpture hologrammique qui tourne sur l'établi me semble parfaitement incohérente, un fatras de pièces rapportées assemblées au hasard. Ça ne convergera *jamais*. Sûr.

Je devrais me reposer avant la simulation finale. Dans l'état où je suis, je vais manquer tous les trucs essentiels. Quelle importance... Les yeux papillotants, je regarde la chorégraphie se mettre en place en silence. J'ai oublié d'ajouter le son. Contact.

Le doux cri des générateurs emplit la pièce. Zoom sur l'hologramme. Je suis au centre de l'anneau des éoliennes. Un vent invisible ricoche contre les murs, accompagné d'éclairs qui déchirent la pénombre. Dans le lointain, le tonnerre gronde. Les lames métallique qui jaillissent des socles brillent d'une lueur artificielle. Accéléré.

La plainte des générateurs monte sans cesse. Le premier isolateur explose. Pluie cristalline, cordes pincées qui égrènent des accords de septième, laissant une impression de frustration. Une bourrasque de pluie masque un instant le décor, le tonnerre s'apaise. La vibration ne cesse de monter.

Les paupières closes, traversées d'éclairs sanglants, je me laisse emporter par le tourbillon. Les larmes des isolateurs interviennent toujours à point nommé pour briser la spirale sonore, mais les accords qui naissent du verre deviennent à leur tour des pièges.

Pour l'instant, ça a l'air de coller. Et c'est beau.

Une langue râpeuse sur ma main : Ombre venu voir le final, comme

d'habitude. Un sixième sens ou je ne sais quoi, il n'a jamais manqué la conclusion de mes simulations. Il va se fourrer dans un coin, spectateur impartial. Pas le genre de chat à accepter des caresses de l'artiste avant le final.

— Closter ?

J'en ai lâché la télécommande, puis tout me revient d'un coup. Marika. Il faudra que je lui annonce la bonne nouvelle.

— Ça fait près de dix heures que tu es là-dedans. Tout va bien ?

Pause.

Sa silhouette se glisse entre les éoliennes pétrifiées. Elle s'agenouille à la japonaise entre deux socles. Nous formons un curieux triangle, Ombre en rond sous l'établi, moi avachi sur ma chaise, elle, digne et transparente. Intouchable. Je relance la simulation.

— Dis-moi ce que tu penses de ça.

Ma voix se casse. Vivement la fin. La danse des sabres métalliques reprend, combat de samouraïs hiératiques aux accents d'un koto désaccordé. Tout s'enchaîne à la perfection, l'atelier transfiguré par les orages est à présent le centre de quelque chose de magique. L'un après l'autre, les isolateurs explosent. J'accélère encore. La spirale sonore devient frénétique.

Un éclair, le dernier. Les éoliennes vacillent. Les anneaux de verre restants, soudés l'un à l'autre, fondent en une grosse goutte translucide qui glisse le long d'un fil. Un souffle de vent la fait osciller. Elle se décroche, éclate contre un socle. Dans le silence, une note très pure résonne, résonne. S'affaiblit.

Se tait.

Je ne prends pas garde aux larmes qui coulent le long de mes joues. Ombre s'est lové sur mes genoux et frotte sa tête contre mon ventre avec un ronron approuvateur. Dans la pénombre retrouvée, Marika brille comme une lampe et ses paumes se heurtent dans un silence spectral. Ces applaudissements muets m'arrachent de nouveaux sanglots.

— C'était magnifique ! Comment vas-tu l'appeler ?

J'hésite, essuie mes yeux d'un revers de main.

— « *Danse macabre* », peut-être, si le titre n'est pas déjà pris.

— Il me semble bien que Monteori l'a utilisé. Vérifie.

Déception, elle a raison. Nous avons décidément les mêmes goûts, Monteori et moi. Tant pis, l'essentiel est que ça converge en beauté. Ma première œuvre depuis des mois. J'ai l'impression de rejoindre la surface. Il était temps.

Ombre relève la tête, aux aguets. Je le sens qui se tend entre mes bras et un sifflement me vrille les tympan. Le Bip. Toujours au mauvais moment.

Marika l'a perçu aussi. Un éclair de joie, vite réprimé, dans ses

yeux. Je lui souris.

— Prête pour une nouvelle balade ? Je t'avais dit que ça valait la peine de rester. En plus, j'ai une surprise pour toi, cadeau de Falstaff.

— Raconte !

— Pas le temps. File sur la couchette et emmène Ombre. Je dois faire une copie de tout le truc et demander au système de me la transférer au point d'arrivée. Une demi-heure ne sera pas de trop.

J'ai les yeux remplis de poudre de verre, les épaules dures comme du bois, mais je n'échangerais pas ma place contre un aller simple vers Supérieure. Seigneur, que j'ai faim ! J'enfourne les données dans les mémoires de la machine, en résistant à l'envie de relancer le final. J'aurai tout le temps après le saut.

Je quitte l'atelier à H – 5. Les éoliennes se sont évanouies, seuls subsistent les applaudissements fantômes qui hanteront ces murs aussi longtemps que je vivrai. De l'autre côté de la porte, le Bip égrène le compte à rebours vers la réalité des Villes. J'ai bien travaillé, ce soir.

Malgré le peu de temps qui me reste, je m'offre le luxe d'un détour par les toilettes avant de m'allonger sur la couchette. Marika se glisse en moi et je gonfle la poitrine pour épouser ses formes.

— Ça va ?

Le rideau se déchire. Sa réponse se perd...

... Les vaisseaux lents ne peuvent emporter qu'une poignée d'émigrants, pour un voyage de plusieurs siècles à l'issue incertaine. Nous avons cessé d'y croire. Avant de nous répandre dans les étoiles, nous devons faire la queue devant la porte. Toute notre vie.

Quant aux échanges entre Animaux Villes..., faites le calcul vous-mêmes. Nous sommes sept milliards sur Terre. Chaque Ville peut loger environ quinze mille personnes et possède au mieux une cinquantaine de points de passage journaliers, tous contrôlés par le Cartel. Peut-être aurions-nous pu découvrir, avec le temps, un moyen de vider ces chiffres de leur signification. L'imagination ne nous manque pas. Mais, pendant que les peuples imaginent, les riches achètent. A défaut d'une solution, ils sont devenus propriétaires du problème.

GUANADI : « *Retour à la tribu* »

CHAPITRE III

Les xylophones s'estompent. Exit Bayane, en musique comme il se doit. Dans ma tête, le bruit blanc d'un réacteur qui s'éloigne vers les galaxies froides. Compte à rebours avant le silence. Je reste allongé, paupières closes, écoutant la mer qui bat entre mes oreilles.

— Tu es réveillé ?

J'entrouvre les yeux. Marika est à mon chevet, l'air paniquée.

— Depuis douze heures, tu n'as pas bougé un cil. Je commençais à me poser des questions. Ça va ?

Avec un temps de retard, la mémoire me revient : la fin de soirée aux *Étoiles Mortes*, le coup de pouce de Falstaff, les gains du pari déposés sur le compte de Marika. Je ne lui en ai pas encore parlé.

— J'ai une surprise pour toi... Laisse-moi me lever et je te raconte.

En vacillant, je pose les pieds par terre. Tout est propre, pas la moindre fourmi. C'est vrai que j'ai dormi longtemps. Ombre, avachi près de la fenêtre, lève à peine la tête à mon approche et se raidit sous ma caresse. Il y a des jours comme ça : certains sauts le perturbent plus que d'autres.

Coup d'œil au-dehors, paysage immuable des toits d'où émerge le Beffroi, pris dans une gangue de glace. À l'horizon, un désert blanc scintille sous les rayons obliques du soleil. Je crois savoir où nous sommes.

Pour plus de sûreté, j'enfonce l'ardillon de ma ceinture dans le bourrelet de chair, autour du verre de la fenêtre. Pas un tressaillement. Une meurtrissure blême se forme, s'étale. J'avais raison.

— Nivôse. Il y a longtemps que je n'y suis pas revenu. C'est bizarre...

Marika a surpris mon murmure et se glisse près de moi. Ses yeux brillent :

— C'est une de celles que je n'ai pas explorées. Tu es sûr ?

— Impossible de se tromper. (Je lui montre la blessure de l'ardillon.) Cette ville est malade. Le froid. Depuis des siècles, la planète entière est recouverte de glace. Hormis les voyageurs comme nous, personne n'habite ici. C'est un bras mort du fleuve humain, je

me demande ce que Monteorì venait y chercher.

— L'inspiration, je suppose.

Je grimace. Une bonne idée ou deux ne me feraient pas de mal à moi non plus. Ce qui me ramène à l'atelier. Je juche Ombre sur mon épaule et me dirige vers la porte fermée. Autant l'affronter tout de suite...

Je m'immobilise sur le seuil, face au désordre déprimant qui a envahi chaque recoin. Avant de faire le saut, j'aurais pu demander au moniteur de s'occuper du ménage. Il y a si longtemps que je n'ai pas travaillé dans cette pièce que sa vue déclenche en moi un sentiment de malaise.

Ombre saute sur le plan de travail. Ses pattes laissent des traces dans la poussière, calligraphiant le mot sale en écriture de chat. Marika se glisse entre la cloison et moi pour s'agenouiller au centre de la pièce.

— Si tu nous rejouais ta dernière création ? J'aimerais revoir le final.

— C'est malin !

J'en ai claqué la porte de rage, la voilà enfermée dans le noir. La garce ! Ma situation est bien assez difficile comme ça. Pas de pire raté qu'un artiste qui ne crée plus, inutile de retourner le fer dans la plaie. Ma dernière création, ma dernière création...

La cruauté de sa remarque m'a blessé plus que je ne pouvais m'y attendre. Je m'appuie contre le battant, le cœur serré. Des sanglots me montent aux lèvres, je les refoule à peu près. Dès qu'elle aura touché l'argent du pari, elle partira. Nous nous croiserons sans nous voir sur la marelle, je l'oublierai. Elle n'a même pas de parfum à elle.

Les miaulements indignés d'Ombre me parviennent de l'atelier. Le pauvre doit crever de faim. Impossible de me rappeler si je l'ai nourri hier. Je revois la soirée chez Falstaff, puis plus rien, le trou noir. J'ai trop forcé sur le schnaps. L'artiste raté qui boit pour oublier, encore une preuve d'originalité de ma part.

J'entrouvre la porte. Pas de réaction. Ombre est perché sur le terminal, le dos hérissé. Marika, courbée au-dessus de lui, s'agite dans la pénombre. Ses doigts plongent dans le petit crâne recouvert de fourrure.

— Fiche la paix à mon chat !

Un coup de patte, le clavier cesse de clignoter. Ombre saute sur le plancher et file entre mes jambes comme une fusée. Marika se redresse, l'air bizarre.

— Je ne comprends rien à ce qui se passe, Closter.

Elle se servait d'Ombre pour interroger le terminal, le montant de son compte a dû la surprendre.

— J'ai réussi un gros pari chez Falstaff et j'ai mis mes gains à ton

nom. Tu es maintenant assez riche pour t'offrir le prochain saut, alors profite-en. Ombre et moi t'avons assez vue.

— Je ne parle pas de ça.

Elle esquisse un geste vers moi, vite interrompu.

— Est-ce que le mot éolienne évoque quelque chose pour toi ?

C'est mon tour de ne pas comprendre. Je hausse les épaules.

— Les grands machins qui produisent de l'électricité ? Il y en a sur chaque terrasse...

— Montre-les-moi.

Derrière la fenêtre, les toits s'étalent, écrasés par le gel. Les arcs métalliques sont là, enserrés dans une gangue de glace, rouillés jusqu'au cœur, morts.

— On ne s'en sert plus depuis longtemps ici. Trop froid. L'énergie de la ville est prélevée directement du magma.

— Ferme les yeux. (Sa voix se fait pressante.) Imagine-les en train de tourner, un ballet d'éoliennes avec accompagnement d'orage. Tu y es ?

— Très romantique comme vision. Et alors ?

J'ai beau essayer, je ne vois rien de spécial et le jeu me fatigue très vite. Une migraine diffuse recommence à me serrer les tempes.

— Tu es cinglée... Va chercher ton corps dans Nivôse, c'est ce que tu as de mieux à faire. Et ne reviens pas.

— J'aimerais pouvoir t'expliquer...

— Fiche-moi la paix !

Ombre suit notre échange, impassible comme un sphinx. J'en ai soudain assez de cette ambiance, de ces sous-entendus qui traînent et dont je suis exclu. Je sors de la penderie une combinaison chauffante dont je boucle les crochets posément, sans en tordre un seul. Puis je verse du lait dans la soucoupe près de la porte, avec des flocons de nourriture pour chat. Il faudra qu'il s'en contente.

— Quand je reviendrai de chez Falstaff, je veux que tu aies disparu, c'est compris ?

Marika hoche la tête, deux ou trois fois. Avec nonchalance, Ombre vient s'emmêler dans les plis de son suaire et commence sa toilette, sans paraître se soucier de moi. Qu'est-ce qui lui arrive, bon Dieu ?

— Closter, avant de partir...

— Quoi encore ?

— Mets-moi un peu de musique, la sélection 145. Tu veux bien ?

Dans la lumière grise, sa silhouette tremble à la façon d'une image vidéo déréglée. J'ai soudain pitié d'elle. Comment vivre privée de corps pendant si longtemps sans sombrer dans la folie ? J'espère qu'elle s'en sortira mais ce n'est plus mon problème. Je pianote sur le sélecteur de l'entrée, rabats le capuchon de la combinaison.

Et le violon de la *Danse macabre* transperce mon crâne...

Une langue râpeuse sur mon visage, une voix qui crie à mes oreilles, je n'arrive pas à soulever les paupières. Si seulement tout se taisait. Mon épaule me fait mal.

Sous ma joue, la moquette est humide. Ai-je saigné, pleuré, vomi ? Sans doute un peu des trois. Je cligne des yeux. Un voile translucide, brillant : Marika ; une boule noire : Ombre. C'est bien le pire saut de ma vie.

Je me redresse avec précaution, m'essuie le front d'une main humide et rouge. Du sang. J'ai saigné du nez, une petite mare près du chambranle et une grosse tache sur le devant de ma combinaison...

Une seconde, qu'est ce que je fiche ici, habillé comme ça ?

Je croise le regard affolé de Marika.

— Aide-moi à me lever...

Seul le silence me répond. Je prends conscience de ma bêtise. Et merde, je m'excuserai après. Une poignée de fourmis monte à l'assaut de ma poitrine, attirées par l'odeur du sang. Je les balaie d'un revers de main. Les plus tenaces s'accrochent et repartent vers mes narines, dissimulées le long des plis comme dans des tranchées. Je fais sauter les crochets de la combinaison et file nu vers la salle de bains. Une bonne douche noiera les dernières bestioles.

Un quart d'heure après, j'ai repris figure humaine. Un demi-flacon de poudre antidouleur traînait sur la tablette et ma migraine s'est estompée. Je flotte un peu, j'ai forcé la dose. Stabilisez le navire, matelots. Le vieil Achab part à la rencontre de sa baleine blanche.

Marika joue avec Ombre dans l'atelier. Faudrait quand même que je me décide à faire le ménage. Les fourmis ne valent rien contre la poussière.

— Où sommes-nous, les enfants ?

— Tu ne t'en souviens plus ? C'est Nivôse.

— Je me demande ce que Monteori venait faire ici. Chercher l'inspiration, je suppose...

Ma remarque semble la frapper de façon injustifiée. Elle sursaute, se reprend. Sans cesser de me fixer, elle chantonne une suite de mots disparates : *Éoliennes, xylophones, équilibre...* Sa voix est un souffle d'air tiède, une ride sur le silence de l'atelier. Sans le savoir, j'hébergeais une sirène. Je lui souris, heureux de cette découverte qui en laisse augurer d'autres.

Ombre s'approche de moi à pas comptés. Je le cueille par la peau du cou. Il me griffe un peu, sans réelle conviction, et retrouve sa place sur mon épaule.

— Te souviens-tu des dernières heures sur Bayane, Closter ?

Drôle de question.

— Bien sûr. Ne t'affole pas, tout est la faute de cette soirée chez

Falstaff. Sans doute aussi du saut, ça me rend souvent malade. Mais ça va mieux.

J'agite la main et elle vacille sous l'effet du courant d'air.

— Ça me revient, petit à petit. Et j'ai une surprise pour toi.

Je lui raconte mon pari et ses conséquences. Curieusement, la nouvelle ne paraît pas l'enthousiasmer beaucoup.

— Tu n'as pas besoin de toute cette comédie pour te débarrasser de moi, tu sais.

En secouant la tête, je manque désarçonner Ombre qui me mordille la nuque en repréailles. Attaqué sur deux fronts, je suis dans l'incapacité de me défendre.

— Doucement, le chat ! Tu peux rester ici aussi longtemps que tu le souhaites, je te l'ai déjà dit. Ça n'a rien à voir.

— Quelque chose m'échappe. Ecoute, il faut que j'aille fouiller le centre de transit de l'astroport pour savoir si mon corps est ici. C'est le plus urgent, au cas où tu sois obligé de repartir prématurément. Veux-tu m'accompagner ?

— Dès que ma combinaison sera sèche.

Les rues sont parsemées de miroirs déformants. Chaque plaque de glace, polie par le vent, projette autour de nous une armée de silhouettes ternes qui calquent leurs mouvements sur les nôtres. Marika s'en amuse une minute ou deux puis choisit d'ignorer le phénomène. Que pourrait bien signifier pour elle la présence de ces fantômes ?

Les façades ont une couleur d'ivoire malade. Leur contact n'est même plus tiède, simplement mou. Là où un coude heurte un mur, une dépression se forme, livide. La couche de neige sur la chaussée m'empêche de voir l'effet que produisent mes pas, et c'est tant mieux. Je ne crois pas que je le supporterai.

L'effet de l'analgésique s'estompe et mon crâne recommence à tambouriner. L'air glacé m'irrite le nez et la gorge, des aiguilles rougies s'enfoncent dans mes oreilles. Sur mon épaule, Ombre n'est plus qu'un poids désagréable. Je courbe le dos, menace de m'étaler sur du verglas. Quand vais-je repartir ? Crétin de Monteori. Il faut vraiment avoir épuisé les merveilles de tous les mondes connus pour avoir envie de traîner par ici.

Insensible aux rafales qui la font vaciller, Marika avance, au ras des bâtiments. Lorsqu'une stalactite se détache et la traverse, clouant sa silhouette au sol, Ombre sursaute. Il ne s'y habituera jamais.

Moi non plus. Je me demande par contre si j'arriverai à faire semblant. Je ne la connais que depuis quelques heures mais elle a changé mon regard sur bien des choses. J'ai toujours su que l'importance des gens avec qui l'on vit se mesure à l'épaisseur du filtre

qu'ils glissent devant vos yeux sans qu'on s'en aperçoive. Mais, chez elle, il y a autre chose, une fêlure, un jeu de signaux d'alerte. « Attention fragile. » Zut, pas de mots pour ça. Elle fiche en l'air mes définitions. Un signe qui ne trompe pas.

Lorsqu'elle agite la main devant mon visage, j'émerge de ma rêverie. Nous sommes à l'entrée du secteur des douanes.

— Attends-moi ici. Je sais comment pénétrer dans les salles de transit. Je ne serai pas longue.

Une caresse pour Ombre, un geste à peine ébauché pour moi. La voilà qui s'éloigne. Je me souviens de sa première apparition aux *Étoiles Mortes* et murmure :

— Bonne chance à toi.

J'ignore si elle m'a entendu. Je la regarde s'effacer, entre les bâtiments desséchés par le gel, et frissonne. Etrangement, c'est à cet instant que je prends conscience de la cruauté de son existence désincarnée d'Astrale. Obnubilé par mes problèmes d'artiste, je n'avais pas trouvé le temps de croire à son histoire. Les fictions de ceux qui m'entourent me touchent rarement. Mais la voir disparaître le long de cette rue moribonde a suffi pour me donner envie de courir derrière elle dans la neige.

Ombre se frotte le nez contre ma joue. Nous nous comprenons.

Les minutes s'égrènent, parfois ponctuées de la note brève d'une stalactite qui explose sur la chaussée. Je ramasse une pointe demeurée intacte pour la sucer. Pas de goût, une coulée glacée qui n'étanche pas ma soif. Décidément, cette ville ne me convient pas.

Que ferai-je si Marika retrouve son corps ? Elle ne restera pas avec moi, je le sais. Mais je ne crois pas à cette hypothèse. Impossible d'imaginer un sarcophage égaré, traînant dans un coin, et Marika qui arrive sur ces entrefaites : « Salut, je viens me réincarner... ». Grotesque. En même temps, si une telle chose peut se produire, c'est bien ici, le dernier placard avant nulle part. Ainsi va toute chair, dirait Falstaff. Avec le bonjour de l'entropie. Pourquoi pas ? Attendons.

Les rafales font naître des tourbillons de flocons immaculés qui enveloppent Marika d'un costume de Reine des Neiges. On la distingue à peine. Je baisse les yeux : ses pas ne laissent aucune trace dans la couche poudreuse. Un soulagement absurde m'envahit, aussitôt teinté de remords. Je bafouille :

— Tu veux te glisser en moi jusqu'à la maison ? Tu auras moins froid.

Un instant, je pense qu'elle va me gifler, puis sa main retombe.

— Tu es gentil, mais je ne risque rien.

— Viens quand même.

Je lui ouvre les bras. Elle résiste à peine puis se laisse envelopper, absorber. Toujours cette absence agaçante de sensations, mais la

savoir là, au creux de moi, est quelque chose d'infiniment tendre et merveilleux. Ombre l'accueille en ronronnant au creux de mon oreille. Notre oreille, à présent.

Je fais mes premiers pas avec précaution, comme un danseur de corde convalescent. Attention au verglas. Un rire discret s'élève et se fêle. Surtout, ne pas en faire trop.

— Que dirais-tu d'un peu de musique aux *Étoiles Mortes* ?

Un silence.

— Lors de mon précédent séjour, il y avait un super pianiste.

Là, je m'avance un peu. Il jouait une musique dérangée, le froid ambiant déteignait sur lui. Je ne détestais pas. Et où trouver les partitions des *Pièces pour âmes égarées* qui seules conviendraient en ce moment ?

Je choisis d'interpréter l'absence de réaction comme un acquiescement. Nous parcourons les ruelles au tracé familier que les machinistes du décor ont recouvertes de blanc. Anonymat d'une cité monochrome, pétrifiée sous son linceul.

— Marika, toi qui est Aléatrice, comment ressens-tu la mort d'une ville ?

Toujours pas de réponse mais je la sens qui sanglote à petits coups. Qu'importe l'agonie de Nivôse, pour elle qui l'a déjà rayée de sa liste ?

L'enseigne maculée de boue surgit entre les toits. Les premières notes du piano s'insinuent sous mes vêtements et se glacent tout contre ma peau. Sitôt entré, je défais le haut de ma combinaison avec soulagement. Illusion de courte durée, la température est la même qu'au-dehors.

— On se gèle chez toi !

Falstaff fait la grimace.

— C'est à cause des cloisons. Si je chauffe trop, elles pourrissent.

Le pianiste a fait une pause à notre arrivée. Je croise son regard désabusé. Il porte une étrange tenue de soirée, cape noire à revers moiré, huit-reflets posé sur le dessus du quart-de-queue qui encombre l'estrade, et d'invraisemblables gants de soie aux extrémités découpées pour laisser passer les doigts. Son visage étroit, tendu, aux yeux perpétuellement fuyants, m'est vaguement familier. Sans doute l'ai-je aperçu ici. Impression de déjà vu... La vieille malédiction des Villes.

Il se remet à jouer, une série d'arpèges bancals. Le cœur n'y est plus. Il vient nous rejoindre au comptoir où Falstie s'affaire à préparer des grogs. L'odeur du kummel emplit la salle.

— Tu es mon premier client depuis longtemps. Vorst, (il désigne d'un coup de tête le pianiste,) en a assez de jouer ses vieux airs du folklore transylvanien, et moi de l'abreuver à crédit de pintes de sang frais.

— Ne le croyez pas. (Effet de cape.) Son hémoglobine est aussi

frélatée que son humour.

Vorst esquisse un geste vers Ombre, qui se hérisse.

— Superbe chat noir. Seriez-vous un peu sorcier, par hasard ?

— Médium, tout au plus.

Un mouvement à l'intérieur de ma poitrine. Elle a compris. Je prends une pose inspirée, doigts crispés dans un geste de malédiction, nuque cassée, bouche ouverte. Marika s'élève de moi comme une vapeur dorée. Vision préraphaélite. Falstaff se marre.

— Bien fait pour toi, Vorst. Tiens, je vais remettre le chauffage, tant pis pour l'odeur. Bienvenue à bord, incubé de Closter. Comment vous nomme-t-on ?

Durant les présentations, Ombre a fait le tour du comptoir à la recherche d'un coin tiède où se lover. Le voilà de retour. Il s'étire et bâille, un miaulement bas qui centre l'attention sur lui. Dehors, l'hiver définitif ronge la chair de Nivôse, plante ses épingles de glace dans son épiderme de poupée vaudou. À moins qu'un acupuncteur inspiré ne tente de la sauver ? Le mal par le mal, ça c'est déjà vu. Qu'en pensent les autres ?

— Closter, tu es complètement cinglé.

C'est sans doute vrai. Enfin, je le souhaite. Ça ne durera pas éternellement mais il restera des souvenirs. Et puis je songe que le problème des souvenirs, c'est qu'il est impossible de s'en débarrasser. Personne n'est prêt à vous les reprendre, même à prix coûtant. Surtout à prix coûtant.

Sauf s'ils s'effacent d'eux-mêmes, comme il y a quelques heures...

— Je me demande ce qui m'est arrivé, monologué-je. Ma mémoire est une vraie passoire.

Ici, les pensées à haute voix ne sont qu'un bruit comme les autres. Pourtant, Vorst sursaute en m'entendant.

— Vous avez des problèmes ?

Je lui raconte brièvement l'épisode du réveil après le saut, les souvenirs incomplets qui s'obstinent à me fuir malgré l'assistance de Marika. Il m'écoute, l'air grave, demande des détails que je suis bien incapable de lui fournir. Déçu par mon manque de coopération, il s'éloigne à l'autre bout du comptoir sans insister davantage.

Marika se hausse près de mon oreille et murmure :

— Rappelle-toi ce que j'ai dit. Tu devrais essayer le piano.

J'avale une gorgée de grog. L'instrument noir, trop lisse, m'intimide. Le reflet des appliques accrochées de guingois ressemble à des constellations inversées. Zodiaque maléfique. Étoiles mortes. Non, décidément, je ne suis pas d'humeur pianistique, ce soir. La vérité, je crois, c'est que j'ai un peu la trouille.

— Tu veux bien m'héberger un moment ?

Je m'installe avec gaucherie sur le tabouret. Trop bas pour moi. J'ai

de longues jambes et un torse court. Assis, je n'impressionne personne. Alors que debout, j'impressionne au moins ceux qui sont assis.

— Détend-toi, murmure Marika. Il ne suffit pas que tu m'acceptes, tu dois choisir de t'effacer. C'est difficile ?

— Pas pour moi. (Je ferme les yeux, respire à fond.) À toi de prendre les commandes...

Avec douceur, Marika s'empare de moi. Mes mains, animées d'une volonté propre, se posent sur le clavier. L'ivoire est neutre, ni froid ni tiède, une surface dure qui cède sous les doigts. Une note, une autre, la montée laborieuse d'une gamme. Je me regarde jouer. Fascinant.

La température est redevenue supportable mais des vagues d'odeurs lourdes déferlent du fond de la salle. Le box qui a abrité notre tête-à-tête, sur Nayrademance, est en pleine agonie. Notre histoire n'a que quelques jours et déjà les premiers cadavres s'amoncellent.

— Hé, Falstie, si ça continue, il faudra noyer ton bar dans le formol et le léguer à l'institut médico-légal.

— Tu veux que je coupe le chauffage ?

Un accord sonore plaqué par Marika m'évite de trancher. À un moment donné, les exercices ont laissé place à une *Gymnopédie* de Satie. Qui dérive, elle aussi. J'accroche des thèmes au hasard. Vorst nous regarde avec une expression tendue, vaguement menaçante, enroulé dans sa cape de vampire frileux. Il va bien avec l'ambiance funèbre, cette mise en scène qui tient du Grand-Guignol et de l'exposition funéraire, avec, dans le rôle du cadavre, le bar tout entier. Je lui tire la langue (je la contrôle encore), et Marika continue, imperturbable, Do-ing, do-ing, *dâh*, une descente dans les aigus qui me chatouille vertigineusement la colonne vertébrale. A-t-elle déjà oublié sa déception de ne pas retrouver son corps ? Nivôse est un cul-de-sac pour tout le monde. Il faut s'appeler Monteori pour tirer de cette désespérance autre chose qu'un cafard noir. L'inspiration... Ici, le mot sonne comme un blasphème.

Une pause. J'en profiterais bien pour faire un tour aux toilettes mais je me vois mal expliquer ça à Marika. Je croise et décroise les genoux, avale le reste de mon grog en trois lampées. Ça devrait passer, ça va passer. Ça ne passe pas...

Mes doigts entament un parcours compliqué sur l'échiquier d'ivoire et d'ébène. Image baroque. Le thème, martelé comme un mat en trois coups, réveille des échos dans mon crâne. Je connais cet air-là, mais impossible de mettre un nom dessus... Marika murmure :

— La *Danse macabre*. Tu te souviens ?

Macabre ? On peut dire que cette fille a le sens du drame. Le rythme me fait grincer des dents. Valse impitoyable, sans cesse en déséquilibre, d'une familiarité douloureuse. Derrière mes paupières tournent en gémissant des éoliennes folles. Qu'est-ce qui m'arrive ?

Le temps s'immobilise, j'oublie les odeurs. Une coulée de verre glisse avec un tintement sec le long d'un fil invisible. Dans ma mémoire des serrures se brisent, des portes noires se fendillent avec un cri de xylophone. Déséquilibre. On dirait que la lumière pénètre à nouveau dans le grenier de mon esprit, mais je ne reconnais plus rien.

Soudain, une note isolée brise la cadence. Vorst. Il a contourné le piano et sa main traîne négligemment sur la plage des graves. Marika reprend le thème, Vorst le fissure d'un accord dissonant qui explose dans mes reins. Rétablissement du rythme, nouvelle cassure. Mes entrailles se tordent. Sur le clavier mes doigts crispés accrochent les notes et Vorst, impitoyable, martèle en binaire comme un iconoclaste.

Ombre a sauté sur le rebord de bois lisse et sa patte s'est détendue, précise. Quatre sillons parallèles traversent en diagonale le dos de la main de Vorst qui pousse un cri de douleur et s'enfuit. La porte d'entrée claque derrière lui avec un bruit de stalactites brisées. J'ai vomi avant de pouvoir parler, détournant la tête pour ne pas éclabousser le piano. Le silence s'est fait.

Je frissonne. Falstaff, impassible, rince les verres. Ombre siffle de rage, le dos hérissé. Marika force mes doigts engourdis à se reposer sur l'ivoire mais je l'arrête d'un borborygme :

— Plus de musique, par pitié !

Des lambeaux de souvenirs s'accrochent à mes neurones. Je fourre les mains sous mes aisselles pour les empêcher de traîner sur le clavier. Marika ne semble pas décidée à s'extraire de moi et il me serait difficile de la mettre dehors. Je ne suis même pas sûr d'en avoir envie, malgré ce qui s'est passé.

Je regagne le comptoir à pas lents, Ombre au creux des bras. Une bière m'y attend, tiède, épicée. La première gorgée me rince la bouche, la deuxième remonte jusqu'à mon cerveau. Parfait.

— Qui était ce type, Falstie ?

Il hausse les épaules. Mauvaise question, c'est vrai. Après tout, qui suis-je, moi ?

— Tu crois qu'il repassera ici demain ?

— Je ferme ce soir. Définitivement.

Sa voix si calme se fêle à peine. Dans mon dos, un bruit de déchirure, suivi d'une bouffée d'odeurs suries. Les boxes sont en train de rendre l'âme. Je plonge dans mon verre pour échapper aux souvenirs.

— Coupe le chauffage !

— Trop tard. Ça devait arriver un jour ou l'autre. Plus personne ne débarque ici, de toute façon, alors autant éviter le spectacle d'un bar en pleine décomposition. L'euthanasie est préférable. Une dernière tournée, sur le compte de la maison ? Garantie sans formol.

— Tu parles trop, Falstie.

Je caresse Ombre avec mélancolie, conscient de la présence de Marika qui savoure à sa manière le contact électrique de la fourrure. Dans la pénombre, la chair blême des murs ondule sous l'effet des gaz de fermentation. Les *Étoiles* qui meurent, c'est aussi Nivôse qui agonise. Une de mes Villes. Il me vient soudain l'envie d'un circuit d'adieux dans ses entrailles. J'en profiterai pour détrousser le cadavre avant qu'il ne revienne me hanter. Une autre cloison se déchire, ponctuant ma décision d'un bruit obscène. L'odeur ne tarde pas à suivre. Je secoue la tête.

— Oublie le dernier verre, je n'ai pas le cœur à t'assister pour la veillée funèbre. Je rentre. Si tu veux me faire plaisir, allume ton enseigne quand je m'en irai.

— Elle ne brille plus depuis des années...

— Je sais que tu peux. Pour l'éteindre définitivement, il faut d'abord l'allumer. Logique ?

— Logique.

Il trifouille derrière son orgue à bière et, sans se retourner, me lance :

— Vas-y, ça ne durera pas longtemps.

Nous sortons dans la neige, les yeux levés. Marika s'échappe de moi en silence, s'écarte. Les étoiles de l'enseigne scintillent sur le ciel noir, une couronne rouge pâle qui s'éteint peu à peu. Un ultime éclair, le bruit d'un verrou dans mon dos. Les *Étoiles* sont mortes.

Un sentiment de perte me submerge brutalement. Ma voix grince :

— Tout fout le camp. Et je ne suis pas doué pour les épitaphes.

— Ne sois pas si romantique...

Des larmes gèlent au coin de mes yeux. Marika, indifférente, n'a pas fait un mouvement. Je lui tourne le dos et m'enfonce dans la rue, Ombre serré contre ma peau. Tant pis si elle ne me suit pas. Ce soir, j'ai envie de rentrer par le chemin le plus long.

Il neige comme il pleut, à gros flocons serrés, impénétrables. Le froid me vide l'âme. Tous mes projets, mes idées, sont cryogénisés, mis de côté pour plus tard si le temps se réchauffe. J'attends le signal du saut en compulsant le catalogue des œuvres musicales disponibles sur le terminal. Par mesure de précaution, j'ai rayé la *Danse macabre* de la liste. J'ai assez mal au crâne comme ça. Marika s'en est aperçu mais n'a pas fait de commentaires. Nous ne nous parlons pas beaucoup en ce moment.

Ombre, lui aussi, ne tourne pas rond. Impossible de l'approcher. À la moindre tentative, il se lève et s'éloigne, le poil hérissé. Je refuse de perdre ma dignité en lui courant après d'une pièce à l'autre. Qu'il boude. Moi, je ne joue plus.

Marika s'est glissée sans bruit dans la pièce. Son arrivée me fait

sursauter. Nos relations sont basées sur le silence et la surprise, ce qui me conviendrait tout à fait dans n'importe quelle autre ville. Nivôse me rend nerveux.

Comme si elle lisait dans ma pensée, elle désigne le Bip d'un signe de tête.

— Toujours rien ? Tu es sûr qu'il fonctionne ?

— Le sage dit : « Bip regardé ne sonne jamais. »

— Tu m'agaces avec ton pseudo-Zen !

Je prends un ton pédant :

— Le proverbe est d'origine anglaise et concernait primitivement les théières. Rien de Zen là-dedans.

— Et alors, le thé c'est chinois, non ? D'ailleurs tu pourrais en faire. J'aime bien l'odeur du thé à la menthe.

— Qui, lui, est arabe...

Battue, elle a souri. Elle fait partie de ces gens à qui le sourire va bien. Trop nombreux sont ceux qui arborent un rictus occasionnel avec l'air emprunté d'un marié en queue-de-pie.

Du thé, donc. L'idée est bonne. Et un lait tiède pour Ombre. Marika me suit dans la cuisine, drapant son suaire d'un geste émouvant. Petite touche de féminité que je savoure en silence.

— À propos du Bip, s'obstine-t-elle. Que se passe-t-il si tu ne veux pas être dérangé à un moment donné ? Je ne sais pas, moi, supposons que tu t'offres une nuit d'amour avec la reine de beauté du coin, tu ne peux pas retarder l'appel ?

— Tu as quelqu'un de ce genre à me présenter ?

Elle me jette un regard de reproche et son sourire disparaît. Je rince la théière à l'eau chaude pour me donner une contenance, écrase les feuilles de menthe sèche et les ajoute au thé. Elle se penche pour humer les parfums qui s'élèvent du mélange.

— Il est possible de s'absenter une demi-journée à titre exceptionnel, à condition que cela ne devienne pas une habitude. Il y a un code à taper au terminal.

— Ça t'est déjà arrivé ?

— Jamais. N'oublie pas une chose, Marika : les rares beautés du coin ont toutes un Bip, elles aussi.

J'ajoute le sucre, remue. Le mélange mousse un peu. Je verse en levant haut la théière, comme le veut la tradition. Cérémonie du thé renversé. Les fourmis surgissent de sous les meubles. Elles ont l'habitude. Je passe un coup d'éponge pour les prendre de vitesse mais la flaque est trop importante. Servez-vous, il y en aura pour tout le monde.

— Tu veux me faire plaisir, Closter ?

— Bien sûr !

Ça m'a échappé...

— Offre-moi une journée tranquille, au-dehors, le plus loin possible de cette ville qui crève. Emmène-moi voir les orgues de glace.

L'idée ne me sourit qu'à moitié. Affronter le froid de la rue quand il y a un grog au bout peut se comprendre. C'est déjà plus dur lorsque le but n'est autre qu'une falaise gelée d'un kilomètre de haut. L'hésitation doit se lire sur mon visage car elle ajoute à voix basse :

— Je ne peux rien te promettre, mais je ne serais pas étonnée si tu revenais avec une idée de convergence.

Coup bas. Je souris malgré moi.

— D'accord pour demain, sauf si le Bip se déclenche d'ici là.

— Tu y crois encore ?

— Que veux-tu dire ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'on t'a rangé ici comme un jouet dans un grenier et qu'on t'a oublié. J'ai peur que tu ne repartes jamais.

— Dans ce cas, inutile de m'attendre... Tu peux sauter quand tu veux, ton compte est suffisamment approvisionné.

— Imbécile !

Ses yeux brillent. Colère ou larmes, comment savoir ? Tendre la main, effleurer sa joue, tous ces gestes me sont interdits. Privé de ce langage, je me trouve gauche. Ma quête a rejoint la sienne, son corps absent nous ampute tous deux. Je repose le verre avec maladresse, je n'en suis plus à une flaque près.

Ombre passe la tête, intrigué par notre absence. Un coup d'œil lui suffit : affaires humaines, sans intérêt. Il écrase une ou deux fourmis avant de repartir, afin de ne pas paraître s'être dérangé pour nous.

— J'ai oublié son lait !

Je prépare la soucoupe, règle le thermostat. Quand je me retourne, Marika n'est plus là et le piano grêle de Satie s'élève dans l'autre pièce. J'hésite à la rejoindre. Je peux tout partager, sauf la mélancolie.

Je ne suis pas certain qu'elle me le demanderait.

— ... Nous n'avons pas, et je tiens à souligner ce point, établi de barrières légales entre les Astraux et le reste de la population. Rien n'interdit donc à un Astral de continuer à mener sa vie de la façon qui lui était habituelle, jusqu'à l'arrivée de son corps. À condition, toutefois, qu'il respecte l'intimité de ceux qui l'entourent et qu'il ne profite pas de son état pour se mêler de la vie privée d'un être humain. Ce qui se produit rarement, avouons-le.

J'insiste sur cette notion de respect réciproque. L'état d'Astral est temporaire. Après tout, il leur suffit de patienter quelques années. Je sais que ce constat peut paraître cruel mais souvenez-vous que, durant cette période, les Astraux ne vieillissent pas, ne s'usent pas, ou à peine. Ils sont là, tout simplement. Presque comme des humains ordinaires en congé de longue durée.

— Comment expliquez-vous que les Astraux ne se mêlent pas au reste de la population ? Il y a des bars réservés pour eux, des spectacles, des magasins...

— Je ne l'explique pas, n'ayant jamais eu l'occasion d'en discuter avec un Astral. Je le regrette, simplement.

« Mais pourquoi ne leur posez-vous pas la question, à eux ? »

Interview du président Nosone, New-Tokyo. *Non diffusé.*

CHAPITRE IV

Sur la neige s'entrecroisent les rafales coupantes du vent et les jets brûlants des réacteurs de la navette. Comme il fallait s'y attendre, le mélange se fait mal. Moi, j'ai une Astrale qui me tient chaud de l'intérieur. Aucune raison de me plaindre, au contraire.

Au creux de mes bras, Ombre prend des poses de grand fauve indolent en agitant ses pattes chaussées de bottines fourrées. Une idée de Marika pour compléter le film isotherme vaporisé sur sa fourrure et qui n'adhère pas à ses pattes nues.

Devant nous, la ligne des falaises. Trait continu, bleuté, monotone. Un horizon inutile superposé à la neige. Le soleil pâle ressemble à une boule de neige écrasée sur un tableau noir. Dès que je quitte l'abri de l'appareil, une coulée d'air gelé s'engouffre par mon col. Ombre émet un miaulement de protestation. J'aimerais pouvoir en faire autant.

De près, la paroi de glace apparaît ternie, grêlée d'une multitude de petits cratères ronds. Un bloc de pâte de verre dépoli à l'acide, avec des inclusions de bulles d'air. À intervalle régulier saillent les colonnes hexaédriques des orgues. La falaise a des arêtes lisses mais sa base a été sculptée par le vent, creusée de trous et de grottes où le vent se glisse en sifflant.

Je me force à relever la tête afin d'affronter la dénivellation tranchante qui partage le ciel en deux. Toute idée d'escalade est absurde. C'est trop gigantesque pour être réellement effrayant, trop inhumain pour être beau, alors que les montagnes de la Terre donnent l'impression d'avoir été mises là pour qu'on les contemple. Je baisse les yeux, inutile d'essayer de m'y habituer.

Marika passe la tête hors de ma poitrine. Quand elle parle de l'intérieur de moi, j'ai du mal à la comprendre. Je grogne :

— Dire que, dans mon ignorance, j'avais refusé jusqu'à présent l'occasion d'admirer ce spectacle. Quelle erreur... On peut rentrer, maintenant ?

— Se plaindre n'a jamais réchauffé personne ! Remue-toi un peu. Trouve-moi le clavier d'un orgue.

Des failles s'ouvrent un peu partout, j'en explore une au hasard. Les plaques de glace à l'abri du vent sont plus lisses que les autres, moins

brutes, moins belles. La paroi reste silencieuse quand je la heurte de mon poing ganté. Un coup pour rien.

Difficile d'imaginer qu'une mer recouvrait autrefois cette région. On dit que les orgues de glace sont nés d'un empilement de cristaux sonores à l'intérieur de tiges coralliennes creuses, tuées par le froid. De simples fossiles de micro-organismes pour lesquels la musique n'avait guère de signification. Cette idée ne me plaît qu'à moitié. Trop cruellement absurde pour être vraie. En général, mon univers fait un peu plus d'efforts pour paraître cohérent.

Les couloirs se succèdent, Ombre et Marika s'impatientent. Où sont les orgues ? Je ne vais tout de même pas boxer des hectares de paroi pour leur arracher un son.

Sauté par le gong ! Je déclenche le jackpot sans le faire exprès en heurtant du coude une saillie triangulaire. La vibration qui s'en échappe couvre mon cri de douleur. Marika se précipite pour l'examiner pendant que je masse mon articulation endolorie. J'ai des fourmis tout le long du bras. Ce serait comique d'être incapable de jouer au moment crucial. Elle ne me le pardonnerait jamais.

— Aide-moi à trouver le clavier, au lieu de rester planté là.

— De quoi a-t-il l'air ?

— Comment veux-tu que je le sache, je ne suis jamais venue ici. Tape sur tout ce qui te paraît bizarre !

À peine ai-je posé Ombre qu'il en profite pour disparaître dans une fente trop étroite pour moi. Ses bottines frottent sur la glace comme s'il voulait s'en débarrasser. Je me mets à quatre pattes afin de le tirer de là. Mes doigts glissent sur sa fourrure plastifiée et il ronronne. C'est bien le moment !

Je m'étire au maximum, croche une patte arrière. Il se débat dans une cascade de notes graves qui ricochent sur les parois.

— On dirait que tu as trouvé, murmure Marika.

Le regard que je lui jette la dissuade de poursuivre. Je réussis à entraîner Ombre dans la zone des aigus, non sans me cogner à nouveau le coude, mais la situation est bloquée. Je ne peux pas retirer le bras sans lâcher prise. La vieille histoire du singe, de la banane et de la calebasse. Marika a le bon goût de ne pas rire.

À regret, je desserre les doigts et elle se glisse dans la faille. La glace scintille à son contact. Effet facile. Je me relève, époussette le devant de ma combinaison. Me retrouver seul devient une habitude. Je me demande si Montecori est venu par ici. Méditation romantique dans les grottes gelées, avec une armée de figurants munis de mailloches pour faire naître l'ambiance sonore adéquate. J' imagine ça très bien : un croisement entre Varèse et Stockhausen. « Le chant des adolescents dans la glacière. » Musique froide. Parlez-moi d'un violoncelle.

Comme un écho, une note ronde perce le silence. Une deuxième, plus aiguë, la recouvre, puis une autre. Accord mineur, pas tout à fait juste. Qu'importe. Comment s'y est-elle prise ? Grâce à la complicité d'Ombre, sans doute. Elle sait jouer de lui aussi bien que de moi.

Les sons se disciplinent. Une mélodie se forme, lente, triste, une petite chose aux ailes rognées qui tente en vain de s'élever. Je frotte mes mains inutiles, recouvertes de soie noire. Je suis du mauvais côté de la paroi.

La grotte vibre au rythme des basses martelées à coups de bottines. J'ai fermé les yeux, engourdi par le froid. Une poigne solide m'arrache à la toile d'araignée morose que je tissais dans mon esprit. Le pilote. Furieux. Dès qu'il a repéré l'origine du bruit, il se penche et hurle dans l'ouverture :

— Arrêtez ça immédiatement !

On entend distinctement le sursaut d'Ombre et la cacophonie qui en résulte. Rien de tel pour briser une ambiance. Je m'insurge :

— La tristesse des autres vous dérange ?

— M'en fous. Ce sont les vibrations, vous allez faire écrouler la paroi.

Coup d'œil inquiet vers la voûte. Pas de lézarde apparente. Fausse alerte ?

— Il y a un clavier isolé dans une niche à l'air libre, un peu plus loin sur la gauche. Avec celui-là, vous ne risquez rien.

Ombre passe la tête hors de la faille et sort, très digne. Le pilote le contemple avec des yeux ronds.

— C'est vous qui l'avez dressé ?

— Non. Il joue ce qui lui passe par la tête.

— Evitez de lui marcher sur la queue quand il compose !

Il fait demi-tour et s'en va, ravi d'avoir eu le dernier mot. J'attrape Ombre avant qu'il n'ait eu le temps de s'échapper à nouveau et gratte son crâne crissant de givre. As-tu aimé jouer avec elle, petit chat ? Comment était-ce ? Ma main se crispe, coup de patte en retour. Bottine contre gant, rien de douloureux, une simple ligne invisible tracée entre nous. Ce chat a une sensibilité d'écorché vif.

Réapparition de Marika. Je garde Ombre contre moi et il se laisse câliner. Tout paraît tellement plus simple quand elle est là. La vieille complicité se recrée, intacte. Comment avons-nous pu vivre si longtemps sans elle ?

— Quand devons-nous repartir ?

— J'aurais dû le demander au pilote... Sans doute pas avant une heure ou deux. La nuit tombe lentement dans le nord.

— J'aimerais bien jouer encore un peu, mais avec toi.

Je tends la main et elle se glisse en moi. En nous. Son bras enveloppe Ombre qui pousse un petit cri d'extase en étirant ses pattes.

Je capte un reflet déformé de notre groupe sur une plaque lisse. « La Sainte Famille au chat », façon primitif italien. Il ne nous manque que les auréoles.

Le sourire de Marika se pose un instant sur le mien, comme un baiser à l'envers, puis s'évanouit. Un peu de sa lumière subsiste sur mes traits et rend le vent du dehors moins coupant.

Le clavier extérieur dont parlait le pilote est gigantesque. Encastré dans une fissure de la paroi, hérissé d'hexaèdres de glace qui sont les extrémités des colonnes sonores, il ressemble à la mâchoire inférieure d'un troll. Je heurte une facette : le son est pur, puissant, et les arêtes aiguisées. Mon gant est déchiré en travers de la paume. Le vieux troll est encore dangereux.

Le soleil rasant joue avec les hexagones. Une partition mobile se dessine sur les touches. Ombre saute de reflet en reflet dans une cacophonie furieuse. La paroi vibre à la façon d'un haut-parleur et des éclats de givre rebondissent tout autour de nous. Il s'immobilise. Je me hâte de le récupérer avant que tout s'effondre.

— Tu me laisses essayer ? Je ferai attention.

Sans attendre ma réponse, elle guide mes mains vers le bloc le plus proche. Effleurement, un doigt mouillé sur le bord d'un verre, le choc d'un ongle sur une paroi de métal, une rafale de baguettes sur un xylophone. Elle joue d'instinct, explore, crée. Elle est un équilibre à elle seule.

Mes phalanges pointent à travers la soie déchirée. Des gouttelettes de sang jalonnent la piste sonore que nous traçons. Fantasma d'artiste maudit, mais le froid ralentit la douleur.

Je laisse dériver mes pensées au fil de la musique. Antagonisme main gauche main droite, d'un côté l'assise rythmique, de l'autre le conducteur mélodique. Combat perpétuel, chacun se glissant dans les silences de l'autre. À l'image de Marika et moi.

Mes doigts emprisonnent un hexaèdre aussi gros qu'un chaton. Staccato sur la face arrière, paumes en retrait pour ne pas étouffer les vibrations. Le son est bon. Je sens Marika qui se concentre tandis que meurent les notes. Une brève pause.

Avec une lenteur délibérée, Marika ôte les gants et les jette à l'autre bout du clavier. Sur chaque coupure, le sang gèle aussitôt. Une pellicule de givre emprisonne mes dernières phalanges, pareille à un doigtier de verre. Plus aucune sensation ne remonte le long de mes nerfs engourdis. J'ai perdu le contact.

Un pouce entaillé sur l'arête fait naître un son d'alto qui se plaint. La main gauche, en soutien, donne le rythme. Caricature de valse. Chaque temps enfonce des clous à l'arrière de mon crâne. En boucle, les seize premières mesures de la *Danse macabre*. Cette intro de violon

qui cisaille mes neurones et le cliquetis des os par-dessus.

Paralysé, j'observe le combat des deux araignées blanches qui me servent de mains. Des rafales de flocons s'écrasent contre mes yeux secs. L'air gelé n'a plus de goût entre mes dents. Privation sensorielle. Les fantômes des éoliennes mortes font grincer leurs chaînes pour que je les libère. Un liquide chaud contre ma jambe, pensée fugace pour la bière de Falstaff. La musique s'enroule sans jamais converger. Déséquilibre, comment mettre un peu d'ordre là-dedans ?

Et les souvenirs reprennent leur place d'un seul coup. Le clavier devient un immense terminal sur lequel s'affichent les paramètres dont j'ai besoin. Je lutte pour reprendre le contrôle de mes mains toujours occupées à brutaliser les touches du xylophone. Un final impeccable se déroule à l'intérieur de mon crâne, avec l'explosion des perles de verre parfaitement synchronisée. Merveilleuse impression de déjà vu.

La première détonation se confond avec le bruit des éclairs. La seconde fait exploser le plus gros des hexaèdres, près de mes doigts. Des éclats volent dans toutes les directions, ajoutant à la confusion mentale où je me trouve. Un sursaut instinctif m'éloigne du clavier sur lequel s'acharnent les balles. Qui tire sur les éoliennes ? Gardez le rythme...

Une vapeur dorée s'échappe de moi. La silhouette de Marika s'affiche sur la muraille blanche. Cible facile, le tireur caché l'épingle trois fois de suite et elle s'écroule. Une chute spectaculaire, qui me secoue. Je plonge à mon tour derrière un repli de glace, précédé de peu par Ombre. Retraite en désordre. Marika nous rejoint à quatre pattes.

Mon regard a dû l'avertir. Elle hésite à sourire.

— Tu te souviens ?

J'acquiesce, la gorge encore nouée. J'y ai cru un instant. Marika, l'intouchable, déchiquetée par les balles. Ombre orphelin. Et moi...

— Donne-moi le temps de me remettre. J'ai failli voler à ton secours.

— Autant t'y habituer, il a eu le temps de recharger. Ferme les yeux !

Elle se jette hors de l'abri dans un roulé-boulé impeccable, saluée d'une salve qui fait crépiter la neige. Elle n'est touchée que deux fois et son numéro de cascadeuse mourante est plus sobre, mieux réussi. Coupez, on peut garder celle-là. Tout le monde en place, on va quand même la refaire.

Accroupi, un œil au ras du repli, les mains engourdies en travers des genoux, je laisse se dérouler le film sans moi. Le retour brutal de mes souvenirs m'a complètement paralysé et je contemple mon passé qui défile en désordre, sans pouvoir réagir. Impossible de prendre au

sérieux cette attaque. Trop de détails exagérés.

Je me souviens de la première fois où j'ai ressenti cette impression. C'était il y a quinze ans, à une poignée de jours près. J'allais avoir vingt ans dans moins de douze heures, et la tristesse engendrée par cet anniversaire était amplifiée par les circonstances qui l'entouraient. Le roman d'amour que je poursuivais depuis quatre ans était sur le point de s'achever.

Le décor, une vallée de Vieille Terre, non loin de la demeure de Guanadi. Les Villes sont venues plus tard, pour d'autres raisons pas nécessairement sans rapport. C'était le début des migrations massives qui devaient rassembler dans les régions tempérées l'essentiel de la population du globe. Partout ailleurs, la progression des zones désertiques était devenue telle que des pays entiers avaient disparu sous les marées du sable. À voir les images diffusées par les satellites météorologiques, on aurait aussi bien pu se croire sur Mars. Les premiers émigrants commençaient à débarquer, accompagnés de grappes d'adolescents qui se multipliaient avec une frénésie désespérée. La Terre avait rétréci et nous n'imaginions pas l'ampleur du désastre... Et, pour comble de malchance, le fond de la Méditerranée asséchée se révélait incultivable. Trop de pollution, trop de sel.

J'avais d'autres raisons de souffrir, cet été-là. La route que je suivais était bordée d'impénétrables buissons de mûres, dont les baies trop vertes accentuaient l'impression de décalage que je ressentais. La rupture intervenait une saison trop tôt. Je regrettais de ne pouvoir arriver à ce rendez-vous d'adieu les lèvres barbouillées de jus sucré. Peut-être aurais-je pu négocier un sursis jusqu'à l'automne, mais je n'y croyais déjà plus. Je ne venais pas pour me battre, encore moins pour convaincre. Simplement finir dans les règles une histoire qui me concernait.

Je n'ai pris conscience de cela que plus tard. Sur le moment, je n'étais ni résigné ni combatif, juste fatigué. Un sac à dos me sciait les reins et la route montait, montait, longue suite de virages serrés qui découpaient la forêt en lanières. Dans mon dos brillaient les enseignes du village où j'avais passé la nuit. L'une d'elles indiquait la gare. Dans une case de mon esprit s'empilaient les horaires correspondants aux billets rangés dans ma poche de poitrine. Le chemin du retour était balisé. J'aurais pu trouver cela tragiquement absurde, ce n'était que rassurant.

Je l'ai aperçue à l'entrée d'une ligne droite. Nous nous sommes rejoints à mi-chemin. J'ai sorti la lettre, reçue trois jours plus tôt, qui consacrait la rupture en termes neutres. Elle m'a reproché d'être venu, j'ai plaidé ma cause. Ou, du moins, ai-je commencé. Car à peine avais-je ouvert la bouche que l'orage éclatait. Une de ces pluies nordiques

qui dédaignent les éclairs et les effets spéciaux. De l'eau, de l'eau qui coule avec monotonie. Le déluge quotidien de ce coin de paysage, rien à voir avec nous.

Les scènes d'amour s'accommodent de crachin ou de coups de foudre. Pas de cette pluie-là. Trente secondes plus tard nous étions à tordre, larmoyants, nos paroles emportées par la crue. Elle ne portait qu'une simple chemisette et j'avais oublié mon imperméable dans une chambre anonyme, deux jours plus tôt. Ce détail, comme beaucoup d'autres, était de trop.

Elle me rendit son anneau que je laissai tomber, ce qui nous obligea à chercher à quatre pattes parmi les flaques. Puis nous restâmes plantés là, face à face, ses longs cheveux ruisselant d'une eau grise. Les traits de son visage s'effaçaient par fragments, un reste de mascara barbouillait ses joues. Il m'était facile d'imaginer à quoi je pouvais ressembler au même moment. Notre dernier baiser fut pareil au bouche-à-bouche de deux noyés.

Je voyais quatre ans de ma vie se dissoudre sans rémission et je sentis soudain que quelqu'un, quelque part, en avait trop fait. L'observateur que je ne cessais jamais d'être refusait de croire à cette histoire.

Je me dissociai. Mon double, assis au bord de la route, à l'abri des sapins, suivit notre échange final en bâillant, ricana à la vue de mes gestes maladroits et me fit quitter la scène sous ses quolibets. Impossible de prendre au tragique ce dernier acte. Malgré ma bonne foi, je n'étais pas dupe de moi-même. La douleur était toujours là mais contenue, détournée par un puissant sentiment de ridicule et d'incrédulité. Je ne pouvais me sortir de l'idée qu'on était, d'une façon mystérieuse, en train de gâcher ma tirade à force d'outrances et d'effets ratés.

En descendant vers le village, je tournai les pages finales de notre roman et le refermai avec soulagement. La pluie s'arrêta peu après.

Depuis, cette aventure me sert de garde-fou. Chaque fois que mon esprit menace de céder à l'ivresse des profondeurs, un spectateur me retient par la manche et me force à m'asseoir près de lui, là où le malheur et la souffrance ne sont que gesticulations théâtrales de figurants dépassés par leur rôle. J'ai cessé de croire en ma capacité d'être malheureux. Mes talents d'acteur ne vont pas jusque-là.

Submergé par le reflux des souvenirs, je reste incapable de bouger. Le retour de Marika m'arrache à ma prostration.

— Secoue-toi. Ce n'est pas le moment d'avoir du vague à l'âme.

— Je pensais à une fille. Une histoire ancienne...

— Elle aussi te tirait dessus ?

Une rafale siffle au-dessus de nous. Des éclats de glace se fichent dans la fourrure d'Ombre, qui jaillit hors de l'abri. Je le rattrape in

extremis.

— Attention aux balles perdues, petit chat.

Je me pénètre peu à peu de la situation. Difficile, mais ça vient. Chaque détonation est un progrès.

— C'est Vorst. Il est à cinquante mètres vers la navette. Tu le vois ?

Je risque un coup d'œil prudent. Trop de blanc. Autant la croire sur parole.

— Pourquoi veut-il nous tuer ?

— Je crois qu'il n'apprécie pas ma façon de jouer. Ni ta façon de réagir à ce que je joue...

— Jalousie de pianiste, hein ? Sans doute un problème de doigté... Combien de temps lui faudra-t-il avant de venir nous abattre à bout portant ?

Je parle, sans savoir ce que je dis, en glissant les mains sous mes aisselles. La chaleur ravive la douleur des coupures. Ceci est la réalité. Tout le reste, les éoliennes qui tournoient sous l'orage et le tireur embusqué, relèvent du songe. Je ferais mieux de remettre les gants.

Marika me dévisage avec intensité. Les traits de son visage se brouillent lorsqu'elle se penche vers moi. Je l'embrasse, caresse du vide, mais elle s'écarte et murmure :

— Laisse-toi aller, c'est le contrecoup du retour de mémoire. Je suis heureuse que mon idée ait marché... Concentre-toi sur les éoliennes, je m'occupe de Vorst.

Je m'allonge à demi dans la neige.

— Où sont mes gants ? Tu les as laissés sur l'orgue ?

Elle hausse les épaules, se ravise. Sourit.

— Il y a parfois de l'idée dans ce que tu dis, Closter. À tout de suite.

Elle se fond dans Ombre qui s'étire et prend son élan. En trois bonds il atterrit sur le clavier, salué d'une salve tardive qui le manque d'un rien. Vorst vise mieux qu'il ne joue. Je ne le croyais pas si dangereux.

Des bruits discordants s'élèvent de l'orgue, réverbérés par la paroi. Une idée de convergence possible qui s'appellerait « Trajectoire de chat ». À creuser. Je range les détails dans un coin de mon cerveau déjà bien encombré. Pendant ce temps, le volume sonore s'accroît. Ombre, déchaîné, massacre à coup de bottines les plus gros hexaèdres. Sous mes reins la glace vibre. Vorst s'est arrêté de tirer, le vacarme doit l'inquiéter. Le pilote ne tardera pas à venir voir ce qui se passe.

Je rampe jusqu'au bord de l'abri, sors la tête au ras du sol. Une silhouette progresse par bonds vers le clavier, un fusil à la main, en s'abritant derrière les bosses du terrain à la façon d'un soldat entraîné. Vorst ne prend aucun risque et nous n'avons pas d'arme à lui opposer.

Je siffle pour avertir Marika. Les bonds d'Ombre deviennent frénétiques, le niveau sonore insoutenable. Je fabrique à la hâte deux

ou trois boules de neige dure, hérissées d'éclats pour faire plus mal. Plus d'autre choix que de tenter une sortie.

Avec un craquement de fin du monde, la paroi se fend en deux. Une lézarde rectiligne escalade la montagne de glace, le long d'une colonne de l'orgue. Le sol tremble, Ombre et Marika atterrissent dans mes bras en écrasant les boules de neige. C'est malin ! Nous nous précipitons vers l'extérieur tandis que pleuvent les premiers blocs.

L'un après l'autre, les hexaèdres explosent. L'orgue blessé agonise avec des larmes d'ultrason. Si j'avais l'arme de Vorst, je l'achèverais. Je ne supporte pas de voir souffrir un instrument de musique.

— Cours, imbécile ! me hurle Marika.

Un coup de feu fait voler la neige entre mes pieds. Je me plaque au sol. Ombre, affolé, m'échappe et fonce vers le trou le plus proche. Droit sur la paroi.

Vorst se rapproche. Nouveau coup de feu, aussi inutile que les précédents. Une volée d'aiguilles de glace se fiche près de ma tête. Je me relève, en serrant à deux mains une pointe de la longueur d'une épée. Vorst tourne les talons et s'enfuit. Sans réfléchir, je me lance à sa poursuite.

Une explosion derrière moi, un projectile me heurte entre les omoplates. Emporté par la panique, Ombre file entre mes jambes comme un éclair de charbon. Je jette un coup d'œil en arrière. La lézarde a atteint le sommet de la falaise et s'élargit. Une poussière blanche s'envole à chaque rafale. Le long de la paroi ruisselle une cascade de blocs de la taille d'une maison. Cette fois, c'est la fin. Abandonnant Vorst, je me rue avec Marika vers la navette à demi enterrée sous un monticule de neige. Ombre, réfugié dans un coin, crache de colère et de peur. Une de ses bottines part en lambeaux, sa patte est dans le même état que mes mains. J'ôte ma combinaison avec difficulté et l'y enroule. Je le sens trembler contre mon ventre.

Le cri de Marika me plaque contre le hublot. Un iceberg d'un kilomètre de haut s'est détaché de la paroi et glisse vers nous avec une lenteur irréaliste. Les orgues saluent son lancement d'une plainte à l'unisson avant de se fracasser. Des flots de neige jaillissent de part et d'autre de son étrave, que le soleil pâle a coloré de bleu. Nous décollons en catastrophe, à la seconde même où il s'abat, et la navette vibre sous l'onde de choc.

Le pilote fait des cercles autour du point d'impact, incapable de se résigner à partir. Je repère une navette qui décolle à notre gauche. Vorst, sans doute. Inutile d'espérer qu'il ait pu rester là-bas.

La faille s'est refermée mais le décor, hérissé d'arêtes, n'est pas réparable. Les orgues ont vécu. La poussière de neige retombe sur eux à la façon d'un linceul. Après un dernier survol à basse altitude, nous piquons vers Nivôse. Le pilote sort de la cabine en secouant la tête.

— Peut-on m'expliquer, sans crier, ce qui s'est passé ? Ne me dites pas que votre chat a refait des siennes !

Je balaie l'hypothèse d'une grimace indignée. Quelle importance, après tout ? D'ici le retour, je trouverai bien une histoire qui se tienne.

Nous quittons l'astroport tard dans la nuit. Marika, inquiète, a choisi un itinéraire détourné et se retourne souvent, à la recherche d'un éventuel suiveur. Je me laisse guider, trop épuisé pour réagir. Lorsque l'escalier de fer est en vue, Marika me désigne un porche où m'abriter et parcourt les derniers mètres en courant, à demi courbée. Sa façon de jouer à la passionnaria a quelque chose d'agaçant et d'émouvant à la fois. Me voici devenu guérillero dans une jungle de gel, un bébé panthère entre les bras. Elle a l'art de me faire jouer à contre-emploi. J'apprends à aimer ça.

Un feu follet saute de marche en marche. Je le suis des yeux avec tendresse. Sur le rideau noir du ciel scintillent les arcs de métal immobiles. Un souffle de vent arrache une écume de givre à la mer des toits.

J'aperçois trop tard les guetteurs dissimulés sur la terrasse. Un filet se déploie, s'abat sur Marika au moment où elle pose le pied sur le palier. Je retiens le cri qui me montait aux lèvres. Ficeler une Astrale ? Autant essayer de seller une licorne.

Mon regard se bloque. Marika titube, incapable de se libérer des liens qui l'enserrent. La voilà qui s'écroule. L'escalier vibre au contact de son corps agité de soubresauts et son cri me déchire l'oreille.

Une toile sonique... Ils l'ont capturée comme une bête sauvage.

Deux, puis trois silhouettes sombres bondissent sur la plate-forme où elle tente en vain de se relever. Je reconnais Vorst, le boîtier de contrôle à la main...

Dans un ultime effort, Marika se redresse et se jette par-dessus la rambarde.

Sa chute, au ralenti, paraît durer des heures. J'ai jailli hors de ma cachette avant même d'avoir saisi ce qu'elle voulait faire et je cours, Ombre toujours serré contre moi. Arrêt sur image : j'atteins le point d'impact avant elle et lève les yeux. Prisonnière du filet, elle se balance à trois mètres du sol.

Lâcher Ombre, sauter, les mains levées. Saisir les mailles vibrantes et les sentir se déchirer. Retomber, n'importe comment. Recommencer. Là-haut, les hommes de Vorst ont à peine réagi. Une voix crie des ordres. Les coupures de mes paumes saignent mais les mailles lâchent, l'une après l'autre.

Au troisième saut nous retombons ensemble.

Elle se réfugie en moi comme dans une grotte. Je plonge les mains

dans la neige, soulagement bref, récupère Ombre groggy et m'enfuis. Une cavalcade dans l'escalier de fer donne le signal de la poursuite.

Une poignée de minutes plus tard, nous sommes perdus dans Nivôse. Perdus et seuls. J'ai enfilé au hasard les venelles les plus sombres, sans m'arrêter. Les plaques de neige boueuse ont étouffé le bruit de ma course. Très vite, les cris de nos poursuivants se sont estompés. Ils ne nous retrouveront pas sans déclencher une chasse à l'homme de grande envergure. Nous sommes en sécurité. Pour l'instant.

La rue s'étend comme un quai désert après le départ du dernier train. Un porche aux arêtes durcies par le gel nous abrite un moment. À chaque sifflement de ma respiration, des nuages de vapeur se forment, aussitôt balayés par le vent. Je suce une stalactite pour chasser le goût de sang de ma bouche. Il faut trouver une solution rapidement, nous ne sommes pas armés pour affronter le froid de la nuit.

Ombre a retrouvé ses réflexes de chaton paniqué. Impossible de le décrocher de ma poitrine depuis que je lui ai ôté ses bottines. Je lui gratte le crâne à travers l'échancrure de ma combinaison. Le silence de Marika m'inquiète. Je la sens recroquevillée en moi, hors d'atteinte. Intouchable.

Je murmure son nom à plusieurs reprises. J'y mets toute la chaleur dont je suis capable, cette tendresse bizarre qui est née entre nous, sentiment flou mais très fort que je ne peux nommer faute de mots appropriés. S'y mêlent le souvenir d'un violoncelle jouant Stravinski et les ronronnements mal assurés d'Ombre. Les secondes passent. Sans réponse.

Je sautille sur place pour me réchauffer. Il va falloir se résoudre à bouger, chercher un endroit mieux abrité. L'appartement est hors de question. L'astroport ? Après la destruction des orgues de glace, nous y sommes un peu trop connus. Un homme, une Astrale et un chat. Signalement facile à retenir. Où aller ?

Une voix faible mais distincte fait écho à mes pensées :

— Les égouts.

— Marika, ça va ?

— Mal. Besoin de silence.

Autant pour moi. Je me glisse avec prudence dans la rue déserte. Par endroits, l'éclairage public déverse de maigres flaques de lumière vite bues par la nuit. La neige ternie ressemble à de la cendre et les rares étoiles brillent comme les feux de chasseurs de combat. Nivôse est un porte-avions échoué dans les glaces. L'idée de Marika est bonne, réfugions-nous dans la cale.

Je scrute le sol à la recherche d'un trou d'accès. L'époque des

décorations anthropomorphiques est heureusement révolue, les œils-de-bœuf n'ont plus de monocle ni les bouches d'égout de sphincter. Retour aux bonnes vieilles rondelles de fonte, moins choquantes pour l'œil. Reste qu'en découvrir une dans l'obscurité, sous la boue et le gel, tient de la gageure.

Quand je relève la tête, une silhouette épaisse bloque l'entrée de la ruelle. Coup d'œil par-dessus mon épaule, idem à l'autre extrémité. Coincé. Moi qui ai horreur des situations à deux contre un. Je feinte vers l'escalier le plus proche. Au moment de poser le pied sur la première marche, je repère Vorst accoudé à la rambarde, près de la terrasse. Ce salaud ne cherche même plus à se cacher.

On dirait qu'ils nous veulent vivants. Une poussée d'adrénaline balaye mes scrupules. Je fonce vers le bout de la rue tout en défaisant ma combinaison. Au moment où le complice se dresse pour m'arrêter, je lui jette Ombre au visage.

Sous le choc, il a lâché son arme pour tenter d'arracher la boule de griffes et de poils qui lui lacère les joues. Je le cueille d'un coup de pied qui me vaudrait l'expulsion immédiate d'un ring. Bénies soient les extrémités renforcées de mes bottes : je n'ai rien senti.

Le temps d'enjamber le corps prostré, de récupérer le projectile de chair, et la poursuite reprend, rythmée par les détonations. Le petit dôme à ma droite encaisse le plus gros des balles perdues. Un bruit de déchirure, une bouffée d'odeurs aigres-douces, et la structure s'effondre. L'édifice blessé se couche pour mourir, dans ce cimetière des bâtiments qu'est devenue Nivôse.

Les choses sont allées trop loin. D'abord les orgues, maintenant le dôme. Vorst a deux meurtres sur la conscience. J'ignore pourquoi il me traque ainsi mais il n'est plus possible de crier « Pouce ». On ne joue plus. Et cette nuit qui semble ne jamais devoir finir... J'enfile des rues sans ralentir, guidé par mon instinct. Derrière moi les appels s'estompent mais, cette fois-ci, j'ai compris la leçon. Je ne m'arrête que longtemps après, lorsque mes jambes me trahissent.

Je me traîne jusqu'à une place ronde, bordée de bâtiments bas, sans terrasses. Pas de risque d'attaque surprise. Rapide inventaire de nos forces : Marika reste hors d'atteinte, Ombre, mal remis, tremble comme une feuille. Je ne vaux guère mieux. La sueur gèle le long de ma colonne vertébrale et des larmes de glace engluent mes paupières. Sur le ciel noir, les étoiles indifférentes ne cillent même plus quand je les regarde. L'aube est trop loin, il nous faut un abri. D'urgence.

Je fais sonner mes bottes sur le sol jusqu'à ce que les vibrations métalliques révèlent la présence d'une plaque. Je gratte la neige de mes mains insensibles. Bruits d'ongles crissants, j'en hurlerais. Quelques coups de talon pour briser la glace, une danse sauvage de guerrier amok. Du calme ! La chaleur est proche, derrière cette porte

de fonte que je n'arrive pas à soulever.

Pas de prise, mes paumes sans force dérapent sur les bords vitrifiés par le gel. Je les frictionne avec désespoir, sans parvenir à leur insuffler la moindre vie. Je suce mes pouces, mords les phalanges jusqu'au sang. Le goût salé est une sensation merveilleuse, brûlante, vivante. À genoux, j'agrippe un bout de plaque, verrouille les doigts sur les stries du métal, et me relève lentement.

J'ai serré les lèvres pour ne pas crier. Ça n'a servi à rien. Quelle importance, après tout ? La plaque est venue, j'ai dû faire un effort *conscient* pour ouvrir mes serres et lâcher. Du trou béant monte une haleine tiède, des échelons de fer descendent vers la chaleur. Poser un pied, puis un autre, ça semble si facile. Tu peux y arriver, mon petit Closter. Tu te reposeras en bas.

Dans le brouillard rouge, j'ai cru entendre Marika. Qu'elle se taise, je ne veux plus jouer de piano. Juste descendre. Descendre. Descendre.

CREDO DES ALEATRICES (FRAGMENTS)

Je crois au mariage de la chair et des pierres,
Au dialogue des nerfs et des fibres de verre.
Je crois en l'interface, au contrôle de la toile,
Aux échanges qui sont la seule voie des étoiles.
Je crois en la mémoire des endroits habités,
Aux souvenirs communs des hommes et des cités...

*

**

Les villes, si vieilles, regardent passer leurs habitants éphémères...
Les maisons survivent à qui les hante, les villes survivent aux maisons.
Peux-tu comprendre que la vitrine qui te reflète au passage n'a pas
envie de se souvenir de toi plus que nécessaire ?

*

**

GUANADI : *Contes éparpillés.*

Cette ville est une Putain Frigide !

Graffiti d'Aigue-Marine (Vieille Terre)

CHAPITRE V

Allongé sur le sol d'un tunnel large et nu, je reprends connaissance. J'ignore comment j'ai pu me traîner là mais je savoure l'idée d'y être, à l'abri. Sur ma poitrine, le poids rassurant d'Ombre, et le bruit de sa respiration qui répond à la mienne. Des aiguilles de feu me transpercent les paumes, j'ai mal, les nerfs ne sont pas détruits. J'essaierai bientôt de bouger les doigts ; ça demande un peu de préparation.

J'ouvre les yeux, étape obligatoire du réveil. Pénombre, légère phosphorescence des parois qui s'incurvent et se referment au-dessus de ma tête. Un halo plus clair à l'extrémité du collecteur. Avec la lumière les souvenirs resurgissent, rangés par les servants invisibles du sommeil. Ma mémoire est en ordre, sentiment que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps. J'ai l'impression que le pire est passé. Où est Marika ?

— Je suis réveillée depuis un bon moment...

Sa voix étouffée vient du fond du tunnel. Elle a repris son autonomie, signe qu'elle va mieux. Je tente de me redresser sur un coude pour l'apercevoir. Mauvaise idée. Restons immobile pour l'instant.

— Tu sais où nous sommes ?

— Au premier niveau, juste sous la surface. Dès que tu te sentiras mieux, nous descendrons. C'est plus prudent.

Sa silhouette se détache du halo de lumière. Cette fois, j'arrive à m'asseoir. La douleur n'est pas aussi terrible que je le craignais.

— Tu crois qu'ils vont nous suivre ?

— Possible. J'aurais préféré que tu aies la force de refermer la plaque. Enfin, ce qui est fait est fait.

Je frissonne à ce souvenir. Ma confusion doit se lire sur mon visage car elle se penche pour me caresser la joue d'un geste immatériel, merveilleusement frustrant.

— Tu ne t'es pas mal débrouillé du tout, tu sais.

Sa main dérive vers le crâne d'Ombre qui pointe à travers un trou de la combinaison. Accroc ou trace de balle ? Je ne m'étais même pas aperçu qu'elle était déchirée. Pas étonnant que j'aie eu si froid. Nous

échangeons un regard complice, tous les trois. Ombre se laisse gratter le menton avec complaisance. Si je n'avais pas aussi mal, j'essaierais de m'étirer.

— Tu te sens le courage de repartir ? me questionne-t-elle. J'aimerais atteindre un des points de branchement du système nerveux. Ils sont assez loin.

— C'est-à-dire ?

— Sept niveaux plus bas. Les Villes sont des icebergs, les neuf dixièmes sont sous la surface.

Association d'idées : je revois le bloc titanesque glissant vers la navette au son d'orgues en folie, comme un transatlantique lancé sur une mer de glace.

— Qu'on ne me parle plus d'icebergs, par pitié...

Je me lève, fais quelques pas. À part l'impression d'avoir été passé au laminoir, tout va bien. Ombre est dans un état comparable mais il peut se laisser porter, lui. Je lui chatouille le ventre jusqu'à ce qu'il miaule.

— Toujours les mêmes qui se font avoir, hein, mon chat ?

L'expression de Marika se fait soudain grave.

— Il faut que je te dise, Closter. Pendant un bref moment, dehors, j'ai eu froid à travers toi. C'était bon...

Il me faut une bonne douzaine de secondes pour réaliser. Je ne peux m'empêcher de sourire :

— On ressort ?

— Non, on descend. Vers le chaud.

Rien à dire. D'ailleurs, je n'ai jamais vu les dessous d'une AnimalVille. Nivôse n'est pas celle que j'aurais choisie si j'avais pu mais je n'ai plus mon mot à dire depuis un bout de temps. Depuis cette première soirée chez Falstaff, pour être précis. Que devient-il ? Nivôse sans *Étoiles Mortes* est une idée déprimante. Ça fait trop longtemps que nous sommes échoués ici. Une Ville n'est belle que si l'on est sûr de ne pas y rester.

Marika a pris la tête. Elle sait où elle va. Je traîne derrière en exagérant mes douleurs pour me donner le temps de tout observer. Le froid tue les odeurs et m'irrite le nez. Quand j'éternue, le bruit résonne dans les couloirs et se perd en échos lointains, piste sonore impossible à suivre.

— Dans quoi sommes-nous ? Une veine, un nerf ? J'aimerais être un petit bout d'influx nerveux parti chatouiller le cerveau central. Pas toi ?

Elle scrute les parois sans répondre. De longues stries rectilignes creusent l'épiderme et des traces phosphorescentes dessinent une piste pour initiés. Par endroits, des marbrures bleuâtres tranchent sur la

teinte coquille d'œuf du couloir. L'ensemble est à la fois étrange et familier, comme un morceau de mon propre corps agrandi des millions de fois. Je pose la main sur un repli de la grosseur d'un crâne et le caresse. Ça vibre, c'est vivant. Une vague de tendresse m'envahit. Chair contre chair, nous communiquons. Sensation fantastique.

Marika stoppe au carrefour suivant. Au centre de la voûte, formée de plaques cartilagineuses, une lampe rouge baigne de sang frais sa silhouette. De l'autre côté, trois voies identiques s'enfoncent dans l'ombre.

— Tu es perdue ?

— Non, je t'attendais.

Elle fait tourbillonner son suaire qui se gonfle comme une robe. Vision fugitive de ses jambes, colonnes lumineuses où tournoient des lucioles.

— Je me sens revivre. D'abord la sensation de froid, cette nuit, ensuite ce décor... Je m'étais jurée de ne jamais retourner en bas tant que je n'avais pas retrouvé mon corps. J'étais idiote, c'est ici qu'est ma place.

Mon regard glisse le long des replis du sol, rebondit vers le plafond qui évoque une carapace de tortue vue de l'intérieur. L'abri parfait. Je n'y suis que depuis cinq minutes et j'ai déjà envie de m'en extraire en hurlant. Et les tortues vivent plus d'un siècle, pauvres bêtes.

— On continue ?

— Nous sommes arrivés. Il y a un terminal d'accès neural juste sous tes pieds.

Elle éclate de rire devant mon expression.

— Tout va bien. Très bien même, crois-moi. Ceci est mon territoire, la part de la ville qui appartient aux Aléatrices. Je suis ici chez moi.

— C'est la dernière fois que j'accepte une de tes invitations !

Je pose Ombre à terre, ça lui fera du bien de se dégourdir un peu les jambes et mon dos a besoin d'une pause. Je grogne :

— Tout ça à cause de Vorst, avec sa cape ridicule... Cas typique de folie du froid. Tu sais, je crois qu'on ferait mieux d'attendre l'aube et de régler cette histoire avec les autorités.

— Je ne pense pas que Vorst soit fou. Il y a autre chose... Je pense qu'il était là pour te surveiller. Ton retour de mémoire l'a pris par surprise et il a paniqué. C'est la seule explication qui me vient à l'esprit.

« De toute façon, ajoute-t-elle avec une grimace, dans ma situation, j'aime autant éviter tout contact avec les services officiels. Je suis une clandestine, ne l'oublie pas.

— Si c'était après toi qu'il en avait ? Ça s'expliquerait mieux. Personne n'a de raison de s'intéresser à moi.

— De ton point de vue, peut-être. Non, c'est toi qui étais visé,

même si on a veillé à ne jamais te toucher. On t'a manqué volontairement. Simple avertissement. Ils n'ont pas pris tant de précautions avec moi.

Elle a raison, le filet sonique ne cadre pas avec le reste. D'ailleurs, rien ne s'explique dans cette histoire. Chaque pièce du puzzle est unique et la plus étrange demeure Marika elle-même. Une idée se glisse à la lisière de ma conscience et disparaît avant que je puisse la saisir.

— Ça me paraît incroyable, mais admettons..., dis-je, plus inquiet que je n'ose l'avouer. Qu'est-ce que tu proposes ?

— Je vais utiliser mes dons d'Aléatrice pour demander de l'aide à Nivôse. Je sais comment lui parler.

Son expression devient rêveuse et je réalise à quel point cet aspect de sa vie m'est étranger. Aléatrice, le mot évoque de grands feux d'artifice, des rues illuminées, une fête perpétuelle dont elle serait à la fois ordonnatrice et régisseur. Elle fait partie de ces rares artistes capables de se mettre en phase avec une cité, d'introduire dans le hasard quotidien une touche de merveilleux. Ceux que l'on surnomme les Amants de la Ville.

Je devine pourquoi le décor lui a paru si familier. C'est à partir d'endroits comme celui-ci qu'elle se branchait sur le système nerveux d'une cité-sœur afin d'en devenir le double et l'âme. De quand date sa dernière connexion ? Inutile de réfléchir pour comprendre qu'elle en a désespérément *envie*. Vorst n'est qu'un prétexte.

— Je sais ce que tu penses...

Oh non, petite fille, tu ne t'en doutes pas ! Je connais enfin un moyen de te faire plaisir et cela me réjouit, malgré les circonstances.

Ombre, assis sur un repli, nous observe de ses yeux de chat qui ont tout vu, tout compris. L'incarnation d'un Bouddha qui saurait faire bouger ses oreilles. Je résiste à l'envie de le chatouiller pour qu'il perde cette expression.

— Tu peux te connecter, dans ton état ?

— À condition que tu m'aides. Tu n'as pas les interfaces nécessaires mais on se débrouillera. Il y a des procédures d'urgence.

Elle s'accroupit en tailleur, le suaire répandu autour d'elle comme un parachute. Mon regard se perd à travers elle, bute sur l'entrée obscure des couloirs d'où le danger peut jaillir à tout instant. Si Vorst est aussi perdu que moi, nous ne risquons rien.

— Ne reste pas planté là...

Nous fusionnons. Nos paumes caressent le sol blême avec des gestes de jardinier. Un buisson de tiges de l'épaisseur d'un doigt jaillit autour de nous. Au bout de chaque tige, une couronne de dents minuscules. Qui s'ouvrent et se referment en cliquetant. Je n'avais pas prévu ça.

— Ça va faire un peu mal, je te préviens.

Cette fille a l'art des évidences.

— Tu sais que je suis amoureux de toi, Marika ?

Elle jaillit hors de moi et s'immobilise. Respire à fond.

— Je ne comprendrai jamais comment tu fonctionnes !

— Parfait ! Continue comme ça. J'aime cette pointe de mystère dans nos rapports.

Miracle, elle sourit. Instant de magie, surtout ne pas bouger. C'est elle qui détourne les yeux la première, un reste de gaieté au coin des lèvres.

— On se connecte, d'accord ? Sérieusement. J'ai des questions à poser à Nivôse.

— Oui, chef. À vos ordres, chef.

Elle retourne en moi avec détermination. Les dents serrées, je plante un tube hérissé d'aiguilles dans ma paume d'un geste sec, sans viser. Au point où j'en suis...

La neige glisse le long de mes toits. Caresse humide et glacée, le baiser d'un mourant à un autre. Dans mes artères ruisselle un plasma de boue et de glace à demi fondue, qui draine le peu de chaleur qui me reste. Les étoiles lointaines illuminent à peine les lacs gelés de mes terrasses. Froid, silence, flétrissure. Engourdissement.

Vieillesse.

Trois esprits superposés, imbriqués : Nivôse, Marika et moi. Prisonniers d'un vaisseau immobile, échoué sur une mer de glace. Enkystés dans une poche à peine tiède, à l'intérieur d'une conscience infiniment ancienne et vaste. Malade. De froid, de solitude, et sans doute d'autre chose.

La fusion a été facile... L'AnimalVille était trop faible pour s'opposer à notre intrusion. Marika a dansé la chorégraphie d'approche ritualisée des Aléatrices et les remparts se sont écroulés. Nous traversons des murs de siècles empilés jusqu'à l'endroit où Nivôse nous attend, recroquevillée en un noyau durci. Ni amicale, ni hostile. Neutre. Elle nous a absorbés avec indifférence, nous recrachera de même si nous ne parvenons pas à l'émouvoir.

Marika prend son essor, fragile phalène dont les ailes translucides luisent dans la pénombre. Ici il n'y a plus de corps, plus de chair, rien que la forme choisie par nos inconscients. Je me demande comment elle me voit. En écho, son rire me transperce :

— Langue au chat ?

— Je préfère imaginer. J'ai toujours été plus beau dans ma tête que dans le regard des autres.

— Pas de ça, Closter. Pas avec moi.

— Pourquoi ?

— C'est stupide. Pas seulement stupide, indécent. Je me moque de

tes coquetteries, de tes masques. Tu n'as rien à me cacher. Ça fait quelque temps que je te hante, tu sais. Je suis un fragment de ta mémoire, j'ai eu froid à travers toi, et avec la Ville comme trait d'union je pourrais te déchiffrer de l'intérieur, morceau par morceau...

— J'aimerais pouvoir en faire autant.

— Tu n'es pas Aléateur. Et je suis plus transparente que tu ne le seras jamais.

Sa voix résonne dans ma tête avec une pointe d'amertume.

— On en reparlera plus tard. Nivôse a une capacité d'attention limitée, il ne faut pas la faire attendre.

Je la sens s'échapper sans pouvoir la retenir. Nos esprits se désunissent avec un bruit de soie déchirée.

— Attends-moi et songe à ce que je t'ai dit. Je garde le contact.

Le reste se perd dans le gris. Me voilà seul.

Avec prudence, j'explore ce qui m'entoure. Des milliards d'informations me traversent simultanément. Impression déroutante. Nivôse n'a pas de cerveau-maître, pas de système nerveux central. Tout, chez elle, est sensation : les pas d'un promeneur égaré lui adressent en morse des messages qu'elle s'épuise à déchiffrer, et le vent sur les dômes distribue caresses et gifles au hasard.

La douleur est partout. Des graffiti, gravés au couteau, pulsent comme des blessures qui refusent de cicatriser. Par endroits, des greffes de silicone ont fait jaillir des balcons torturés, des clochetons hypertrophiés, des bas-reliefs anarchiques qu'il faut périodiquement retailler à la scie de chirurgien. À vif.

Au front du Beffroi, une plaie mal refermée palpite, là où autrefois s'incrustait une horloge. La cicatrice grouille de rouages rouillés. Je songe à tous les escaliers de fer plantés dans la chair de la Ville, aux fragiles cloisons de cartilage lacérées par les architectes, à mes doigts raides de froid qui griffaient sans précaution le sol glacé à la recherche d'une plaque d'égout. Je songe à la douceur de mes pieds nus sur l'épiderme de Nayrademance, échange sensuel, vivant. Ici, tout est faussé.

Marika a pris le contrôle des opérations et joue de ses armes d'Aléatrice pour forcer la Ville à l'écouter. Je capte des bribes de pensée (lumière/douceur, vision d'un échiquier circulaire où s'affrontent des pions bicolores). Je me tais, afin de ne pas troubler sa tentative, et poursuis mon exploration. Nivôse ne résiste pas quand je déchire ses replis pour m'ouvrir un passage. Elle sait qu'elle n'a rien à craindre de moi, ou peut-être est-elle trop affaiblie pour s'en soucier.

Je m'enfonce dans les profondeurs, parcours salle après salle le labyrinthe de son esprit. Sa passivité m'étonne. On dirait qu'elle considère cette intrusion comme inévitable, qu'elle l'attendait, qu'elle

l'espérait presque...

Je n'ai pas le temps de m'interroger plus avant. Marika rétablit le contact et m'ordonne de faire demi-tour. J'ai dû transgresser un tabou en pénétrant si loin. Son conditionnement d'Aléatrice lui interdit de me suivre. Tant mieux, j'aurai des choses à lui raconter au retour.

Plus je progresse, plus la présence de Nivôse se fait pesante. Des aiguilles de pensée me transpercent et me sondent. Douleur légère, vite oubliée. Marika a raison : inutile de me cacher derrière des mots. Je me laisse écorcher sans réagir. En même temps, je regarde, j'absorbe, je vole tout ce que je peux. Echange naturel. Je découvre chez elle une curiosité bien dissimulée que les siècles n'ont pas entamée. Nous nous comprenons.

Le déballage devient frénétique. De mes neurones fracturés s'échappent de petits secrets mesquins, des péchés plus ou moins véniels. Dans chaque placard l'inévitable squelette. J'en avais oublié la plupart. Bizarre comme on s'auto-efface, comme on balaie les saletés sous le tapis. Le tapis n'oublie jamais rien. Je me force pour trier tout ça. Avec le recul c'est assez pitoyable, ridicule. Très poussiéreux, en tout cas.

Nivôse ignore mes états d'âme. Elle me dépouille de ma carapace, déshabille ma mémoire sans porter de jugement. Parmi les souvenirs qu'elle exhume, je retrouve ce cauchemar de fièvre durant lequel je recomptais mes membres l'un après l'autre, sans parvenir à tomber juste. Il m'en manquait sans cesse un, probablement la main avec laquelle je comptais. En y repensant, ça s'explique. Débarrassés de leur contenu émotionnel, ce ne sont que des informations. Rien de plus. Au diable la pudeur...

Je finis éparpillé sur la table de dissection, chaque morceau étiqueté et rangé dans sa boîte. Il ne reste rien, ou plutôt si : un sourire qui flotte dans le néant, façon Chat du Cheshire, et les échos d'un rire qui refuse de s'éteindre. Un masque, le dernier. Celui-là, j'y tiens.

Je me rassemble, empile en vrac les pièces du puzzle dans le sac vide de ma cervelle. Ne pas oublier de secouer la tête pour bien mélanger. Au tour de Nivôse, maintenant.

Je l'ouvre d'une poussée. Ultime figure de notre viol mutuel. Les sensations en provenance de sa peau se font plus fortes. Plus qu'une pénétration, c'est une osmose. Je ne sais pas comment agir. Sans doute souffre-t-elle de mes maladresses. Je me love en elle, lui laisse le temps de me recevoir, de m'accepter, puis je la déroule à plat devant moi, la parcours comme un papyrus secret.

Marika est loin. Le fil qui nous liait s'est brisé. Je devine qu'aucune Aléatrice n'est jamais venue ici. C'est... dangereux. Interdit. Seule la maladie de Nivôse rend cette intrusion possible. Je la traque

sans relâche. Elle se réfugie au creux de ses failles, au centre de son esprit. Elle ne se défend pas, se dérobe à peine. Lorsque je la rejoins, le décor a changé.

De différents points de la Ville rayonnent des messages envoyés vers l'espace. Les membranes des dômes, tendues comme des tambours, vibrent au rythme d'une plainte résignée. Tempo étrange, irrégulier, l'errance d'un percussionniste de blues qui continuerait à caresser ses peaux dans le noir, bien après que l'orchestre est parti se coucher. À qui Nivôse s'adresse-t-elle ? Interrogation sans réponse. Il y a des mystères qu'elle n'a pas envie de me révéler.

Je tente de projeter l'image de Vorst. Ne reçois en échange que de l'indifférence. Hors sujet. Il y a plus important, semble-t-il. Aucune aide à attendre d'elle, seule la préoccupe l'imminence de sa fin. À demi morte de froid, elle crie. Vers l'espace. Vers les soleils chauds de l'autre côté du vide. Elle appelle au secours.

Je comprends pourquoi elle m'a laissé parvenir jusqu'ici. Elle n'a plus rien à perdre. Ses plaintes saturant les rares zones empathiques qui me restent. Comment rester insensible à l'agonie d'une Ville ? Comment l'aider ?

Sur les terrasses, les aiguilles des éoliennes, dressées comme des antennes, se taisent. Prisonnières de leur gangue de glace, elles ne tournent plus. Équilibre définitivement mort. À moins que...

Des images confuses jaillissent du désordre de ma mémoire. Peut-être puis-je intervenir ? Je me revois en train de libérer à grands jets d'urine les mécanismes prisonniers. Clin d'œil incongru à Falstaff. Sur mes papilles, la brûlure bienfaisante d'un grog au genièvre se mêle à celle, plus âpre, d'une bière lentement réchauffée entre mes doigts.

Je cultive ce noyau de chaleur, le sens grossir. Masse critique. Un courant tiède s'échappe de moi et va baigner les toits de Nivôse. Les éoliennes, lentement, font craquer leur carapace de givre. Une musique plaintive accueille leur réveil, accompagnée d'une pluie d'éclats de glace.

Le Beffroi, à son tour, se libère de son carcan et le décor immobile reprend vie. Le grincement des lames ressuscitées salue l'aube terne qui s'annonce. La Ville s'étire et m'enveloppe, fusion brève mais complète, dont le reflux me laisse pétrifié au bord d'une plage d'étoiles, avec beaucoup plus de réponses que je n'imaginai de questions...

La nuit s'achève. Nous pourrions bientôt sortir à l'air libre.

Je crois que j'aurais fait un bon Aléateur.

Un souffle tiède sur ma peau. Ombre. Un quartier frissonne sous sa langue râpeuse tandis que mon esprit s'élève au-dessus des rues et des toits. Après l'accalmie de l'aube, la température est retombée. L'espoir

aussi.

Le silence qui a suivi la fusion m'a emporté loin du cœur de Nivôse. Je me libère peu à peu de son emprise, tandis qu'elle retombe dans son indifférence rêveuse et m'oublie. Les éoliennes sont libres. Pour combien de temps ?

Dans un chuintement de reptile repu, le tube se détache de ma paume et se rétracte. Une goutte de sang perle de la coupure triangulaire, je l'essuie sur le sol. Transfusion symbolique. C'est tout ce qu'il me reste à donner.

Le froid a pénétré jusqu'ici et le sol de la crypte est hérissé de chair de poule. Ombre, au creux de mes bras, est le seul îlot de chaleur qui subsiste. Je frotte mon nez contre le sien, en attendant Marika qui tarde à revenir.

Depuis ma fugue, je n'ai pas rétabli le contact avec elle. Une Aléatrice peut-elle se perdre dans l'inconscient d'une Ville ? Nivôse la retient-elle prisonnière dans l'enfer froid de son esprit ?

Ombre, le poil hérissé, grogne. Mauvais signe.

Je frotte ma paume à vif sur le sol pour créer un semblant de contact. Nivôse est loin. Très loin. Et pas de trace de Marika. Il faut la chercher. Descendre plus profond dans l'esprit de la Ville. Se laisser tomber...

Dire qu'il faudra remonter. Après.

Je l'aperçois in extremis. Petite phalène perdue, incapable de voler. Le givre a recouvert ses ailes, le froid l'a clouée au sol. Je me pose près d'elle. Caresse mentale. Elle est furieuse et découragée. Épuisée, aussi. C'est à peine si elle a la force de me répondre.

— Peux pas décoller, j'ai trop mal.

Je l'oblige à relever la tête. Là-haut, presque invisible, brille une étoile fendue : le reflet des yeux d'Ombre.

— On va marcher, ma grande. Viens...

Impossible de la prendre en moi, nos corps ne s'accordent plus. J'essaie de penser chaleur, de l'envelopper d'un cocon rassurant. Ça ne fonctionne pas très bien, Nivôse m'a vidé. Marika trouve le courage de se moquer de moi :

— Tu vois, tu dis que tu m'aimes et déjà tu me trompes avec une autre Ville.

Elle n'a pas oublié.

Le trajet me paraît soudain plus facile.

Nous avons perdu la légèreté de l'aller. Les départs des Villes sont moins insouciantes que les arrivées, plus cruels aussi. Les pieds douloureux, nous avançons le long d'une spire serrée que nos esprits déroulent. Marche monotone, déprimante, impression d'escalader un pas de vis sans fin. Il faut sans cesse lutter contre Nivôse qui ne veut pas laisser échapper ses ultimes visiteurs. Je montre la voie, sans oser

me retourner. Si je m'arrête, nous ne repartirons pas.

Marika reste-t-elle dans mon sillage ? Comment l'encourager, la cravacher ? Compter mes pas à haute voix, exercice futile mais rassurant. J'ai épuisé tous les trucs. Pas d'autres idées, et nous sommes à mi-chemin de nulle part. Le rythme se ralentit. A-t-elle trébuché ?

Je ferme les yeux. Siffle doucement. Satie. Une Gymnopédie pour donner le tempo. Heurté, cassé, mais qui avance. Petite musique bancale pour danseurs maladroits. Gravement, avec retenue. Chaque note a son poids. Un pied, une pause, une mélodie plaquée sur la pulsation de la ville, calquée sur les stalactites qui se brisent avec un bruit de verre. Musique pour jour de pluie. Marika a raison, je devrais apprendre le piano.

Les Gymnopédies se sont succédé, puis les Gnossiennes. Après je ne sais plus. Bartok, peut-être, ou Berg. Puis des airs de plus en plus simples tirés de mon enfance. Marches, rondes, ces mélodies qu'on piétine au lieu de les danser. L'important est d'avancer. À présent que le but est proche, je reviens à Satie. Par gourmandise.

Nivôse a relâché sa prise. Nous avons atteint la zone où les déguisements de nos esprits se déchirent. Marika, privée d'ailes, est aussi nue qu'un éphémère au soir de ses noces. Un reste de pudeur m'empêche de la regarder. Ce n'est pas le moment de flancher, Closter, garde les yeux fixés droit devant toi ! La Gymnopédie meurt sur mes lèvres. Tant pis, nous y sommes. Un dernier pas. J'émerge hors de la Ville, prêt à revêtir ma chair comme Marika son suaire.

Je retrouve le froid avec reconnaissance. En attendant que mon Eurydice se remette, je câline Ombre. Orphée charmait les bêtes sauvages. Guère de comparaison possible.

Marika refait surface. Secouée, le regard terni, la peau dépolie par la fatigue. Fantôme qui a laissé passer l'heure du coq et que la lumière du jour éteint peu à peu. Une lassitude infinie transparaît dans sa voix :

— Atroce, ce sentiment de se brancher sur un cadavre. Cette Ville meurt et elle le sait.

— Tu crois qu'on peut la sauver ?

Son visage se durcit :

— De vous deux, c'est toi qui risque d'y passer le premier. Garde ta compassion pour toi-même.

— On en est vraiment là ?

— J'en ai peur...

« Je n'ai rien pu tirer d'elle, poursuit Marika. L'astroport excepté, elle est quasi déserte. Il n'y a plus d'autorité, plus de loi. Vorst et ses hommes ont le champ libre. À trois contre un dans une Ville fantôme, on ne gagne jamais.

« Autre chose. Ils nous attendent là-haut. Ils ont repéré la bouche d'égout ouverte, (je ne peux m'empêcher de prendre un air coupable,) et se préparent à nous cueillir à la surface. Ce sont des professionnels, nous sommes coincés. »

— Les autres sorties ?

— Inaccessibles. Le réseau neural des Villes est une chevelure de méduse, les galeries principales ne communiquent pas entre elles. Nous sommes dans un tube fermé dont les ramifications sont des culs-de-sac. On ne peut ressortir que par où on est entré. Ils le savent.

— Je croyais que...

Je m'interromps. Une foule d'images se pressent dans mon esprit. Un legs de Nivôse. Durant la fusion, nous avons vraiment tout partagé. Me voilà nommé exécuteur testamentaire. Il faudra que j'explore ce qu'elle m'a laissé à tête reposée. Pas le temps, maintenant. Dommage.

Reste que Marika s'est trompée. Vais-je en profiter pour jouer les magiciens ? La tentation est grande.

— Retournons vers la surface. Je vais te montrer un de mes trucs.

Au passage, je sonde le couloir sans en avoir l'air. Dix minutes me suffisent pour découvrir l'endroit favorable. Je m'adosse à la paroi élastique, ouvre les bras. Marika se laisse enlacer, à peine réticente. Ombre atterrit sur mon épaule sans protester. La confiance est revenue.

Je ferme les yeux. Autant prendre l'air concentré. Mes doigts dessinent des symboles pseudo-magiques dans l'air et je mâchonne quelques syllabes sur un ton incantatoire. Vraiment très impressionnant. Enfin, je trouve. Contre mes omoplates, je sens l'iris écaillé noyé dans les replis de la galerie. Je frotte d'un mouvement circulaire comme Nivôse me l'a appris. Les chairs s'ouvrent sans protester, si vite que je manque basculer en arrière et me rattrape in extremis de l'autre côté.

— Et voilà ! Bienvenue dans le terrier d'Alice.

Ombre a sauté au sol au premier signe de déséquilibre. Un plouf sonore, suivi d'un miaulement indigné, ponctuent son atterrissage. Le boyau ruisselle de neige fondue. Je me hâte de le récupérer avant qu'il ne se vexe.

— Où sommes-nous ?

— Surprise ! C'est là que j'entraîne les Astrales débauchées pour des nuits de folle ivresse.

Elle détaille le décor avec une moue critique.

— Ça ne me plaît pas. Et je ne suis pas celle que vous croyez.

L'endroit n'a rien de réjouissant, c'est vrai. Un tunnel étroit, sombre, sans doute une ramification secondaire. Le clapotis de l'eau contre mes bottes n'arrange rien.

— Sortons d'ici.

Nous remontons le courant sans un mot. Ombre frissonne contre ma peau. Je l'ai fourré dans ma combinaison pour qu'il se réchauffe. Avec ses pattes nues, il est bon pour un gros rhume. Je t'offrirai une cheminée, petit chat, dès que nous aurons quitté Nivôse. Promis.

Marika fend l'eau comme un vaisseau de brume. Elle a l'air plongée dans des réflexions moroses et ses yeux évitent les miens. Nous jouons à qui rompra le silence. Je n'ai jamais été très fort à ce jeu-là.

— Tu crois qu'on est loin de la surface, Marika ?

— C'est toi qui est censé savoir où nous sommes, non ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Elle stoppe net. L'eau sale traverse ses pieds sans remous. Pas le plus petit clapotis quand elle remue les orteils. M'y habituerai jamais, décidément. Elle devine le cours de mes pensées et ça la rend furieuse.

— Ne me prends pas pour une idiote ! Je sais que nous avons changé de galerie, malgré l'impossibilité de la chose. Je croyais te connaître, Closter, mais tu possèdes des pouvoirs qu'aucun Aléateur ne soupçonne. Quand je pense que tu m'as laissée te guider jusqu'en bas sans rien dire. Tu m'as bien eue.

Ça m'apprendra à vouloir jouer les magiciens.

— Calme-toi. Les gestes, les formules magiques, c'était de la poudre aux yeux. Nivôse m'a juste montré où se trouvent les passages. Là où les tubes neuronaux se touchent, on peut forcer les parois à s'ouvrir en les caressant d'une certaine façon. C'est tout ce que je sais. Pas de quoi en faire un drame.

— Qu'est-ce qui s'est passé entre vous lorsque vous êtes restés seuls ?

Je lui résume superficiellement notre contact. Au fond, je répugne à tout dire. C'est une chose de vivre une telle fusion, c'en est une autre de le traduire en mots. Parler abîme les souvenirs.

— Elle t'a ouvert son esprit, comme ça, sans justification ? Impossible. Je n'y crois pas. Il a d'abord dû se passer quelque chose dont elle s'est souvenue. Un secret entre elle et toi. Essaie de trouver...

— Les éoliennes !

Oui, les éoliennes. Sans doute. Je raconte tout. La terrasse verglacée, la libération des mécanismes paralysés, l'idée de convergence qui en a résulté. Idée perdue, puis retrouvée au milieu des orgues de glace pendant que Vorst me tirait dessus. Idée qui m'a permis de réchauffer Nivôse avant la fusion. Un simple geste de compassion, pas de quoi se vanter, vu les circonstances.

— C'est ça ! Elle avait besoin de toi, elle t'a fait le coup de la demoiselle en détresse et tu as avalé l'appât comme un imbécile.

— Marika, ce n'est pas quelqu'un, c'est une Ville. En ce moment, je suis en train de lui marcher dessus. Toi aussi, d'ailleurs.

— Visiblement, elle préfère quand c'est toi.

Bon, j'y renonce.

— L'important, c'est qu'on ait une chance d'échapper à Vorst. Commençons par rejoindre la surface. Moi je suis perdu dans ce dédale, alors tu cesses de bouder et tu montres la voie. D'accord ?

Ombre ponctue ma déclaration d'un éternuement sonore. Ça y est, il a pris froid. Et merde...

— D'accord, d'accord. Inutile de vous mettre à deux contre moi. Il n'y a qu'à monter. On finira bien par sortir.

Mutisme total jusqu'au carrefour suivant. Miracle, le sol est à peu près sec et il y a des signes fluorescents tracés à la peinture sur les parois.

— On fait la paix ?

Elle me regarde d'un air dubitatif. Je poursuis, la voix enrouée :

— Tu sais ce que j'aime chez toi ? Tu as des yeux qui sourient même lorsque tu es en colère. Ils t'ont volé ton corps mais tu as gardé ça.

Elle hoche lentement la tête, deux ou trois fois. Pince les lèvres. Et sa main se tend vers ma joue. Je l'intercepte au passage. Nos doigts se mêlent, se fondent, se séparent. J'en garde une illusion de chaleur au creux des paumes.

Sans un mot de plus, nous repartons. Ce silence-là ne me dérange pas.

La bouche d'égout s'ouvre sur une ruelle déserte, guère éloignée de notre point d'entrée. J'explore les toits : personne. Nous nous enfuyons avec des mines de conspirateurs. Quand plusieurs blocs nous séparent de la zone dangereuse, nous faisons halte à l'abri d'un porche. Je donnerais n'importe quoi pour un grog. Falstaff a choisi le pire moment pour fermer boutique. Les barmen devraient couler avec leur Ville.

Le soleil réchauffe à peine l'air. Le vent est toujours aussi coupant. Nulle part où aller, autant retourner à l'appartement. Je me demande si le Bip s'est déclenché pendant notre absence. Problème de taille : Vorst a-t-il posté un guetteur ?

— Si tu y as pensé, il est probable que lui aussi. Mauvaise idée. L'astroport reste la seule solution. On va mijoter un petit mensonge bien ficelé et demander un rapatriement d'urgence. J'essaierai de rester assez près pour profiter du voyage.

« Mettons au point une histoire suffisamment ressemblante à la vérité pour être insoupçonnable. Tu as une idée ? »

— Comme te dirait Guanadi, je manque d'imagination.

— Guanadi, le conteur ? Tu le connais ?

— Nous sommes de la même tribu. J'ai partagé sa maison et ses

rêves, sur Vieille Terre, avant de partir vers les étoiles. À cette époque, les Animaux Villes étaient des promesses qui nous concernaient tous. Il y avait ces vingt-sept planètes neuves qui attendaient des colons, tout les sans-abri en rêvaient. Tu connais la suite...

« J'ai eu la chance d'être choisi comme doublure et j'ai quitté ma tribu sans regrets. Guanadi est resté sur Terre, afin de poursuivre la lutte. Lui saurait t'inventer un mensonge formidable, si beau que tu souhaiterais oublier la réalité pour ne te souvenir que de ses paroles. »

— Oublier la réalité, murmure-t-elle, songeuse. Oublier...

Son visage s'illumine.

— C'est ça ! Une amnésie. Ça t'a pris cette nuit. Le contrecoup de l'effondrement des orgues, par exemple. Tu as erré dans Nivôse car tu es incapable de te rappeler le code d'accès de ton appartement. Tu as fini par te réfugier dans les égouts jusqu'à l'aube. Ils y croiront. Tu peux même demander à effectuer un transfert de là-bas, sans rentrer chez toi.

— Attends... (Une idée me traverse et je frémis.) Quand Nivôse n'appartiendra plus au réseau d'échange, chaque propriétaire se retrouvera avec un double excédentaire. Monteori peut très bien décider qu'il n'a plus besoin de moi et me renvoyer sur Vieille Terre !

— Ça m'étonnerait qu'il te retire du circuit..., dit-elle pensivement. Fais-moi confiance, tu es plus important que tu le soupçonnes, même si nous ignorons toujours pourquoi.

Sa conviction ne suffit pas à me rassurer. Je courbe l'échine sous les rafales et frissonne.

— Une fois à l'astroport, qu'est-ce que je dois dire ?

— Rien. Enfin, le moins possible ! Bafouille, ne finis pas tes phrases. De toute façon, ta figure leur servira de preuve.

Je passe la main sur ma joue hérissée de barbelés. Elle a raison.

— Et toi ?

— Je me fonderai dans le décor. J'ai l'habitude.

Allongé sur une couchette de fortune, j'écoute le décompte du Bip. Cinquante secondes. À mes côtés, Ombre tousse. Marika chantonne. Tout va bien.

Autour de nous, le brouhaha de l'astroport en pleine effervescence. Nivôse est évacuée. Définitivement. Les rares propriétaires en transit sont envoyés ailleurs, aussi vite que l'organisme de la Ville le permet. Les doubles excédentaires s'entassent dans le vaisseau gris et camus qui affronte, stoïque, les rafales de neige de la piste. Des années de sommeil sans rêves, jusqu'à Vieille Terre. On évite ainsi les troubles qu'aurait provoqué leur expulsion. Personne n'aime l'idée qu'on puisse être ainsi chassé du Paradis pour de simples raisons de compression du personnel...

Moi, j'ai échappé de justesse au voyage lent, comme Marika l'avait prédit. Il y a eu des palabres, des messages échangés avec les autorités de Supérieure. Ils m'ont trouvé en trop mauvais état physique pour affronter l'hibernation. Je me réveillerai bientôt chez moi, dans une autre Ville. Vorst, oublié, fera vainement le guet à côté d'une bouche d'égout ouverte. Je me sens un peu coupable de ne pas avoir parlé de lui au responsable de l'évacuation. Je ne saurai jamais pourquoi il a agi ainsi. C'est peut-être aussi bien.

Quinze secondes. Le temps d'une phrase à Marika, d'un geste vers Ombre.

Le temps d'un adieu à Nivôse.

C'est le cartilage du mur que je choisis de caresser. Doucement.

Si j'en ai le pouvoir, je reviendrai.

« Habitudes de soirée » (Roman, à paraître) F.S. SALINGER

... À l'occasion d'une convergence, je me rendis chez les Vandermeier. La soirée commençait à peine, l'artiste n'était pas encore arrivé. L'œuvre, une photographie violemment colorée plongée dans un révélateur spécial, occupait le fond de la salle, à l'opposé du buffet. Il y avait un va-et-vient incessant entre ces deux pôles (le buffet était en train de gagner lorsque je fis mon entrée). L'œuvre, il est vrai, n'avait rien d'enthousiasmant : un tourbillon de teintes crues que le révélateur altérait de façon obscène, et une durée de cycle d'à peine quelques mois. Nous étions loin de Montecarlo.

Je préférerais ne pas imaginer à quoi pourrait ressembler la convergence d'une telle croûte... L'espoir de voir surgir du révélateur un portrait de madone, dans une recombinaison hardie, voire une abstraction pleine de force et de vigueur, allait s'amenuisant et il était trop tôt pour regagner mon lit. Afin d'échapper à l'ennui, je résolus d'observer les visages qui m'entouraient. L'arrivée de l'artiste coïncida avec ma décision.

Harassé, celui-ci s'efforçait d'échapper à la foule des invités qui le ramenait inexorablement vers la photographie, comme pour hâter l'heure de la convergence. Les regards se faisaient insistants, les bouches se pinçaient. Les mains aux ongles peints qui se posaient sur son bras prenaient des allures de serres. Il fallut toute l'habileté de notre hôtesse pour lui permettre une brève incursion vers le buffet. Le piège ne tarda pas à se refermer sur lui de nouveau.

À l'écart, une coupe pleine à la main, je ne perdais rien du spectacle. L'heure de la convergence approchait. Seul l'artiste, en relation sensuelle avec sa création grâce à une mystérieuse alchimie personnelle, en connaissait la nature exacte. Face à lui, le public s'était partagé entre deux attitudes :

La plupart observaient le créateur, celui qui sait, afin de percevoir sur ses traits l'instant impalpable de la convergence. Passés maîtres dans l'art de déchiffrer les plus subtiles nuances d'un visage, d'une attitude, ils sont incapables d'assister à l'aboutissement de l'œuvre mais en saisissent le reflet dans l'œil de l'artiste, et cela leur suffit.

Les autres avaient fait cercle autour de la photographie qui se recombinaient avec lenteur et se fiaient à leur seul jugement artistique pour la décoder et en saisir l'essentiel. J'aurais pu les rejoindre, mais... Telle combinaison, parfaitement équilibrée à mon goût, l'est-elle pour les autres ? Ce déséquilibre est-il voulu ? Au sein de ce groupe, l'attitude générale est d'un snobisme étudié, mêlée d'une pointe de cynisme... J'ai vu le point exact. Vous aussi ? Peut-être était-ce le même.

Incapable de choisir, j'ai préféré m'enfuir sous un vague prétexte. Sans doute, comme me le susurra notre hôtesse avec une pointe de méchanceté, ai-je manqué « le plus important ».

« Habitudes de soirée » (Roman, à paraître)

F.S. SALINGER

CHAPITRE VI

Réveil rapide, presque brutal, comme si l'on tirait brusquement les rideaux d'une chambre obscure. Je me redresse sur le lit avec un coup d'œil réflexe vers le tapis. Propre. Les fourmis ont tout nettoyé avant de retourner se cacher derrière les plinthes. Il est sans doute tard mais j'avais besoin d'une grasse matinée. Le premier étirement de la journée m'arrache un soupir de plaisir. Debout, Closter, c'est au tour de tes rêves de dormir.

Un miaulement indigné, auquel se joint une voix en provenance de ma poitrine, stoppe mon élan. Je n'avais pas vu Ombre tapi contre moi, ni senti que j'abritais toujours Marika. Je suis moins réveillé que je ne le pensais.

— Haut les cœurs, marmotte ! lui lancé-je. Tu deviens aussi paresseuse qu'Ombre et moi. Thé ou café ?

— Pitié ! Le transfert vient juste d'avoir lieu, reviens te coucher.

Elle se sépare de moi, se pelotonne sur le lit tout près d'Ombre, qui ne bronche pas. Spectacle attendrissant. Je les contemple un moment puis me dirige vers la cuisine. À mi-chemin, l'idée me frappe :

— Qu'est-ce que tu veux dire par « Le transfert vient juste d'avoir lieu » ? Je n'ai pas été malade.

— Ce n'est pas moi qui m'en plaindrais ! L'odeur...

— Je le suis chaque fois, d'habitude. Ombre encore plus.

— Pas ce coup-ci. Va fêter ça ailleurs, si tu veux, mais laisse-nous dormir.

Aurait-elle raison ? Nous étions dans la même position au moment du saut et le couvre-lit semble intact. Tu ne t'es pas répandu partout, petit chat ? À vérifier. J'ouvre en grand les volets. Une lumière chaude envahit les recoins de la pièce. Hurlement de Marika transformée en statue de diamant. Oui, le lit est propre. Bizarre.

— Espèce de sadique ! Éteins-moi ce soleil tout de suite.

— Attends.

Le tapis est poussiéreux mais sec. Pas la moindre fourmi égarée. Ça paraît concluant. Je rétablis l'obscurité avec un pincement de cœur, non sans jeter un coup d'œil à la mer des terrasses multicolores. Sur des fils tendus en travers de la rue, du linge pend. Spectacle superbe.

Nivôse est bien loin.

Je m'assois près de Marika, qui se ternit peu à peu, et pose la main près de sa joue. Je regrette de ne pas avoir un peu de parfum à répandre sur l'oreiller.

— C'est la première fois qu'un transfert se passe aussi bien. Je me demande pourquoi.

Un grognement inarticulé pour toute réponse. J'insiste :

— Et les autres, ceux que tu as connus avant moi ?

— Pas envie d'en parler.

— Si tu ne me réponds pas, je retourne ouvrir les volets... Non, sérieusement, comment réagissaient-ils aux sauts ?

— Ils n'étaient jamais malades, c'est vrai. Je me suis déjà demandé pourquoi on te gardait, malgré ton allergie aux transferts. La liste d'attente pour les Villes est longue, il aurait été facile de te remplacer par quelqu'un en meilleure santé.

— Tu dis ça mais tu sais que je suis irremplaçable.

Elle me tourne le dos sans rémission.

— Je t'échange contre deux heures de silence. Tout de suite.

Je sais reconnaître quand je suis battu... Ombre n'a pas bougé d'un millimètre, heureusement pour lui. Les chats ont un instinct pour ce genre de choses.

Un thé, et direction l'atelier. C'est là que je réfléchis le mieux.

Vautré dans mon fauteuil, face à l'écran noir du terminal en sommeil, je contemple les volutes de vapeur parfumée qui montent de ma tasse. Tout ce que je possède sur les événements récents de ma vie se résume à des questions. Pas une seule réponse. On peut faire beaucoup de choses avec des questions sans réponse : tracer une liste de points d'interrogation, les classer si l'on préfère les ennuis bien rangés. Ce n'est pas mon cas. Dans le désordre qu'est devenu mon esprit, les soucis mineurs ont toutes les chances de se perdre. Je sais depuis longtemps qu'il ne faut pas se hâter de réfléchir à ses problèmes, ça leur donne une occasion de disparaître.

Avec un soupir, je refais surface et avale le reste de mon thé à peine tiède, avant d'allumer le terminal. Traditionnel écran de bienvenue personnalisé, suivi d'un état de mon compte, moyennement rempli. Et c'est tout. Pas de message, rien qui puisse laisser croire que j'aie passé la nuit précédente dehors, dans l'hiver de Nivôse, pourchassé par des tueurs inconnus. Ces douze heures forment un épisode entre parenthèses, dont la machine ne conserve nulle trace. À quoi m'attendais-je ?

La question s'ajoute à la pile, dans le puits sans fond de mon cerveau. Qu'elle y reste, et qu'elle y pourrisse. Je cesse de m'en soucier pour me concentrer sur les éoliennes et ma dernière œuvre.

Les mémoires du terminal n'en gardent aucun souvenir. J'ai dû faire une fausse manipulation dans l'affolement du transfert, mais il est facile d'y remédier.

J'ai gardé en tête les paramètres principaux, vitesse de rotation des lames de métal, effets sonores, orage. L'éclatement des isolateurs de verre sous les éclairs. Le rythme de la pluie. Quelle était la mélodie, déjà ? Je bâtis un modèle, l'efface, le recrée en plus fouillé. Jusqu'à ce que je sois dedans.

À partir de là, tout devient simple. Je commets les mêmes erreurs que la première fois, bien sûr. C'est indispensable, question d'ambiance. Mais je progresse. Le thé aussi était une bonne idée. La vessie pleine, je retrouve mes sensations d'alors. Je me sers de cette tension, j'oublie mes yeux fatigués par la pénombre et l'inconfort de la chaise qui me scie les reins. Tout se remet en place...

La simulation m'enveloppe. Rafales, ciseaux argentés des éoliennes qui découpent l'obscurité en tranches. La mélodie des générateurs, ponctuée d'éclats de verre. Chorégraphie sans faute, superbe. Un tsunami sur une mer de glace. Et les rares périodes de silence comme des clous dans mes doigts. J'en ai les yeux qui se mouillent tellement c'est beau et je regarde tourner le manège à travers la pluie de mes larmes.

La convergence tarde, tarde. J'ignore à quel moment Ombre est venu me rejoindre mais je prends conscience de son poids sur mes cuisses. Les mécanismes s'accélèrent, le son devient mordant, strident. Au moment fatidique où tout devrait s'immobiliser, je fais jaillir un éclair bleuté qui frappe l'isolateur central.

Il explose en un accord parfait prolongé par la basse grondante du tonnerre. Les éoliennes vacillent, repartent. Un autre cycle est lancé. Je le laisse se dérouler pour vérifier que tout va bien. L'émotion est toujours là mais plus détachée, plus critique. Dans de tels moments, on a l'impression d'être assez près du centre du monde pour entendre grincer les rouages de la grande machine. C'est un son inoubliable. Tant pis si l'on doit transpirer des heures devant un clavier récalcitrant, on recommence, jour après jour, afin de l'entendre à nouveau.

Ombre se presse contre ma main. Je suspends la projection, effectue une triple sauvegarde en vérifiant bien chaque étape. Puis je parcours le compte rendu d'exécution, qui confirme ce dont j'avais déjà pris conscience. Le cycle est long, près de trois semaines à ce stade de la simulation. C'est énorme.

Je calcule rapidement. Je suis capable de raffiner le modèle jusqu'à la sixième harmonique. Ce qui veut dire que je peux doubler six fois de suite la durée d'un cycle, la multiplier par soixante-quatre en éliminant à chaque étape les événements parasites qui forcent l'œuvre

à converger.

L'équilibre épuré gagne en stabilité. Malheureusement, les détails dont il faut tenir compte quadruplent d'une fois à l'autre et le raffinage devient vite impossible. Pour les étapes cinq et six, l'aide d'une unité de calcul est indispensable. On dit que Monteori dispose de machines si puissantes qu'il peut raffiner jusqu'à l'ordre huit. J'ai du mal à le croire mais, de toute façon, six est un chiffre considéré comme élevé et j'en suis fier. Mes éoliennes mettront environ quatre ans avant de s'immobiliser. Pas mal pour un orage d'amateur.

J'ai bien mérité un autre thé. J'en profite pour remplir de lait la soucoupe d'Ombre et lui hacher un peu de viande. Je dois avoir un flacon de solution cicatrisante dans l'armoire à pharmacie. Souhaitons qu'il se laisse badigeonner.

— Tu as bien travaillé ?

La silhouette de Marika s'encadre dans le chambranle. Elle sourit, les yeux embués de sommeil. Je hoche la tête :

— J'ai fini le plus important. Ça tourne bien, mieux que je ne l'espérais. J'y crois...

— C'est bien. (Sa voix semble lointaine.) Tu es content ?

— Grave question. Pourquoi ce ton tragique ?

Sans répondre, elle quitte la pièce et je l'entends murmurer un ordre à voix basse. Des haut-parleurs jaillit l'intro de la Danse macabre. Décidément... Je crie à travers la cloison :

— Tu ne peux pas mettre autre chose, je commence à être saturé de cet air !

— Encore heureux que tu t'en souviennes.

Cette manie d'insister sur mes sautes de mémoire va finir par m'énervier. Glissons.

— Tu veux du thé ? Enfin, respirer l'odeur ? Je t'en garde une tasse.

— Pas la peine. Sers-toi comme d'habitude, je profiterai des flaques.

Coup bas, monsieur l'arbitre. Je jette l'éponge.

— Je crois que je préférerais une bière, tout compte fait. Tu me suis chez Falstaff ? On lui demandera où nous avons débarqué.

La musique se réduit à un murmure tandis qu'elle réapparaît.

— Je peux déjà te le dire. Paranamanco...

— Tu as triché.

— Pas eu besoin. C'est là que j'ai atterri, la première fois, et j'y ai passé trop d'années à attendre. Ici, l'air n'a pas la même odeur qu'ailleurs. Il pue l'échec. Mon corps n'est pas là, je le sais. Inutile de se presser pour sortir. Si j'en ai le courage, j'irai manifester ma présence à l'astroport, afin que l'on croie que je n'ai pas bougé d'ici. Jouer le jeu, tu vois. Il y a des jours où j'aimerais vomir, moi aussi, me vider de ces Villes pourries qui m'encombrent la mémoire. Ne rien

trier, ne rien garder. Rien.

J'enfile une veste informe, qui devait être brune autrefois. Mon passé a des couleurs de camouflage.

— Sortons, marcher te changera les idées. Ombre reste là, il a l'habitude.

La température est celle d'une fin d'après-midi d'été. Dans les rues animées rien ne manque, ni les couleurs franches des robes et des tuniques, ni les odeurs de fleurs fraîchement coupées. Pourquoi cette impression d'irréalité qui me taraude, ces signaux d'alerte ? L'empreinte de Nivôse n'est pas près de s'effacer. Chaque Ville est une gamme aux sonorités neuves et Paranamanco, que je connais mal, m'agace l'oreille. J'ai besoin de me réaccorder.

J'enlève mes chaussures et les suspends autour de mon cou. Une couche de sable presque incolore recouvre la Ville et crisse sous mes pieds nus. En dessous, la peau est brunie par le soleil. Je frappe le sol du talon, suivant le rythme spécial de bienvenue que m'a enseigné Nivôse. En réponse, Paranamanco vibre. La rue entière frémit et se hérisse de chair de poule, avant de s'immobiliser. Nous avons renoué connaissance.

Marika m'observe, sans rien dire. Lorsque je tends la main vers sa joue, elle s'efface. Mes doigts ne caressent que le vide de son sillage. Sa façon à elle de se refuser. On dirait que les mots prononcés dans les entrailles glacées des égouts ont dressé une barrière entre nous.

— Tu boudes ?

— J'observe ta technique. J'ai déjà vu un Aléateur marquer ce tempo. Il doit être mort, à présent. Il était vieux. Un très vieux maître. Peut-être le plus grand.

— C'est un cadeau de Nivôse. Je te l'enseignerai, si tu veux.

— Je doute que tu y parviennes.

— Désolé, ça m'a échappé.

— Je ne pensais pas à mon état, inutile de t'excuser. D'ailleurs, j'aime bien ta manière d'oublier sans cesse ce que je suis.

Je hausse les épaules.

— Je ne l'oublie pas. Disons que tu n'as pas besoin d'un corps pour m'intéresser. Et tu es belle. Comme une voix derrière une glace sans tain. Comme une coulée de verre. Tu es belle à ta façon à toi, la seule qui importe.

— Tais-toi.

— Tu as peur des mots, maintenant ?

— J'ai peur de beaucoup de choses depuis que je te connais.

Les rares passants glissent à nos côtés sans paraître nous voir. Nous marchons dans une bulle de silence qui nous appartient. Je tends la main, paume ouverte. Après une hésitation, elle y pose la sienne. Je

résiste à l'envie de refermer les doigts.

Plus tard. Cela viendra en son temps.

Au bout de la ruelle, Marika s'immobilise soudain, la bouche plissée par une moue dubitative.

— N'allons pas aux Étoiles, se décide-t-elle en jetant un coup d'œil autour d'elle. Cette Ville est à moi et j'ai autre chose à te proposer. Tu me suis ?

Je hausse les épaules.

— J'avais prévu de poser deux ou trois questions à Falstaff mais ça peut attendre...

— Je compte moi-même interroger quelqu'un. Je te présenterai, tu ne le regretteras pas !

Nous tournons le dos à mes repères et Marika se dirige vers le centre, en suivant un itinéraire compliqué qui m'embrouille très vite. Paranamanco est emplie de recoins que j'ignore, de passages étroits qui débouchent sur des placettes inondées de soleil. Arrivés au pied du Beffroi, nous bifurquons vers la périphérie, le long de la route d'ombre projetée par la colonne de chair.

Très vite, nous nous retrouvons seuls, entourés de murailles charnues qui étouffent le bruit de nos pas. L'absence de passants crée un curieux sentiment de malaise. La Ville, privée d'âmes, perd de sa réalité.

— C'est vide, hein ? murmure Marika, en écho à mes pensées. J'ai appris que les membres du Cartel réduisent le nombre de leurs employés. Ils ont déjà évacué Nivôse... En tendant l'oreille, on entend presque le bruit des portes qui se ferment.

— Tu parles d'eux comme s'ils avaient décidé de rejeter la Terre. C'est absurde !

Elle accélère sans répondre. Sous mes pieds, l'épiderme de la Ville paraît soudain glacé.

— Tu as quitté Guanadi depuis trop longtemps, me jette-t-elle au bout d'un long silence. Mais je n'ai pas envie de me disputer avec toi, pas maintenant. J'espère simplement que, pour une fois, ce sont les optimistes qui ont raison.

— Où m'emmènes-tu ? dis-je, afin de détourner la tension. Je crois que je ne suis jamais venu par ici.

— Je sais. Heureusement...

Sans en dire plus, elle m'entraîne sous un porche. Un passage étroit, puis une place bordée d'arches creusées à même la chair. Des flaques d'eau, éparpillées sur le sol, étincellent sous le soleil. Je cligne des yeux. Dans un coin, incongrue, s'élève une hutte ronde de bambous entrelacés.

La construction est presque aussi haute que les murs de la place. Le

toit conique, d'un brun plus clair, est surmonté d'une perche vernie ornée d'un drapeau. Le dessin stylisé d'un dragon rouge claqué au vent.

— L'Atelier des Bambous, indique Marika d'un geste négligent. Allons voir s'il y a quelqu'un.

J'écarte le rideau de perles de bois qui masque l'ouverture de la hutte, et jette un coup d'œil à l'intérieur. Un comptoir, vide. Des tables basses, laquées de sombre, des nattes décolorées disposées géométriquement. Le seuil est jonché de feuilles écrasées, à l'odeur amère. Tout au fond, une deuxième ouverture donne sur un couloir qui s'enfonce dans la chair de la Ville.

— Mama-San ! appelle Marika. Un client pour toi.

La lumière qui traverse le toit végétal recouvre toute chose d'une teinte vert bronze. Marika, impatiente, s'avance vers le comptoir et renouvelle son appel. Je la suis avec curiosité, hume l'air qui embaume et caresse du doigt le plateau d'une table au poli impeccable. Des ailes de papillons, noyées dans la laque, dessinent un motif chatoyant de montagnes et de saules.

— Bienvenue, bienvenue, gazouille une voix.

Mama-San m'arrive à peine à l'épaule. Elle lève vers moi un visage triangulaire, éclairé par des yeux en amande, très noirs. L'arc des sourcils épilés, luisant de laque, se prolonge vers les tempes d'un trait de fard en queue de rat. Les joues sont poudrées, la bouche agrandie par un rouge à lèvres groseille. Autour du corps menu flotte un suaire transparent mais la chair qu'il recouvre est bien réelle.

Lorsque Mama-San me frôle, je sens une hanche à peine voilée se presser fugitivement contre mon bas-ventre.

— Tu te fais rare, ma petite, lance-t-elle à Marika en guise de salut. Toutes mes chambres sont libres. Choisis.

— Pas cette fois-ci, Mama-San. Nous sommes venus parler.

— Ah ! (Le regard qu'elle me jette est froid, calculateur.) Le jeu des nuages et de la pluie, version spéciale ? Je n'ai plus personne, tu sais. On n'envoie plus de colons sur Paranamanco et il ne reste pratiquement plus d'Astraux. Les derniers vaisseaux de transport ont fini à la ferraille. J'en suis réduite à me déguiser. Est-ce que ça suffira ?

— Parler, Mama-San, répète Marika. Juste parler. Double tarif pour un coin tranquille et le plaisir de ta conversation.

— Méfie-toi, petite, mes prix ont augmenté. La clientèle n'est plus ce qu'elle était.

— Tu connais mon code, rétorque froidement Marika.

Mama-San pianote avec dextérité sous le comptoir. Marika me regarde du coin de l'œil. Je lui souris. Grâce à mon pari sur le

Vaisseau Ivre, nous n'avons plus à nous soucier des détails financiers. Situation confortable. Je me demande quel but poursuivait Falstaff en trichant ainsi ? Peut-être voulait-il simplement me donner les moyens de me débarrasser de Marika ? S'il savait...

— Suivez-moi ! lance Mama-San en se dirigeant vers le couloir du fond. Mon temps vous appartient. Pour une heure.

Nous nous enfonçons à sa suite, grimpons un escalier si étroit que mes épaules frottent contre les parois. Sur le palier, Mama-San écarte une draperie de chair qui se replie avec un bruit de baiser.

Le sol de l'alcôve est jonché de coussins brodés. Une lampe à abat-jour de parchemin répand une lumière chiche, des miroirs ronds sont incrustés dans le plafond. Deux d'entre eux sont ébréchés.

Mama-San tend la main vers l'attache de son suaire et suspend son geste devant l'expression de Marika.

— Parler, hein ? dit-elle en laissant retomber sa main. Pas très prudent, par les temps qui courent. Que cherchez-vous ?

— Vorst. Tout ce que tu sais sur lui.

Elle détourne la tête, mais pas assez vite pour dissimuler le tressaillement de sa bouche peinte.

— Désolée... On me tolère tout juste, je dois arroser trop de gens pour qu'on me laisse simplement tranquille. Si c'est de la distraction que tu cherches, n'importe quoi, je peux te le fournir. Le reste n'est pas à vendre.

— Même pour le prix d'un passage ? intervins-je.

— Qu'en ferais-je ? Retourner sur Vieille Terre ? Il faut survivre après le transfert et je suis devenue trop paresseuse. Seuls savent mordre ceux qui ont vraiment faim. Non, vous ne m'avez rien dit et je n'ai rien entendu. Restez ici autant que vous le voulez, je prélèverai une somme raisonnable sur votre compte lorsque vous vous en irez.

Elle entrouvre le rideau de chair de l'alcôve.

— Attends, Mama-San, la retient Marika. Avant de partir, je voudrais lui faire sentir mon odeur...

« Lors de mon embarquement, on en a analysé la composition chimique, ajoute-t-elle à mon intention. Mama-San peut la synthétiser. Je viens la respirer, de temps en temps, pour me souvenir de moi-même.

— Impossible ! (Mama-San écarte les bras avec une mimique d'impuissance.) J'ai vendu tout l'appareillage, il ne reste plus assez d'Astraux pour que ce soit rentable. Les affaires ne marchent pas bien...

— Et la formule ?

— Je dois l'avoir conservée. Tu la veux ? Gratuite pour toi, en souvenir.

Elle réapparaît avec une feuille couverte de symboles chimiques. Je

la porte à mes narines, inspire profondément avant de la replier dans ma poche. Nous redescendons en silence vers l'abri de bambou et son décor de pacotille. La déception de Marika est presque palpable.

— Revenez me voir ! nous lance Mama-San depuis le seuil. Je m'ennuie, toute seule.

Au-dehors, le soleil nous frappe comme un coup de poing. Je tends la main vers mon Astrale qui y entremêle ses doigts.

— Direction les Étoiles, dis-je. Là-bas, il y aura sans doute du monde.

L'enseigne piquetée d'étoiles surgit au-devant de nous. Eteinte. La remarque douce-amère que je lance à Marika tombe à plat. Je songe à Guanadi qui disait : « Le seul intérêt des fourmilières, c'est qu'on peut donner des coups de pied dedans. » La vie continue. Pourtant, l'idée de Falstaff nous accueillant d'une plaisanterie et d'une bière est curieusement déplacée. Incongrue.

Je m'immobilise devant l'entrée, sous une pluie d'éclats de saxophone. La contrebasse, en fond, est à peine audible. Bon tempo, le morceau avance tout seul. Je me force à sourire :

— Ça joue, hein ? Ecoute ce son !

— On l'entendra aussi bien à l'intérieur. Tu m'ouvres ?

J'écarte le battant et elle se glisse à travers la trouée en m'entraînant dans son sillage.

— Comment tu t'y prends quand personne n'est là pour te tenir la porte ?

— J'attends... J'ai appris à être patiente.

— Et si on te la referme dessus ?

— Comme toi. J'esquive. Ou j'ai mal.

Elle progresse avec détermination entre les tables vides, balayant toutes les questions qui me restent. La dizaine d'habitué·s s'est massée en demi-cercle, face au souffleur de notes et au contrebassiste. Falstie a délaissé son bar, fait rarissime. Ils sont vraiment bons, c'est un signe qui ne trompe pas.

Je me pose sur un tabouret, attrape au vol le morceau en cours. Un sept-quatre. Instinctivement, je marque le tempo d'une rafale sèche de mes doigts sur le comptoir. Le bassiste a relevé la tête. En douceur, je me glisse dans le rythme, aidé par le claquement des cordes qui mènent le dialogue. Jamais pu écouter ce genre de musique sans taper sur quelque chose, un bout de bois ou mes poches remplies de monnaie. Mauvaise habitude, mais personne ne songerait à s'en plaindre aux Étoiles Mortes.

Un quart d'heure plus tard, j'ai une paire de balais dans les mains, une caisse claire entre les genoux, et le bassiste est devenu un vieil ami. Falstie a profité d'une pause pour glisser une bière à ma gauche,

avec une moue d'approbation. Je me suis même permis le luxe d'un solo, doigts nus, le pouce mouillé pour faire chanter la peau tendue au maximum. Seize mesures de joie pure. Et je ne sais toujours pas quel est le nom du morceau que nous jouons. Une composition à eux ?

La mélodie s'étire sur une note tendue, finit par se rompre. Je pose les balais. Relève la tête. Mes yeux font deux fois le tour de la salle.

Marika n'est plus là. Merde !

Le sax démonte son embout sans un mot. Il doit garder son souffle pour les choses importantes. Le bassiste me tape sur l'épaule. À son oreille, une boucle tordue dessine un motif que je connais bien. Le signe de Guanadi ...

Je pince mon lobe gauche entre le pouce et l'index, à l'emplacement du bijou absent. L'oreille n'a jamais cicatrisé et, parfois, un tiraillement brusque me fait tourner la tête, à l'écoute d'une voix lointaine. J'ai pourtant passé l'âge des marques d'allégeance !

— On reprend dans dix minutes, après la pause, me dit le bassiste d'une voix râpeuse. C'est du blues jusqu'à la fin. Tu suis ?

— Hein ? Oui, bien sûr. J'espère que ça ira.

— Pas de problèmes. Moi c'est Patrick. Le sax, c'est Christ. Avec un t. Si tu cherches ta nana, je crois qu'elle a fait signe qu'elle reviendrait.

— Il y a longtemps qu'elle est partie ?

— Elle a entendu ton solo.

Ah bon. Je prends la peine de savourer le reste de bière. J'ai sans doute vexé Marika en ne m'occupant pas d'elle. Depuis la fusion avec Nivôse, on se cherche sans se trouver. Décalage qui commence à devenir frustrant. Après m'avoir disséqué, disloqué, la Ville m'a relancé d'une poussée, comme si je n'étais qu'un équilibre arrivé à la fin de son cycle. Je crois que la première convergence de notre amour a eu lieu là, dans la mémoire de l'AnimalVille. Sans autres témoins que nous-mêmes.

J'ai repris les balais, machinalement. Le rythme heurté des éoliennes s'esquisse en quelques frappes sèches. Cette œuvre me hante. Je joue le motif en boucle, avec un demi-temps de silence à chaque fois. Au bout d'une minute, la contrebasse se superpose au tempo. Puis le sax. Pas vraiment là. Il déborde un peu par endroits, se cherche. Les éoliennes jouent mieux.

L'improvisation laisse place à un tempo plus coulé. Les traditionnelles douze mesures. Petit à petit le bar se peuple de visages familiers. La nuit est tombée quand on ne la regardait pas. La chope à ma gauche est sans cesse renouvelée. Pas encore eu le temps de saluer Falstaff. Il comprendra.

Lors d'une pause, sa voix se fraie un passage jusqu'à mon oreille :

— Play it again, Sam...

— Dommage que tu n'aies pas le physique de l'emploi, Falstie. Quoi de neuf depuis l'autre fois ?

— Rien de particulier. Nivôse est évacuée. On a récupéré Vorst et deux autres types, à moitié gelés. À une heure près, ils restaient là-bas. Curieux, non ?

— Pourquoi tu me racontes ça ?

— J'ai pensé que ça t'intéresserait... Tu veux que je me renseigne pour savoir où on les a rapatriés ?

— Peut-être. Peut-être pas.

Ma voix sonne faux. Dans le regard habituellement impénétrable de Falstaff, je peux lire un certain agacement. J'ai horreur de ces situations où tout le monde semble au courant de ce qui me concerne avant moi. Je revois l'expression affolée de Mama-San lorsque nous avons parlé de Vorst et les questions que j'avais prévues de poser me restent en travers de la gorge. Je tente de dévier le coup :

— Ce que je voudrais surtout savoir, Falstie, c'est pourquoi tu ne m'as toujours pas offert un de tes mélanges spéciaux ?

— La prochaine tournée est à tes frais. J'attends que ça se remplisse.

L'appel grave de la cloche coïncide avec l'entrée de Marika. J'ai abandonné les balais depuis une demi-heure et je me noie dans un océan couvert de mousse, en compagnie de Patrick. Il a remarqué mon oreille percée mais n'a fait aucun commentaire. Nous avons évité de parler de Vieille Terre et de Guanadi. D'un commun accord.

Je fais signe à Marika de nous rejoindre. Falstie l'accueille d'un demi-salut indéchiffrable. Son statut n'est pas clair : habituée mais pas cliente, hors de portée de l'orgue à bière. Pourtant, on dirait qu'à sa manière elle appartient aux Étoiles, et que Falstaff le sait.

Je me serre contre Patrick pour lui faire de la place. Dans un envol de suaire, elle se glisse vers nous lorsqu'un colosse se dresse sans prévenir et lui barre le passage. Sa voix rauque perce à peine le brouhaha :

— Tu cherches un passage, petite ?

— Pas ce soir, merci.

— Alors une séance gratuite, avec un vieil ami ? Tu sais que j'ai toujours des tas d'idées en réserve pour les Ectos dans ton genre.

— Fiche-moi la paix !

Je crois que c'est le tutoiement qui me fait le plus mal. Patrick me retient par l'épaule. Je me dégage d'une secousse, m'avance vers le dos large comme un tonneau.

— Elle t'a dit de lui foutre la paix...

Il se retourne. Me toise. Ricane.

— Barre-toi. Ici, c'est chacun son tour. Tu pourras l'avoir quand

j'aurai fini.

Il bloque mon direct de la panse, sans daigner esquiver. L'impression de boxer un sac de cuir. Mon poing rebondit.

— M'énerve pas ! Tu veux tout de même pas te battre pour une Ecto, non ?

— Si.

J'empoigne un tabouret. Des bras me ceignent par derrière, m'immobilisent. Falstaff surgit à mes côtés, une chope dans chaque main.

— On se calme... Crank, un peu de tenue. Closter, arrête de te conduire comme un crétin. Lâche-le, Patrick. Buvez plutôt ma spéciale « Fin des Hostilités », c'est la maison qui régale.

Avec une moue, le colosse prend la bière et en vide la moitié d'un trait. Marika n'a pas bougé. Les épaules affaissées, elle évite mon regard. Je libère un bras, lentement, saisis la lourde chope et la balance droit dans la figure de Crank.

De la mousse plein les yeux, il fonce à l'aveuglette et me heurte de plein fouet. Je m'écroule contre le bar, sonné. Il s'essuie le visage d'un revers de manche. Du sang coule de son nez, brouille ses traits. Vu d'en dessous, il ressemble à un cauchemar en trois dimensions. Le pire, c'est qu'il n'a même pas l'air en colère.

— Tu viens de faire une connerie, petit.

Il ponctue son affirmation d'un coup de pied. Pas vraiment méchant, juste pour me dire de me relever et de m'y mettre. Il pousse la complaisance jusqu'à se reculer d'un pas et me faire de la place. Tranquille. Je crois que je préférerais le style de Vorst.

— Tu vas quand même pas te laisser malmener par ce tas de graisse, Closter ? s'exclame Marika. Je le connais, ce n'est qu'une outre gonflée, une grande gueule.

— La ferme, l'Ecto ! Je m'occuperai de toi après.

— En admettant que tu en sois capable... Tout ce qu'une fille risque avec toi, c'est de bâiller à mort.

Deux ou trois rires discrets saluent sa sortie. Crank se retourne. Sa main balaie l'air. Marika se baisse juste à temps.

— Raté ! T'as pas la manière avec moi, mon gros...

Elle lui agite son suaire devant le nez, à la façon d'un chiffon rouge. J'en profite pour me relever et guetter une ouverture. Si j'arrive à le chatouiller, ça le mettra peut-être de bonne humeur.

Marika esquive en souplesse les uppercuts de Crank mais celui-ci finit par l'acculer près du bar. Elle se plaque contre la paroi de bois massif. Autour d'eux, une couronne de spectateurs a délimité un ring à peu près circulaire. Je me fraie un passage jusqu'au premier rang.

Crank, sûr de lui, a repris son souffle et s'avance, bras écartés, vers la silhouette translucide. Au moment où il croit la saisir, elle se jette

au sol et roule hors de portée.

— Pas assez rapide, mon gros. Tu as besoin d'être motivé.

Elle tourne autour de lui, profite de ce qu'il ne la voit pas pour m'ordonner par gestes de ne pas m'en mêler. Je commence à comprendre où elle veut en venir. Je recule hors de vue.

Crank semble avoir oublié ma présence. Il a repris sa manœuvre d'encerclement et Marika se retrouve à nouveau coincée contre le bar. Cela ne paraît pas l'affoler outre mesure.

— Tu crois que tu vas y arriver, cette fois-ci ? s'exclame-t-elle à voix haute. Tu veux que je t'aide un peu ?

Avec lenteur, elle dégrafe le suaire, écarte les pans sur sa poitrine.

— Tu sais où viser, maintenant...

Avec un grognement de rage, il se jette sur elle. Il est rapide, il faut lui reconnaître ça. Et le bruit de son crâne heurtant le comptoir ne manque pas de puissance.

Marika se rajuste, sans un coup d'œil pour Crank assommé à ses pieds, et fait demi-tour vers la porte. Je la rattrape et lui ouvre le battant. Nous quittons ensemble les Étoiles.

Dans notre dos, la musique reprend. Le saxophone nous poursuit tout le long de la ruelle.

— Tu t'es débrouillée comme une championne...

— C'était facile. Que tu le veuilles ou non, je suis une intouchable.

C'est dit d'un ton morne qui ne lui ressemble guère. Je lui ouvre les bras.

— Tu viens ? Je te ramène à la maison.

Elle sursaute, comme si je l'avais giflée.

— Alors, pas de questions ? Pas de remarque sur Crank ? Je ne te croyais pas si lâche.

Elle ne me laisse pas le temps de répliquer et crache :

— Si tu n'avais pas été là, je serais partie avec lui chez Mama-San. J'ai déjà sauté en sa compagnie, c'est loin d'être le pire de ceux que j'ai connus.

— J'avais deviné, et alors ? Tu n'es pas obligée de me raconter.

— Bouche-toi les oreilles, si tu préfères. J'explorais les Villes avant de te rencontrer. Dans la plupart des cas, il a fallu payer ceux qui m'aidaient à passer. Tu peux imaginer comment. Pour que ce soit inédit, faites-le avec une Ecto. C'est ainsi qu'on nous appelle : les Ectoplasmes. Tu comprends pourquoi je ne voulais pas te parler des autres ?

— Moi je cherche à me vendre depuis des années, sans trouver personne qui me fasse une offre.

Elle détourne les yeux. Je poursuis :

— D'accord, c'était stupide de dire ça. Qu'est-ce qui reste ? Tu veux que je te crache à la figure, ou tu préfères que je déballe mes propres

cadavres ?

— Je veux que tu me laisses tranquille.

La nuit nous enveloppe. Des courants tièdes glissent sur ma nuque, une bouffée sucrée d'épices chatouille mes narines puis disparaît. Au changement d'expression de Marika, je devine qu'elle l'a sentie aussi. Je soupire :

— Notre première vraie querelle d'amoureux... Il faudra se souvenir de la date.

Silence. Le coup d'œil qu'elle me jette est trop fugitif pour être interprété.

— Ça mérite une célébration. Ecoute, si tu te sens le courage de marcher une demi-heure, je te montrerai un morceau de mon passé auquel je tiens. Ça t'aidera peut-être à comprendre. Ce sera mon cadeau d'anniversaire.

— Tu as envie de rentrer, toi ?

Je lui souris. La trêve est déclarée. Sans un regard en arrière, nous quittons le centre de la Ville.

Je retrouve mes repères : une petite place ronde, ornée d'une fontaine en pierre toute simple. Les étoiles se reflètent dans la vasque comme des poignées de pièces d'argent. Je ne résiste pas au plaisir de les éparpiller à pleines mains. L'eau est fraîche. Je m'en asperge le visage avant de me diriger vers un groupe d'immeubles aux allures de forteresse.

Là se cache un de mes secrets. Un passage qui ne figure pas sur les cartes officielles, qui n'existe pas non plus dans les autres Villes. Une faille unique, une poche pour moi tout seul. Je repère l'ouverture à tâtons, écarte les draperies de chair pourpre qui la masquent. Personne aux alentours. Parfait. On dirait que nos suiveurs imaginaires ont perdu nos traces.

Nous nous enfonçons sous la voûte noyée d'ombres. À l'autre bout d'un tunnel hérissé de plis, une volée de degrés vers le haut. Marika s'est immobilisée. La pénombre l'éteint. Dans cet envers de la Ville, elle semble se dissoudre. Je la sens frissonner.

— Où m'emmènes-tu ?

— Surprise. Peut-être nulle part, je ne suis pas absolument certain que ce soit là. On grimpe ?

L'escalier s'enroule, sans fenêtre, sans rampe. Tout là-haut plane un carré de ciel. Au fur et à mesure de notre avance, dans un silence peuplé de petits bruits humides, de nouvelles lueurs surgissent.

Les derniers degrés sont un enchantement. Chaque pas fait apparaître d'autres éclats brillants, fragments d'éoliennes soulignés par les projecteurs, fenêtres profondes comme des puits, signaux entrecroisés des véhicules aériens.

Et les cerfs-volants.

C'est une de mes œuvres. Avortée. Jamais pu vendre l'idée, alors je l'ai réalisée moi-même sans rien dire à personne, avec du matériel récupéré un peu partout. C'était l'époque où l'autogestion artistique me tentait encore. Depuis, je n'ai pas changé d'opinion sur les charognards du marché de l'art, je suis juste devenu paresseux. Ce qui, je suppose, est une fin méritée, sinon morale. Glissons.

J'avais ramassé tout ce qui scintillait : toiles multicolores, filins dorés et argentés, autocollants fluorescents, éclats de miroir. Je voulais retrouver la texture des anciennes combinaisons de cosmonaute, avec les panneaux tissés d'or des satellites accrochés sur la toile de fond du ciel. La Ville entière, tout au moins l'océan des toits, aurait figuré une station spatiale, reliée par des câbles tendus à ses haleurs.

Ça me déprime toujours d'expliquer ce que j'ai voulu dire dans une œuvre. Ramenés à ces pauvres phrases, les losanges de lumière qui battent au vent ont quelque chose de vide, de grossier. En revanche, depuis l'escalier, quand le morceau de ciel qui surplombe les degrés s'emplit de trajectoires miroitantes, c'est superbe. Enfin, je trouve.

Une dernière volée de marches et nous débouchons au sommet, sur la terrasse exigüe où s'accrochent les cordes. Je laisse Marika contempler le spectacle en silence, les yeux écarquillés, pendant que je vérifie la tension des câbles et l'état des cerfs-volants. Rien ne paraît avoir bougé depuis ma précédente venue.

— Tu sais que tu es la première que j'emmène ici ?

— Je parie que tu dis ça à toutes les Astrales...

— Tu aimes ?

— Oui, beaucoup. Ça manque un peu de cohérence mais c'est très beau.

— À l'époque où j'ai eu cette idée, je me serais vendu afin de la réaliser dans de bonnes conditions. J'aurais accepté n'importe quelle proposition, signé de mon sang n'importe quel contrat. Il n'y a qu'une seule chose qui m'en a empêché...

— Personne ne t'a proposé quoi que ce soit ?

— Exact. Je t'ai déjà raconté cette histoire ?

Elle se détourne, s'approche de la rambarde. À nos pieds, Paranamanco, pareille à une méduse échouée. Un horizon de dômes et de toits. Tout près, une navette décolle, dans un festival de bruit et de lumière. Elle décrit une boucle au ras de la terrasse avant de piquer vers le nord. Les cerfs-volants oscillent sous le vent des réacteurs et les trajectoires lumineuses se brouillent. Rien d'irréparable.

Je ne sais pas pourquoi je m'obstine à revenir ici. L'archéologue de son propre passé n'exhume souvent que des échecs. Depuis que Nivôse m'a déshabillé, on dirait que j'en souffre moins.

— Tu n’as pas froid ?

Je me suis posé à côté d’elle.

— J’aimerais bien, soupire-t-elle. Attendons que le soleil se lève. Je voudrais voir tes cerfs-volants sur fond d’aube.

J’esquisse un bâillement, tape des mains sur mes cuisses pour me réveiller.

— Tant que j’y pense, désolée d’avoir écourté ton concert, murmure Marika. Vous aviez l’air de bien vous entendre.

— Oh, je serais parti de toute façon. J’ai horreur des fins de fête, leur amertume m’agace les dents.

— Tu es un romantique incurable, hein ? ironise-t-elle.

— C’est la faute des Villes. On y change trop facilement d’ambiance, de saison. Les transitions sont brutales, il n’y a que des étés et des hivers. Ça fait des années que je n’ai pas eu d’automnes.

Ensemble, nous guettons l’amorce du jour, le brouillard laiteux qui se colore de jaune pâle, la montée ardente vers le rouge. C’est l’heure où la Ville respire, où les dômes se gonflent et palpitent en cadence. L’air est saturé de rosée. Une pellicule humide, impalpable, se dépose sur le suaire de Marika sans s’y attarder. Au-dessus de nos têtes, les cerfs-volants se ternissent. Il est temps de rentrer.

ÉCHEC DU PROJET DE COLONISATION DE PARANAMANCO.

La nouvelle de l'abandon du projet « Colonie » a été diffusée hier dans la soirée sur la plupart des grands canaux d'information. Cette décision, accueillie sans surprise excessive par les spécialistes, a été justifiée par « une réactualisation des données concernant à la fois les capacités d'échange de l'AnimalVille Paranamanco et les conditions de vie qui régissent à la surface de la planète du même nom », pour reprendre les termes du porte-parole officiel du projet « Colonie », M. Andrianja Sakhâvamurti.

Une partie du budget affecté à ce projet sera utilisée pour créer de nouveaux emplois, pour lesquels les candidats colons actuellement recensés (environ deux mille, d'après les sources officielles) seront prioritaires.

À la suite de cette annonce, des émeutes d'une rare violence ont éclaté dans la plupart des capitales mondiales mais les forces de l'ordre, dont le dispositif exceptionnel était déjà en place, ont pu rétablir le calme en quelques heures, au prix de pertes légères (moins de dix mille morts, d'après les communiqués officiels). L'arrivée providentielle du Vaisseau Ivre et le discours prononcé par Léonora, sa célèbre pilote, ont aussi contribué à apaiser les esprits.

On murmure que le CPA, Cartel des Propriétaires des Animaux Villes, qui gouverne et contrôle tous le système des échanges à partir de l'AnimalVille Supérieure, aurait depuis longtemps manifesté son opposition au projet. Ses membres, dont la plupart cultivent un anonymat soigneux, auraient voté à l'unanimité contre « cette intrusion inacceptable qui conduirait, à terme, à l'envahissement des rares zones de tranquillité qui nous restent ». Le représentant du CPA s'est refusé à tout commentaire.

Article paru non signé dans un quotidien européen et repris (à l'exception du dernier paragraphe) dans plusieurs autres journaux.

CHAPITRE VII

Sur le chemin du retour, j'ai acheté du pain sorti du four, dont l'odeur s'accroche à mes doigts, un peu de viande pour Ombre, un nouveau suaire. Les rues dépeuplées se remplissent de soleil. La ville s'étire sous la chaleur et les dômes se gonflent de plaisir pour chasser l'humidité de la nuit. Un sentiment de paix m'envahit. Les matins comme celui-ci, il y a un bonheur certain à simplement nommer ce que l'on voit : constellations pâlies, lumières, murs tièdes, navettes aux feux de signalisation multicolores qui clignent. La vieille sorcellerie des mots.

Le nom de chaque chose est magique.

Dire qu'hier, à la même heure, nous arpentions des galeries humides et glacées à la recherche d'une sortie tandis que Vorst nous attendait au-dehors, dans la neige. Vorst... Il s'en est tiré, a dit Falstaff. C'était dans l'ordre des choses.

Je commets l'erreur de répéter à Marika notre brève conversation. Son visage s'assombrit aussitôt.

— C'est tout l'effet que ça te fait ?

— Franchement oui. (Je cherche une réponse spirituelle.) Le Sage s'assoit au bord de l'eau et attend de voir passer le cadavre de son ennemi.

— Et le Sage un peu plus malin envoie ses tueurs en amont, je sais. Je suis aussi très forte pour les chinoiseries. Je ne te comprends pas. On dirait que tu cherches à le protéger.

— Non. Je cherche à l'ignorer. C'est différent. Toute cette histoire me répugne, j'ai horreur des aventures. Gaspillage d'énergie et de temps.

— Laissez-moi créer en paix, et ne me dérangez qu'à l'heure des repas. C'est ça ?

L'escalier vibre sous mes pieds. Je n'ai pas envie de répondre et mon impression de malaise refuse de disparaître. Combien de fois ai-je grimpé ainsi jusqu'à chez moi, vers Ombre qui guettait mon retour ? Le bruit de mes pas était le même, qu'est-ce qui a changé ? Marika ? Elle tient entre ses mains un faisceau de points d'interrogation, comme des hameçons plantés dans ma chair. Depuis que je la connais, je

danse sur sa musique mais cette explication est insuffisante, je le sens. Il y a autre chose.

Une chose que j'ignore, que je souhaiterais peut-être oublier si je la savais.

Oh, et puis ma tête est déjà assez encombrée... J'ouvre la porte, intercepte Ombre qui ne demandait que ça et j'entame une partie de câlins que Marika s'empresse d'arbitrer. À l'arrière-plan de mon esprit, les questions s'estompent. Quelques heures de sommeil suffiront à les balayer, si mes rêves ne m'empêchent pas de dormir.

Les prochains jours seront bien remplis. La chorégraphie des éoliennes n'est qu'à l'état d'ébauche, je voudrais revoir deux ou trois détails du modèle avant de le raffiner. Une semaine de travail, au bas mot.

Je prends la tête d'Ombre à deux mains, plonge dans les lacs dorés qui lui mangent le visage.

— Toi, tu sais ce qui se passe depuis le début, petit chat, et tu ne me le diras jamais. Pas vrai ?

Un petit bout de langue rose vient me lécher le nez.

Je vais finir par croire que j'ai raison...

... L'appartement est silencieux. Depuis trois jours, Marika sillonne la Ville à la recherche d'informations sur Vorst, sans trop s'éloigner à cause du Bip. Ça tourne à l'idée fixe mais je ne dis rien. Entre ceux qui ne veulent rien savoir et ceux qui en savent trop, la marge de manœuvre est étroite. Heureusement, j'ai les éoliennes pour m'occuper l'esprit, sinon je deviendrais fou à ressasser sans cesse les mêmes questions.

Ombre s'est endormi sur le lit. Chassé par le silence, je me suis réfugié dans l'atelier envahi du désordre des grands jours. Près du terminal, les tasses sales s'empilent et les plans de travail débordent d'objets disparates, galets polis, bois flotté, éclats de verres colorés, bouts d'étoffes. Il me suffit de tendre la main pour choisir une texture, une couleur, et jouer avec.

Sur l'écran, les éoliennes virevoltent avec entrain. J'ai réussi à éliminer la plupart des variables parasites et l'équilibre converge en un peu plus de cinq ans. Le raffinement final me fera gagner encore cinq ou six mois. Après, rideau ! Il faudra relancer le processus à la main, en cassant au bon moment le bloc de verre qui se sera formé au pied de l'éolienne centrale. Dans une version précédente, j'avais prévu d'uriner sur le mécanisme à chaque convergence. Très Avant-Garde. Marika m'en a dissuadé. Outre les aspects non commerciaux, les risques de choc électrique sont loin d'être négligeables.

La simulation s'éternise. Je rythme la chorégraphie avec deux bouts de bois. Je ne devrais pas avoir de mal à vendre le projet mais j'hésite sur la stratégie à appliquer : traiter avec une galerie privée, ou

directement avec un collectionneur assez riche pour s'offrir cinq années d'orage ininterrompu ? Mon carnet d'adresses est maigre mais Falstaff pourra m'arranger ça. À condition que j'attende le prochain saut. Je me sentirai plus à l'aise lorsque plusieurs années-lumière me sépareront de Vorst et de Crank. La Ville est trop petite pour nous trois. Surtout pour moi, d'ailleurs.

Je ferme les yeux, bercé par le bruit des générateurs. Je n'arrive pas à y croire. L'inspiration est revenue, après si longtemps. L'impression d'avoir crevé la surface d'un coup de tête, du soleil plein les yeux, les oreilles qui bourdonnent et la plage tout près. J'en ris tout seul, comme un imbécile. Joie pure. Si seulement Marika était là...

J'hésite à partir me balader. La simulation n'est pas terminée et j'aurais intérêt à attendre la fin pour sauver l'ensemble des paramètres. Faudrait aussi que je me lave. Ranger ce qui peut l'être. C'est décidé, je sors ! Le temps de griffonner un mot à Marika, d'enfourner le Bip dans une sacoche de cuir noir déchirée et me voilà dehors.

Le vent charrie des nuages de pollen et des odeurs de fleurs. Les parois des édifices sont saupoudrées de safran. La ligne des terrasses découpe le ciel impeccablement bleu à la façon d'une mâchoire. Je lance ma sacoche en l'air, le plus haut possible, pour le plaisir de la voir tourbillonner, et je la rattrape au vol. Une fois, il y a longtemps, j'ai cassé le Bip en jouant ainsi au jongleur. Il y avait des éclats de processeurs sur dix mètres carrés, échappés par la fermeture Éclair éventrée. On aurait dit l'explosion d'une fourmilière. Ça ne m'a pas guéri, ni même rendu adroit. J'ai changé de Bip mais gardé la sacoche.

Marcher sans but, pieds nus, permet de prendre le pouls de la Ville. Après des heures passées derrière un écran, la réalité est trop brute, trop crue. En désordre. J'ai besoin de laisser mes yeux et mes oreilles s'habituer au vacarme. Je tourne le dos au soleil. Mon ombre, en éclaireuse, rampe sur la peau dorée de Paranamanco avec des précautions de Sioux. Il n'y a pas de figurants dans mon histoire et personne ne fait attention à moi.

Peu à peu, les filtres se remettent en place. Plus lentement que d'habitude. J'ai marché longtemps sans réfléchir, les yeux baissés, protégé par un rempart de dômes lisses et de murs enchevêtrés. Quand je relève la tête, l'horizon a changé.

Une dernière rangée de bâtiments bas, à peine éclos. Ici finit la Ville. La rue passe sous une arche fragile et s'interrompt. De l'autre côté, la lumière n'a pas la même couleur, le vent ne chante plus de la même façon.

J'avance jusqu'à la frontière et me retourne. Dans le lointain somnole le cadran solaire des toits, sur lequel l'ombre bleutée du Beffroi donne l'heure. Les veinules sanglantes de l'arche de chair

palpitent en contre-jour, étrangement semblables à une inscription. Demi-tour. Là où s'achève la rue, une ligne franche laisse place à la terre nue, près de dix mètres en contrebas. Une plaine hérissée de maigres touffes d'herbe s'étend aussi loin que porte la vue. Mes yeux butent contre cette perspective qui se dérobe, à l'image d'une mer immobile. Il n'y a plus rien à regarder.

Je m'assieds sur le bord, les jambes pendantes. Une échelle de fer rouillée est encastrée à proximité. Tout près, on distingue les restes des câbles de fixation posés par les explorateurs de l'Animal Ville. Je crois qu'ils voulaient l'amarrer au sol, coudre sa peau épaisse à la terre au moyen d'aiguilles et d'ancres d'acier. Pour qu'elle ne s'envole pas, je suppose, ou pour que personne ne vienne la dérober durant la nuit. À quoi peut bien ressembler un voleur de Villes ? Lorsque la question s'est posée, les travaux se sont interrompus aussi vite qu'ils avaient commencé. Logique implacable.

J'aurais dû marcher dans la direction opposée pour voir le soleil se coucher sur la plaine. Dommage. Et il est trop tôt pour rentrer... Je teste la solidité de l'échelle et la descends avec prudence, prêt à remonter au moindre signe de décrochage.

En posant le pied sur la terre ferme, je me tords la cheville. Cramponné au montant, je masse l'articulation endolorie. J'ai perdu l'habitude de marcher sur un sol qui ne réagit pas sous mon poids. Machinalement, je fais sauter la sacoche entre mes mains. Pourvu que le Bip ne se déclenche pas maintenant. Je frissonne et m'éloigne de la falaise aux replis sombres, barrée de strates veineuses, presque bleues. Le bord de la Ville. La frontière.

Je me sens comme un déserteur.

L'impression s'accroît lorsque je prends du recul. L'AnimalVille est un gâteau de sucre rose posé sur le sol. Dans la poussière, une rangée d'empreintes nettes vont jusqu'à l'échelle. Les miennes. Devant, sur les côtés, rien. Ce monde manque de traces de pas.

C'est à cet instant que je prends conscience de l'obscénité de ce désert. J'ai connu les terres infertiles qui ont peu à peu remplacé la Méditerranée. Je les ai vues se remplir d'une population que les marées invisibles de la pauvreté rejetaient de plus en plus loin. Ceux qui échouaient là ne prenaient même pas la peine de gratter la couche de sel qui recouvrait le sol. Mais, lorsqu'ils se rassemblaient autour des rares points d'eau, ils parlaient des zones vertes d'où on les avait chassés et leurs mains se crispaient sur des outils absents.

J'émiette une motte de terre entre mes doigts. Les fourmis mécaniques ne viennent jamais jusqu'ici. De vrais insectes auraient déjà peuplé ce monde, de vrais hommes auraient défriché les champs pour y planter leurs graines. J'ai regretté l'abandon du projet « Colonie », malgré tous les bouleversement que cela aurait apporté au

système des échanges. Transporter toute une écologie, même avec l'appui des vaisseaux lents, était une entreprise démesurée. L'échec était sans doute inévitable et la planète est restée vierge du sillon des charrues. Nous, les voyageurs, sommes de passage, notre oisiveté est une conséquence de la vie que nous menons. Ballottés au gré des caprices de ceux qui possèdent les Villes, nous ne songeons pas à labourer. Qui accepterait de voir récolter par un autre ce qu'il a semé ?

Rien de plus déprimant qu'un horizon qui ne donne pas envie de bouger. Le vent soulève des nuages de poussière et je me laisse entraîner lorsqu'une voix, déformée par un haut-parleur de mauvaise qualité, jaillit dans mon dos. Je m'immobilise.

— Hé ! vous, où croyez-vous aller ?

Une silhouette gesticule près de l'échelle, un porte-voix à la main. J'agite le bras, un geste vague qui ne veut rien dire.

— Revenez ici.

Je hausse les épaules, fais demi-tour en traînant les pieds. Au moment d'atteindre l'échelle, je lève les yeux vers le personnage impassible qui m'attend. Nous nous reconnaissons au premier coup d'œil.

Crank. On n'échappe décidément jamais à son destin.

Je lâche le barreau et recule d'un pas. Pas question de monter me jeter dans ses bras. Il faudra qu'il vienne me chercher. Pour ce que ça changera, d'ailleurs... Un éclat de rire salue mon geste.

— Petit malin ! Grimpe, tu ne risques rien. Parole d'homme.

Ah bon. Le pire, c'est qu'il a l'air sérieux.

— Parole d'homme ?

— On n'est pas là pour jouer aux boy-scouts. Tu montes tout seul ou c'est moi qui descends.

Vu sous cet angle, évidemment... J'escalade les barreaux tant bien que mal, les yeux fixés sur ses pieds gigantesques qui encadrent le sommet de l'échelle. Vision désagréable, mais je me retiens de lui en faire la réflexion. Tâchons d'éviter les remarques personnelles.

Il me tend une main énorme, que je dédaigne, et s'écarte au dernier moment pour me laisser reprendre pied sur la peau de la Ville. Nous nous dévisageons un long moment, puis il me retend une main que, cette fois, je serre.

— Tu comptais aller loin, comme ça ? me demande-t-il.

— Au bout du monde et retour, peut-être même plus loin. Pourquoi, c'est interdit ?

— Non, mais faut pas trop s'éloigner, sinon on se perd. Il n'y a pas d'autre repère que la Ville.

— Et tu trouves ça normal ?

Il me regarde avec des yeux ronds. Je hausse les épaules :

— On dirait que cette planète n'intéresse personne ! Ceux qui vivent ici ont franchi le gouffre de l'espace sans s'en apercevoir et ils hésitent au bord d'une bête frontière de chair. Non pas parce que c'est dangereux, mais parce que c'est morne.

— Qu'est-ce qu'on irait foutre là-bas, tu peux me le dire ? J'ai vu les photos aériennes, il n'y a rien ! De la terre à perte de vue, c'est tout. L'extérieur n'existe pas, on est mieux dans les Villes...

Il donne un coup de pied dans l'échelle, qui vibre sourdement.

— Moi, je suis censé surveiller l'horizon. Tu parles d'un boulot ! Depuis que je suis là, tu es le seul à avoir eu envie de te barrer. T'es aussi le seul à m'avoir provoqué depuis que j'ai dépassé cent kilos. Rien à dire, tu es cinglé.

— Alors, pas fâché ?

— Pas pour une Ecto, et surtout pas pour celle-là. Toi aussi, elle t'a fait le coup du corps perdu ? Je parie que t'as même pas songé à vérifier son histoire. Si ça se trouve, son vaisseau n'est pas encore arrivé et elle joue les putes pour se balader. Ou par plaisir, va savoir. De toute façon, je peux toujours m'adresser à Mama-San pour la retrouver. Pas vrai ?

« T'excite pas, petit coq. Cette fois-ci, Falstaff ne te sauvera pas la mise. »

Je desserre mes poings inutiles et il se marre. Un rire de grosse caisse, qui n'en finit pas de résonner. Entre deux hoquets, il éructe :

— Je parie que t'es pas au courant ! T'es pas retourné aux Étoiles, hein ? Quand je me suis réveillé, après ton départ, Falstaff a dit que toutes les tournées de la soirée étaient à ton compte. Mon vieux, je t'ai mis dans le rouge à moi tout seul ! Une sacrée ardoise. Rien de tel pour soigner le mal de crâne !

Il faudra que je discute de ça avec Falstie... Devant mon expression, Crank secoue la tête de rire. C'est contagieux. Je résiste de toutes mes forces et fais demi-tour. Il me retient par l'épaule :

— Attends. Il y avait un type qui te cherchait, l'autre soir. Maigre, le genre lame de couteau, habillé de noir. Il avait l'air pressé de te retrouver...

— Son nom ?

— Je ne connais pas tes amis. Demande à Falstaff. Il saura.

Je n'ai plus envie de rire, d'un seul coup. Crank m'a lâché et sa dernière réplique rebondit dans la pénombre. Autour de nous, l'AnimalVille se prépare à passer une nuit solitaire. Une de plus. Seule sur ce monde, pas d'autre Ville à qui parler. Je songe à Nivôse, tendant les antennes de ses éoliennes vers le ciel muet. J'en viens à trouver la présence de Crank bizarrement réconfortante.

L'obscurité s'enroule à l'assaut des murs comme une couverture. Rideau.

— Je t'offre un verre ? Si tu n'as pas déjà bu tout mon crédit.

Il secoue la tête.

— Désolé, je dois rester ici jusqu'à ce qu'on me relève. Des fois qu'il y ait un contrôle.

— C'est déjà arrivé ?

— Sur Vieille Terre, oui. On n'approche pas Aigue-Marine comme ça, le Cartel a une trouille bleue des espions. Ici, tout le monde s'en moque, il n'y a nulle part où aller. Mais les autres gardes risquent de signaler mon absence dans leur rapport et j'aimerais pas me faire virer.

— La prochaine fois, alors. Ici ou ailleurs.

— Ici ou ailleurs, camarade. On se reverra. Dans les Villes, on bute sur les visages connus comme sur des vitres.

Avant de m'enfoncer dans les ruelles, de l'autre côté de l'arche frontière, je me retourne. Debout près de l'échelle, son porte-voix à la main, Crank ressemble à un berger surveillant le troupeau des étoiles.

Drôle de type.

J'ai marché tout droit jusqu'à me retrouver en terrain connu, puis j'ai zigzagué afin d'éviter les Étoiles et de semer un éventuel suiveur. L'idée qu'on puisse me chercher est assez inquiétante. Ça ne peut être que Vorst. Je me serais senti capable d'affronter la menace en compagnie de Crank, mais pas seul. Si j'osais, je sortirais le Bip de la sacoche et je le secouerais jusqu'à ce qu'il sonne.

Je grimpe l'escalier de fer le plus vite possible. C'est idiot. Vorst sait où j'habite, tandis que j'ignore tout de lui. Combat truqué, en admettant qu'il y ait vraiment combat. Je m'offre sans doute une parano pour rien. Vorst me cherche pour s'excuser de son attitude, ou quelque chose dans ce genre. Sûr...

Et les oiseaux se perchent sur votre épaule quand on les appelle par leur petit nom. Grandis un peu, Closter !

Je referme la porte de chez moi avec soulagement. Il y a de la lumière dans l'atelier et le bruit des générateurs filtre par la porte entrouverte. Je m'approche à pas de loup, jette un coup d'œil. Ombre et Marika, entrelacés, regardent tourner les éoliennes.

Ombre, aux aguets, a dressé l'oreille. Sans tourner la tête, Marika me lance :

— Projection privée. Tu peux venir si tu ne fais pas de bruit.

Ombre condescend à bouger pour me faire de la place mais se crispe sous ma caresse. Pas le moment. Marika sourit et pose un doigt sur ses lèvres.

Le final a commencé...

Dans le silence qui suit, je prends conscience de la paix qui règne dans l'atelier. Mille petits bruits surgissent du néant : le souffle de nos

respirations, le craquement des étagères trop chargées, la stridulation des unités de lecture du terminal qui déposent leur semence magnétique dans les sillons du disque de sauvegarde. S'étirer est un geste sacrilège, que je commets pourtant. Ombre, bousculé, proteste. Marika se déploie. Je me lève à sa suite. Le fauteuil grince.

Qui parlera le premier ?

Entre les pattes d'Ombre, un joyau se balance. Je me penche et l'examine : un cube parfait, couleur de mercure, gros comme une noisette. Un cristal-mémoire, d'énorme capacité, vu sa taille. Drôle de cadeau à offrir à un chat. Ils n'oublient jamais rien.

Geste interrogateur vers Marika, qui secoue la tête, lèvres closes.

— Tu m'expliques ? insisté-je.

— Tu as perdu !

— D'accord, j'ai perdu. C'est facile de gagner quand on est seule à savoir les règles.

— Tu avais deviné. Mauvais joueur !

Je baisse les mains en signe de reddition.

— Ce n'est pas vrai. C'est juste que j'ai horreur de perdre. Pourquoi ce cristal ?

— Une idée comme ça. J'y ai enregistré tes éoliennes : les paramètres, les séquences principales, la musique. Je crois que tout y est, mais il reste de la place si tu veux ajouter quelque chose.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? J'ai sauvegardé l'ensemble sur le terminal. C'est verrouillé, ineffaçable.

— Je sais. J'ai vérifié. Disons que c'est une précaution supplémentaire. Et puis c'est joli. Essaie-le.

Ombre se laisse dépouiller avec dignité. Je boucle la chaîne autour de mon cou. Les arêtes du cube battent contre ma jugulaire. Sensation désagréable.

— Pour l'activer, tu le mets dans la bouche. Les enzymes de la salive jouent le rôle de décodeur.

— Combien de temps faudra-t-il que je le porte ?

— Jusqu'au prochain saut. À présent que l'œuvre est terminée et enregistrée, le Bip ne devrait pas tarder à sonner. Tu veux parier ?

— Absolument !

De ma sacoche s'élève un bourdonnement étouffé. Je sursaute, fixe Marika.

— Comment as-tu fait ça ?

— Je n'y suis pour rien. Et tu as encore perdu !

Le Bip sonne avec insistance. Je le sors de l'étui de cuir, stoppe le mécanisme. Message reçu. Vingt-huit minutes avant le saut, c'est bien plus qu'il ne m'en faut pour tout préparer.

Je m'allonge sur le lit impeccablement bordé avec près d'un quart d'heure d'avance. Dans le fond, je ne suis pas fâché de partir et de

laisser derrière moi celui qui me cherche. Problème réglé, ou presque. À des milliards de kilomètres, toute menace a tendance à s'estomper.

— Tu penses à Vorst ? (Cette fille m'agace, à lire ainsi dans mon esprit.) J'ai suivi quelqu'un qui lui ressemblait jusqu'à une galerie d'art de la périphérie. Je n'ai pas osé entrer, je suis trop reconnaissable.

Je m'efforce de digérer la nouvelle, sans laisser voir mon trouble.

— Plus besoin de s'inquiéter, à présent. Même s'il nous cherche, il ne pourra pas nous retrouver. Monteori brouille les pistes derrière lui. Personne ne peut deviner où il va.

— Tu en es sûr ?

— Ils ont été nombreux à essayer, dans le passé. Nul n'y est parvenu. On m'a prévenu quand j'ai accepté d'être sa doublure. Aux yeux du monde, j'ai cessé d'exister. Il n'y a que Falstaff qui sache à tout moment où je me trouve. Et il ne dira rien.

— Départ vers l'inconnu ? Ça me va.

Elle se penche vers moi, un demi-sourire aux lèvres, et dégrafe son suaire.

— N'oublie pas de m'emmener...

— Sois tranquille. Et bonne chance pour notre prochaine escale.

— Ne dis pas ça. Il reste si peu de Villes que je ne connais pas.

Comme un écho, les paroles de Crank résonnent dans mon crâne. Je chasse le soupçon qu'elles contiennent. Moi, je te crois, Marika. Je saisis le cube qui repose sur ma poitrine et murmure son nom deux ou trois fois contre la face d'enregistrement.

Le décompte du Bip rythme nos souffles mêlés. Je gonfle la poitrine, ferme les yeux.

Saut...

Le spectacle, sans cesse renouvelé, de Marika en train de s'extraire de mon corps... Je la regarde bouger, nue, à la recherche du suaire qui aurait dû l'accompagner. Ses pieds frôlent le tapis souillé, tout ce qui reste des bières spéciales concoctées par Falstaff. Peu à peu, les souvenirs remontent. Grande soirée ! Dès que j'aurai trouvé la force de me lever, j'annoncerai la bonne nouvelle à Marika.

— Il va falloir que tu me commandes un nouveau suaire, j'en ai peur. L'autre est resté sur Paranamanco.

— Tu veux dire Bayane ?

Je me redresse, malgré les protestations de mon cerveau. À l'autre bout de la pièce, Ombre miaule pitoyablement, cerné par une mer épaisse et fangeuse. Quelque chose de froid bat sur ma poitrine. Je tire dessus.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Un cristal-mémoire. N'y touche pas, c'est une surprise.

— J'en ai une autre pour toi ! J'ai gagné le prix de deux passages aux Étoiles Mortes, hier soir. Un pari. Falstaff m'a aidé, on ira le remercier dès que j'aurai récupéré.

— Je vois...

Elle secoue la tête, l'air contrarié. On dirait que la nouvelle ne lui fait pas plaisir.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, non, ne t'inquiète pas. Tu vas rester allongé un moment et garder le cristal dans ta bouche. Pour me faire plaisir.

Je le détache de la chaîne, trop courte, et l'examine. J'ai rarement vu un cube aussi gros. Je ne risque pas de l'avaler par mégarde.

— Tu veux vraiment que je...

— Je t'en prie, fais-moi confiance.

Un goût de métal sur ma langue. Saveur d'éolienne. Pas désagréable. Je laisse la salive couler dans ma gorge, sous le regard scrutateur de Marika penchée sur moi. Rassure-toi, maman, je serai sage.

Les miaulements d'Ombre s'estompent. Lentement, le sommeil me prend.

Je suis bien.

Je m'éveille brusquement, l'esprit clair. Le cube, désormais sans saveur, pèse sur ma langue. Les yeux fermés, j'hésite à le recracher. Où est Marika ? Son nom murmuré est le dernier souvenir qui me reste.

— Comment te sens-tu ?

Sa voix est calme, presque absente. Je garde les paupières closes. Comment a-t-elle su que j'étais réveillé ?

— Ta respiration a changé...

Elle est restée à mon chevet pour me regarder dormir. Merveilleux ! Je me redresse, ôte le cube poisseux de salive et le laisse retomber sur ma poitrine.

— Garde-le précieusement. Une fois sec, tu pourras le relire.

— C'est inutile, je me souviens de tout. Salut, Marika !

Le tapis est propre. Difficile de savoir combien de temps j'ai dormi. Longtemps, je suppose. Par les volets entrouverts filtre une lumière tiède. En contre-jour, Marika nue s'emplit de poussières d'or. Ses seins brillent comme des constellations jumelles. Au creux de son ventre tournoie une galaxie spirale, couleur de miel.

— Que tu es belle... Tu tiens vraiment à commander un suaire ?

— Ce n'est pas ainsi que j'ai envie d'être nue.

Je hoche la tête, sans cesser de la regarder. Elle a un geste de pudeur avorté, trop tardif pour être vrai. Ses mains retombent. Elle soupire :

— Au point où j'en suis, ça peut attendre. Tes souvenirs sont-ils revenus ? Les éoliennes ?

— Elles sont là, bien à l'abri sous mon crâne. Je ne comprends pas ce qui a pu se produire.

— Il te reste une vérification à effectuer. Ombre m'a aidé à la faire, c'est ton tour. Tu devines de quoi il s'agit ?

— Non.

Elle soupire, agacée. Les étoiles de sa poitrine changent de zodiaque.

— Les mémoires du terminal. Examine-les.

— Pourquoi veux-tu que... Ah, je vois ! Tu les a interrogées. Alors ?

— Vérifie toi-même. Après, nous parlerons.

Je traverse l'atelier envahi de poussière, fouille l'écran noir qui s'obstine à ne pas comprendre de quoi je parle. Les sauvegardes sont vides, vides, vides. Les éoliennes n'existent plus que dans nos souvenirs. Tout est à recommencer.

— Tu as compris, maintenant ?

Je trace une croix rageuse sur la saleté qui recouvre le bloc de commande. Mes idées en déroute s'échappent quand je veux les saisir. Je secoue la tête avec écoëurement.

— J'ai failli perdre des mois de travail. Cette foutue bécane est bonne pour la ferraille !

— Ne sois pas stupide, Closter. Réfléchis. Le terminal n'est pas seul en cause, toi aussi tu oublies à chaque transfert. On efface ta mémoire et c'est ça qui te rend malade. Ombre aussi, sans doute. Ce n'est pas seulement une panne du système, c'est volontaire. Quelqu'un te vole tes œuvres.

— Qui ?

— Monteor. Qui d'autre ?

Ce qui finit par me convaincre, au-delà des arguments de Marika, c'est l'état pitoyable d'Ombre. Réfugié dans un coin de la cuisine, on dirait qu'il sort d'une centrifugeuse. Le bout de ses pattes nues tremble, ses yeux d'or sont ternis. Je le prends dans mes bras et le berce jusqu'à ce qu'il se calme. Deux victimes de la même guerre absurde qui pansent mutuellement leurs blessures. Marika, près de moi, joue les infirmières. J'aimerais la remercier d'être nue, d'être là.

Sous le baume apaisant de sa voix, ma colère s'est changée en haine froide. J'ai retrouvé la force de tirer des plans. J'ai beau me creuser la cervelle, je ne vois aucun argument à opposer à Marika. Il y a longtemps qu'elle se pose des questions à mon sujet. Sa conclusion est sans appel : je suis victime d'une conspiration qui dure sans doute depuis des années, avec de nombreuses complicités à tous les niveaux. L'acharnement de Vorst le prouve.

Comment réagir ? Demander de l'aide ? Les expériences passées ne sont guère encourageantes. Quitter les Villes, malgré l'avertissement de Crank ? Solution extrême, que je garde en réserve. Quelles sont les autres ? Montecori est intouchable, l'ironie du sort veut que nous ne puissions jamais nous rencontrer. Dans l'immédiat, il ne doit pas se douter que nous avons découvert la vérité. Je vais me dépêcher de vendre le projet des éoliennes, afin d'établir l'antériorité de mes droits. Falstaff m'aidera. Au moment voulu, je ferai éclater le scandale, preuves à l'appui.

Pas question de toucher au terminal d'ici là. Sauf pour le suaire de Marika, et le plus tard possible.

En réponse à ma boutade, elle soupire :

— Il va quand même falloir que je sorte. Nous sommes sur Deserade...

— Et alors ?

— Il n'y a plus que deux Villes que je ne connais pas. Deserade est l'une d'elle.

Je m'approche d'elle, enserre de mes bras le vide de sa taille. Maladroitement.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non. Si tu veux. Ça ne changera rien.

— Qu'est-ce qu'il y a, Marika ?

— Je n'y crois plus. S'il y a des voleurs de mémoire, pourquoi pas des voleurs de corps ?

Nous avons marché dans les rues familières, indifférents au décor, aveugles aux passants. À l'entrée de la zone portuaire, nous nous sommes séparés. Elle m'a lancé un baiser et s'est perdue dans les bâtiments. Ombre a miaulé plaintivement quand elle nous a quittés. J'aurais dû la suivre, je ne sais plus attendre et prier m'écorche la gorge. Alors je compte : les minutes, les navettes qui décollent, les morceaux de papier emportés par le vent.

À mille, elle n'est toujours pas là. Est-ce bon signe ?

La nuit tombe dans l'indifférence générale. Ombre somnole contre mon ventre. Poids mort. Je me creuse la cervelle à la recherche de zones effacées. À quoi reconnaît-on un souvenir perdu, un fossile de pensée ? Définition d'une absence. L'absence de Marika. Sentiment de vide. Je tourne en rond.

Une pluie fine commence à tomber. J'aperçois Marika à travers le rideau de gouttes. Sa démarche est une réponse. Elle passe à côté de moi sans un mot et je dois courir pour la rattraper. Elle pleure.

Ses larmes traversent mes doigts. La pluie transperce ses joues. Merde, merde, merde !

Elle rentre à l'appartement par le plus court chemin. Ses sanglots se

tarissent peu à peu, sans que j'y sois pour rien. Elle s'immobilise au pied de l'escalier et relève la tête vers le ciel gris qui défile. D'une voix blanche, elle murmure :

— Tu vois ces nuages ? J'ai toujours aimé marcher quand il pleut. Surtout à la fin du printemps, quand la pluie est neuve. Pas comme celle d'hiver, qui ressert tous les jours, ou presque, avec ses odeurs qui s'accumulent. Ma mère me disait : « Tu vas prendre froid, tu vas fondre. » Je désobéissais souvent. J'étais méchante.

« Tu crois qu'ils m'ont punie ? Ils ont barré mon nom de la liste des passagers, je n'existe plus. Je ne sentirai jamais plus la pluie. Je suis toute fondue. »

— C'est sans doute une erreur. Ça va s'arranger...

Elle rit. Ombre en frissonne. J'escalade les premières marches avec lenteur. Elle me suit machinalement, sans cesser de rire, d'une voix qui se fêle.

— Viens, je vais te faire du thé. Avec beaucoup de menthe.

Les rires redoublent. J'accélère. Elle suit toujours. J'ouvre la porte de l'appartement avec fébrilité. Ombre s'échappe de mes bras et s'enfuit vers la salle de bains. Je ferme à clé derrière Marika, dont le visage est déformé par l'hystérie. Ses rires ressemblent à des cris d'oiseau blessé. Les larmes ont recommencé à couler. Je tends la main vers elle.

— Marika, je t'en prie, calme-toi.

Et elle s'effondre sur le tapis, secouée de spasmes.

Je m'agenouille, la gifle. Bruit d'air. Ses cris redoublent. Sous les serres de ses doigts le suaire se déchire. Je l'enveloppe de mes bras. Elle roule hors de portée, se recroqueville dans un coin, à demi nue. Hurle.

Hurle.

Je fonce vers la salle de bains, arrache le bouchon d'un flacon de parfum, au hasard. M'en asperge le visage et les mains. L'odeur n'est n'est pas assez forte. J'éparpille mes vêtements, vide les flacons l'un après l'autre sur ma peau, m'en frictionne, en avale une gorgée ou deux. Goût infect. Quand le mélange des senteurs est devenu insoutenable, je retourne vers elle en titubant et pose mes doigts sur sa joue. Elle réagit à leur contact, s'écarte.

Je la gifle. Aller et retour, aller et retour. En serrant les dents.

Elle me frappe de ses poings crispés. J'espère qu'elle se meurtrit au contact de ma chair inondée de parfums. J'aimerais tant en être sûr mais je ne sens rien. Rien que ma propre odeur ridicule.

Ses cris diminuent. Redeviennent des sanglots. Elle m'insulte. Un peu, pas longtemps. Je la laisse se calmer, une main posée sur sa nuque. Ma paume glisse sur l'absence de peau, dessine l'arrondi des épaules, le creux du cou. Je sculpte un corps dans l'air. Le suaire

déchiré n'est plus un obstacle.

Les yeux fermés, Marika s'abandonne. Mes doigts décrivent des cercles concentriques qui s'élargissent peu à peu. Je la sens se déplier avec lenteur, comme à regret. Sa poitrine se soulève. Elle s'allonge, le visage tourné vers le mur. Se mord les lèvres.

— Fais doucement...

J'ai peut-être rêvé ces mots. Je glisse le long de ses hanches, enfouis mon visage dans le brouillard doré de ses reins. Je descends dans ses profondeurs comme un nageur sous-marin. J'aimerais la fouiller à pleines mains, explorer le monde sous sa peau. Parler à ses nerfs, sans intermédiaire.

Me noyer. Je crois qu'elle pourrait m'apprendre à aimer ça.

Je regagne la surface à regret. Effleure un sein qui barre le chemin de sa bouche. Mords l'emplacement de ses lèvres dont je ne connais pas le goût. Surtout ne pas y penser. J'essaie de me glisser en elle de tout mon corps mais elle me refuse. Elle n'accepte que mes mains. Je me venge en ralentissant mes gestes, à la limite de la rupture. Elle feint de ne pas réagir. C'est moi qui m'impatiente.

La pluie sur les vitres donne le tempo de notre joute. Les secondes s'étirent, je finis par lui arracher un gémissement qui filtre entre ses dents serrées. Maigre victoire mais l'expression apaisée de son visage me récompense. Je m'allonge près d'elle. Un courant d'air sèche les rigoles de sueur de mon dos. J'ai un peu froid. Je suis bien.

Je glisse dans le sommeil sans m'en apercevoir. C'est Ombre qui me réveille d'un coup de patte vicieux sur la fesse. À côté de moi, Marika contemple le plafond, les yeux grands ouverts, l'expression impénétrable. Je frôle son épaule. Pas de réaction.

— À quoi penses-tu ?

— À toi. À nous. Ça ne suffira pas, tu sais...

Un silence. J'attends ce qui va suivre avec une furieuse envie de me gratter. Pas le moment.

— Tu ne remplaceras jamais la pluie.

Redressée sur un coude, elle rajuste le suaire tant bien que mal en secouant la tête. Je n'ai pas le courage de lui répondre. Elle se lève, ignore Ombre allongé sur son chemin, se glisse hors de la pièce.

Sur ma peau, le parfum a presque disparu.

Guanadi : « Contes pour un sceptique.

... L'accord qui lie les Villes et l'humanité est tellement plus ancien que vous ne le pensez ! Songez qu'autrefois, bien avant que la première charrue n'ait tracé le premier sillon ou la première frontière, les Villes sont apparues sur Terre. Elles ont surgi de l'espace et se sont posées. Et elles ont offert aux hommes à la fois des abris et des Dieux. Des Dieux habitables.

Dire que les conséquences furent incalculables est encore en dessous de la vérité : changement radical de mode de vie, bouleversement des perspectives, naissance de microcivilisations en croissance accélérée, chaque Animal Ville jouant le rôle d'une boîte de Pétri. Que n'aurions-nous pas accompli si elles étaient restées avec nous...

— Car elles sont reparties. En emportant les preuves, je suppose ?

— N'ironisez pas. Le contraire serait étonnant. Les artefacts d'une société demeurent à l'abri, à portée de main de ceux qui les utilisent. Arrachez New York du sol et il ne restera qu'un grand trou vide d'objets, à part les canettes de bière sur la plage de Long Island. Peu de choses.

— Vous prouvez votre théorie par le fait qu'on ne retrouve plus rien ? Admettons. Et ensuite ? Il y a eu des survivants, j'imagine, comme dans toutes les bonnes histoires.

— Exactement. Prenez un groupe de chasseurs rentrant chez eux et ne retrouvant plus rien. Un cratère, la mer à la place d'Atlantis, que sais-je encore ? Les Dieux sont repartis, imaginez leur réaction. Que vont-ils faire, que peuvent-ils faire ? Nous avons un exemple d'une situation analogue dans les îles du Pacifique, après la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque les avions américains chargés de cadeaux ont cessé d'effrayer. Comment ont réagi les indigènes ? Ils ont construit des répliques des bombardiers en bois, en argile, afin de les convaincre de se poser à nouveau. Des leurres. Comprenez-vous où je veux en venir ?

— Le culte des cargos...

— Et celui des Villes. Toutes nos civilisations urbaines, les villages

de boue de la vallée de l'Indus, les bourgades de pierre, les mégalopoles de verre et d'acier sont nés de notre désir inconscient de faire revenir les Animaux Villes...

Guanadi : « Contes pour un sceptique. »

CHAPITRE VIII

Depuis deux jours, Marika m'évite. Une frontière invisible partage l'appartement aussi sûrement qu'une cloison de chair. Ombre s'est installé de mon côté, maigre consolation. Nous nous observons par-dessus le mur de nos silences et la pluie qui s'obstine n'arrange rien. La vue qui s'étale au-delà des vitres brouillées est insupportable.

À la faveur d'une éclaircie, j'ai frappé à la porte de la salle de bains que Marika s'est attribuée.

— Je pars me balader sur les toits. Tu viens avec moi.

— Non.

— Ce n'était pas une question. Je peux entrer ?

— Laisse-moi tranquille !

J'ai respiré un grand coup et ouvert la porte. Dans la pénombre, Marika, toute chiffonnée, a reculé pour m'échapper. J'ai allumé. Sous le néon d'un bleu cruel ses traits se sont figés. J'ai cherché ses yeux dans le miroir et me suis retrouvé face à mon propre reflet. J'ai grimacé. Après tout, les miroirs sont faits pour ça.

Longtemps que je ne m'étais pas dévisagé ainsi. J'ai essayé toute une série d'expressions que j'ai commentées à voix haute :

— Il me suffit de très peu de choses pour prendre l'air crétin, tu vois ? Ecarquiller les yeux, relever légèrement la lèvre supérieure. De travers, l'asymétrie est importante. Ensuite rentrer la tête dans les épaules, comme ça. Qu'en penses-tu ?

— Très réussi. Très. C'est à hurler et je vais hurler ! Va t'aérer, ça vaudra mieux.

— D'accord, mais tu m'accompagnes...

— Non ! S'il te plaît.

— Sinon, je continue mes grimaces, ai-je poursuivi impitoyablement. La séance complète. Et j'ordonne au terminal de diffuser en boucle une de mes compositions de jeunesse, le plus fort possible.

— Ça ressemble à quoi ?

— Tu n'as pas envie de le savoir, crois-moi.

Elle a quitté le recoin qui la dissimulait, derrière l'armoire à pharmacie. Des lignes de tension plus sombres zigzaguaient le long de

son dos. Colère rentrée. On dirait que la période d'auto-apitoiement est terminée, ai-je songé. Bien.

— D'accord, je cède à la menace. Mais je n'ai vraiment pas envie de sortir.

Elle m'a contourné sans un regard et s'est immobilisée au milieu du salon, bras croisés, pareille à un ange de monument funéraire.

— Tu es sûr de vouloir que je t'accompagne ? Donne-moi du temps...

— Terminal, la sélection zéro. En boucle. Volume maximum !

Le silence qui précède les premières mesures est intentionnellement long, afin de me permettre de changer d'avis. J'ai pris Ombre dans mes bras et foncé vers la porte. Marika a suivi sans réfléchir. J'ai claqué le battant juste à temps. Le son qui s'élevait dans l'appartement m'a fait frissonner.

Marika est resté plaquée contre le bois. J'ai grimpé deux ou trois marches, en retenant ma respiration et commencé à compter mentalement. Elle a tenu jusqu'à trente. Pas mal.

— Une de tes... compositions ? a-t-elle ironisé en remontant vers moi.

— Ça s'appelle Intrinsèquement Piano. Un vieux projet. J'ai voulu illustrer les différentes approches sonores de l'instrument, l'ivoire, la résonance des cordes, la sonorité du bois. Le tout mélangé, filtré...

— Tu as eu raison de te lancer dans les équilibres.

J'ai haussé les épaules et Ombre en a profité pour s'enfuir. Ma faute. Il a jailli hors de mes bras comme un possédé, escaladé quatre à quatre les marches mouillées vers les toits. Un éclair a salué son évasion.

J'ai rouvert la porte de l'appartement et stoppé la musique du juron que je garde pour les cas d'urgence. J'ai enfilé un imperméable, sorti du tiroir une lampe de poche et l'indispensable Bip. Trop tard pour se presser.

Marika, repliée près de l'entrée, m'observait avec une moue indéchiffrable. J'ai tiré sur les cordons du capuchon, bien serré. Double nœud.

— Si tu veux m'offrir ta tête, pas besoin d'emballage cadeau !

J'ai serré les dents, fatigué d'avance par la nuit qui m'attendait.

— Je vais essayer de retrouver Ombre. J'ignore quand je rentrerai.

— Tu ne peux pas lui ficher la paix cinq minutes ? Laisse-le se débrouiller seul.

— Pas quand il pleut. L'odeur de la Ville mouillée est un aphrodisiaque trop puissant pour lui. Il va se frotter contre chaque dôme des environs et s'écrouler dans un coin, à moitié mort. Je préfère essayer de limiter les dégâts.

— Tu as vraiment trouvé le chat qu'il te fallait ! Bon, je

t'accompagne, je t'aiderai à le chercher. Si je n'étais pas là pour m'occuper de vous deux...

Je suis sorti sans écouter la suite. La pluie avait repris et l'escalier résonnait sous les gouttes. Pas de rythme, juste du bruit. Exactement ce dont j'avais besoin.

Marika m'a rattrapé sur la terrasse. Le faisceau jaune de la lampe se perdait à travers elle. Le suaire avait disparu. Elle était nue. Je me suis détourné. Elle est venue près de moi, sur la pointe des pieds.

— D'accord. Je ne sais pas demander pardon, je ne suis même pas sûre d'en avoir envie. Mais je suis là et je te parle et j'aimerais que tu me regardes.

— C'est mon chat, tu comprends ça, Marika ? Mon chat. Moi, tu peux me dire ce que tu veux, ça m'est égal.

Elle a croisé les bras contre sa poitrine, a murmuré :

— J'espère bien que non.

La pluie noyait chaque mot avec méthode, ça devenait franchement ridicule. Déjà vu, ai-je songé. Marika a dû lire dans mes yeux.

— On dirait que je suis toujours à côté, a-t-elle murmuré. Tu as l'art de me décaler, tu sais ça ? Il vaut mieux que je te laisse.

— Aide-moi plutôt à chercher...

Elle n'a rien dit. Elle avait raison, quand j'y pense.

Depuis, nous explorons une terrasse après l'autre, méthodiquement, la lampe au ras du sol. Impossible d'y voir à plus de trois pas. Marika, indifférente aux rafales, examine chaque dôme avec patience. Ombre doit être collé à un mur de chair rose et tendre, comme une éponge. En extase. Nos chances de remettre la main dessus avant la fin de l'orage diminuent à vue d'œil.

Une série d'éclairs nous aide à nous orienter. À l'est brillent les lumières de mon appartement. Lueur douce, promesse de chaleur et de sec. Tout le reste est sombre, silencieux, vaguement hostile. La Ville vue d'en haut dévoile son étendue, ses replis d'ombre, les failles de ses rues qui paraissent sans fond.

— Là-bas ! Quelque chose a bougé.

Marika pointe le doigt vers une terrasse inclinée, de l'autre côté d'une petite place. Pas d'accès direct, il faut contourner. Trajet périlleux que nous effectuons le plus rapidement possible.

Le toit, sous le faisceau de la lampe, est d'une blancheur de craie. Je tâte le sol du bout des doigts. Une couche de peinture recouvre la peau de l'AnimalVille. La lumière rebondit dessus, se disperse en éclats blafards qui se perdent dans le gris. Dessous, la chair est fripée, boursouflée. Brûlée. Je soupire, en réponse à la question muette de Marika.

— Ce n'est pas une maladie, juste une tradition religieuse.

Autrefois, les ermites peignaient à la chaux blanche les falaises de tuf et le sol autour de leurs grottes afin de mieux attirer le regard de Dieu. À présent, d'autres illuminés empoisonnent les bâtiments à coup de pigments, avec la bénédiction du Cartel. Nous traitons les Animaux Villes comme jamais je n'oserais traiter mon chat.

Le même dégoût nous unit tandis que nous traversons la terrasse. Arrivés au bout, nous nous séparons sans faire de bruit. Tactique d'encerclement. J'aperçois fugitivement Marika entre deux cheminées tordues, la perds, la retrouve. La perds de nouveau. Je progresse accroupi, les pieds dans les flaques glacées. La pluie semble se calmer. Avec lenteur, j'éclaire le décor. Du blanc, du blanc luisant, malsain, et là-bas...

Une tache sombre. Immobile.

Nous nous sommes précipités tous les deux en même temps. J'ai été le plus rapide. Sous ma main Ombre frissonne, les yeux clos, dans un tel état d'abandon que j'en frémis. Ses griffes sont fermement ancrées dans la chair de la Ville. Une mare s'est formée près de son museau sans qu'il y prenne garde.

Je souris à Marika, dessine la ligne de sa joue du bout des doigts.

— Bravo pour le coup d'œil. Je vais m'occuper de lui.

— Je peux t'aider ?

Je secoue la tête. Me ravise.

— Glisse-toi en moi.

Nos visages se frôlent, se fondent. Je dégrafe mes vêtements et m'allonge au-dessus d'Ombre pour l'enserrer dans une poche de chaleur. Je le sens qui ondule tout contre ma peau. Sa fourrure mouillée se réchauffe peu à peu.

— Tu sais t'y prendre avec les femmes et les chats, murmure Marika, depuis l'intérieur de ma poitrine.

En réponse, Ombre pousse un miaulement plaintif et s'étire. Je le cueille d'un geste preste et me relève, sans lui laisser le temps de planter à nouveau ses griffes.

— On rentre. Lait chaud pour tout le monde, et au lit !

— Tu mettras de la cannelle, pour que j'en profite aussi ? Sinon l'odeur est trop fade.

— Ce que tu veux, Marika, dis-je tendrement. On partagera.

Le trajet du retour est rapide. Ombre, résigné, ne cherche pas à s'échapper. Il y a des limites à ce qu'un chat peut supporter en fait de nuit d'amour et les Villes sont des maîtresses épuisantes. Marika chantonne. Sa voix résonne dans mon torse, je vibre au rythme de la mélodie. Sensation de tiédeur. La pluie s'estompe et le carré de lumière de ma fenêtre grossit. J'enjambe avec précaution le rebord de la terrasse, m'immobilise. Marika passe la tête hors de ma poitrine et

sa chanson se brise net.

Nous sommes attendus.

Il y a deux silhouettes accroupies de part et d'autre de la porte. Un éclair ricoche sur l'acier dur d'une arme de poing. Je me rejette en arrière d'un geste instinctif et m'éloigne, courbé en deux, jusqu'au toit voisin.

À l'abri derrière un dôme, je risque un coup d'œil et repère une troisième sentinelle au sommet de l'escalier.

L'appartement est cerné. Je suppose qu'ils ont posté des guetteurs dans la rue, autour du bloc. Qui sont-ils ? Vorst, ou d'autres du même genre ? Pas les autorités, elles ont d'autres moyens de me trouver. Il leur suffirait de me rayer de la liste des voyageurs autorisés à sauter et d'attendre que je me rende. Pour les hors-la-loi, les Villes sont des nasses.

Ombre, en s'enfuyant, m'a permis de déjouer le piège. On peut toujours compter sur un chat pour flairer d'avance ce genre de choses. Reste à profiter de l'occasion. D'abord, m'éloigner d'ici. Je me redresse, plaque Ombre contre mon estomac et recule prudemment, sans faire de bruit. Les sentinelles continuent à me tourner le dos. Très bien.

Et le Bip se déclenche.

Embarrassé par Ombre, je perds de précieuses secondes avant de l'extraire de ma poche et de le réduire au silence. Trop tard. Ils se sont retournés, ils m'ont vu. Un appel fuse, les silhouettes se déploient. Je m'élance vers l'autre extrémité du toit, dérape dans une flaque, me rattrape à une saillie de chair tiède qui durcit sous mes doigts. Un saut jusqu'au toit suivant, puis une glissade le long de la courbe d'un dôme. Coup d'œil en arrière. Ils me suivent. Et ils se rapprochent.

Dans l'obscurité, je n'ai pu distinguer leurs traits. Ils ne crient pas, ne tirent pas. Volonté de discrétion, ou préfèrent-ils me capturer vivant ? J'ai une chance de leur échapper en fuyant vers les mares d'encre des replis. Je me débarrasse de mes chaussures et les jette le plus loin possible. Elles retombent dans une flaque avec un plouf nettement audible. Espérons que ça distraira un moment mes poursuivants.

Je jette un regard par-dessus mon épaule. Personne en vue. Je change de terrasse. Mes pieds nus glissent sur la chair humide et je resserre ma prise autour d'Ombre, qui s'agite. Ce n'est pas le moment, petit chat.

À quatre pattes, je progresse à l'abri d'une saillie dégouttante d'eau. Difficile de s'orienter. Les étoiles sont invisibles, les enseignes lumineuses éteintes. Je contourne un dôme, dévale sur les fesses un plan incliné dans une cascade de gouttes glacées, atterris dans une poche d'eau, les orteils recroquevillés par le froid. Courir dans

l'obscurité serait suicidaire mais j'ai besoin de me réchauffer. Je repars au petit trot. Compromis acceptable.

Mes poursuivants sont hors de vue. Je me glisse au travers de la zone peinte en blanc avec des ruses de vieux guérillero. Le métier commence à rentrer. Dommage que Marika, enfermée dans ma poitrine, ne puisse me voir. Tant pis, je préfère la savoir là. J'aurai le temps de lui raconter après, je suppose. Aux Étoiles Mortes, devant un verre de genièvre bouillant, avec un saxophone en fond. Ou un violoncelle. Secoue-toi, Closter ! Repère un escalier et gagne la rue sans te faire remarquer. Et sans te casser la figure, si possible. Continue de ramper.

Un grondement sourd me fait relever la tête. Une navette surgit derrière moi à basse altitude et zigzague, posée en équilibre sur trois faisceaux de lumière colorée. Des fêtards du Cartel, c'est bien ma chance. Ils me repèrent sans difficulté. Je me retrouve épinglé au sol par le projecteur de proue, cloué sans rémission sur la surface blanche. Et ça a l'air de les amuser, les imbéciles ! À demi aveuglé, je me redresse, fonce vers l'extrémité de la terrasse. Trop tard.

Un cri, sur ma gauche, tout proche. D'autres, plus lointains. Une silhouette bondit sur le toit et me coupe la route, une lame d'acier à chaque main. La navette rugit et s'éloigne. Dans l'obscurité revenue, je tente de m'échapper. Feinte, contre-feinte. Il est là. Il joue. Très professionnel, ça n'a même pas l'air de l'amuser. Un geste rapide de ses lames croisées. Le métal tinte comme un avertissement. D'accord, je me rends. Je me rends...

Je lève les bras.

Marika s'éjecte de moi. S'enfuit, légère comme un rire.

— Stop !

Mon assaillant bondit derrière elle, l'arme brandie. J'en profite pour m'enfuir à mon tour. Il s'en aperçoit, fait demi-tour et glisse. La lame se plante dans la chair de la Ville jusqu'à la garde et la terrasse frémit sous mes pieds. Il l'arrache sans ménagement et repart à ma poursuite.

Lorsqu'il est sur le point de me rattraper, Marika surgit entre nous. Elle esquive avec grâce un coup d'estoc et je regagne quelques mètres. Pas assez pour m'échapper. Nous répétons la feinte deux ou trois fois, avec de moins en moins de succès. L'écart se resserre.

Il finit par me coincer contre un pilier de chair peinte, boursoufflé par les pigments. Marika est venue me rejoindre mais il ne se laisse plus distraire. Je halète, il semble à peine essoufflé. Il braque une lampe et je distingue ses traits dans la pénombre. Un mercenaire, espèce rare dans les Villes où les milices privées, bien que tolérées, sont mal vues. Qui l'a envoyé ? Monteorì ? Il en a les moyens, c'est certain. Un point de plus en faveur de l'hypothèse de Marika. Ecœuré,

j'esquisse une ultime tentative de fuite. Un poignard se plante près mon cou. Je me fige.

Le pilier ondule de souffrance contre mon dos. Doucement je retire l'arme. Le mercenaire me l'arrache des doigts avec un grognement et la passe dans sa ceinture. J'effleure les lèvres de la plaie d'où suinte un liquide poisseux. Mes doigts retrouvent un rythme enfoui dans les profondeurs de mon esprit, une chorégraphie digitale à la fois complexe et familière. Sous la caresse la plaie se referme. Le pilier se calme.

Je l'enserme de mes bras, appuie ma joue contre la chair crevassée qui vibre de reconnaissance. Dans ma mémoire des portes s'ouvrent, un flot de souvenirs s'échappe. Nivôse... Le testament d'une Ville mourante légué à son dernier visiteur. Les secrets de l'accord que les AnimauxVilles ont conclu autrefois avec l'espèce humaine, la connaissance sensuelle de leurs nerfs et de leur âme. La faculté de communiquer. Et des images, des sons, des odeurs. Par milliers.

Nivôse. Nivôse qui agonise. Je t'avais oubliée.

Je cligne des yeux. Des larmes ruissellent sur mes joues. Le mercenaire, indifférent, ne s'est aperçu de rien. Pour lui, la poursuite est terminée. Je réfléchis à toute vitesse. Marika se coule tout près de moi. J'ouvre les bras pour l'accueillir et resserre ma prise sur Ombre, qui semble s'être réveillé. Je tapote une séquence précise à mi-hauteur du pilier. La chair frémit. Une bouffée de senteurs sucrées chatouille mes narines.

Deserade attend mon signal. Mais avant, je veux profiter de l'occasion. Trop de questions méritent d'être posées.

Le mercenaire murmure dans une radio de poche. On ne tardera pas à nous rejoindre. Je me force à attendre. Puis je l'interroge, d'une voix dont j'exagère la fatigue :

— Qu'est-ce que vous nous voulez ? Qui vous envoie ?

Il secoue la tête.

— Peux pas te répondre. Le chef te le dira lui-même.

— Le chef... Vorst ?

Silence. Peut-être un acquiescement.

— Et elle ? Si c'est moi que vous voulez, laissez-la partir. Elle ne dira rien.

— Le chef la veut aussi. Pas de témoins, c'est la règle.

— Ne lui faites pas de mal ou vous en répondrez devant Monteorì lui-même.

Il ouvre la bouche, se ravise.

— Petit malin... Maintenant, tu te tais. Qu'est-ce que tu as là ?

Il arrache le cristal-mémoire qui pend autour de mon cou, l'examine. Ricane.

— Tu ne savais pas que les souvenirs sont dangereux ? Dans ta

situation, vaut mieux vivre dans le présent.

Un geste, le cube vole, trajectoire scintillante qui se perd dans la nuit. Exit les éoliennes. Je ferme les yeux. Une protestation s'échappe de ma gorge. Il me repousse en arrière sans douceur.

— La ferme. M'oblige pas à te le répéter. On attend les autres, tranquilles.

Des lumières se rapprochent. C'est le moment. Sous ma joue, le pilier s'est ramolli. Des saillies de cartilage dessinent un passage ovale dans la masse de chair. Les lèvres contre l'ouverture, je scande les syllabes de l'invocation à la Ville. Danse, Deserade, Danse. Une boule se forme au coin de ma bouche. Je la lèche. La mord.

La Ville tremble. Le mercenaire n'a que le temps d'esquisser un geste vers sa ceinture avant que les ondulations de la terrasse ne le jettent au sol. À l'autre bout du toit les lumières vacillent, des cris s'élèvent. Sans hâte, je leur tourne le dos.

Le pilier s'ouvre et m'avale.

Deserade m'a recraché deux étages plus bas, après un voyage tiède et gluant ponctué des cris d'extase d'Ombre. Le voilà définitivement calmé, j'espère. Marika se sépare de moi et je stoppe ses questions d'un geste. Nous ne sommes pas encore hors de danger.

Nous gagnons la rue sans encombre. La pluie nous enveloppe d'un écran opaque tandis que nous nous éloignons le plus discrètement possible. Je frissonne sous l'imperméable et mes pieds sont gelés. Dans ma poche, le Bip pèse de plus en plus lourd. Sans réfléchir, je mets le cap sur les Étoiles Mortes.

La nuit jette ses derniers feux. On sent derrière les nuages les prémisses d'une aube grise. Dans la rue des Étoiles, tout est silencieux. Un éclair illumine fugitivement l'enseigne. La porte close me nargue de ses carreaux barbouillés d'eau. Le bar est fermé.

Je frappe et reffappe. Du poing, du pied. Longtemps. Puis une lumière surgit de l'autre côté et se rapproche. Bruit de clés. Le battant s'entrouvre :

— C'est toi, Closter ? Entre.

— On a un problème, Falstie.

— Je vois ça... (Il me toise à la lueur du chandelier électrique qu'il tient à la main.) Ta baignoire a débordé ?

— Ma vie entière a débordé. Tu veux les détails ?

— Installe-toi d'abord. Je vais préparer quelque chose de chaud. Prends des serviettes dans le placard des toilettes pour ton chat.

— Et du parfum pour Marika, si tu en as.

— J'en ai rentré de plusieurs sortes en prévision. Salut, adorable spectre. Toujours à bord de ce Hollandais Volant de Closter ?

Il verrouille la porte et reprend possession du comptoir. Les

chromes de l'orgue à bière s'illuminent et un parfum de citron emplit l'air. J'ai déjà moins froid. Marika s'étire, insoucieuse de sa nudité. Je suis heureux que Falstaff l'ait adoptée.

J'enfouis Ombre dans un berceau de serviettes sèches. Ses pattes tressaillent à peine lorsque je le gratte derrière les oreilles. Il ne s'éveillera pas avant plusieurs heures. Je l'abandonne à regret. Dors en paix, petit chat, ton amour des Villes mouillées m'a tiré d'un sacré mauvais pas.

Entre deux gorgées de la mixture brûlante concoctée par Falstaff, je fais le récit de notre nuit. Marika, silencieuse, semble ailleurs. Une odeur de fleurs séchées monte du flacon qu'elle a sous le nez. Son corps s'est terni. Seules demeurent visibles les courbes de son visage et de ses reins. Je mélange mes doigts aux siens. Elle me sourit, brièvement. Quelque chose la tracasse.

Je répète aussi fidèlement que possible le peu que m'a dit le mercenaire. Falstie secoue la tête.

— C'étaient des professionnels. Comment as-tu pu t'en tirer ?

Marika se coule vers moi. Je caresse machinalement sa joue et surprends une lueur d'avertissement dans ses yeux.

— La Ville a tremblé. On a profité de la confusion pour les semer.

— C'était donc ça. Je me demandais ce qui s'était produit. (Il s'abîme un moment dans ses pensées et relève la tête.) Simple coup de chance, à première vue. Mais ça fait deux fois de suite que ça t'arrive, ce qui est plutôt curieux. Les Dieux te protègent, à moins que ce ne soient les Villes...

— Pourquoi deux fois de suite ?

— Vorst m'a raconté dans quelles circonstances tu lui avais échappé, sur Nivôse. Il n'a toujours pas compris comment, d'ailleurs.

— C'est donc bien lui qui est derrière tout ça... (Apprendre que Marika avait raison dès le départ ne m'étonne pas. J'ai eu le temps de m'habituer à cette idée.) Et toi, Falstie, de quel côté es-tu ?

— De ce côté-ci du comptoir... Ici... (Il englobe les rangées de bouteilles, les tuyaux de métal poli, les verres en train de s'égoutter.) Ici, je règne. Tous les ragots, les déclarations d'ivrognes, les confidences murmurées qui franchissent cette limite m'appartiennent. Au-delà...

« Au-delà, il y a des clients. Et parmi eux, quelques rares amis pour qui j'accepte d'ouvrir ma porte à cinq heures du matin. C'est clair ? »

— D'accord, excuse-moi. Continue.

— Vorst n'a pas digéré d'être tombé dans le piège que tu lui as tendu, sur Nivôse. Il te veut, quitte à outrepasser ses ordres. C'est devenu une affaire personnelle, une sorte de vengeance posthume.

— Tu m'as dit toi-même qu'il s'en était sorti à temps...

Falstie secoue la tête, l'air sombre.

— Non, justement. Je t'ai menti. Il a trop attendu près de la bouche d'égout et le vaisseau d'évacuation l'a oublié. Quand il a entendu le grondement des moteurs, c'était trop tard. Il est resté pour te guetter et le froid l'a tué. Une mort assez pénible, je t'en parle par expérience.

Je manque m'étrangler avec mon grog. Marika détourne la tête des volutes de parfum qui s'élèvent du flacon et murmure :

— Je crois deviner. Lui aussi est une personnalité multiple, n'est-ce pas ? Quel rôle joue-t-il ?

— Je ne l'ai jamais su avec précision, répond Falstaff. Enquêteur, policier privé, responsable de la sécurité, espion, fouille-merde. À vous de choisir.

— Un officiel ? intervient-je.

— Pas au sens strict du terme. Il n'a rien à voir avec les autorités administratives, il est au service de ceux qui possèdent les Villes. Les riches de Supérieure. Le Cartel...

— Ce qui inclut Monteori, bien entendu, coupe Marika.

La mimique de Falstaff est éloquente.

— Ils aiment bien les types dans son genre. Pas assez d'imagination pour être ambitieux, dangereux sans être une menace pour eux...

— Donnez-moi le temps de comprendre, soupire-je. Vorst cherche à me capturer. Hypothèse, il agit pour le compte de Monteori qui veut me voler mes œuvres. Marika ne semble pas l'intéresser.

— Tu oublies le filet sonique ! réplique-t-elle avec amertume. Mais continue, ne t'arrête pas aux détails.

— Je pensais qu'il voulait juste se débarrasser d'un témoin gênant. Tu crois qu'il y a autre chose ?

— Je n'en sais rien. J'ai le parfum triste, excuse-moi.

Je tente de rassembler mes pensées :

— Après son échec sur Nivôse, Vorst me retrouve ici. Comment ?

— De la même façon que je sais quelle bière t'offrir d'un échange à l'autre, glisse Falstaff. Il a un double dans chaque Ville. L'original est sur Supérieure, méfie-toi de lui. C'est le plus dangereux.

— Je vois. Il faut un barman dans chaque port, pour empêcher les voyageurs d'être trop dépaysés. Plus un policier, au cas où. Et à part ça ? Combien êtes-vous dans ce cas ?

— Je ne l'ai jamais su avec précision, répond Falstaff. Au moins trois.

— Qui est le troisième ? demande Marika.

— La troisième. C'est un secret qui ne m'appartient pas. Désolé.

Il prépare une tournée supplémentaire de grogs. Débouche un autre flacon pour Marika. Ses gestes ont une précision, une sérénité rassurante, qui éloignent les spectres menaçants du dehors. Un instant, je suis tenté de les oublier. Boire un dernier verre et rentrer chez moi, tout simplement. Regagner mon lit, attendre le saut annoncé par le

Bip. M'endormir, me réveiller ailleurs. Une chance de plus pour retrouver le corps de Marika, un peu de répit pour moi. Perspective de fuite. Rêve futile. Je soupire :

— Tout cela ne nous avance pas à grand-chose. Où que j'aille, Vorst me retrouvera. Je n'ai plus qu'à me réfugier auprès des autorités.

— Et moi ?

La voix de Marika. Calme. Une pointe d'inquiétude, à peine sensible, comme une fêlure. Son regard qui m'évite.

— Je ne parlerai pas de toi, c'est déjà assez compliqué, dis-je. Dès que la situation aura été clarifiée, nous pourrons continuer comme avant. Si tu veux bien.

— Tu sais ce qui va se produire ? (Elle fait des efforts pour se maîtriser mais n'y arrive pas bien.) On ne te croira pas. Ou bien, si on te croit, il se trouvera quelqu'un pour informer Vorst de ta démarche et tu disparaîtras. Discrètement. Personne ici ne s'en souciera. Les autorités locales n'ont aucun pouvoir.

— Je sais. Je ne pensais pas rester sur Deserade. Si mes souvenirs sont bons, j'ai toujours l'argent du pari que j'ai gagné sur Bayane. Assez pour un échange de courte durée. Je comptais me rendre sur Supérieure et frapper à la tête. Faire éclater le scandale. Comme preuve, je me servirai des éoliennes.

Je me frotte le cou, machinalement. La chaîne arrachée a laissé une meurtrissure douloureuse. Dès que possible, j'irai rechercher le cristal. Je pense savoir à peu près où il est tombé. Sinon, je peux toujours recréer l'équilibre de mémoire. Exercice fastidieux mais pas difficile, les paramètres de l'œuvre sont demeurés clairs dans mon esprit. Il ne restera plus qu'à trouver un commanditaire.

— Falstie, je crois que je tiens un gros truc. Vraiment gros... Les simulations prévoient un cycle de plusieurs années et je dois pouvoir raffiner au-delà. J'ai besoin d'un nom.

— L'œuvre de ta vie, c'est ça ? Tu es sûr de ton coup ?

J'interroge Marika du regard. C'est elle qui répond :

— Oui. Je suis Aléatrice, je m'y connais. C'est même meilleur qu'il ne le pense.

— Il y a de nombreuses galeries d'art sur Supérieure, réfléchit Falstaff, mais celles qui se consacrent aux équilibres sont paradoxalement assez rares. Je ne vois qu'une personne à t'indiquer : Tor Hannes, de la Hannes Galerie. Mais tu risques de patienter plusieurs jours avant d'obtenir un rendez-vous.

— Tant pis. J'espère que Vorst ne retrouvera pas ma piste trop vite, j'ai souvent rêvé de visiter les musées de Supérieure.

J'enserme Marika de mes bras. Falstaff, avec discrétion, se détourne tandis que j'approche ma bouche de son oreille de verre :

— Accompagne-moi. Je suis sûr que ton corps se trouve là-bas...

— Je vais essayer de t'arranger une entrevue avec Hannes, m'interrompt Falstie, penché sur le terminal du bar. Viens rentrer ton code d'identification.

Ça me fait un drôle d'effet de franchir l'anneau du comptoir pour pénétrer dans le saint des saints. L'orgue à bière, avec ses bouteilles mystérieuses aux étiquettes arrachées, est à portée de main. Je caresse du doigt les robinets brillants, admire la vue de la salle que l'on a depuis le poste de commande. Ici, au cœur des Étoiles Mortes, je suis une vigie qui veille tandis que la Ville dort. Etrange sensation, à laquelle il doit être trop facile de succomber. Avec une bourrade, je lance à Falstaff :

— Si tu as un problème, un jour, n'hésite pas à m'embaucher.

— Les ennuis, c'est bon pour les clients. Tape ton code !

Douché, je pianote en silence. Avant de quitter le cercle, je ressers Marika et essuie d'un revers de manche les gouttes de parfum qui souillent le comptoir. J'ai droit à un sourire en demi-teinte comme pourboire. Je lui rends la monnaie d'une moue complice et nous éclatons tous les deux de rire.

— Ouste ! grogne Falstie dans mon dos. Ne gêne pas le service... Tu as rendez-vous dans dix jours à la galerie, à neuf heures du matin. Apporte une simulation détaillée de ton chef-d'œuvre. Et, pour l'amour du ciel, tâche de réussir ton coup. Ma crédibilité est en jeu.

— J'ignorais que tu t'y connaissais en équilibres.

— Tu as déjà essayé de mélanger des bières ?

— Je vois ce que tu veux dire. Logiquement, je pourrais devenir un bon barman, non ?

— Pas avec tout ce que tu renverses..., ricane-t-il. Te fâche pas, on devient artiste mais on naît barman. C'est comme ça.

Marika secoue la tête.

— Méfiez-vous. Il n'est jamais aussi bon que quand il se trompe de rôle.

Sans répondre, je lui porte un toast muet. Falstie me ressert, impeccablement. Technique hors de ma portée. Ça va, j'ai compris.

Je commence à sentir le contrecoup de la poursuite et des grogs. Une fatigue insidieuse me gagne. Les ronflements d'Ombre ont un effet hypnotique certain. Par les carreaux de la porte pénètre une aube grise qui donne envie de se recoucher.

Je tapote le bois de mes doigts engourdis. Le rythme résonne dans mes phalanges et m'empêche de sombrer. Un motif simple, que je déroule sans fioritures ni variations. Pas la tête à ça. Juste envie de taper sur quelque chose pour ne pas m'endormir. Autour de moi, la salle s'éveille peu à peu. La pénombre se replie dans les coins, derrière les parois de chair parcheminée des boxes. Le jour rampe à nos pieds, glisse le long des jambes de Marika, illumine ses fesses et la naissance

de son dos. Inconsciente de cette lumière qui la rend encore plus nue, Marika songe, le visage appuyé sur ses poings.

Presque sans transition le rythme est devenu celui des éoliennes, joué à mi-tempo. J'aimerais trouver une mélodie qui aille avec, simple et trébuchante, une suite de notes qui n'irait nulle part. Qui tournerait en rond, comme moi. D'une Ville à l'autre.

Falstaff navigue entre les tables, à l'autre bout de la salle. Des bruits divers, tintement de métal, martèlement de bottes, nous parviennent de la rue. La ville sort du sommeil par étapes, un éveil paresseux de fauve gavé. Les premiers clients seront bientôt là, nous pourrons nous perdre dans la foule. Le corps de Marika a pris la teinte laiteuse des étangs, au matin. Les chromes de l'orgue à bière scintillent derrière ses yeux. Ombre dort toujours...

La porte, violemment poussée, heurte le mur avec un choc sourd. Un carreau dégringole dans une pluie d'aigus. Vorst entre en piétinant les débris. Je le regarde approcher sans réagir. Marika, dans un curieux réflexe de pudeur, croise les bras devant sa poitrine.

— Je paierai les dégâts, lance Vorst à Falstaff qui déboule du fond de la salle, le torchon haut brandi. Mes hommes sont énervés d'avoir couru derrière ces deux-là toute la nuit.

— Fous le camp, Vorst. Mon bar est territoire neutre.

Vorst hausse les épaules et se plante vers moi. La cape a disparu, remplacée par un collant plus fonctionnel, muni de poches à fermeture Éclair. Je lève mollement le bras, comme pour porter un toast.

— Tiens, un revenant ! Alors, il paraît qu'on a pris froid sur Nivôse ?

— La ferme ! grince-t-il en serrant les poings.

Falstaff le retient par le bras. Il se dégage d'une secousse mais n'achève pas son attaque. Je lui souris.

— Vous arrivez trop tard. J'ai décidé de demander asile ici. Finir mes jours dans un bar, le rêve pour un artiste, non ?

— Tu te crois dans une église ?

Il se tourne à demi vers ses hommes qui barrent la porte et crache :

— Vous deux, emmenez-le. Toi, occupe-toi de l'Ecto. Reste en dehors de ça, Falstaff, conseil d'ami.

— Pas question, je ne me tairai pas, lance Falstaff. Et tu ne peux pas te débarrasser de moi. Je peux contacter les autorités de n'importe quelle Ville avant même que tu sois sorti d'ici.

— N'importe quelle Ville, sauf celle-ci. J'ai tout mon temps. De toute façon, je veux juste le transférer ailleurs. Rien d'illégal, son Bip a sonné il y a déjà plusieurs heures et il est en situation irrégulière. Tout est prévu. Tu vois, je joue franc-jeu. Alors laisse tomber l'héroïsme !

— Je veux aller avec lui.

La voix de Marika, infiniment lasse, ses yeux qui ne regardent

personne et surtout pas moi. Falstie, ceinturé par mon vieil ami le mercenaire, qui baisse la tête d'impuissance. J'ai rarement vu une journée commencer aussi mal.

Je prends Ombre dans mes bras. Ses ronflements imperturbables ponctuent le silence. Avec un peu de chance, il ne s'apercevra de rien.

— J'en ai assez de cette Ville, soupiré-je. Autant en changer. Viens, Marika.

— L'Ecto reste ici.

— Oh, ça suffit ! Vous préférez une bataille rangée à coup de bouteilles, avec hurlements et blessures à la clé, ou une sortie discrète ? Laissez-la m'accompagner. Je veux pouvoir lui dire au revoir avant le saut.

Je me dirige vers la porte sans attendre la réponse. Après une hésitation, le mercenaire libère Falstaff et m'emboîte le pas.

— Surveille-la, lui ordonne Vorst, de mauvaise grâce. À la moindre alerte, sers-toi du filet sonique.

Vorst sort le premier sans un coup d'œil en arrière. Je le suis, Marika sur mes talons. Falstie nous regarde partir en frottant ses poignets engourdis et murmure :

— N'oublie pas ton rendez-vous...

Je hausse les épaules. C'est sans doute à cause de cet appel et de mon code qu'ils nous ont repérés. Ils doivent avoir un mouchard sur le réseau. J'aurais dû y penser.

Tor Hannes risque de m'attendre longtemps.

Les ruelles de Deserade sentent la cannelle et les beignets aux fruits. Nous passons devant des étals de pâtisserie équipés de braseros d'où montent des odeurs sucrées. Marika respire avidement et je réalise que je meurs de faim. J'aimerais me bourrer de gâteaux mais les hommes de Vorst nous serrent de trop près. Si je ralentis, on me bouscule pour me forcer à repartir. Je me contente de saliver.

La fatigue me ligote plus sûrement qu'une camisole. Je ne songe même plus à m'enfuir. Ombre a ouvert les yeux un instant et promené sur le décor un regard flou avant de se rendormir. J'admire la façon qu'ont les chats d'être lisses... Si cette réalité ne leur convient pas, ils se glissent dans une autre.

Le trajet m'est familier. Nous nous dirigeons vers mon appartement, à travers un labyrinthe de ruelles sombres où la nudité de Marika n'attire guère l'attention. Elle marche tête baissée, bras ballants. Pourquoi ne s'enfuit-elle pas ? Au milieu des passants, les sbires de Vorst ne peuvent utiliser le filet sonique. Nos yeux se croisent. Elle secoue la tête, imperceptiblement...

Vorst nous immobilise au pied de l'escalier de fer et envoie un de ses hommes en éclaireur jusqu'en haut de chez moi. Un espoir absurde

m'envahit mais le garde lui signifie par gestes que la voie est libre. Ils me forcent à monter. Je résiste à peine. La porte de l'appartement se referme sur moi avec un bruit sourd. Ombre tressaille et saute de mes bras sur le lit pour y reprendre sa sieste interrompue. Je vais m'asseoir près de lui et le caresse machinalement. Dors, petit chat. Dieu sait où tu te réveilleras.

Vorst inspecte le salon avant de renvoyer ses hommes. Il tend la main vers moi :

— Le Bip !

Je dégrafe mon manteau. Le lui tends. Il fouille les poches avec minutie et semble déçu de ne pas y trouver d'armes. La fatigue ajoute à l'irréalité de la situation. Nous ne jouons pas dans la même pièce, il y a eu une erreur quelque part.

Vorst pianote sur le Bip sans un mot. C'est surtout cela qui me trouble depuis notre arrestation. Ce silence, que je n'ose pas briser... La sonnerie d'alerte retentit. Saut imminent, H moins cinq minutes. Je me racle la gorge :

— Où va-t-on m'envoyer ?

— Tu as déjà joué à la marelle ? dit-il en me rendant le Bip. Eh bien tu vas traverser toutes les cases, jusqu'à l'Enfer.

— Qu'est-ce que je suis censé avoir fait pour mériter ça ?

Il a un rictus, vite réprimé.

— Je n'en sais rien. Je ne suis qu'une balle tirée vers toi. J'ai rebondi en me rapprochant jusqu'à ce que... Bang ! Mon rôle consiste à m'assurer qu'un échange a bien lieu. On m'a permis de choisir ton point d'arrivée. Détail que j'apprécie, nous avons des comptes à régler. Vous aurez intérêt à vous cramponner, ton chat et toi, le trajet risque de vous secouer.

— Et elle ?

Je désigne Marika de la tête.

— Les autorités s'en chargeront. Échanges non autorisés, racolage... Les motifs ne manquent pas.

— Ne t'inquiète pas pour moi, tente-t-elle de me rassurer. Tu sais que je suis intouchable. Ils seront bien obligés de chercher mon corps avant de m'emprisonner.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour te rejoindre, murmuré-je.

— Ça, ça m'étonnerait ! triomphe Vorst. Si tu reviens de là où je t'expédie, tu l'auras oubliée depuis longtemps.

La plainte du Bip. H moins une minute. Nous sursautons tous.

— Tu nous en veux de t'avoir laissé crever sur Nivôse, hein ? Quel effet ça fait de mourir de froid ? (La voix de Marika est dure, malgré la fatigue.) Si j'étais Closter, je te jouerais la Danse macabre. Sélection 145, Closter. 145, tu te souviens ?

Son ton se fait pressant. Je la regarde, une boule de tristesse au

fond de la gorge. Elle est si belle, ainsi, et je ne la reverrai jamais.

— Souviens-toi, Marika... J'ai effacé la Danse macabre des mémoires de l'appartement.

— Non ! hurle-t-elle. Et ton cristal qui a disparu...

Elle se relève d'un bond et, avant que Vorst n'ait pu l'en empêcher, se jette vers moi. J'ouvre les bras par réflexe pour l'accueillir et gonfle ma poitrine. Le décompte du Bip devient assourdissant. Une lanière sonique s'abat sur mon visage mais je n'ai pas le temps de crier.

Le monde entier bascule.

Ma tête est parcourue d'éclairs de douleur quand je me décide à ouvrir les yeux. Au moment où je me redresse, une alarme retentit et tout se déchire. Saut.

Longtemps après. Ailleurs. Je reprends conscience. Un bloc sous ma main. Le Bip. Qui explose. Saut.

Réveil. Le temps de penser Saut. Et l'univers m'écrase. Saut. Je voudrais... Saut.

Je lâche prise. Tombe.

Tombe.

1 CYCLE : Temps qui sépare la (re) naissance d'une œuvre de sa convergence, aussi appelé « durée de vie » de l'œuvre. Plus celle-ci est élevée, plus l'œuvre a de valeur.

2 CONVERGENCE : Instant où l'œuvre s'immobilise dans son état le plus abouti, qui est aussi celui de sa mort. Une œuvre immobile ne vaut plus rien. Séparer, par quelque moyen que ce soit, un artiste de ses créations revient donc, à terme, à détruire celles-ci.

AIGUE-MARINE

Simple Bambou,
Pourquoi es-tu si
Difficile à peindre ?

...La plupart des civilisations méditerranéennes ont eu leurs passeurs. Charon et sa barque chez les Grecs, le pilote du bateau des morts égyptien, l'arche des légendes babyloniennes... Nous, les gitans, étions déjà là. Notre propre tradition de passeur est au moins aussi ancienne. La différence, c'est que c'est nous qui dirigeons la barque, nous qui recevions l'obole à la fin de la traversée.

Ce n'est pas un hasard si Aigue-Marine occupe le sommet du triangle équilatéral dont la base est l'axe Aigues-Mortes – Les Saintes-Maries. Je prétends, moi, que le secret de son existence était connu des tribus, par transmission orale, depuis l'époque de l'atterrissage. Les grands mouvements de foule du passé, départs aux Croisades, pèlerinages aux Saintes-Maries, n'étaient qu'une façon de dissimuler d'autres embarquements plus secrets, vers l'espace.

— C'est une belle légende.

— Sans doute, si la mémoire de votre race ne va pas assez loin.

Guanadi : « *Contes pour un sceptique.* »

CHAPITRE PREMIER

Le bout de mes doigts trempe dans un liquide épais, glacé. Je retire ma main, la renifle. C'est bien ce que je pensais... Le pire saut de ma vie.

Le froid m'entaille la peau. À l'autre bout de la pièce, une toux grasse déchire le silence. Je tente de décoller des paupières trop lourdes. Obscurité. Comment savoir si j'ai bien ouvert les yeux ?

La toux reprend, à la façon d'un appel au secours. Je me redresse. Ombre est quelque part dans cette encre, en train de se noyer dans une mer de vomissures. Lumière ! J'ai beau crier, le terminal ne réagit pas. Je me laisse retomber. La couchette, dure sous les épaules. Stable. Partir de là, puis reconstruire tout le reste...

Une tête jaillit de ma poitrine. Des cheveux laiteux qui s'agitent. Un cou, des épaules de femme qui se fraient un passage hors de moi, des seins nus, vaguement lumineux. Je m'ouvre comme un cocon et mes bras se replient sur mon torse, impuissants à enrayer cette déchirure. Je hurle :

— Qui êtes-vous ?

J'ai réussi à ouvrir la fenêtre et à repousser les volets malgré la gangue de glace qui bloquait les charnières. J'aère, stoïquement, en dépit des bourrasques. Un crépuscule couleur de neige fondue envahit l'appartement. Je n'ose pas bouger. Une mare de déjections solidifiées par le gel, creusée des empreintes de mes pieds nus, me sépare de la couchette. Les fourmis nettoyeuses sont mortes, leurs cadavres enkystés dans des paillettes de givre jalonnent ma piste. Ni l'éclairage, ni le chauffage, ne fonctionnent. Des plis malsains déforment les murs d'où suinte une odeur douceâtre de décomposition. Comment a-t-on pu laisser les lieux se dégrader à ce point ?

La fille est prostrée près d'Ombre, qui tousse à s'en arracher les poumons. Elle n'a pas dit un mot depuis tout à l'heure. Juste deux ou trois sanglots secs, qui se sont taris très vite. Qu'est-ce que nous fichons ici tous les deux, une Astrale nue et moi, à peine plus habillé ? Quelle est cette ville ?

Je grelotte trop pour réfléchir correctement et Ombre a besoin

d'être soigné. Je verrouille la fenêtre, gagne la cuisine en contournant les vomissures. Pas le courage de nettoyer. Le placard à provisions est vide, hormis une poignée de sachets de thé et un flacon de parfum incongru que je flanque à la poubelle. Je récupère un peu d'eau glacée dans une casserole. Un reste d'énergie dans la batterie de la cuisinière suffit à l'attédir. L'odeur du thé qui infuse se répand et la pièce se réchauffe imperceptiblement. Mon estomac se noue. Depuis combien de temps n'ai-je pas mangé ?

Je frissonne. La penderie du salon n'abrite qu'une combinaison isotherme déchirée, hors d'usage. Je la mets quand même et boucle avec soin les crochets. C'est mieux que rien. J'enfile des chaussures montantes, sans chaussettes, et prends Ombre dans mes bras. Il a un mouvement de recul, très net, puis s'abandonne. Tu ne me reconnais pas, petit chat ? Tu dois être vraiment mal en point...

Je le porte dans la cuisine et verse la moitié du thé dans sa soucoupe. Il lape à grand bruit, avec des petites bulles de salive qui éclatent au creux de ses lèvres. L'Astrale se penche sur lui, le caresse à deux mains. Son poil se hérisse. Il cesse un instant de boire pour la regarder. Un ronron pitoyable sort de sa poitrine, il tousse. Se remet à laper. Elle continue de le câliner, les yeux obstinément baissés, et il abandonne. D'où vient cette complicité ? Trop de mystères, je n'aime pas ça.

— Comment vous appelez-vous ? lui dis-je.

— Marika.

Elle se mord les lèvres. Détourne la tête comme au regret d'avoir parlé.

— Je vais interroger le terminal dans la pièce à côté. Vous pouvez vous occuper de mon chat ? Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle acquiesce. Murmure :

— Demande-lui un résumé des jours précédents, Clos ter. Je t'en prie.

Je hoche la tête. J'avais prévu de le faire, de toute façon. Ce n'est qu'en pénétrant dans l'atelier que je réalise qu'elle m'a appelé par mon nom.

L'écran noir du terminal ressemble à l'ouverture d'un puits à sec. Il met si longtemps à s'éveiller que je le crois hors d'usage, puis un message tronqué s'inscrit en lettres à peine lisibles. Je tape une demande d'information. Le message vacille, remplacé par une phrase pâlie que je déchiffre avec peine :

... *Si l'on en croit les équations de Schrödinger, l'existence des chats ne peut être prouvée. Par conséquent...*

De rage, je griffe le clavier. Tout s'éteint. L'appartement entier est hors d'usage. Dans la cuisine, l'Astrale déchiffre sur mon visage ce qui vient de se produire et la lueur dans ses yeux disparaît. J'attends un

commentaire qui ne vient pas. Je hausse les épaules, son visage se ferme un peu plus.

Ombre, les pattes ramassées sous le ventre, a fini son thé. Je lui verse la moitié du mien et avale le reste.

— Il va falloir sortir d'ici..., dis-je.

— Pour aller où ?

— N'importe où, pourvu que ce soit chauffé. On avisera sur place.

— La Ville a été évacuée. Même les *Étoiles Mortes* sont fermées. Nous avons une toute petite chance de trouver quelqu'un à l'astroport mais j'en doute.

— Qu'est-ce que vous savez d'autre que j'ignore ? grommelé-je. Et d'abord, où sommes-nous ?

— Nivôse. Tu ne l'as pas reconnue, bien sûr...

Je repose ma tasse avec brutalité. Le choc résonne dans le silence comme une gifle.

— Je ne voudrais pas avoir l'air de m'énerver mais j'aimerais bien qu'on m'explique.

— Écoute, Closter, je viens de commettre la plus grosse bêtise de ma vie en t'accompagnant, alors fiche-moi la paix ! Tu n'es pas le seul à avoir des problèmes.

Je dois avoir l'air passablement abasourdi. Son regard s'adoucit.

— C'est une longue histoire, soupire-t-elle. Je n'ai pas envie de la raconter, surtout à toi. Sortons d'ici. Nous trouverons peut-être quelqu'un au chevet du cadavre. Au point où nous en sommes...

— Vous allez vous geler.

Elle secoue la tête et ses yeux s'embuent. Des larmes roulent le long de ses joues et s'évanouissent au contact de la table.

— Si j'avais gardé mon suaire, je n'aurais jamais eu le temps de me glisser en toi avant le saut, dit-elle entre deux sanglots. Je serais toujours là-bas, j'aurais une chance.

Je tends une main vers ses cheveux, maladroitement. Bute contre le vide de son visage. J'attends qu'elle se calme, en serrant Ombre contre moi pour me donner une contenance. De sa fourrure s'élève une fragrance bizarre, musquée, qui ramène des bouffées de souvenirs à la surface de mon esprit. Où ai-je bien pu sentir une telle odeur ?

L'Astrale s'essuie d'un revers de main. Se recompose courageusement une expression.

— Tu n'as pas du parfum ? renifle-t-elle.

Je récupère le flacon dans la poubelle avec une grimace d'excuse et le lui tends.

— Je crois que c'est tout ce qui me reste.

— Je ne peux pas le déboucher toute seule, tu sais.

— Désolé, je n'ai pas l'habitude...

Elle incline son visage au-dessus de l'ouverture. Respire. Secoue la

tête.

— Le froid l’a tué. Mauvais présage.

— Vous êtes toujours aussi déprimée ?

— Tu n’as encore rien vu. Attends d’avoir exploré la Ville, ou ce qu’il en reste !

Ombre éternue et recrache un peu de thé. Je l’installe à l’intérieur de ma combinaison, contre la peau. Il est brûlant.

— Fichons le camp d’ici ! dis-je en frissonnant. On discutera plus tard.

Au moment de franchir le seuil, elle hésite, s’immobilise.

— Ce sera sans doute une déception de plus, dit-elle très vite. Mais j’aimerais que tu mettes de la musique. N’importe laquelle.

— On n’a pas le temps. (Devant son air implorant, je hausse les épaules.) Oh, et puis comme vous voulez. Vous n’aurez qu’à rester pour l’écouter. Sélection sonore 1. En piste !

Du fond des entrailles de l’appartement monte un grincement de roue dentée. Une purée orchestrale, avec des violons étirés comme de la guimauve, jaillit des haut-parleurs. Les premières mesures de cet air de Mendelssohn qu’on joue à tous les mariages, passées à la moulinette d’un orgue de Barbarie. Nous fuyons dans l’escalier verglacé, poursuivis par la musique devenue folle.

La nuit s’abat sur nous tandis que nous finissons d’explorer l’astroport abandonné. Un sentiment d’irréalité s’est emparé de moi pendant que nous parcourions l’un après l’autre les bâtiments vides. Les vaisseaux sont partis, nous sommes seuls, naufragés sur une Ville déserte.

Les bourrelets de chair des portes sont hérissés de pointes de glace qui en barrent l’accès. Les ongles crissent sur le givre des murs. Nivôse frissonne parfois et le sol tremble. La plainte du vent ne s’interrompt jamais. Tout est trop brillant, trop froid. Exagéré.

J’ai gavé Ombre de sirop pour la toux découvert dans une armoire à pharmacie. Assommé, il dort, la fourrure poisseuse. Je songe sérieusement à regagner l’appartement pour en faire autant. Le transfert m’a vidé.

L’Astrale n’est pas de cet avis.

— Le froid nous tuera. Réagis, Closter, tu veux finir comme les *Étoiles Mortes* ?

Je frissonne à ce souvenir. À notre arrivée, le bar n’était plus qu’une horrible charogne. Les parois des boxes, distendues par les gaz de fermentation, s’étaient décomposées en entretenant leur propre chaleur interne. Les chromes de l’orgue à bière disparaissaient sous un amas de tissus boursoufflés, d’où suintait un épais liquide noirâtre à l’odeur épouvantable. Falstaff a dû abandonner le navire et sa

désertion me coûte plus que je ne l'aurais pensé. Je secoue la tête.

— Suis-moi ! lance-t-elle durement. Il ne reste plus qu'une chose à tenter : le contact direct avec Nivôse. Ça ne te rappelle rien ?

Elle me scrute avec une insistance gênante, puis se détourne. Une fois de plus, je l'ai déçue. Sans répondre, je lui emboîte le pas. Depuis notre réveil, je lui abandonne la direction des opérations. Le froid rend les certitudes indispensables et je n'en possède plus assez pour me réchauffer.

Je vacille derrière elle, l'esprit et le corps vide. Creux. La moindre pensée rebondit dans mon crâne et se cogne aux vitres comme un insecte. L'Astrale glisse à la surface de la neige et ses cheveux immatériels giflent mon visage. Étrange de songer que je n'ai aucun moyen de la retenir si elle s'en va.

J'ai froid aux pieds.

Ruelles, porches. Une place triangulaire où le décor devient onirique. Au milieu, béant, un trou noir dans la chair de la ville, aux bords ourlés de glace. Près de l'ouverture, un cadavre assis, avec un sourire figé par le froid. Je le désigne du doigt, sans oser m'approcher :

— Il est vrai ?

— Oui, c'est toi qui es faux. Secoue-toi, bon sang ! Tu es...

Je me bouche les oreilles, ferme les yeux, paupières serrées au maximum. Me mords les lèvres. Goût de métal. La douleur m'aide à vivre.

— Viens, soupire-t-elle avec douceur tout contre mon visage. On va descendre.

L'Astrale est la seule source de lumière du boyau qui nous enserre. La surface est loin derrière nous, à l'autre bout d'un labyrinthe humide et froid. Des gouttes tombent de la voûte, se faufilent dans mon cou ou éclaboussent mes joues. J'avance courbé, replié sur moi-même, en serrant contre moi Ombre qui vibre comme un moteur. Trajectoire de jouet mécanique, les pieds dans l'eau sale.

À un moment donné, des larmes se sont mêlées au reste. Leur goût salé poisse mes lèvres. J'ignore ce qui les a fait naître, ce qui les a tarées. Je ne contrôle plus rien. Sur les murs blêmes, ivoire et bleu, le moindre choc dessine des hématomes aux formes familières. Ombre s'étire et tousse, je le serre contre mon visage. L'or de ses yeux est terni.

— Arrête-toi ici... (La voix de l'Astrale, impatiente. J'obéis avec lassitude. Cette intimité forcée qui règne entre nous me trouble autant qu'elle me rassure.) Nous allons tenter de contacter Nivôse.

« Il faudra du sang, poursuit-elle. Deux ou trois gouttes suffiront, je suppose. On dirait un vieux rite de sorcellerie, c'est tellement...

absurde, dérisoire. »

— Désynchronisé. C'est le mot exact.

J'ignore pourquoi j'ai dit cela. Elle s'accroupit près de moi, tend la main vers Ombre, la retire.

— Closter, est-ce que le froid tue les sentiments, comme les parfums ? Est-ce que l'amour peut geler ?

— Je ne sais pas. Vous voulez que je m'entaille le doigt, pour le sang ?

— Je veux que tu m'embrasses. En fermant les yeux.

Elle penche son visage vers moi et sa bouche de verre s'ouvre, morsure insubstantielle. Paupières closes, je goûte l'air. Une tiédeur fugitive, le souffle d'une haleine qui s'évanouit. Un parfum sur mes lèvres, que ma langue recueille. J'ouvre les yeux, le plus tard possible. Elle n'est plus là.

— Je me suis glissée en toi...

La voix monte de ma poitrine comme une respiration, mêlée à la toux grasse d'Ombre. Je glisse mes doigts dans sa fourrure, descends lentement le long de l'échine, emprisonne les pattes arrière dans mes paumes. Tout près des griffes, une zone de peau nue, brûlante. Un souvenir remonte à la surface de mon esprit avec la violence d'un court-circuit. Une image, parfaitement nette : Marika, en face de moi, à qui je raconte la litière de protoplasme dévoreuse de chat. C'était... avant. La vision s'évanouit en laissant une rémanence douloureuse.

— Marika, je me souviens de toi. Je te connais !

— Je le sais, idiot ! C'est pour ça que je t'ai embrassé.

Mon torse vibre en harmonie avec sa voix. Tant de questions, un poids énorme d'interrogations qui s'accumulent et je suis si fatigué... *Tu es en train de jongler avec les morceaux de toi-même*, murmure Marika, *tu risques de tout éparpiller. Allonge-toi. Nous allons rencontrer quelqu'un qui se souvient de nous deux.*

Des tiges couronnées de dents jaillissent sous mes doigts. Souffrance aiguë, trop vite dissipée. La toux d'Ombre, interminable, m'accompagne dans ma chute, le long d'un puits de velours et de glace.

Au ralenti.

Des portes. De lourds vantaux qui s'écartent en grinçant et se referment derrière moi. Des tentures qu'une main invisible replie à mon approche, des battants qui coulissent dans un silence huilé et se remettent en place avec un bruit sec. Des coffres-forts gigognes aux minuscules molettes, d'immenses bigorneaux à l'intérieur desquels je me faufile après avoir déchiré l'opercule. Un trajet fastidieux, et toujours de nouvelles portes.

Je me roule en boule. Ombre n'est plus au creux de mes bras et sa

chaleur me manque. Qui d'autre m'apprendra à retomber sur mes pieds ?

Des particules de feu pâle dansent devant mes yeux et je souffle pour les disperser. L'obscurité revient, apaisante.

— *Il ne reste plus grand-chose de lui...* (Une voix, comme une abeille.)

— Qui sont les voleurs ?

— *Garde tes questions, Aléatrice.*

— Il a besoin de toi.

— *Je l'aime tel qu'il est. Vide. Je peux le remplir comme je veux.*

Les mots se heurtent autour de moi tandis que je m'efforce d'en déchiffrer le sens. L'urgence dans la voix de Marika réveille de vieilles émotions. Les larves qui dormaient sous les pierres de ma mémoire se mettent à grouiller.

— *Je suis en train de mourir. Le sais-tu ?*

— J'ai vu les signes. Lui aussi. Il a pleuré sur toi.

— *Les hommes sont partis. Ils ont choisi le chemin le plus long pour me fuir, comme si mon agonie était contagieuse. Je ne veux pas crever seule.*

— Pas lui. Je te l'ai dit, il a pleuré sur toi. Redonne-lui au moins le souvenir de ses larmes.

— *Je ne t'écoute pas...*

Le silence, comme une chute de neige. Les voix se sont tues et leur absence me terrifie. J'ai peur de ne jamais m'arrêter de tomber, peur que rien ne se termine. Peur de ce trou noir dans ma tête qui a mangé mes larmes.

— Marika ?

Son nom hurlé rebondit sur le verre. Elle est agenouillée près de moi, sous la voûte de chair bleuie d'où pendent des sécrétions gelées.

— J'ai échoué. Elle ne veut rien te rendre.

— De qui parles-tu ?

J'ai fermé les yeux pour avoir moins froid. Un rire sauvage blesse mes oreilles.

— Tu l'entends ? Nivôse, vieille folle, tu as compris ce qu'il vient de dire ? Il ne sait même plus qui tu es !

De nouveau, la douleur dans mes paumes et mon corps en chute libre. L'Astrale ne m'a pas quitté. Je sens sa chaleur qui rayonne contre ma poitrine. J'ouvre les bras. Nous fusionnons. J'abrite la dernière étoile, je n'aurai plus jamais froid. Autour de nous, les frontières du vide s'écartent, nous dérivons dans l'espace glacé des cauchemars de la ville. Des météores nous frôlent et tentent de nous séparer...

— Cesse ce jeu, Nivôse ! se moque Marika. Tu gaspilles tes forces pour rien.

Curieux. Je ne l'imaginai pas capable de cruauté. Cette découverte s'ajoute aux autres pour former un portrait fascinant, tout en couleurs fauves et crues. Pas de demi-teintes. Elle est trop vraie, ça fait mal. J'aimerais la rêver pour l'adoucir un peu.

— *Négociations...*

— Ah non ! (Marika rit de nouveau et je l'accompagne, sans savoir pourquoi.) Il n'y aura ni discussion, ni marchandage. Il t'a oubliée. Tel quel, il ne te sert à rien. S'il meurt ici, ce sera en prononçant mon nom, j'y veillerai. Les échos de sa voix rebondiront dans tes nerfs jusqu'à ce que tu pourrisses.

— *Je suis fatiguée. Je ressens de la souffrance en provenance de ma périphérie.*

— Ce sont tes bâtiments qui se déchirent. Veux-tu que je te décrive ce que sera ta mort ?

— Non ! ai-je crié.

L'Astrale a jailli de mon torse et m'a longuement regardé. J'ai voulu lui parler, m'expliquer. Elle a posé un doigt sur ses lèvres décolorées et s'est penchée pour m'embrasser la joue. Depuis, nous dérivons, accrochés l'un à l'autre comme deux satellites jumeaux, face claire, face sombre. Nivôse s'est retirée hors d'atteinte.

— Je suis heureuse d'être seule avec toi, murmure l'Astrale à mon oreille.

J'émerge d'un sommeil morne, la bouche emplie de sable. L'horizon manque toujours. Nous sommes réduits à l'essentiel.

— Que va-t-il se passer ? demandé-je.

— Tu sais te mettre en hibernation ?

Je réfléchis. Hibernation ? Je ne crois pas. Je secoue la tête.

— Alors laisse-moi t'embrasser. Nivôse finira bien par en avoir assez.

— Elle ne t'aime pas.

— Peut-être, mais elle me comprend. Toi, elle t'aime sans te comprendre. Tu crois que c'est mieux ?

Elle enfouit avec lenteur son visage dans le mien. Je me force à garder les yeux ouverts. Je plonge sous l'eau de sa peau. Le rythme lancinant du cœur de la Ville bourdonne à mes oreilles, à la limite de l'infrason. Drôles de circonstances pour un baiser. Quand nos lèvres se mélangent, je retiens ma respiration, de peur de la faire exploser comme une bulle de savon.

Elle se redresse, secoue sa chevelure de verre. Je reprends mon souffle.

— Nivôse finira par céder. Pour l'instant, elle pèse le pour et le contre, en attendant son heure. Les Villes rêvent plus lentement que nous, ce qui les rend difficiles à manipuler, mais elle n'a pas le choix et elle le sait.

— Que lui réclames-tu de si précieux ?

— Toi. (Un silence.) Tout un pan de ta vie qu'on t'a volé et dont elle conserve une copie privée.

— Ce n'est pas vraiment une réponse...

— Désolée, tu t'en contenteras. Pour les explications, je suis en rupture de stock.

— Pas grave, j'aime bien ce rêve.

Je m'étire avec satisfaction. Tomber est plutôt agréable, finalement, tant qu'on ne voit pas le sol. Il faut toujours se réveiller avant la chute, paraît-il. En cas d'urgence, briser la glace et passer de l'autre côté en faisant gaffe aux éclats. La réalité coupe comme du verre.

— Est-ce que ça va durer longtemps ?

— Ça dépend. (Elle soupire, et l'effet sur ses seins mérite d'être vu.) Imagine-toi qu'à des milliards de kilomètres, des gens sautent d'une planète à l'autre, dans des Villes qui sentent la pluie ou les beignets. Ici, nous sommes tout au fond de la poche de l'imperméable de Dieu. Alors on patiente sans bouger. Compris ?

— Compris. Mais est-ce que ça va durer longtemps ?

— Peu d'idées, mais fixes... D'accord, on va tenter d'accélérer les choses. Je te propose un jeu : tu comptes à voix basse, sans t'arrêter. Tous les multiples de sept, tu prononces mon nom à haute voix. Tous les multiples de dix, tu m'embrasses...

— Quand j'arrive à soixante-dix, qu'est-ce que je fais ?

— Ne m'interromps pas. Tous les multiples de soixante-dix, tu hurles « J'aime Marika ». Avec conviction.

— C'est idiot comme jeu.

— Peut-être.

Elle détourne la tête. Je l'ai blessée, une fois de plus. Sans réfléchir, je commence à égrener des chiffres. À dix, je ferme les yeux et tends les lèvres. Impossible de savoir si elle m'a pardonné. Je reprends : onze, douze, treize, Marika...

Elle sourit, sans joie.

— On va bien voir si Nivôse veut jouer avec nous.

À mille, je recommence à zéro. La boucle se referme un certain nombre de fois. J'ai la gorge sèche. Marika m'encourage d'un murmure apaisant et dessine le long de ma joue des caresses lumineuses, presque aussi douces que des vraies. Je ne hurle plus mes mots d'amour, je les glisse à son oreille et cela devient de plus en plus facile à chaque fois. Il m'arrive de tricher, de prononcer son nom plusieurs fois de suite avant que ma voix ne se casse.

Une vibration sourde nous enveloppe. Je poursuis ma litanie de chiffres et de baisers, hypnotisé par les brumes dorées des yeux de l'Astrale dans lesquelles je me noie, rituellement, une fois sur dix. La

vibration s'amplifie. Marika pose un doigt sur ses lèvres.

— Nivôse a bougé, tu ne sens pas ? Continue.

Je saute des nombres pour l'embrasser plus souvent. Elle se dégage, lève les bras pour faire jaillir ses seins.

— Tu peux aussi me caresser là, ou là... Inutile de compter.

Déjà vu douloureux. Mes mains retombent, se crispent sur des draps imaginaires. Un frisson me paralyse. À l'horizon de mon esprit, la Ville se lève et la pulsation qui l'anime s'accorde à la mienne. L'Astrale s'effiloche, perd de sa transparence. Des traînées laiteuses l'habillent de haillons. Elle s'éloigne, emportée par la lame de fond qui me déchire avec précision. La rupture est calme, interminable. Belle comme une cicatrice en train de naître, précédant la douleur.

Dans un sursaut, l'Astrale tend les bras vers moi et me hale au bout de câbles invisibles. Les scalpels de la Ville me clouent. Bataille confuse dont je suis le centre et l'objet.

— Partagez-moi, j'ai trop mal !

Mon cri a résonné longtemps. Jusqu'au black-out.

Ombre, gigantesque, me piétine le visage en me chatouillant de sa queue. J'enfouis mon nez dans la fourrure, frotte ma joue contre ses flancs qui vibrent.

La vie est un chat qui ronronne.

J'éternue, me redresse, rit. Cherche Marika des yeux. Sa silhouette emportée par la tempête surgit de ma mémoire avec netteté.

— Nivôse, où est l'Astrale ?

Tous ces souvenirs bien rangés ! Ma vie dans une armoire aux multiples tiroirs, en piles bien pliées comme des mouchoirs. Une existence sous verre, avec le minimum d'encombrement. Méthodiquement, j'arrache les étiquettes et éparpille le tout. Je commence à me sentir mieux au milieu du désordre.

Ombre retrouve le chemin de mon épaule avec désinvolture. Nous avons des années de vie commune à nous partager. Je le salue gravement, l'œil embué. Coup de patte très doux. Tu m'as manqué, petit chat, même si je l'ignorais.

La chair du sol véhicule des messages complexes. Je tape du pied.

— Nivôse, je t'ai posé une question...

Un éclair bref. Marika est là. Pensive. Elle ne me regarde pas. Je m'approche en silence.

— On s'est déjà vu quelque part, non ?

Ma voix qui se casse au milieu, ses larmes, les miennes. Ombre, au bout de mes bras, nous sert de trait d'union.

— Si tu ne m'avais pas réclamée, elle m'aurait gardée.

— Je sais. Les promesses ne sont pas toujours tenues... Mais ne sois pas trop dure avec elle. Elle a guéri Ombre.

— Et toi ?

— J'ai quelques années de plus. Et les éoliennes sont là. (Mes doigts suivent le parcours de sa joue.) Toi aussi, tu es là. Avant et après. Ça ne laisse pas beaucoup de place pour le reste.

— Quel a été le prix ?

— Sa vie. Je me suis engagé à la sauver. Enfin, disons que le souvenir du marché a été livré avec les autres. Je n'ai pas l'impression d'avoir été en position de discuter.

— La sauver ! Tu comptes la serrer contre toi jusqu'à ce qu'elle se réchauffe ? Où est-elle ?

— Hors d'atteinte. Elle s'est réfugiée au centre. C'est difficile à expliquer. Tu peux la traiter de tous les noms, si tu veux. Elle ne nous entend plus.

— Donc, nous sommes coincés ici.

— Pas du tout. Regarde !

J'effleure de la paume la chair inerte du sol, suivant le rythme convenu. Une lueur diffuse s'élève des parois. Je me dirige vers un passage qui s'éclaire à mon approche. Marika reste immobile.

— Tu viens ?

— Qui parle ? Toi, ou Nivôse ?

Sa voix est glacée. Je secoue la tête.

— Elle n'est plus là. J'ai reçu l'ensemble des codes qui contrôlent les Villes en échange de l'assistance que je lui dois. Elle a tout fait pour m'aider. Tu peux comprendre ça, non ?

— Je ne sais pas. (Elle ne bouge toujours pas.) Tu as changé. Je ne suis pas sûre que c'était ce que je voulais.

— Toi aussi, tu me préférerais quand j'étais vide ?

Ombre plante ses griffes tout contre ma jugulaire. Coup de semonce. Il n'aime pas que je crie et son attitude n'est pas neutre. Marika glisse près de moi sans un mot. La main que je tends vers elle est avalée puis rejetée par sa lumière. Je soupire et me mets en marche à sa suite. Nous remontons vers la surface comme deux étrangers. Au bout de cinq minutes, je n'y tiens plus. J'explose :

— Marika, tu m'énerves. Ce n'est sûrement pas le bon moment pour te dire ça mais je t'aime !

Je répète deux ou trois fois « Je t'aime » en direction de son dos qui s'éloigne. La saveur des mots est différente, plus profonde, plus mûre. Marika fait brutalement volte-face.

— Tu aurais pu commencer par là.

— Et gâcher une bonne dispute ? Je suis amoureux de toi, ça ne me rend pas plus adroit.

— Tu pourrais faire un effort. Cesser de me parler d'elle, par exemple.

— Marika, tu ne peux pas être jalouse de plusieurs millions de

tonnes de... *viande* réparties sur cent kilomètres carrés ?

— J'ai horreur de partager.

— Et moi j'en ai assez de vivre dans les interstices que les autres me laissent !

— Tu es injuste.

— Est-ce que tu risques de me détester ?

Elle secoue la tête, un pli d'ironie au coin de la bouche.

— Ce n'est pas le problème et tu le sais.

Je dérape dans une flaque d'eau glacée et jure avec force en secouant mes chaussures. Le rire de Marika manque de discrétion.

— Ne te moque pas, grogné-je. Je suis gelé.

— Je n'y peux rien, c'est trop drôle. Tu marches comme on se bat, le corps tendu, les hanches en avant, tu dances sur ton propre rythme, tu es un pilote dans la ville et soudain... Plouf ! La réalité se charge de toi.

Elle se rapproche, tend la main, paume en l'air.

— J'aime que tu sois maladroit. Surtout à présent. Ça me rassure pour la suite.

— Je ne comprends pas.

— Si ça ne s'arrange pas, fais-en un style... On arrête ?

— On arrête. Traité de paix avec réunification des territoires. Je t'emmène.

Nos corps s'unissent. Le labyrinthe balisé nous ramène à la surface par le plus court chemin. Je siffle un air que j'improvise au fur et à mesure et le saxophone de Christ s'y superpose en douceur, à l'arrière de mon crâne. Ombre ronronne, tout est pour le mieux.

— Quand j'étais toute petite (la voix de Marika, pensive, se faufile jusqu'à mon oreille) mon père m'a accompagnée pour voir les jouets dans un grand magasin souterrain. Juste avant la fermeture, le courant a été coupé. Plus rien ne fonctionnait, ni les ascenseurs, ni les néons, rien. Il y a eu un début de panique, tout le monde a couru vers l'escalier de secours. Mon père m'a tirée dans un coin pour qu'on ne me bouscule pas.

« Je ne me souviens pas d'avoir eu peur. Près de moi, sur un présentoir, les yeux des poupées à piles brillaient. Rien d'autre n'était visible. J'avais envie de les toucher mais je n'osais pas. Mon père a dû deviner ce que je voulais. Il m'en a fourré une dans les bras et nous sommes partis vers l'escalier. Nous étions les derniers.

« Il m'a portée pendant presque tout le trajet, en sifflotant. Je me revois, la tête appuyée contre son épaule, en train de regarder défiler les marches à l'envers. C'est un de mes souvenirs préférés, cette montée dans la pénombre des veilleuses de secours, ballottée dans les bras de mon père tandis que l'escalier s'éloignait derrière nous comme une mer. Tu comprends ? »

— Je pense, oui. Ne t'inquiète pas, petite fille, on rentre chez nous...

Sous le couvercle des nuages lourds et gras, l'obscurité est quasi totale. La neige, couleur de cendre, crisse sous mes bottines. Le long des rues vides des plaques de glace s'ouvrent comme des puits noirs, voleurs de reflets. J'étoile leur surface à coups de talons.

— Sept ans de malheur..., murmure Marika.

— Je croyais que tu étais de mon côté ?

— Je n'y peux rien, la nuit, c'est fait pour blesser. Prends-moi comme je suis.

Je grimace. Chaque coup porte, nous sommes à vif. Les yeux dorés d'Ombre plongent fugitivement dans les miens, je hausse les épaules pour conjurer le sort. Je ne suis pas superstitieux, dommage.

Marika m'inquiète. Ses silences ont l'épaisseur du froid.

— Nous allons nous en tirer, dis-je pour la rassurer.

— Qui, nous ? Toi et Nivôse ?

— Nous tous. Nos destins sont liés. Ton corps d'Aléatrice égaré, ma mémoire volée, Ombre que les odeurs des Villes rendent fou, Nivôse qu'on laisse crever... Chacun de nous a inventé une nouvelle façon d'être seul.

— Tu sais que toute association de solitaires est limitée à un seul membre ? Sinon, ceux-ci cesseraient d'être solitaires et ne pourraient plus appartenir à l'association. Sauf que..., ajoute-t-elle après un silence, il leur suffit de démissionner pour redevenir éligibles. Tu vois le problème ?

— Je n'ai jamais dit que ce serait simple.

J'évite la rue qui monte vers mon appartement et choisis une venelle tortueuse, poudrée de flocons luisants. Grâce aux pouvoirs conférés par la fusion avec Nivôse, je vois se dessiner les itinéraires potentiels comme des tapis déroulés sous mes pas. La ville bruisse de trajectoires entrecroisées. J'ai oublié comment m'y perdre et je sais que le prix à payer sera lourd, très lourd. La mélancolie surgira à l'improviste, plus tard. L'usure du plaisir. Inévitable quand le hasard est mort.

Marika, indifférente, poursuit à mi-voix un monologue haché, mélange de récriminations et de plans absurdes qui l'empêchent de parler d'elle. De la fourrure d'Ombre monte une odeur indéfinissable. Sous mes pas, Nivôse est avachie, spongieuse. Ses bâtiments ont commencé à s'affaïsser.

— Tu es sûr que c'est le bon chemin ? interroge Marika d'une voix lasse.

— Notre destination a changé. (Je lui souris brièvement.) Je t'emmène dans un endroit où tu n'as jamais mis les pieds.

— Les toilettes publiques pour hommes ?

Devant ma surprise, elle a une moue.

— Il m'arrive de réfléchir, moi aussi. Si nous repassons par l'appartement, nous serons trop vite repérés. Ailleurs, un saut imprévu déclencherait des alarmes à n'en plus finir. Le choix est donc limité.

— Pas tant que cela. Il y a aussi les toilettes pour dames.

Nous coupons une avenue bordée de congères où le vent souffle sans entraves. Je resserre inutilement le col de ma combinaison déchirée. La silhouette nue de Marika vacille, j'ai peur de la voir s'éparpiller. De mes doigts gourds, j'effleure son épaule. Elle frissonne, comme si je l'avais touchée. Je glisse jusqu'à ses reins, laisse ma main s'enfoncer dans les remous translucides de son ventre. J'ai l'impression d'avoir moins froid.

— Nous serons bientôt sur Supérieure, dis-je à haute voix pour couvrir la plainte du vent. C'est la fin du printemps, les pluies ont lavé les rues et l'air sent le propre. Nous irons chercher ton corps...

— Il n'est pas là-bas, me coupe-t-elle.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Nivôse me l'a dit. Oh, je vérifierai, mais pour les mauvaises nouvelles j'ai tendance à lui faire confiance.

— Vous avez eu des conversations privées derrière mon dos ?

Elle s'écarte de moi, geste imperceptible qui tranche les fils que je m'efforçais de renouer. Je me mords les lèvres.

— Nous avons marchandé. Avec toi comme enjeu, si tu veux savoir.

— On n'en finit pas de démêler les sous-entendus. (Je soupire.)
Cartes sur table ?

— Si tu veux...

Elle resserre les bras autour de ses épaules nues, geste machinal qui la rend encore plus vulnérable.

— Souviens-toi : lorsque je t'ai conduit près d'elle la première fois, pour échapper à Vorst, vous avez fusionné. Quelque chose s'est produit, j'ignore quoi. (Elle me ferme la bouche d'un geste.) Je ne veux pas le savoir. Ce n'était pas seulement agréable pour elle mais aussi, dans un certain sens, vital. Elle y a vu une possibilité d'action et c'est pour cela qu'elle t'a aidé. Tu as de l'importance à ses yeux.

« Ne t'illusionne pas, ajoute-t-elle durement. Elle joue pour sa survie. S'il le faut, elle n'hésitera pas à tricher. »

— Quel rapport avec ton corps ?

— Je crois qu'elle sait où il est.

Son pas s'accélère et je dois me hâter pour demeurer à sa hauteur. Les rafales de vent coupant arrachent les mots de ses lèvres et les dispersent aussitôt prononcés. *Rien de ce qui est dit ici n'est durable*, ai-je le temps de songer, *la rue elle-même est trop glissante*.

— Je ne lui sers plus à rien, poursuit Marika. Elle a senti mon

hostilité, elle sait que je risque d'être un obstacle à ses projets. Elle garde mon corps en otage pour me neutraliser, en attendant de se débarrasser de moi.

— Je ne lui en laisserai pas l'occasion.

— Avec Nivôse, le jeu est truqué. Si nous devions nous battre pour toi, c'est elle qui gagnerait. Question de présence, de poids.

— Doucement, j'ai promis de la sauver, pas de l'épouser.

Sa bouche tremble. Je me penche pour l'embrasser, à l'abri d'un porche hérissé de chair de poule. Les moustaches d'Ombre frémissent tandis qu'il frotte sa tête contre nos visages mêlés.

— Etrange comme tout se ramène à cette Ville, murmuré-je au creux de l'oreille de Marika. Tous les fils de l'histoire semblent converger vers elle...

— C'est une voleuse ! Elle sait depuis longtemps qu'elle va mourir et agit en conséquence.

— Elle a guéri Ombre, m'obstiné-je.

— Uniquement pour qu'il puisse se souvenir de toi. Chaque saut t'effaçait un peu plus de sa mémoire, il aurait fini par ne plus te reconnaître.

— Tu entends ça, petit chat ? dis-je en le soulevant.

Je passe la main dans sa fourrure fuligineuse, gratte le menton triangulaire, remonte le long des côtes saillantes et emprisonne les pattes arrières dans ma paume. Un fin duvet recouvre par plaques la peau nue. *On dirait que ça repousse. C'est de bon augure.*

Je referme sur lui l'échancrure de la combinaison. Marika me jette un regard sans expression et se détourne. Notre danse n'est faite que de faux pas.

— Il va falloir te trouver un suaire, réfléchis-je. Tu ressembles à un poster érotique pour bonshommes de neige.

— Tu crois que c'est le moment de penser à ça ?

— Justement. Nous sommes arrivés.

Pause devant le bâtiment arrondi. Deux ouvertures ovales, symétriques, lui donnent l'allure d'un crâne à demi enterré. La chair blême luit sinistrement. Ce n'est pas effrayant, tout juste triste. À l'intérieur, des urinoirs hérissés de glaçons saillent le long des parois. Marika se glisse à ma suite dans le bloc de nettoyage qui a l'avantage de fermer à clé. Je m'accroupis à même le sol glacé, pose les paumes à plat sur la surface grumeleuse qui s'anime sous mes doigts. La petite pièce se réchauffe.

— Nous pouvons sauter quand tu veux, dis-je en m'étirant.

— Avec qui aura lieu l'échange ?

— Personne. (Je souris.) N'importe quelle matière organique fera l'affaire. Ne m'oblige pas à entrer dans les détails.

Elle hoche la tête, l'air peu convaincue. Je poursuis :

— Ça vaut sans doute mieux que d'obliger un passant innocent à se retrouver ici. Tu imagines le choc ? Et ça manquerait de discrétion.

— Alors, les doublures comme toi qui servent de contrepoids pour l'échange sont inutiles ?

— Il y a sans doute longtemps que les propriétaires le savent, admetts-je. Mais le fait de nous utiliser flatte leur vanité. En contrepartie, cela permet à certains d'entre nous de voyager. C'est assez ambigu comme rôle, je sais.

— Vous êtes des soupapes de sûreté, laisse-t-elle tomber d'une voix lente. L'éléphant croit que le cornac est heureux, mais le cornac est trop près du palanquin du rajah et il connaît l'envie. Le jour où les millions de sans-abri de Vieille Terre se révolteront, tu seras aux premières loges.

— Peut-être, mais ce n'est pas le moment d'en discuter. Ombre et moi crevons de faim. On en reparle une fois arrivés sur Supérieure, d'accord ?

Elle s'agenouille près de moi, ferme les yeux.

— Je suis prête.

— Ne m'oblige pas à demander, soupire-je. Nous avons toujours sauté imbriqués l'un dans l'autre.

— La trêve est fragile, Closter. Je ne veux pas courir de risques. Si Nivôse a encombré ta mémoire de ses déjections, je ne le supporterai pas.

— Il faut me regarder de l'intérieur. (J'ouvre les bras.) Viens.

Elle hésite, vacille au bord de ma peau. Cède. Un sentiment de complétude m'envahit. La Ville, docile, se love sous mes paumes. J'installe Ombre au creux de mes cuisses, poids de chair tiède, vibrante. Une succession d'images traverse ma tête : Ombre, chaton joueur, gros comme mon poing. Le même, trop vite grandi, courant maladroitement sur le sol carrelé de la maison de Guanadi. À l'entrée de la chambre d'amis, à même le sol, était posé un miroir grossissant. Chaque fois qu'Ombre déboulait dans la pièce, son reflet lui sautait à la figure. Il freinait de son mieux, toutes griffes dehors, dérapait sur le carrelage lisse. La glissade s'achevait contre le pied du lit de fer, où il s'assommait à moitié. Un jour, à petits pas, il avait affronté le miroir sans détourner les yeux. Puis, d'un coup de patte dédaigneux, il l'avait fait basculer...

Par contraste, mes souvenirs de Marika sont plats, sans vie. Presque ennuyeux. Je les regarde défiler avec l'impression de feuilleter l'album de photos de quelqu'un d'autre. Lentement, la vérité se fait jour en moi : ma mémoire a été trafiquée, des creux marquent l'emplacement des sentiments effacés. Une pauvre ruse de Nivôse. Pitoyable. Un élan de compassion m'envahit et je...

Stop ! Je serre les poings, m'oblige à lutter contre ce réflexe qui me pousse à la plaindre. Un autre piège, dissimulé sous le premier. Beaucoup plus dangereux, et ce n'est peut-être pas fini. Mon amour pour Marika doit être déminé. J'avance prudemment au milieu des chausse-trappes qui parsèment mon esprit. Les verrous sautent, l'un après l'autre. Tout se remettra en place avec le temps. Les souvenirs, ça se fabrique au jour le jour. Ça s'anticipe.

Je murmure le nom de Marika avec tendresse. Elle passe la tête hors de mon torse, m'envoie un baiser silencieux. Je savoure la montée de l'équilibre subtil que nous sommes devenus avant de crispier les doigts et de donner le signal.

Saut.

... Regardez ces équilibres. Au-delà de leurs qualités esthétiques, que nous apprennent-ils ? Quel message se dissimule dans la précision de leur mécanisme, dans l'inéluctabilité de leur convergence ?

Enthousiasme ? Non. Courage ? Pas davantage. La patience, voilà ce qu'ils nous enseignent. Les équilibres sont les reflets de notre monde, tel que nous le voyons, tel que nous souhaiterions peut-être le transformer... Illusion.

Écoutez le message que nous murmurent ces chefs-d'œuvre. Ils nous parlent de la durée. Ils disent : « Résigne-toi. Les cycles se succèdent, l'illusion du mouvement est partout mais rien ne change jamais vraiment. Tout désir de bouleversement est vain et inutile. »

Et en cela, plus peut-être que tout autre artiste avant lui, Montecori excelle.

Discours du Président Nosone, à l'occasion de l'inauguration du Musée de Supérieure. (Diffusion autorisée).

*

**

Culbutez les murailles pour les faire jouir !

Graffiti d'Aigue-Marine, Vieille Terre

CHAPITRE II

L'échange s'étire avec une lenteur qui envahit tout. Le temps, l'espace, se déplient. Je ne souffre pas, je me perds un peu. Dans les interstices de mon corps tournoient des étoiles vagabondes.

À l'intérieur du chaos surgit un tigre de fumée. Des yeux immenses, fontaines d'or et d'émeraude mêlées, un regard qui déchire les apparences. Ombre... Il se glisse entre les constellations comme entre les bibelots d'une cheminée. Un clin d'œil, signe secret de reconnaissance, et il passe. Trajectoire de chat, parfaite.

À mes pieds, Nivôse s'amenuise. Supérieure n'est pas encore en vue.

Marika se déploie autour de moi comme une Ville idéale, sillonnée de passants lumineux. Je la survole, déchiffre les idéogrammes de ses rues, soulève les couvercles de ses dômes pour les vider de leurs secrets. Elle se dérobe parfois, et parfois se soumet. Elle est si vaste... Lorsqu'elle décide de s'enfuir à la suite d'Ombre, comment pourrais-je la retenir ?

Je reste seul, dans le silence des météores. Nivôse, à l'extrémité d'un fil sans épaisseur, se réduit à un point. Supérieure est... possible, sans plus. Virtuelle. Je suis maître de mes choix. Les vingt-sept Villes tissent une toile entre les mondes, un équilibre sans cesse sur le point de converger. Un tourbillon me propulse à l'intérieur de cette œuvre vivante à la beauté incroyable, le pouls de l'univers bat sous mes doigts. Je retiens mon souffle...

L'émerveillement, à pleins poumons. Un sanglot de joie qui menace de ne pas s'arrêter, comme si j'avais englouti une dose létale de bonheur. Je ne peux pas tout avaler, pourtant j'essaie, je dévore ces sensations trop riches sans parvenir à me rassasier.

Jusqu'à ce que l'instant passe et laisse une trace indélébile.

Etourdi, je flotte en retrait. Le trop-plein se déverse en larmes tièdes dont le souvenir, plus tard, me fera frissonner de plaisir. La réalité s'impose peu à peu à moi dans un déshabillage doux, insistant, entrecoupé de spasmes. Et cela dure longtemps.

— *Observe et accueille*, murmure une voix à mon oreille.

L'équilibre danse dans toutes les directions à la fois. Un réseau à

vingt-sept nœuds, où tous les échanges sont possibles. D'autres figures plus lointaines se mêlent parfois brièvement au schéma. D'autres Villes, ailleurs.

Je les aime. Ne suis-je pas là pour cela ?

Marika et Ombre m'ont rejoint. Les trajectoires s'ordonnent et les paramètres de l'œuvre dansent devant mes yeux. Le jeu des causes et des effets. Il serait si facile de...

Agir.

Je suis assis à même la chair glacée de Nivôse, Ombre sur mes genoux et Marika à l'abri dans ma poitrine. L'instant d'après, je suis au cœur de Supérieure. Des balais nous dégringolent dessus. Ombre se réfugie derrière un seau qui roule dans un grand bruit de ferraille. Nous sommes arrivés.

Marika jaillit hors de moi et me dévisage. Je hoche la tête, la gorge nouée. Son expression passe de l'inquiétude au soulagement.

— Il y a des choses à revoir en ce qui concerne la discrétion, ironise-t-elle. Tu as une idée de l'heure locale ?

— Le soleil se lève à peine, nous ne risquons pas d'être repérés. L'expérience t'a plu ?

— Ce n'est pas mon plus mauvais saut. Le décor, par contre, laisse à désirer.

Elle toise d'un air critique les rayonnages chargés de flacons de désinfectant, les serpillières qui sèchent. Je me relève péniblement en repoussant les balais. Ombre surgit d'un recoin, la queue dressée, l'expression outragée. Je l'empoigne sous les pattes avant, frotte mon nez contre le sien.

— Tu as vu comme il était beau, en plein espace ? Un vrai chasseur de météores, hein, petit chat ? Et moi, à quoi est-ce que je ressemblais ?

La réponse tarde. Je repose Ombre à mes pieds.

— Je ne comprends pas ta question, murmure Marika d'une voix bizarre.

— Durant le saut, enfin je veux dire, comment me voyais-tu ?

Je bafouille, incapable de trouver les mots pour expliquer les évidences. J'ai encore sur la langue l'arrière-goût du vide, épicé d'hydrogène.

— Oh, et puis laisse tomber. Ce n'est pas important.

— L'échange est instantané ! Au lieu de plaisanter, sors-nous d'ici.

Ombre, à l'arrêt devant la porte, me jette un long regard accompagné d'un miaou plaintif. J'aimerais savoir ce qu'il pense, lui, de ce saut dont le souvenir est à jamais gravé dans mon esprit. Mais ce que les chats comprennent, ils le gardent pour eux.

En titubant, j'ai affronté la lumière du jour naissant. Supérieure est

posée sur une langue de sable, tout près de la mer. L'air, imprégné de sel, a la saveur de celui de Vieille Terre. En plus neuf. Marika renifle avec avidité. Sitôt hors de vue, elle s'est montrée à moitié. Sa nudité l'oblige à être prudente mais il est trop tôt pour que le danger soit réel. Et ce n'est pas le moment de lui reprocher quoi que ce soit. Ce n'est jamais le moment, d'ailleurs.

— Quel est ton plan ? chuchote-t-elle.

— D'abord te trouver un suaire. Ensuite boire une bière aux *Étoiles Mortes*. Falstaff nous donnera des nouvelles fraîches et des informations. Nous avons besoin de toute l'aide possible.

— Je veux dire ton plan concernant Nivôse, m'interrompt-elle. Cesse de faire semblant de ne pas comprendre.

— Elle vit si lentement que son agonie peut s'étirer sur des semaines sans trop de dommages. Nous sommes dans les interstices de ses rêves. Songeons d'abord à nous.

— Donc, tu n'as pas d'idée ?

— Non. Enfin, rien d'utilisable pour le moment. Et toi ?

— C'est ton territoire. Tu passes devant et tu montres la route.

— Je ne suis jamais venu ici. Monteori a la réputation de fuir Supérieure comme la peste.

Machinalement, je délace mes chaussures et les attache autour de mon cou. Sous la plante de mes pieds, la peau de la Ville est riche d'informations. Ombre se frotte contre mes chevilles et ronronne, satisfait. Grâce à la litière de protoplasme dévoreuse de fourrure, ses pattes nues sont en permanence en contact avec la rue. Il effleure la base d'une borne d'un coussinet aux griffes rentrées, la regarde frissonner et retourne se glisser dans mes jambes. Mon chat, le séducteur d'Animaux Villes...

Le ciel est violet, c'est une journée à défier les orages. Je me sens empli de force, gorgé de désirs, affamé. Vivant. J'ai dans la tête des éoliennes qui tournent indéfiniment, la plus belle fille du monde loge en moi. J'ai des ennemis à démasquer et à vaincre, une Ville à sauver. La matinée commence à peine.

— C'est ici que je te quitte..., soupire Marika.

Elle s'arrache à moi. Au bout de l'avenue, les tours de l'astroport masquées par une arche de cartilage qui indique la fin de la Ville. La mer est quelque part droit devant, perceptible à divers signes, une tension de l'air presque palpable. À droite, les rues et les places familières de l'AnimalVille. Mon territoire, a dit Marika. Étrange de songer qu'elle a été Aléatrice, branchée sur les nerfs et les vaisseaux qui battent sous la chair, intimement liée à ces cités qu'elle rejette à présent.

Si seulement elle se souvenait du saut que nous venons de vivre... Elle comprendrait.

Je la cherche des yeux. Elle s'éloigne sans se retourner, presque invisible dans la clarté de l'avenue vide. Je la rattrape. Devant son visage fermé, je me résigne à marcher à sa hauteur.

— Tu permets que je t'accompagne ?

— Je ne veux pas t'empêcher de rêver, réplique-t-elle durement. Quand je vois ton sourire béat, j'aimerais avoir des doigts pour le déchirer !

— Désolé. Les gens heureux peuvent difficilement s'empêcher de l'être.

— Ne t'excuse pas. C'est pire.

— Tu as peur que ce soit contagieux ?

Elle secoue la tête. M'échappe. Une boule d'angoisse me noue l'estomac.

— Permets-moi au moins de t'offrir un suaire. Tu vas te faire remarquer dans cette tenue.

— Je veux qu'on se souvienne de moi.

— J'en ai assez ! dis-je en lui barrant la route. Tu es avec moi ou contre moi ?

— Exactement, répond-elle avec tristesse.

Puis elle se lance, tête baissée, et me traverse. Je lève les mains. Trop tard. Je n'étreins que du vide. Lorsque je me retourne, elle est partie.

Je cueille Ombre par la peau du cou. Il a l'air aussi perdu que moi.

— Où allons-nous, petit chat ? murmuré-je. Qui voudra de nous ?

Supérieure se hérisse sous mes pieds en signe d'accueil inconditionnel. Cette Ville est idiote.

Quand je pousse la porte des *Étoiles*, la matinée est déjà bien entamée. J'ai traîné dans la ville dont le rose des bâtiments paraît presque obscène après le blême de Nivôse. Tout ici respire le neuf, les chairs étrillées par les brosses sentent le savon. Supérieure a l'air d'un caniche sorti du bain, qui attend le séchoir. Une Ville apprivoisée. Et moi je suis malheureux, merde ! Sale de partout, décalé, maladroit. Inutile d'en rajouter pour que je comprenne.

Lorsque la porte s'ouvre, je réalise que les vitres multicolores ont été remplacées par des carreaux ordinaires, impeccablement lavés. Sur l'estrade, ni piano ni instruments de musique, mais des tables recouvertes d'une nappe blanche et surmontées d'un bouquet. L'ambiance a changé, ce n'est plus le même bar.

Falstaff est seul, penché vers son orgue. Heureusement, sinon je crois que j'aurais fait demi-tour.

J'avance d'un pas lourd vers le comptoir. Falstaff se retourne. Le sourire de bienvenue que j'attendais ne vient pas. À sa place, je lis de l'étonnement et de la confusion dans ses yeux, avec quelque chose qui

ressemble à de la crainte.

— J'ignorais que tu étais revenu, finit-il par dire.

— C'est une longue histoire. Je te prêterai le volume correspondant de mes mémoires, à l'occasion. Tu as du lait pour mon chat ?

Il sursaute, se penche par-dessus le comptoir et contemple Ombre avec incrédulité.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Falstie ?

— Rien, je t'ai confondu avec quelqu'un d'autre. (Il a une grimace d'excuse, aussi fausse que le reste.) Salut, Closter. Installe-toi, je te sers ton habituelle.

— Laisse tomber. (Je me dirige vers la porte, Ombre sur mes talons.) On rejouera la scène une autre fois, ailleurs !

La porte se ferme dans mon dos, chuintement huilé qui va avec le reste. Il y a longtemps que je n'ai pas écouté de violoncelle, ni bu de bière digne de ce nom. Tous ceux sur qui je comptais s'obstinent à me faire défaut... Écœuré, je m'enfuis au hasard, en courant presque.

Jusqu'à présent, je n'ai croisé personne dans la Ville. Rien que des rues trop bien balayées, des rideaux baissés, des chromes. Pourtant Supérieure est belle à sa façon, comme une station orbitale abandonnée. J'aimerais la remplir de fontaines et de statues, lancer des équilibres au sommet des terrasses. Lui apprendre ma folie, celle d'avant Marika. L'émerveillement, l'innocence. Le désordre des murs aux couleurs pastel qui s'écaillent sous l'action du vent salé.

J'aimerais lui apprendre la foule. Celle de Vieille Terre...

Je traverse les places d'un pas rapide et les peuple au passage de souvenirs volés à d'autres Villes. Ici, un jour de marché, j'ai vu rouler un unique citron jaune vif sur un cageot de plastique bleu électrique. Là, sur ce banc, j'ai guetté une fille aux longs cheveux noirs assise à quelques pas, un étui de cuir sur les genoux. Toutes les cinq minutes, les yeux dans le vague, elle ouvrait l'étui tapissé de velours grenat élimé et caressait du bout des doigts le saxophone qu'il renfermait...

Cela ne suffit pas à me distraire de Marika. Je m'en doutais. Elle est en train de fouiller les salles de transit des bagages, en brandissant sa nudité comme un sésame. Elle ne trouvera rien, nous le savons tous deux. L'information est là, à sa place dans mon esprit. Un cadeau empoisonné de Nivôse, discret rappel de la mission qu'il me reste à accomplir.

J'ai menti à Marika. J'en sais beaucoup plus que je ne l'ai dit. Sans doute l'a-t-elle compris et n'a-t-elle pas accepté mes silences. Comment le lui reprocher ? Elle a été prise en otage, forcée de devenir une Astrale errante, à la seule fin de servir de trait d'union entre Nivôse et moi, avec la complicité des autres Villes. Elle était l'Aléatrice, celle qui pouvait comprendre, guider le novice que j'étais. L'Ariane du labyrinthe des tunnels. Moi... Pourquoi moi, d'ailleurs ? Je revois le

cadavre de Vorst, près de la bouche d'égout, englué dans une toile de givre. J'aurais pu mourir à sa place et le danger est loin d'être écarté.

Supérieure accepte avec humilité les reproches martelés par mes pieds nus. Sa chair trop bien nourrie rebondit sous les coups sans en être marquée. Autant boxer une baleine. J'abandonne, c'est inutile. Tout est inutile. Offrir à Marika son corps en cadeau de réconciliation, voilà la solution. Mais j'ignore par quel bout commencer.

L'esprit vide de musique, je rase les murs. L'air salé me pique les yeux et la langue. Je nettoie l'amertume qui emplit ma bouche d'un rire fêlé, qui se brise trop vite. Où aller ? Je fouille du regard les perspectives désertes. En retrait, une ouverture surmontée d'une enseigne lumineuse où je déchiffre le mot « Musée ».

Je fourre Ombre contre ma peau, rabats un pan de la combinaison sur sa tête pour le dissimuler. Précaution inutile, il n'y a pas de gardien à l'entrée, ni dans le hall semi-circulaire d'où s'élève un escalier de bois. Je rafle un catalogue au sommet d'une pile, le feuillette. Un seul nom m'est familier : Monteori. Ses œuvres occupent tout le rez-de-chaussée.

Le catalogue sous le bras, j'escalade les marches vernies. Ombre s'agite. Je le libère mais le garde sur mon épaule, de peur de le voir s'échapper. Je dois avoir une drôle d'allure ainsi, pieds nus, les chaussures autour du cou et Ombre qui joue d'une patte paresseuse avec les lacets. Sans parler de la combinaison déchirée, de ma barbe de plusieurs jours, de ma tristesse. Sans doute est-ce elle qui détonne le plus. Tout le reste pourrait à la rigueur passer pour une forme d'excentricité mais cette souffrance, ici, en public...

Heureusement, le musée désert m'appartient. Les équilibres de premier étage ne sont pas surveillés, personne ne songerait à les voler. Je m'enfonce sans bruit dans l'épaisse moquette qui recouvre les cartilages de l'édifice. Les parois insonorisées absorbent mes reniflements avec indifférence. Je suis seul, en compagnie d'œuvres qui n'ont rien à me dire. Même les curieuses tranches temporelles d'un élève de Kisbisaburô ne réussissent pas m'intéresser. Vaincu, je regagne le rez-de-chaussée et repose le catalogue sur la pile.

Avec une ultime hésitation, je pousse la porte capitonnée qui me sépare de l'exposition Monteori.

De l'autre côté, une pièce étroite, tendue de teintures d'un gris neutre, reposant. Une source invisible murmure. Au centre, un pouf. Je m'y assois. J'attends. La paix espérée ne vient pas. Tout cela est trop facile. Je franchis la deuxième porte et me retrouve dans la galerie.

Sous une rotonde, deux plaques de verre éclairées par en haut enserrent un film d'huiles colorées qui bougent sous l'effet de champs magnétiques variables. Les tourbillons de couleur se combinent et se

défont avec une lenteur hypnotique où l'œil se plaît à reconnaître des formes. C'est la *Madone insaisissable*, une des œuvres les plus connues de la première période.

Je tourne autour d'elle (nul ne sait de quel côté se produira la convergence, ce qui ajoute de façon irritante au mystère), l'analyse, l'évalue. Peu à peu monte en moi un étrange sentiment de familiarité avec l'œuvre, comme une intimité forcée. J'ai dû passer de nombreuses heures à la disséquer durant mon apprentissage d'artiste, bien que je n'en garde aucun souvenir. Ceci, naturellement, ne signifie rien. Les trous de mémoire font partie de ma vie au même titre que le reste, ils contribuent à faire de moi ce que je suis.

Je délaisse la *Madone* dont la convergence ne se produira pas avant plusieurs années. Du moins est-ce l'impression que j'en ai et cette arrogance involontaire m'arrache une grimace. Qu'est-ce que j'en sais, après tout ? Je gratte la tête d'Ombre dont les yeux restent rivés sur les plaques de verre. À regret, il se détourne et je croise son regard d'or liquide, reflet d'une œuvre parfaite dont la clé est dans ce crâne étroit, couvert de fourrure. D'un coup de langue, il trace un sillon humide sur ma joue.

À toi aussi, Marika te manque, petit chat...

Les équilibres se succèdent, tous célèbres, tous proches de la perfection. La galerie a quelque chose de glaçant par son organisation, trop rationnelle, et surtout par son absence de visiteurs. On dirait que ces œuvres dérangent, qu'on les a arrachées de leurs sites originels (la *Madone*, je crois, est née sur Bayane) pour les enfermer ici dans une prison dorée qui les rend inoffensives. Autour de moi, les pistons et les roues dentées des convergences mécaniques cliquettent avec une régularité désespérée, les jets d'eau en apesanteur se combinent en pluies douloureuses, sans personne à asperger. Captives, les œuvres souffrent. J'installe en pensée les éoliennes au milieu de la salle, efface d'un trait cette vision.

Plutôt ne jamais les réaliser que de les laisser dépérir ici ! Les équilibres ont besoin d'espace et de spectateurs. Je ferme le poing, c'est une promesse que je me fais. On ne mettra pas mes œuvres en cage.

À la fois furieux et déçu, je regagne la sortie, sans un regard pour le reste de l'exposition. Au moment de pousser la porte, l'éclair blanc d'un visage surgi de la pénombre me retient. Se pourrait-il que... Je m'approche avec hésitation et comprends ma méprise.

Ce n'est pas Marika.

Ombre relâche la tension de ses griffes dans mon cou et plonge vers le sol. J'enjambe le cordon de velours qui délimite l'alcôve où est allongée la jeune fille endormie.

Elle repose sur un divan bas, les yeux clos, ses cheveux roux

éparpillés comme une auréole de cuivre. Sa poitrine recouverte d'un tissu brodé à l'ancienne se soulève imperceptiblement. Le reste du corps est dissimulé sous un drap. Elle est belle, émouvante, et ce n'est qu'un mécanisme. La *Princesse Carnivore*, un équilibre biologique cultivé en cuve par Montecori durant cette période démiurgique qui le caractérisait, il y a quelques années, à l'époque de sa jeunesse et de la mienne.

J'observe le visage aux traits parfaits, à ce point dépourvus de caractère qu'il en émane une fascination étrange. C'est tout naturellement que s'y superposent d'autres traits tirés de l'inconscient du spectateur. Un visage vide à colorier avec ses rêves, une poupée sans regard qui dort éternellement. Rien d'autre ?

Quelque chose ne va pas. La respiration est trop faible, la pâleur du cou trop prononcée. Je me penche, examine les tempes, le coin des lèvres affaissées, cherche le pouls sous le maxillaire. Une vibration monotone monte du divan qui renferme les appareils de survie. Pour autant que je puisse en juger, tout est normal de ce côté-là. Je répugne à soulever le drap afin de mettre à nu les entrailles de silicone, les fins cathéters et les sondes. Le problème est ailleurs...

Je pose la main sur le front lisse et frais. L'équilibre, figé dans son immobilité de gisant, est sur le point de converger. Je le sens, je le sais. Il s'en faut d'une poignée de secondes que le visage endormi, au summum de sa beauté, n'ouvre les yeux et se fige. Meure.

Ombre miaule plaintivement. Je me penche au-dessus des lèvres entrouvertes d'où s'échappe un souffle ténu, sans la moindre saveur. J'y presse les miennes avec force. Nos salives se mélangent, ses poumons aspirent le contenu des miens. *Ce que je fais est sûrement interdit*, ai-je le temps de songer, puis une douleur brûlante envahit ma bouche. Je relève la tête d'un sursaut mais le visage de la poupée m'accompagne. Nos lèvres sont soudées et la souffrance se répand jusque sur mes joues tandis que ses paupières, toutes proches, battent et menacent de s'ouvrir.

L'idée de ce regard aux pupilles absentes me terrifie. Avec un grognement, je plaque les mains sur ses épaules, ferme les yeux et tire.

Déchirure.

La douleur est atroce. Mes lèvres sont à vif, à demi dévorées. La jeune fille retombe en arrière, le menton barbouillé de salive rosâtre. Une expression satisfaite illumine fugitivement son visage puis ses traits se détendent et elle replonge dans le sommeil. L'heure de la convergence est passée, l'équilibre ressuscité entame un nouveau cycle.

Je recule, arrache le cordon dans ma précipitation. La souffrance empire, se ramifie vers ma langue et mon palais. Ombre file vers l'entrée, affolé par mes cris. J'ai le réflexe de le rattraper avant de

heurter de l'épaule la porte capitonnée qui s'ouvre sous le choc. Je traverse le sas comme un furieux, piétine le pouf, trébuche, renverse la pile de catalogues et me rue au-dehors...

Le filet sonique s'écrase derrière moi et me manque.

Ombre tenu à bout de bras, je fais irruption au milieu d'un petit groupe de mercenaires en treillis. La violence de mon arrivée les désoriente. Je les bouscule, frappe pour faire mal. De la tête, du pied, je restitue un peu de la douleur qui m'habite, crache la salive acide qui ronge ma bouche, en visant les yeux. Seul Vorst, resté à l'écart, échappe à la distribution. Je fonce vers lui, plaque Ombre contre son visage et me repais de son cri. Du sang jaillit de ses joues déchirées tandis que je détaille à travers la rue, vers des porches entrouverts sur d'obscur venelles. Derrière moi s'organise la chasse.

Supérieure, sous mes pieds, s'inquiète. J'ai perdu le contact avec elle dans le musée tapissé de moquette. Ma souffrance, mon affolement, la désorientent. Je me cogne contre les parois du passage, un râle sourd s'échappe de ma gorge atteinte à son tour par la brûlure. Dans mon dos s'entrecroisent des voix, celle de Vorst, surtout, mélange d'hystérie et de sarcasmes. Ses ordres en rafale, rendus indistincts par le bruit de ma course, sonnent à mes oreilles comme l'affirmation répétée de mon importance.

La haine me prive de mes forces. Pendant que Vorst dirige ses hommes à grands cris, je titube et me heurte aux saillies de cartilage des porches. La lutte est trop inégale.

Un repli rose vif me dissimule temporairement. Je martèle de la main et du pied tous les codes d'urgence que m'a enseignés Nivôse. Supérieure hésite. Les poursuivants se rapprochent. Je me jette dans une ruelle étroite qui se termine abruptement en cul-de-sac. Le dos au mur, je me prépare à faire front, sans la moindre illusion. Des larmes de souffrance me montent aux yeux, un râle rauque me déchire. Mes lèvres ont triplé de volume, je les sens envahir mon visage comme un rappel obscène de ce baiser que j'ai volé. Je serre Ombre contre moi. Son petit corps tremble, son regard affolé se soude au mien.

Dans mon dos la paroi cède. Je bascule dans l'ouverture tiède qui s'ouvre à la hauteur de mes omoplates. Le mur se referme. De l'autre côté, les appels fusent, coléreux, incrédules. Je ferme les yeux et me recroqueville.

Ils ne me trouveront pas.

J'ai somnolé, juste assez longtemps pour sombrer dans un cauchemar haché. Les cris de Vorst, tout proches, me réveillent en sursaut. Je me redresse avec peine, engoncé dans une gaine de muqueuses tièdes. Je suis couvert de sécrétions gluantes qui brillent dans l'obscurité.

Ma bouche a cessé de me faire souffrir. J'explore du bout des doigts mes lèvres insensibles, surpris de les trouver à peine enflées. La cicatrisation a déjà commencé. Supérieure m'a bien soigné et je l'en remercie d'une lente caresse de mes paumes, en rythme, le long de ses replis secrets.

Quant à Ombre, le poil visqueux, il ronronne de satisfaction et se presse avec impudeur contre la chair humide d'où monte une odeur de pluie marine, légèrement salée.

Vorst distribue ses ordres. Un des mercenaires a trouvé une entrée dissimulée donnant sur les égouts, un autre croit m'avoir vu disparaître dans un bâtiment. Le ton monte. Vorst penche pour les égouts (*C'est le refuge habituel des rats, et notre gibier en est un de taille !* ricane-t-il, et je grince des dents), mais il est assez prudent pour envoyer un deuxième groupe fouiller le secteur. Je me demande si tout ce cirque n'est pas une comédie pour me pousser à me montrer. Seigneur, je suis un artiste, je ne devrais pas avoir à m'intéresser à ce que des tueurs racontent sur moi de l'autre côté d'une cloison. Je ne devrais même pas avoir à m'intéresser aux *gens* !

Les alentours sont silencieux. Ont-ils été assez malins pour laisser une sentinelle ? *Si tu es capable d'y penser, eux aussi*, dirait Marika. Curieux comme on acquiert vite ce type de réflexe. La paranoïa comme mode de vie. D'un index en vrille, je perce un trou dans la chair consentante, à hauteur d'yeux. Au milieu de la ruelle, une silhouette sombre est accroupie, un filet sonique enroulé autour du poignet. La retraite est coupée. Raisonçons.

Pendant que je tentais de faire le point de la situation, Ombre avait entrepris de concrétiser sa grande histoire d'amour avec Supérieure. Le réduit qui nous abrite tressaille dangereusement. Tu crois que c'est le moment, chat ? Je me vois mal l'interrompre, de toute façon. Me voilà forcé de patienter. Pourvu que le mercenaire ne s'aperçoive de rien. Difficile de leur demander d'être plus discrets. D'ailleurs, le paroxysme est proche. Sous mes pieds, la chair se raidit, se nacre d'une sueur lourde, et Ombre s'étire avec volupté. Je ne résiste pas au plaisir de lui chatouiller l'échine. Il accepte la caresse avec un ronron étouffé et se roule en boule. On va peut-être pouvoir songer aux choses sérieuses ?

Je ramasse Ombre, flasque et apaisé. Dans la rue, le mercenaire n'a pas bougé. On lui dit de guetter et il guette. Ce sont toujours les mêmes qui ont les rôles les plus simples. Je frotte la paroi jusqu'à ce que le trou disparaisse. Si nous ne pouvons pas sortir par là, nous passerons de l'autre côté. Je dois retrouver Marika. D'urgence.

La cloison s'entrouvre sur une cour intérieure, envahie de fleurs en pots. Je m'avance prudemment. Une silhouette efflanquée, armée d'un balai-brosse et d'un seau, observe le ciel. Un gitan, dont la peau

cuivrée tranche sur le rose du décor. Il sursaute en me voyant.

— D'où est-ce que vous sortez, vous ?

— De là-bas. (J'esquisse un geste vague en montrant Ombre.) J'ai réussi à attraper le chat. Il ne vous ennuiera plus.

Il hausse les épaules. À son oreille scintille, incongru, le même anneau discret que portait Patrick, le bassiste. Clin d'œil de Guanadi, malgré la distance qui nous sépare. Il y a des racines qu'on n'arrache jamais, des serments de sang impossibles à rompre. Je devrais songer à remettre ma propre boucle...

— Les animaux ne me gênent pas, me lance-t-il. Vous, si. Poussez-vous !

Il déverse le seau pratiquement sur mes pieds. J'enjambe la flaque en jurant et renverse un des pots de fleur. Sans se soucier de moi, le balayeur étrille le sol calleux à grands coups de brosse. Je suis chassé jusqu'à un recoin, cerné de toute part par l'eau sale.

— Savez-vous où se trouve le quartier des Astraux ? dis-je. L'Atelier des Bambous, ou quoi que ce soit du même genre ?

— Pas d'Astraux sur Supérieure, réplique-t-il avec un haussement d'épaule résigné. Ils ne nous veulent pas, ils ne veulent personne. Les Villes sont gardées vides exprès.

— Ils ne sont pas fous à ce point ?

Même à mes propres oreilles, ça sonne faux. Ce que je refusais de voir s'obstine à me barrer la route. *Marika avait raison...*

— Ça vous étonne ? poursuit le balayeur. On dit que le Cartel veut créer une colonie uniquement formée de ses membres, enfants et petits-enfants. Nous serons bientôt tous renvoyés chez nous !

Il trace dans la poussière la ligne d'eau brisée qui signifie « Mauvaise Maison » et l'efface du pied.

— Qu'est-ce que vous allez faire du chat ? me demande-t-il sans relever la tête.

— Le garder. J'aime bien ces bestioles et on dirait que celui-ci m'a adopté.

— Moi aussi je les aime, réplique-t-il en plongeant ses yeux dans les miens.

L'examen doit m'être favorable.

— La sortie c'est par là, mais vous pouvez passer par ma loge qui donne sur l'arrière. Vous ne croiserez personne.

Je hoche doucement la tête et me dirige vers la porte qu'il m'a indiquée.

— Attention à ne pas vous mouiller ! me lance-t-il avant de reprendre son nettoyage.

En me glissant comme un voleur dans les rues, je n'avais qu'un but : Marika. Si j'étais en danger, elle aussi. J'ai gagné l'astroport en

coupant au plus court, sans me soucier des risques. Je ne pense pas avoir été repéré. Les sbires de Vorst ne donnent pas dans la finesse, je ne les crois pas capables de jouer avec moi au chat et à la souris. Les sirènes d'alarme et la chasse à courre, voilà leur style. Toute une éducation à refaire.

Par chance, je n'ai pas à chercher longtemps. Marika est là, recroquevillée sur un banc de pierre, à la frontière entre la Ville et la plaque de sable vitrifié qui sert de zone d'atterrissage. Sa silhouette translucide, éteinte, est à peine visible. Je cours vers elle.

— Vorst nous a retrouvés.

— Je sais. Laisse-moi...

— C'est sérieux ! Ils vont arriver dans quelques minutes. Ils ont des filets. On ne peut pas rester là.

— Ils ont dit que je n'avais pas d'importance. Que je n'existais plus.

— Donc, tu les as vus ?

Je me redresse lentement, balaie du regard le secteur mais je sais d'avance ce que je vais voir. Déployés en demi-cercle, les mercenaires se dirigent vers nous en balançant leurs armes, sans se hâter. Ombre s'agite au creux de mes bras. À quoi bon ? La retraite est coupée.

Je m'assois sur le banc auprès de mon Astrale, lève les pieds pour rompre le contact avec Supérieure. Ce moment n'appartient qu'à Marika et moi.

— Je suis désolée, murmure-t-elle en se tournant vers moi.

Ses yeux s'écarquillent, elle pousse une exclamation horrifiée :

— Qu'est-il arrivé à ta bouche ?

— C'est si moche que ça ? dis-je en me tâtant.

Ombre en profite pour sauter au sol. Je n'essaie pas de le retenir.

— Pire. Comment ça c'est produit ?

— J'ai embrassé la fille qu'il ne fallait pas.

— C'est ton sport favori, de toute façon. Tu n'as pas mal ?

Je regarde les hommes de Vorst arriver avec détachement. Pourvu qu'ils ne se pressent pas, qu'ils me laissent le temps de profiter de la présence de Marika, dont la main m'effleure la joue sans oser s'approcher de mes lèvres. C'est la première fois qu'elle choisit de me toucher ainsi depuis Nivôse. Malgré l'absence de sensations, ma peau réagit. J'aurais dû me raser, pensée absurde.

Du coin de l'œil, j'aperçois Ombre qui s'éloigne vers la Ville, la queue dressée. S'il a l'intelligence de se perdre dans le bon secteur, il s'en sortira. Même dans un lieu aussi artificiel que Supérieure, les amis des chats ne manquent pas.

— Je regrette de t'avoir entraîné dans mon histoire, murmure tristement Marika.

— C'était aussi la mienne. Il n'y a pas une histoire par personne, la réalité n'est pas assez riche.

Quatre silhouettes, quasi identiques, à moins de cinquante mètres. Vorst, en retrait, lançant ses ordres d'une voix sèche. Il y a des moments où la réalité est si lente qu'on pourrait presque l'arrêter en tendant la main. Et se faire mal.

— Je me battrai jusqu'à la mort, bien sûr, dis-je en soupirant.

— La leur, ou la tienne ?

— Je savais que tu comprendrais.

Au-dessus de nous, une navette passe en vrombissant. Je rentre la tête dans les épaules. Tout a été dit entre Marika et moi, nous pouvons parler d'autre chose ou savourer le silence. Je regarde ses seins qui se balancent à portée de main, inaccessibles.

Ombre s'est couché sur la chair rouge framboise, pareil à un grain de beauté. Les mercenaires l'enjambent sans lui prêter attention. Je desserre les poings, baisse la tête. Ils seront bientôt là.

Le bout de la route ?

Le banc vibre, je relève les yeux. Sous mes pieds, Supérieure est brûlante. Une houle régulière soulève sa peau et creuse des rides tout autour de nous. Les mercenaires se sont immobilisés à une dizaine de pas et échangent des regards inquiets. Vorst, les joues lacérées et barbouillées de sang, décroche avec lenteur le filet sonique de sa ceinture. Je lève les bras, l'air résigné. Il suspend son geste, sans cesser de me surveiller, et laisse échapper un grognement avertisseur.

Je me pétrifie. Durant de longues secondes nous nous affrontons du regard. Son visage est pâle, harassé. Un tic nerveux agite sa paupière gauche, comme s'il tenait à me faire partager une plaisanterie secrète qui ne concernerait que nous deux. Il a changé depuis notre première rencontre sur Nivôse. Quelque chose le ronge, peut-être l'impression désagréable que la situation est en train de lui échapper. Ses doigts qui voletaient avec légèreté sur l'ivoire du piano se crispent spasmodiquement sur le filet. De musicien, le voici devenu tueur. Métamorphose inconfortable. En d'autres occasions, nous aurions pu jouer ensemble et il le sait. J'espère que je ne suis pas le seul à le regretter.

Les secousses redoublent. Du bout de l'orteil, j'interroge discrètement Supérieure. Sa réponse n'est qu'un long râle incohérent. Déséquilibré, Vorst effectue un impeccable roulé-boulé. Ses hommes s'accroupissent de part et d'autre du banc et dégainent leurs armes. Par-dessus les visages menaçants et les canons braqués je découvre Ombre, toutes griffes dehors, au sommet d'une éminence de chair durcie...

Le banc nous isole à la façon d'un radeau. Malgré les vagues qui cherchent à le désarçonner, Ombre s'obstine à chevaucher la Ville. Il a planté ses dents dans l'épiderme tendre et se vautre parmi les replis, la

fourrure hérissée. Les mercenaires vacillent et lâchent leurs armes pour mieux se cramponner.

Lentement, la chair se creuse de tourbillons incarnats. Un raz de marée irrésistible nous soulève et le banc est ballotté en tous sens. Nous dérivons. Sur son promontoire, Ombre manque plusieurs fois d'être éjecté. Marika me jette un regard d'incompréhension. Je secoue la tête, je ne comprends pas plus qu'elle ce qui se passe.

Dans les rangs des mercenaires, la panique règne. Des failles se sont ouvertes sous leurs pieds pour les engloutir. Vorst, enfoncé jusqu'aux épaules, se débat, la figure violacée. J'esquisse un geste vers lui, retire ma main. Supérieure s'ouvre, il glisse en hurlant au fond d'un entonnoir luisant de sécrétions...

L'entonnoir se referme. Les cris cessent...

Supérieure, calmée, frissonne. Le banc s'est échoué au centre d'une place rose, déserte, dont j'effleure avec prudence le sol de mon pied nu. La chair réagit à mon contact avec une douceur de femme comblée. Je saute du banc, m'étire avec satisfaction. Le reste de la Ville doit être en proie à la panique. Tant mieux, notre départ passera plus facilement inaperçu.

Le sol s'entrouvre pour laisser sortir Ombre. Il se dirige vers moi d'une démarche satisfaite, la queue dressée. Je m'accroupis, frotte mes lèvres insensibles contre sa fourrure. L'odeur de la Ville s'est définitivement mêlée à la sienne.

— Superbe, petit chat !

Marika se dresse au-dessus de nous, les yeux emplis de questions. Je me relève et l'enserme doucement de mes bras.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? murmure-t-elle après un long moment.

— Je suppose que tu peux appeler ça un orgasme...

Elle hoche la tête d'un air pensif, deux ou trois fois, comme pour mieux se pénétrer de ma réponse. Ombre se faufile entre nos jambes avec impatience.

— Ça me plaît... (Une amorce de sourire naît sur ses lèvres.) Quelle est la suite du programme ?

— Ombre et moi n'avons plus rien à faire ici. Nous partirons dès que possible. (Je me racle la gorge.) Tu peux nous accompagner, si tu le souhaites...

— Où voudrais-tu que j'aille ? réplique-t-elle vivement.

Elle se reprend, soupire :

— D'accord, je suppose que je n'ai que ce que je mérite. Je suis une sale gosse et je m'excuse. Ça ira comme ça ?

— Le reste attendra qu'on ait retrouvé ton corps... Tu n'es pas facile à quitter, tu sais ?

Dans un coin de la place, un bâtiment au porche béant semble nous

faire signe. Pour s'enfuir d'une Ville, tous les points de départ se valent.

— Tu verras..., dis-je en adaptant mon pas au sien. À partir de maintenant, la situation devrait s'améliorer. Ça ne sera peut-être pas plus facile, mais sans doute plus drôle.

... Il apparaît donc, en conclusion de cette étude, que la vulnérabilité de Supérieure est plus apparente que réelle. Si sa dépendance en terme d'approvisionnement existe (rien n'est actuellement produit en dehors de Vieille Terre), l'existence de multiples sources de nourriture et de biens d'équipements contrôlées par le Cartel des Propriétaires et l'implantation de stocks importants à proximité d'Aigue-Marine permettent de garantir un approvisionnement régulier de l'ensemble des vingt-sept Villes.

De plus, le transfert de ces fournitures ne mobilise qu'un quart des capacités d'Aigue-Marine. En cas de problèmes, troubles politiques, insurrections ou autres menaçant d'interrompre le flux des approvisionnements, il sera possible d'augmenter ce chiffre et d'utiliser la quasi totalité du potentiel de transfert de l'AnimalVille de façon à expédier sur Supérieure l'ensemble des stocks disponibles sur Vieille Terre, en moins de quarante-huit heures. La survie de la population présente sur Supérieure sera alors assurée pour cinq ans, au minimum.

Le principal point faible du système, et ceci a déjà été souligné lors de sa création, concerne le risque d'une prise de pouvoir par un groupe armé et entraîné. Cette hypothèse ne doit pas être négligée. Dans cette optique, il est vivement conseillé de :

- Réduire au maximum les effectifs des forces de contrôle internes au système (police, milice privée...) et d'en éparpiller régulièrement les membres. Ceux-ci devront être choisis en tenant compte du risque qu'ils peuvent représenter.

- Empêcher tout contact avec une structure organisée de Vieille Terre. Pour cela, il est recommandé de maintenir autour d'Aigue-Marine une zone de non peuplement d'une largeur suffisante, en profitant du vide de l'ancienne mer. Les populations nomades, en particulier les tribus gitanes qui se regroupent dans cette région, devront être soigneusement tenues à l'écart.

CHAPITRE III

Ils ont mis dix heures pour nous retrouver sur Etteline, trois heures sur Xhane et de nouveau trois heures sur Pandelune. Notre marge de manœuvre diminue. On dirait qu'ils devinent où les Villes nous envoient et qu'ils s'arrangent pour nous suivre à la trace. Cette fuite perpétuelle est sans issue. Nous le savons, Vorst aussi, sans doute. Faute de solution, nous continuons à sauter au hasard, prisonniers d'une marelle trop vaste pour nous. Déjà, le manque de sommeil se fait sentir.

Nous passons une nuit hachée dans un recoin d'une terrasse, à l'ombre du Beffroi. *Trois heures ici*, puis un réveil brutal, la déchirure d'un échange et l'émergence en plein soleil, *ailleurs*. Nos rêves déchiquetés, éparpillés sur des milliers d'années-lumière, ont des éclats tranchants. Au lieu de nous réparer, le soleil nous blesse.

L'échange suivant nous catapulte en plein orage. La plainte des éoliennes, lugubre, nous transperce aussi sûrement que les gouttes glacées. Enveloppée dans un suaire neuf, Marika brille d'un feu pâle et ses cheveux crépitent à chaque éclair. Dans ma mémoire il n'y a plus d'équilibre, plus d'œuvre superbe au cycle étiré. Rien qu'une mare d'eau noire.

Je grelotte à l'abri d'un porche. Il nous reste une marge de sécurité d'une heure avant le prochain saut mais je décide de précipiter les choses et de fuir vers la chaleur.

La Ville obéit sans se plaindre. L'esprit vide, je m'étire à travers l'espace sur la toile d'araignée que tissent entre elles les Animaux Villes. La chute s'éternise, je suis renvoyé d'un nœud à l'autre, au hasard. Le chant des électrons résonne à mes oreilles, la mélodie hypnotique m'engourdit peu à peu. Je me laisse glisser en fermant les yeux.

Danger !

La toile est agitée de tressaillements brusques. À l'autre bout, les Villes s'affolent. Nous aurions déjà dû être arrivés. Arrivés où, au fait ? Je réalise brutalement que nous avons sauté sans choisir de destination. Notre présence sur la toile est une anomalie, nous sommes en train de dérégler tout le système d'échange.

D'instinct, je tente de contrôler ma trajectoire. D'abord, sélectionner un point de débarquement... Bayane fera l'affaire. Puis je me concentre sur l'amas de fils qui s'entremêlent autour des Villes. Avec les doigts de mon esprit je les dénoue, les retends, comme Nivôse me l'a appris.

Certains fils se perdent en plein espace et ne semblent pas avoir de fin. Le motif est plus vaste, plus complexe que je ne le pensais. Les paramètres de l'équilibre défilent dans mon cerveau, j'envoie des messages sur le tempo heurté des villes et écoute la réponse que murmurent les fils. Lorsque ma vision s'élargit, je sens mes doigts qui s'étirent au-delà de l'horizon impossible, jusqu'à l'extrémité du schéma. Autour de moi, l'espace vibre et se déplie. La toile se reconstitue.

Je suis au centre du réseau.

Ombre et Marika m'ont rejoint. Leur présence silencieuse me reconforte. Nous glissons vers Bayane à la vitesse de nos désirs et ma fatigue s'envole, tandis que je puise de nouvelles forces à même la toile.

Le saut s'achève, abruptement. Je cligne des yeux, exhale un soupir de satisfaction en m'étirant. C'est le matin sur Bayane, l'air est saturé d'odeurs fraîches et j'ai faim.

Ombre s'échappe de mes bras, fait quelques pas sur la terrasse et me regarde en miaulant doucement. Marika passe la tête hors de mon torse et se déplie avec lenteur, saluée par les rayons obliques du soleil. Je me lève à mon tour et contemple la Ville.

La grande aiguille du Beffroi divise le ciel. Par une déchirure entre les toits, on aperçoit l'enseigne des *Étoiles Mortes*. Je détourne la tête.

— Tu ne veux plus y retourner ? murmure Marika à mon oreille.

— Je ne sais pas. La dernière fois, Falstaff a eu une attitude bizarre...

Je lui résume la scène. Dire qu'à peine vingt-quatre heures se sont écoulées... Incroyable ! Mon esprit croule sous le poids des événements récents. Pour vivre si rapidement, il faudrait être sans mémoire.

— Tu as eu affaire à l'original. Sur Bayane, les choses pourraient être différentes.

— Vorst risque de nous y attendre. Il n'est pas idiot.

— Ombre a faim, réplique-t-elle avec une moue. Toi aussi, sans doute. On peut toujours s'approcher en restant sur nos gardes. Les Villes nous protègent.

Elle a raison. La prudence n'est plus de mise et Falstaff détient sans doute les réponses à de nombreuses questions. J'ignore seulement si je peux lui faire confiance...

J'espère en tout cas qu'il y aura de la musique.

Marika, partie en éclaireuse, me rassure d'un signe. Les alentours sont vierges de présences hostiles. Je pousse la porte aux carreaux multicolores, m'immobilise sur le seuil. Par-dessus le brouhaha des conversations, la mélodie bien reconnaissable de la *Danse macabre* résonne à mes oreilles. Je siffle deux ou trois mesures du thème, machinalement, et me glisse entre les tables.

Un grand piano quart-de-queue me barre la route. Dans le miroir noir du couvercle vernis, mon reflet a les traits tirés. Je laisse traîner mes doigts sur l'ivoire des touches, au risque de me faire mordre. La *Danse macabre*... Je l'ai jouée, autrefois. Je rabats le couvercle avec nostalgie. Pas le temps.

Falstaff m'accueille d'un sourire. Un vrai sourire, où les yeux participent autant que le reste. Ombre, juché sur mon épaule, ronronne. Les dernières heures s'effacent d'un trait de gomme et je m'accoude au bar auprès de Marika. La cloche résonne, je suis redevable d'une tournée en tant que nouvel arrivant. Normal.

Trop normal. Ça ne devrait pas être aussi simple.

— Je connais ton code, me lance Falstaff en guise de salut. J'effectuerai la transaction après ton départ. Cela ajoutera à la confusion.

Tout en parlant, il s'active sur l'orgue à bière. Le mélange qui jaillit du bec verseur a la couleur du sucre candi, avec une belle mousse odorante.

— Goûte ça. J'ai mis du lait à tiédir pour ton chat.

Je prends la chope d'un geste machinal mais ne peux me résoudre à la porter à mes lèvres. Falstaff me regarde d'un air presque suppliant.

— Laissez-lui le temps de reprendre ses esprits, lui souffle Marika. Et je crois que vous pouvez arrêter la musique.

Ombre, agacé, saute sur le comptoir et lape bruyamment deux ou trois gorgées à même la chope. Les moustaches barbouillées de mousse, il me regarde d'un air digne avant de se remettre à boire. Je le repousse de la paume.

— C'est ma bière, chat ! Occupe-toi de ton lait.

J'avale une longue gorgée, sans y penser. Un feu d'artifice de sensations explose sur mes papilles. Ça a le goût des heures passées à attendre, dans la pénombre d'un box, l'appel du Bip. La saveur âpre d'un violon qui se plaint, d'un saxophone déchiré. Le liquide roule sur ma langue et je savoure, en silence. Toutes les bières que j'ai bues coulent à nouveau dans ma gorge. Falstaff s'est surpassé.

— Il faut qu'on parle, Closter.

Je hoche la tête. L'accalmie est terminée. Falstaff stoppe la musique et le brouhaha des conversations se referme sur nous.

— À toi de commencer..., dis-je en mêlant mes doigts à ceux de

Marika.

— Que veux-tu savoir ?

La question brutale me prend au dépourvu. Un reste de méfiance me retient. Je n'ai pas envie d'en dire trop sur mes lacunes, ni sur ce que j'ai déjà deviné. Je pèse mes mots avec soin :

— Où sommes-nous ?

— Bayane. (Il hausse les épaules.) Tu perds du temps.

— Il a raison, lance une voix derrière moi. Le temps est ce qui vous manque le plus en ce moment.

Je me retourne avec lenteur. Vorst, appuyé contre le piano, me fait signe de le rejoindre. Son visage est intact, encore un double. Ça ne finira jamais.

— Il veut juste te parler, murmure Falstaff sans me regarder. Tu ne risques rien.

— Où sont ses hommes ? Déguisés en clients ?

— Il est entré seul. Le bar est peut-être cerné, pour ce que j'en sais. Je te prépare une autre bière ?

— Je suppose que c'est Vorst qui régale ?

Je renverse le contenu de ma chope à mes pieds et me dirige vers le fond de la salle, flanqué de Marika. Personne ne fait attention à nous. L'ambiance est faite de solitudes juxtaposées dans lesquelles nos problèmes se diluent. Pour les buveurs, nous existons à peine. Aucune aide à attendre de ce côté-là.

La trahison de Falstaff est aussi incompréhensible que douloureuse. J'en sais beaucoup moins sur lui que je ne le croyais. On ne peut pas juger un homme à la qualité de la bière qu'il vous sert.

Vorst nous attend sans manifester d'impatience. Je m'installe à une table, le plus loin possible de lui.

— Je préfère rester debout, déclare Marika.

Je calme Ombre d'une caresse sur le museau et observe le mercenaire. Je ne l'ai connu qu'en habit de soirée ou en treillis. Le voir vêtu d'un costume ordinaire a quelque chose d'incongru. Il a l'air d'un mur que l'on aurait repeint à neuf pour cacher les graffiti.

— Inutile d'avoir l'air surpris, lance-t-il d'une voix chargée d'ironie. D'une Ville à l'autre les protagonistes changent, même si la situation reste la même. Je ne passe pas ma vie à jouer au petit soldat. Disons que je suis ici pour négocier.

— Je vous fait peur ?

Il tend le doigt et crie « Bang ! ». Je sursaute.

— Vous me voulez vivant.

Ce n'est pas une question, juste une constatation.

— Ce serait mieux. Te supprimer manquerait d'élégance. D'autant plus que ce n'est pas la seule solution... Il suffirait que tu te rendes. On s'occuperait de toi et tu recommencerais à sauter comme avant,

avec ton chat.

— Sans mémoire...

— Les souvenirs sont un tel fardeau. (Il plaque sur le clavier du piano un accord dissonant.) Quelle importance ? Tu auras oublié cette conversation comme le reste.

— Moi, je me souviendrai de lui, murmure Marika.

— Peut-être accepterez-vous de l'oublier, rétorque Vorst. Si le prix est assez élevé. Nous connaissons votre histoire. Que diriez-vous de retrouver votre corps ?

— C'était donc vous ! soupire-t-elle. Je me demandais si... Où l'aviez-vous caché ?

— Nous n'y sommes pour rien. Juré ! Mais nos agents fouillent les Villes en ce moment même. Nous le retrouverons. Ce n'est qu'une question d'heures.

— Depuis combien de temps cherchez-vous ? dis-je brutalement. Marika y a passé des années, sans résultat. Vous croyez avoir une chance ?

— Nous sommes bien organisés, affirme-t-il avec un sourire satisfait qui me donne envie de le frapper.

— Vous m'avez manqué trois fois sur Nivôse..., le reprends-je.

— Ce n'était pas mon double le plus brillant qui s'y trouvait, malheureusement. Une affectation prolongée là-bas est plus une disgrâce qu'autre chose. Il s'est montré irréflecti. Le but était de t'effrayer, pas de te tuer.

— Il a pourtant failli me transformer en cadavre. Et les orgues de glace ont été détruites à cause de lui !

Parler de lui à la troisième personne, face à son double bien vivant, augmente ma répulsion. Il porte à cause de moi les stigmates d'une amputation de l'âme et cela se voit sur son visage.

— Mon alter ego était aussi très maladroit... (Vorst sourit.) Sa mort pèse sur ma conscience et mes sentiments envers toi sont... ambigus, pour dire le moins. Une erreur pourrait être commise. Du genre irréparable.

— J'espère que votre agonie a été longue. Vous vous souvenez des détails ?

Son sourire s'efface.

— N'aggrave pas ton cas. Je dois te ramener vivant, le reste est soumis à ma seule appréciation. Les souvenirs disparaissent, pas les cicatrices.

— Vous êtes vraiment un salaud...

Ses doigts égrènent une trille d'aigus, puis il referme le couvercle du piano, lentement.

— J'aimerais mieux te récupérer en douceur, laisse-t-il tomber d'une voix songeuse. Je n'aime pas détruire, casser... Fatigant et

frustrant. Je préfère démonter le passé, garder les petits bouts qui me plaisent et ranger le reste dans des boîtes. Soigneusement, au cas où je changerais d'avis.

« Tu vois, quand j'étais plus jeune, j'assemblais des modèles réduits d'avion ou de bateau. Il restait toujours des pièces en double, des bouts de plastique inutilisés, des décalcomanies fluorescentes, des fonds de peinture dorée ou argentée. Avec ça, je construisais de drôles d'engins tordus, hérissés de pointes invraisemblables.

« À une époque, je n'achetais des maquettes que pour récupérer les épaves. Il ne m'est jamais venu à l'idée de prendre les pièces normales. Elles n'étaient tout simplement pas prévues pour ça. »

Il s'assoit sur le tabouret du piano et pivote vers moi.

— Tu comprends pourquoi je te raconte ça ? J'évite les solutions extrêmes, sauf lorsque ce sont les seules qui restent. Te tirer dessus d'un toit en est une. Je préférerais que tu te rendes. Pour la beauté du geste.

— Vous auriez dû attendre d'avoir retrouvé le corps de Marika...

— C'est un refus ? (Il lit la réponse dans mes yeux et sa bouche se durcit.) Je me bornerai à souligner que tu n'as plus le choix. Tous les Aléateurs du Cartel sont chargés de surveiller tes déplacements. Tu auras bientôt sommeil, ou faim, ou froid. J'attendrai.

D'un geste preste, il tend la main vers Ombre et lui emprisonne les oreilles sans se soucier de ses miaulements.

— La chasse recommencera dans un quart d'heure. Tu as le temps de prendre une dernière bière. Souviens-toi : le fait qu'elle soit désespérée ne rend pas ta situation plus intéressante.

Il lâche Ombre et s'éloigne. La porte se referme sur lui avec un tintement de verre. Je me tourne vers Marika, effleure sa joue de la paume.

— Ils ne l'ont pas, il faut me croire. Nivôse seule peut te restituer ton corps.

— Je sais... Mais que cela ne t'empêche pas de te rendre quand le moment sera venu. J'ai menti à Vorst : je suis capable de t'oublier.

— Moi pas. Je passerais ma vie à te chercher d'une Ville à l'autre, sans savoir ce que je cherche.

— Nous sommes aussi menteurs l'un que l'autre, soupire-t-elle. Puis elle sourit bravement, sans me regarder.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? »

— D'abord nous asseoir.

— C'est ce que j'aime chez toi, ce côté « homme d'action ». Pour une pauvre petite fille perdue comme moi, c'est tellement rassurant...

— Tu t'es trompée, dis-je en m'installant sur une banquette. L'aventurier, c'est celui qui vient de sortir. Et on ne devrait pas tenter de faire de l'humour quand on est dans le pétrin. Toutes les portes se

sont refermées devant nous, je suis à court d'idées.

Le brouhaha des conversations s'atténue. Je tapote les cartilages qui nous isolent de la salle. La Ville répond à mes attouchements avec un plaisir mêlé de soumission et le box se referme sur nous. Une odeur musquée monte des parois luisantes d'humeurs. Marika renifle avec ostentation.

— J'en ai assez de ces Villes qui se conduisent comme des chattes en chaleur ! se plaint-elle. On s'en va ?

— Pas tout de suite. Je réfléchis.

Je plonge mon regard dans celui d'Ombre. Ses moustaches me chatouillent le nez. L'océan doré de ses yeux est rempli d'une tendresse énigmatique.

— Ils nous retrouveront de toute façon, monologué-je. Ce n'est qu'une question de temps, et Nivôse s'affaiblit plus vite que je ne le pensais. Je dois réviser mes positions. Que ferais-tu à ma place, petit chat ? J'ai besoin d'une idée, d'une stratégie inattendue.

L'épaisseur de chair qui nous enserre assourdit ma voix. Des bribes de musique me parviennent de l'autre côté du bar. De la bouillie de violons, rien de reconnaissable. L'air est tiède, moite, j'ai du mal à me concentrer. Je fouille en vain ma mémoire.

— Voyons... Il y a deux façons d'éviter un échec et mat. En jouant mieux que l'adversaire ou en balançant l'échiquier par la fenêtre quand la situation devient trop critique.

Avec un bruit de déchirure, une fissure apparaît près de ma tête. La pointe d'un poignard jaillit, poissée d'ichor.

Ils sont en train de découper la paroi...

— Puis-je te suggérer de te dépêcher ? lance Marika d'une voix acide.

J'essuie mon front d'un revers de manche.

— On va improviser... Prête pour le saut ?

Un second, puis un troisième poignard, tailladent le cartilage et des lambeaux volent dans tous les sens. Je m'agenouille au fond du box et rétablis le contact avec Bayane. Chair contre chair. Je calme l'irritation causée par sa blessure et lui donne rapidement mes instructions. Ombre se roule sur mes genoux, Marika m'enjambe et descend sur moi. La corolle du suaire m'enveloppe.

Avec douceur, mon esprit se déploie.

Saut.

Au ralenti.

Je ne quitte pas Bayane, c'est elle qui s'arrache à moi. La toile se déplie et m'englue, je glisse le long des fils à la vitesse de la pensée. L'espace est rempli du bruissement des Villes. Des étincelles courent d'un nœud à l'autre et se croisent dans un jaillissement de couleurs

chaudes. On croirait voir des araignées de verre.

Hypnotisé, je laisse les questions se déverser de mon esprit. La toile, avec patience, fournit les réponses dans un dialogue silencieux :

— *Chaque étincelle correspond à un saut entre deux Villes. C'est ainsi que nous communiquons. Les données doivent être mêlées à de la matière afin d'être échangées. Les voyageurs sont des cadeaux que nous nous offrons.*

— Nous sommes vos messagers. Vous avez besoin de nous...

— *La solitude ne nous dérange pas. Sauf à certaines périodes, lorsque nous devons nous reproduire.*

— La saison des amours ?

— *Cela n'arrive qu'une seule fois dans toute notre existence. C'est le moment que nous choisissons pour nous poser.*

— Nivôse ?

— *Elle est sur le point de se déchirer. Trois, peut-être quatre quartiers, qui grandiront en plein espace pour devenir des Villes. Si tu parviens à l'arracher à sa planète avant qu'il soit trop tard.*

— Pourquoi moi ?

— *Elle a besoin d'un pilote. Tu nous aimes, tu comprends l'équilibre qui nous relie. Ceux qui t'accompagnent nous connaissent aussi. Accepteront-ils de nous aider ?*

— Vous avez volé le corps de Marika.

— *Nous ne savions pas qu'elle l'avait quitté. Nous voulions simplement lui parler, la convaincre de nous aider. Elle aurait pu prendre ta place.*

— Au lieu de cela, vous avez choisi de la garder en otage...

La toile tout entière frémit mais nulle réponse n'en sort. Je m'élève au-dessus de l'entrelacs de fils immatériels qui se forment et se brisent sans cesse. La tapisserie de l'univers, un échange de désirs et d'envies, une lettre d'amour aux phrases en désordre. Aussi belle qu'un jeu de lumière, aussi vide de sens.

J'aurais pu choisir de l'oublier. Il est trop tard, désormais. Dans l'intervalle de temps infinitésimal d'un échange, les décisions m'appartiennent.

— *Sommes-nous alliés ?*

C'est mon tour de me taire. La voix insiste, se fait humble.

— Pas d'alliance. Vous m'obéirez. Et, pour commencer, voici mes ordres.

L'espace s'emplit de mon rire tandis que je tends les mains vers la toile...

Je retrouve avec soulagement la sensation d'un sol ferme sous mes genoux. Ce que je viens de vivre m'a secoué. Les yeux fermés, je repasse dans mon esprit les paramètres de l'équilibre que je viens d'engendrer. Pas mal, pour un premier essai. Les éoliennes souffrent de la comparaison. Il faudra que je me décide à les faire réaliser, afin

de pouvoir les oublier. Les œuvres inachevées ont tendance à s'incruster dans mon esprit et je manque d'espace pour en imaginer de nouvelles.

Marika se libère de moi, suivie d'Ombre. Je me relève à regret, masse mes reins endoloris et gagne l'entrée du box.

Falstaff nous regarde apparaître avec une expression incrédule. Les tables et le sol sont couverts de confettis multicolores et de serpentins. Des chopes en rangs serrés s'entassent sur le comptoir. Il y a des lampions accrochés aux parois, une banderole au-dessus de l'entrée...

— Salut, Falstie ! dis-je en m'avançant. Ça fait désordre, chez toi.

L'estrade est jonchée d'instruments. Je reconnais une grosse caisse, des cors en cuivre brillant, une cornemuse qui achève de se dégonfler avec un soupir de résignation. Tout l'attirail d'une fanfare. Je le désigne du doigt.

— Que jouaient-ils avant d'être interrompus ?

— *Ce n'est qu'un au revoir*, répond-il sans pouvoir s'empêcher de sourire.

— Tout à fait de circonstance. Bon, salut, à la prochaine.

— Attends ! s'exclame-t-il d'une voix indignée. Dis-moi au moins où sont passés mes clients.

— J'ai expédié les Vorst au complet sur Nivôse. J'imagine qu'ils y tiendront une sorte de conseil de famille. Tous les autres sont sur Supérieure.

Il m'observe avec une expression vaguement admirative.

— J'ignore comment tu t'y es pris mais c'est un joli coup. Quels sont tes projets, à présent ?

— Pourquoi devrait-il vous le dire ? réplique Marika.

— Parce que je peux peut-être l'aider... (Il me lance un clin d'œil.) Puisque Vorst ne risque plus de nous interrompre, interroge-moi !

J'improvise un solo de vibraphone sur la rangée de bouteilles à moitié vides. Le son est atroce.

— Que fêtiez-vous ?

— Le départ du *Vaisseau Ivre* et de Léonora. Tu l'as manquée de peu.

— Comme d'habitude. Je n'ai jamais eu de chance avec Mademoiselle L. À croire qu'elle m'évite...

Je ramasse une poignée de confettis sur le bar et les laisse filer entre mes doigts.

— Je ne te fais plus confiance, Falstie, dis-je d'une voix lasse, sans le regarder. Je suis sorti du jeu. De *leur* jeu. Maintenant, c'est moi qui choisis les règles.

— Tu n'iras pas loin !

— L'avenir est mal organisé, je sais. Ne t'inquiète pas, je suis déjà arrivé...

J'enroule un serpent bleu clair autour du cou d'Ombre et me dirige vers la porte, précédé de Marika. Je la saupoudre de confettis pour le plaisir de les voir tourbillonner le long des courbes de son dos.

— Que comptes-tu faire ? me rappelle Falstaff alors que j'ai déjà la main sur la poignée.

— Sortir...

Une fois dehors, j'aspire une grande goulée d'air au parfum inimitable. L'aube se lève derrière le Beffroi à la pointe brisée, à l'allure de campanile. La plaie, depuis longtemps cicatrisée par le sel, donne au profil de la ligne des toits un aspect camus, reconnaissable de loin. Marika pousse un cri de surprise ravie.

— Aigue-Marine ! Nous sommes revenus sur Terre !

— Bien sûr... (Je hausse les épaules.) Ils s'en douteront vite, note bien. J'ai juste brouillé les cartes pour gagner du temps. Si nous étions restés dans les Villes, ils auraient fini par nous coincer.

— Alors, nous allons réellement sortir... Tu sais où aller ?

— Guanadi est aux Saintes-Maries. Il nous aidera.

— Tu es sûr ?

— « On ne quitte jamais sa tribu. » Ce sont ses propres mots quand je suis parti. On verra bien comment il accueillera mon retour !

— Jusqu'à présent, nous n'avons guère eu de chance avec ceux qui auraient pu nous aider...

— Ce sera différent sur Vieille Terre, dis-je avec un optimisme que je suis loin de ressentir. Depuis que j'ai retrouvé une partie de mes souvenirs, j'ai l'impression que nous ne nous sommes jamais vraiment perdus, Guanadi et moi. De plus, j'ai quelque chose à lui offrir. Ça...

J'englobe la Ville d'un geste large et retire mes chaussures pour une ultime balade pieds nus. Dans les rues désertes brillent des lampes rouges, vertes, jaunes, accrochées en grappes n'importe où. Marika, barbouillée de couleurs, se glisse au milieu des détritiques et des masques abandonnés sur la chaussée. J'en ramasse un, en forme d'oiseau de proie, et l'enfile sur mon bras.

Aigue-Marine est à nous. Je cède à la fascination des lendemains de fête et traîne le long des places où sont dressés des décors de toiles peintes et des estrades. Sur un brasero fumant, des épis de maïs achèvent de griller. Je retire le plus gros en me brûlant les doigts et le saupoudre de sel, un sel gris qui a le goût de la mer asséchée.

La première bouchée est indescriptible.

Ombre se presse contre mes jambes, l'air satisfait. Il a trouvé une pile de saucisses crues sur un stand et s'est servi sans moi. Je l'installe sur mon épaule et frotte ma joue rugueuse contre sa fourrure. Le vent se lève, et avec lui la plainte des éoliennes, lancinante. Mon excitation retombe. Je jette au loin l'épi à demi grignoté et hâte le pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Closter ?

— Tu vas devoir apprendre à ne plus m'appeler comme ça... Durant le saut, lorsque j'éparpillais tout le monde, j'ai cherché la trace de Monteorì. Par curiosité.

— Et tu ne l'as pas trouvée, rétorque-t-elle d'une voix calme. Tu es l'original. Le vrai Monteorì.

— Tu le savais ?

— Disons que je m'en doutais. Et alors ? Monteorì n'existe plus puisque tu es Closter. Il y a longtemps que ce n'était plus qu'une signature au bas d'une série d'œuvres.

— De chefs-d'œuvre...

— D'accord, de chefs-d'œuvre. Ce sont les tiens, après tout !

— Peut-être, mais je me sens comme un clown qui ne saurait plus se démaquiller.

Je donne un coup de pied rageur dans la cabine de bois d'une diseuse de bonne aventure. Tout s'effondre avec un craquement sinistre et Ombre, paniqué, bondit sur le sol en me griffant l'épaule.

— Ça t'apprendra. Celui qui teste la solidité du réel ne doit pas s'étonner de finir sous les décombres !

Un nuage de poussière flotte dans la rue vide. Les mots de Marika se perdent entre les bâtiments dont le rose trop cru finit par m'écœurer. Je lève la tête. Sur le fond violet du ciel, les sillages des navettes dessinent les mailles d'un filet qui s'est refermé sur moi.

— Je n'ai plus ma place nulle part, dis-je d'une voix lasse, en me massant l'épaule. Je te céderais volontiers mon corps si j'avais la certitude de pouvoir m'en aller. M'en aller vraiment...

— Tu m'emmènerais avec toi ?

Les rayons du soleil la clouent au sol. Elle brille comme si elle souffrait. Je l'enveloppe de mon ombre et souffle avec douceur sur le suaire afin de le voir bouger. Je déchiffre le cheminement de ses pensées à la façon dont ses traits se vident de lumière. Près d'elle, je me sens lourd, massif. Opaque.

Je remets mes chaussures, geste d'irritation plus que symbole. Ombre s'attache à mes pas, un lambeau peu ragoûtant au coin des lèvres. Nous coupons au plus court, droit vers le nord.

Marika ouvre la marche. La Ville me pèse mais je répugne à la quitter, éternel dilemme. Parfois, une éolienne grince sur mon passage et je sursaute. Les messages d'Aigue-Marine manquent de subtilité. L'épi de maïs que j'ai grignoté me reste sur l'estomac. À moins que ce ne soit la bière de Falstaff.

— Comment trouverons-nous tes amis ?

— Je fais confiance à Guanadi, c'est lui qui nous trouvera. Son réseau d'espions est bien organisé. Il a des yeux derrière chaque rocher.

Une ouverture entre les toits, la ligne rouge de la ruelle qui bute contre l'horizon d'un beige crayeux. La fin de la Ville. Aigue-Marine est enchâssée au fond d'un canyon étroit. Il ne reste plus rien de la carapace de marne qui la recouvrait lors de sa découverte, durant les grands travaux d'assèchement de la Méditerranée. Guanadi prétend que les gitans, eux, ont toujours connu son existence. Les premiers Crétois l'auraient vue tomber dans un raz de marée démentiel, elle aurait créé à elle seule les mythes de l'Atlantide et du déluge. Guanadi, le faiseur de contes. Le dernier de mes amis.

Dire que je vais devoir subir, une fois de plus, le flot incessant de ses bavardages ! Ecouter ses plans, ses projets et ses rêves. Son personnage de révolutionnaire officiel lui colle à la peau, il était déjà devenu une sorte d'institution lorsque j'ai quitté Vieille Terre. Il n'a jamais compris pourquoi j'étais parti. Par égoïsme, je suppose, cette période de mon passé est presque entièrement effacée. Sans doute avais-je envie de voir d'autres étoiles de mes propres yeux, au lieu de me battre pour que mes descendants aient une chance de les atteindre...

Au bout de l'esplanade, la classique échelle de fer, à peine rouillée. La Ville, enfoncée dans les boues du fond, n'est qu'à un mètre ou deux de hauteur. Je m'offre le luxe de sauter derrière Marika, dont le suaire se déploie comme un parachute. Ombre, plus prudent, attend que je le récupère.

Dans mon dos, un grondement sourd s'élève et le sol vibre. Le *Vaisseau Ivre* décolle. Exit Mademoiselle L. Je me force à ne pas regarder vers l'astroport que j'imagine inondé de lumière, scintillant de feux d'artifices comme autant de trajectoires possibles. J'ai tourné le dos à l'espace.

Devant moi, un chemin à peine tracé s'éloigne de la Ville...

Le fond de la mer est rêche, fossilisé. Des plages de marne verdâtre serpentent entre des rochers blancs et bruns. Les inégalités du terrain me font trébucher. Une douleur sourde puise le long de ma cheville et mon talon est déjà enflé. Ombre est lourd comme un chat de faïence. Une fois sortis de notre cadre, nous ne sommes que des bibelots au rebut.

À quelques pas devant moi, Marika avance de sa démarche de spectre. L'ourlet de son suaire balaie le sable. Je réclame une pause.

— Je suis déçu, ça ne ressemble pas à une évasion, dis-je en jetant un coup d'œil derrière moi. J'ai l'impression de quitter un rêve monochrome pour tomber dans un autre.

— L'expulsion d'une matrice ?

— Ce n'est pas ce que je ressens. Regarde... (Je donne un coup de pied dans un monticule de sable.) Il y a longtemps que la réalité n'a

pas été aussi poudreuse. Le sol ne me raconte rien, il y a des cailloux...

— Des gens.

— Sans doute. La Méditerranée est aussi surpeuplée que le reste du monde, malgré l'interdiction. Ça va nous changer...

— Je veux dire des gens *ici*. Tout près !

Une demi-douzaine de têtes enveloppées de lithams d'un bleu décoloré dépassent des rochers. Je lève la main. Les têtes disparaissent.

Un cri bizarre déchire l'air et je sursaute. Ce monde est habité. Au loin, un haut-parleur crache un mélange de voix et de musique. La qualité du silence a changé, je ne reconnais plus rien.

Ombre ne s'éloigne guère de mes jambes, je le sens aussi mal à l'aise que moi. Les bruits se rapprochent. Le cri retentit de nouveau, plus proche. Un animal, sans doute, mais je suis incapable de mettre un nom dessus, même si je suis sûr de l'avoir déjà entendu, il y a bien longtemps de cela... Rares sont les bêtes qui fréquentent les Villes. Les fourmis nettoyeuses, une poignée d'animaux familiers, et diverses espèces d'hommes plus ou moins apprivoisés. Guanadi surnomme Supérieure « la Ville sans rats ». Dans son esprit, c'est une insulte.

Marika, qui s'était avancée jusqu'à un coude du sentier, fait brutalement demi-tour.

— Je me demande ce qu'ils attendent, me lance-t-elle à mi-voix.

— Demandons-leur... Eh, là-bas, il y a quelqu'un ?

Ma voix rebondit de rocher en rocher et se casse.

— J'espère que je me souviendrai des mots de passe, dis-je en me grattant la tête. Ça fait si longtemps.

— Longtemps ?

— Je le suppose. Les horloges de ma mémoire ne sont pas très fiables.

Des silhouettes dépenaillées s'agglutinent aux deux bouts du sentier. Les peaux sont cuivrées, les regards noirs. Le vent agite mollement les pans des gandouras couleur sable.

À nouveau, le cri déchire l'air. Un signal ?

Je lève la main, doigts écartés.

— Je suis l'homme sans cheval.

Le silence qui me répond est intimidant.

— Tu as raté ton effet ! souffle Marika.

— La prochaine fois, j'essaierai *Sésame, ouvre-toi* ! Tu n'as pas soif ?

— J'aimerais bien. On avance ?

Je baisse la main à regret. Ombre miaule plaintivement. Je le prends dans mes bras et le berce. Une goutte de sueur glisse le long de ma tempe et tombe sur sa fourrure.

Je traîne les pieds. Les pattes nues d'Ombre sont maculées de

poussière. Des touffes de poils rêches saillent par endroits, semblables aux buissons desséchés qui parsèment les rochers. Marika se maintient à ma hauteur, sans un mot.

Brutalement, la musique devient plus forte, presque obsédante. De l'Oûd, une voix de femme qui chante en arabe. Au bord du sentier, un adolescent se déhanche avec une moue de dédain, un transistor chromé sur l'épaule. De longs cils d'un noir charbonneux filtrent son regard et ses joues sont tatouées des marques bleues du désert. D'une chiquenaude, il monte le volume au maximum avant de s'approcher de nous.

Il tend la main. Je hausse les épaules. Ses yeux évaluent rapidement le désordre de ma tenue, glissent sur la déchirure de ma veste et s'attardent sur les pattes d'Ombre.

— Le chat est malade ?

Ombre, en comédien consommé, choisit ce moment pour tousser à s'en déchirer la poitrine. Il parvient même à couvrir le transistor. Dégoûté, l'adolescent secoue la tête et s'éloigne dans un sillage de notes aiguës.

D'autres membres de la tribu nous entourent. Ils ignorent Marika avec ostentation. Des mains me palpent avec rudesse, je ne bronche pas. Lorsque l'examen cesse, je me retrouve face à un colosse borgne, à la barbe poivre et sel. Des anneaux d'or gitans tintent à ses oreilles, un poignard targui est passé dans sa large ceinture de toile. Il m'adresse un sourire sans joie.

— Vous venez de la Ville ?

Je hoche la tête.

— Difficile à croire. Vous n'avez rien de valeur sur vous et votre chat est trop maigre pour être mangé.

Je frémis involontairement et resserre ma prise sur Ombre.

— Vous ne possédez rien qui justifierait qu'on vous tue, énonce-t-il avec simplicité. Vous pouvez continuer votre route.

— Je suis l'homme sans cheval.

Le borgne me fixe longuement, sans ciller. Son orbite vide est tapissée de poussière.

— C'est une des vieilles phrases de Guanadi. Ceux des villes ne sont pas censés les connaître.

— C'est lui-même qui me les a apprises, autrefois.

— L'aïeule du clan a coutume de dire : *Ce que tu ne comprends pas, détruis-le. Ce que tu ne comprends pas et qui est hors de ton atteinte, ignore-le.* Vous pouvez mourir et les questions que vous soulevez disparaîtront avec vous.

— Vous êtes obligé d'être si cérémonieux ? J'ai besoin de voir Guanadi. Le plus vite possible. Ecoutez ! (Je hausse la voix, conscient de l'énervement qui me gagne.) Les informations que j'apporte

peuvent changer la situation de tout le monde, ici sur Terre. Y compris la vôtre !

— Raison supplémentaire de ne pas vous garder en vie. Guanadi et moi sommes en désaccord sur bien des points.

— Posons le problème autrement, le coupe Marika. Combien voulez-vous pour nous conduire jusqu'à lui ?

Le borgne tiraille ses anneaux sans répondre, sourcils froncés. Il ressemble à un capitaine pirate guidant ses troupes entre les récifs d'une mer asséchée. La musique âpre qui jaillit du transistor ajoute à l'illusion. C'est celle des souks qui s'étendent d'un bout à l'autre de la Méditerranée, mêlée à des accents d'Europe centrale et soutenue par les tambours plombés des boîtes à rythme. Le violon tzigane, la guitare flamenco et le luth arabe qui fusionnent sur le tempo implacable des vieilles cités de pierre. La plainte de la douleur et de la pauvreté reste la même, quelle que soit sa couleur musicale.

— Considérez que la question venait de moi, dis-je. Combien ?

— La route est longue jusqu'à Aigues-Mortes. Vous avez de quoi payer ?

— Guanadi n'est plus aux Saintes-Maries ?

— Il y a eu une sécession. Les tribus se partagent la mer et l'union est rompue. Guanadi paiera-t-il pour vous ?

— Vous êtes de quel côté ?

— Vos questions vous tueront plus sûrement que moi. Répondez !

— Il paiera. Pas une rançon mais le prix d'un service. Pour elle (bref signe de tête vers Marika, sur le point d'exploser), pour le chat et pour moi. Sinon...

— Sinon, nous aurons chacun perdu quelque chose à quoi nous tenions. Moi mon temps, et vous... Nous nous sommes compris. Je suis Mano, et toi ?

— On me nomme Monteori.

Marika sursaute et me lance un regard d'avertissement. Mano n'a pas bronché.

— Monteori, l'homme sans cheval. N'aie crainte, tu garderas ton surnom.

Il se détourne et nous précède, encadrés par ses hommes qui se déplacent avec une rapidité que j'envie. Je suis bousculé sans ménagement, houspillé lorsque je trébuche. Des cailloux roulent sous mes pieds avec un bruit d'osselets. J'ai de plus en plus de mal à suivre le rythme...

— Nous sommes dans le périmètre interdit et les patrouilles tirent à vue, annonce froidement Mano. L'heure de leur ronde approche. Si tu nous retardes, tu t'expliqueras avec elles.

Je serre les dents, accélère le pas. Un grondement soudain s'élève dans mon dos. Mano et ses hommes plongent avec ensemble à l'abri

des rochers. Je les imite avec un temps de retard. La navette nous survole à vitesse maximum et pique vers Aigue-Marine en clignotant de tous ses feux.

Mano, les sens aux aguets, rampe vers moi.

— Ce n'était pas un transport normal... Ton histoire commence à m'intéresser ! On va quitter le secteur le plus vite possible, au cas où les patrouilles seraient modifiées.

Il se redresse et lance à ses hommes :

— Marche forcée. Soyez vigilants.

L'agitation autour d'Aigue-Marine ne cesse de s'amplifier. Deux heures et cinq alertes plus tard, j'ai perdu tous mes repères. Désorienté, je marche dans un état second à travers le paysage mort, me cache avec les autres et me relève au signal. Mes habits ont pris la couleur de la poussière. Marika, dans son suaire immaculé, me cravache quand je perds du terrain. Mano surveille ma progression, sans jamais ralentir. Il m'a offert ses dernières gorgées d'eau.

Soudain, alors même que j'avais cessé d'espérer, le sentier s'interrompt et nous débouchons au bord d'une cuvette minérale. En contrebas le camp, deux ou trois tentes militaires dont le camouflage kaki a pris peu à peu la teinte grise du sable. L'animal invisible pousse une fois de plus son cri et Mano laisse échapper un ricanement bref.

— Tu auras le temps de regretter ta proposition, homme sans cheval. Le chemin qui t'attend est rude et nous n'avons que des chameaux !

Le mythe de Léonora, ou Mademoiselle L. comme on la surnomme parfois (nous y reviendrons), renferme une telle collection de clichés qu'il menace à tout instant de sombrer dans la caricature.

Ceci est en particulier vrai au niveau des figures emblématiques qui le composent. Michael, tout d'abord, l'amant, décrit comme l'inventeur d'une forme de propulsion révolutionnaire, permettant de franchir la barrière de la lumière en créant des « raccourcis dans l'espace » (formule à la fois vague et chargée de poésie, au contenu scientifique rigoureusement nul). Ses travaux, tenus secrets, sont avant tout destinés à libérer les opprimés (on retrouve le classique schéma du super-héros, à la fois savant génial et justicier du peuple). Lorsque l'histoire commence, deux prototypes aux moteurs inviolables ont été réalisés.

On connaît le reste : par suite d'une trahison, les essais sont brutalement interrompus par l'attaque des forces de « *l'ordre* » (c'est moi qui souligne). Dans la confusion qui s'ensuit, malgré la destruction totale des installations et la mort des collaborateurs du projet, Léonora et Michael décollent à bord des prototypes imparfaitement testés et quittent le système solaire.

Puis, dans la solitude de l'espace, le drame. Alors même que les deux survivants, par le moyen de leurs écrans de communication, échangent des serments de fidélité (à leur amour, à la cause ?), le vaisseau de Michael explose... L'explication immédiatement avancée est celle d'un sabotage. Le secret de la propulsion ultra-luminique est désormais perdu, au grand désespoir d'une humanité prisonnière de Vieille Terre. Seul demeure l'appareil de Léonora, rebaptisé *Vaisseau Ivre*. Troisième et dernier symbole de cette trinité grossière.

Dès lors, Léonora se retrouve seule à perpétuer le mythe. Devenue Mademoiselle L., surnom qui lui restitue une forme de virginité tragique, elle traque inlassablement à travers l'espace le rayon lumineux renfermant les ultimes paroles de son amant...

A votre avis, qu'aurait-elle pu faire d'autre ?

Le Mythe Léonora : une tentative d'autopsie. (Anonyme)

CHAPITRE IV

— Tu es devenu aussi menteur que moi...

Guanadi, assis sur un pouf, me contemple avec nervosité. J'avale une gorgée de vin.

— Il a dit la vérité ! réplique Marika.

— Oh, je veux bien le croire. Mais il raconte cette histoire comme si elle était arrivée à quelqu'un d'autre.

— D'une certaine façon, c'est bien le cas, dis-je en reposant mon gobelet. Et ne juge pas mon récit avec tes foutus critères de conteur. J'ai besoin d'aide. Le plus vite possible.

— Laisse-moi décider de ce qui est important, rétorque Guanadi.

Trois heures que cela dure. Assis près de moi, Mano s'impatiente. Je me suis confié à lui durant le trajet, sur un coup de tête. Avec simplicité, il a choisi de m'accompagner. Sa présence dérange. Nous sommes tous deux la cible des hostilités, ce qui contribue à nous rapprocher.

J'ai demandé l'avis des anciens de la tribu. Idée que j'ai largement eu le temps de regretter par la suite... Ils sont là, affalés dans tous les coins de la pièce, aussi immobiles que des bûches. Des vieillards bedonnants, trop bien nourris des miettes de la révolution, aux barbes peignées avec un soin maniaque. Guanadi, au moins, a gardé sa sveltesse et sa voix, même si ses propos ont perdu de leur mordant.

Une demi-douzaine de gardes surveillent la porte, l'index posé sur la gâchette de leur mitraillette d'un noir mat. *De nos jours, les prophètes doivent être armés*, m'a glissé Guanadi à l'oreille en entrant. Depuis, son regard me fuit. Il a changé. Vieillir n'est jamais simple, renoncer non plus. Ses idées se sont usées au même rythme que lui.

Je m'étire pour combattre la boule d'angoisse qui envahit mon estomac. J'ai les fesses endolories, le dos moulu. En tant que cheval, le chameau est un échec. C'est un modèle dont on n'aurait jamais dû entreprendre la fabrication en série. Trop de bosses. J'ai été secoué durant tout le trajet par une tempête digne de la mer disparue. L'odeur âcre du cuir et du poil s'accroche à mes narines, chargée de souvenirs pour la plupart désagréables.

Les conversations se poursuivent, un brouhaha lancinant d'où mon

nom émerge parfois comme le sommet d'un iceberg. Marika, isolée dans un coin, caresse Ombre d'une paume spectrale. Son indifférence me bouleverse. Séparée de son corps depuis trop longtemps, elle perd de sa consistance et le lien d'espoir ténu qui la rattachait à la vie s'use peu à peu. Dans cette course contre la montre, le souvenir de son rire me hante et je ronge mon frein, prisonnier d'une histoire trop vaste qui nous dépasse l'un et l'autre.

Je traverse la pièce jusqu'à une étroite meurtrière et jette un coup d'œil prudent en contrebas, dans la rue qui grouille de passants résignés. Perdu dans mes Villes trop vides, j'avais oublié la rumeur lancinante de la foule, ces milliers de voix qui ne se taisent jamais. Ici, sur le sol de pierre, des rectangles dessinés à la craie matérialisent les emplacements réservés à ceux qui dorment en plein air. Chaque nuit, des rixes mortelles éclatent pour la possession d'une de ces cases...

Depuis ce matin, les panneaux d'informations publiques affichent une série de vues de mon visage, face et profil. Les murailles crénelées d'Aigues-Mortes ressemblent à une collection de timbres à mon effigie. Mano s'est chargé de me mettre au courant :

— Ils ont mis ta tête à prix.

— Cher ?

— Celui qui te dénoncera pourra prendre ta place dans la Ville. Avec tous tes privilèges.

— Privilèges ?

— Manger à sa faim, m'a jeté Mano. Dormir sous un toit. Rêver, parfois. Sais-tu que les taureaux sauvages ne traversent plus les Saintes-Maries depuis deux ans ? Les manadiers craignent qu'ils soient tués pour leur viande. Un jour, peut-être, ce sera le tour des chevaux... Les Villes t'ont fait oublier beaucoup de choses.

Je n'ai pas insisté. Au loin, le soleil se couche sur les tours en ruine, au-dessus desquelles tournoient des nuées d'oiseaux. Les navettes qui passent à basse altitude ont allumé leurs feux. Depuis longtemps, les mendiants ne lèvent plus la tête à leur passage.

— J'aurais dû te tuer, me souffle Mano à l'oreille. (Ses anneaux tintent avec brusquerie.) Tu veux obliger nos anciens à se réveiller. Ecoute leur cerveau grincer, ils n'ont même plus assez de dents pour mordre ce que tu leur tends.

— Je ne leur demande pas de monter à l'assaut ! dis-je, découragé. (La vision de ces vieillards escaladant les échelles rouillées pour marteler de leurs béquilles la chair rebondie d'une ville est obscène. Presque sacrilège.) Je leur offre la révolution et personne n'en veut.

— J'appelle ça pisser sur la fourmilière. Tu dois être un peu fou.

— Pourquoi n'es-tu pas reparti avec les tiens ?

— Parce que je suis fou, moi aussi. Et tu as besoin d'un allié.

Il frappe dans ses mains. Les conversations s'interrompent.

— La nuit est là. Demain, avec l'aide de Monteorì, ma tribu et moi irons prendre la Ville.

Un silence stupéfait s'abat sur la pièce. Marika a levé sur moi son regard indéchiffrable.

— Nous n'avons encore rien décidé, laisse tomber Guanadi. Nous sommes en sécurité ici, inutile de gaspiller nos chances.

— Je regrette, mais Mano a raison, dis-je. Je n'ai plus le temps d'attendre qu'une décision soit prise. Je peux contrôler Aigue-Marine, et à travers elle, l'ensemble des échanges, mais je ne peux pas lutter contre le système à moi tout seul. Ceux qui m'aideront gagneront peut-être les étoiles.

Je lis le doute sur les visages fermés qui m'entourent. J'ai l'impression de comparaître devant une assemblée d'iguanes, aux yeux hostiles derrière leurs paupières plissées. Les mitraillettes des gardes pointent vers moi leur gueule noire. Seul Guanadi paraît hésiter. Je vais m'asseoir près de Marika et hausse les épaules.

— Sortez tous ! lance Guanadi. Toi aussi, Mano.

La porte se ferme avec un claquement sec. Je me tais. De l'autre côté de la cloison bourdonne une mélodie molle, sur un tapis de cordes synthétiques. De la musique pour salle de bains.

— Où sont passées les guitares ? dis-je à Guanadi. Où sont les chants, les histoires ?

— Tu as changé, Closter, se contente-t-il de me répondre.

— Dis-moi quelque chose que je ne sais pas, soupire-je. Closter n'existe plus, ce n'est plus *moi*. Tu sais comment ça se passe. La pression monte, la vie devient trop sérieuse, on augmente les enjeux bien au-delà du raisonnable. Alors, on joue la comédie, on n'est pas dupe, même si les autres paraissent y croire. S'ils savaient... On apprend à tenir des rôles de plus en plus complexes, à tromper le maximum de gens. Jusqu'au jour où l'on s'aperçoit qu'on a oublié à quoi on ressemblait avant. On s'est perdu. Être comédien est devenu un métier à plein temps.

« Je passe mon temps à me faire tirer dessus et à m'échapper. On me vole mes œuvres géniales et mes souvenirs qui n'intéressent personne. Je dérègle le mécanisme des échanges et je deviens l'incarnation de la révolte contre le système. Lorsque j'en trouverai le temps, je dois piloter une AnimalVille et l'arracher à la pesanteur. C'est quelque part sur mon agenda. Je n'ose plus rire de moi-même, au cas où je serais devenu trop important...

« Alors, dis-moi : qui doit s'arrêter, hein ? Vous ou moi ? »

— Ecoute-moi... Pendant ton absence, j'ai réussi à placer quelques-uns de mes hommes dans les Villes. En dix ans, une génération tout au plus, nous aurons fait exploser la situation. De l'intérieur !

— J'en ai croisé plusieurs, l'interromps-je. Ils ne songent plus à la

tribu. Les Villes ont souvent cet effet-là sur les gens. Ce sont des lieux à part, des pièges lents où le futur n'existe plus. On y apprend à oublier... Et, de toute façon, le Cartel va se débarrasser d'eux un jour ou l'autre. Ce n'est pas avec des contes, ni avec des plans à long terme, que tu changeras le monde.

— Ce que tu veux faire est absurde ! s'énervait-il. Aigue-Marine est surveillée en permanence. Au moindre signe d'une attaque, toutes les forces de la Terre seront en état d'alerte. Vous ne passerez pas.

— Un assaut de front est voué à l'échec, mais il suffirait qu'un petit groupe décidé s'infilte dans la Ville avec des explosifs. Je le guiderai. Lorsque nous serons implantés dans les égouts, avec Aigue-Marine sous contrôle, personne ne pourra plus nous en déloger. Le Cartel sera obligé de négocier.

— Tout repose sur toi et tes soi-disant pouvoirs. Si tu échoues, tu déclencheras la plus grande vague de répression que cette planète ait connue. Il y aura des morts par millions. Les anciens ne veulent pas courir ce risque.

— Ils le feront si tu le leur demandes. Et tu le sais.

— Beaucoup trop de gens croient en moi, dit-il avec un accablement presque comique. Et moi, en qui devrais-je croire ?

— Tu es le seul candidat possible.

— Délicat... (Il sourit, avec cet humour paradoxal qui m'avait tant séduit, à l'époque.) Autant me demander d'avoir foi en mes propres histoires.

— Que décides-tu ?

— J'ai vieilli, camarade. Je ne suis plus à l'origine des choses, je ne décide même plus. Je te suivrai, uniquement parce que je n'imagine pas comment te refuser mon aide. C'est sans doute l'occasion que j'ai attendue toute ma vie. Je regrette simplement de ne plus en avoir envie.

Il passe un bras autour de mes épaules.

— Il fallait venir plus tôt, ou ne pas venir du tout.

Allongé dans le noir, sur une paille installée dans mon ancienne chambre, j'écoute la rumeur ininterrompue de la Ville et la respiration de Marika.

— Tu dors ? chuchote-t-elle.

— Je ne peux pas. Si tu savais comme je regrette d'être revenu ici !

— Tu es déçu ?

— Ma mémoire me fait mal, ça passera... Je suis désolé de t'empêcher de dormir.

— Ce n'est pas grave. Mon corps se repose pour moi.

Mes doigts se crispent sur les draps.

— Je forcerai ceux qui te l'ont volé à te le rendre, dis-je d'une voix

sourde. Je déchirerai la toile de l'univers s'il le faut. Je te le promets.

— Je sais. (Sa voix n'est qu'un souffle.) Je voudrais t'aider mais je n'en ai plus la force. J'apprends à m'économiser. C'est difficile.

— Dans quelques jours, nous tiendrons Aigue-Marine. (Je frémis intérieurement à la pensée du voyage en chameau qui m'attend.) Tout ira bien.

Le projecteur d'une navette lance un éclair de couleur dans la pénombre. La tête de Marika est allongée sur l'oreiller, tout près de la mienne.

— Pourquoi fais-tu cela ? murmure-t-elle. Pourquoi as-tu choisi de redevenir Montecore ? C'est si important d'être célèbre ?

— Je n'y ai pas réfléchi. Ça m'a paru... naturel, comme si un blocage disparaissait.

Ses doigts dessinent des runes de feu dans la pénombre, au-dessus de nos têtes.

— Tu oublies les détours du labyrinthe au fur et à mesure, soupire-t-elle. Le chemin que tu suis te paraît toujours droit.

— Peut-être, je ne suis pas théoricien et tu le sais. Il m'arrive de bâtir des systèmes parce que c'est un bon exercice. Il n'y a pas de grosses différences entre ça et créer un équilibre. Mais, une fois qu'elles sont assemblées, je ne garde pas mes théories. Je les démonte et je les jette.

— Peut-être devrais-tu en faire autant avec tes œuvres... (Un silence.) Je suis méchante.

— Je ne sais pas ce que tu es, murmuré-je, la gorge nouée. Je t'aime, les questions seront pour après.

— Moi je ne t'aime pas. Je ne veux pas. Je me sens déjà trop inutile.

Je ferme les yeux. Autour de nous, la maison craque de toutes ses poutres. *Elle aussi m'abandonne...*

— Il y a un piano droit dans l'une des salles du bas, dis-je dans un souffle. J'aimerais que tu m'aides à en jouer. Pour la dernière fois...

Sans attendre sa réponse, je me lève et enfille une veste avec des gestes lents. Ombre dort, enroulé dans une panière, à l'autre extrémité de la chambre. Je serre les dents, décidé à lutter contre la tristesse qui m'envahit. Au moment d'ouvrir la porte, je me retourne. Marika n'a pas bougé.

— Tu viens ?

Durant d'interminables secondes elle ne réagit pas. J'écarte le battant. Elle me rejoint, me pénètre. Les yeux mouillés, je commence à descendre le grand escalier vermoulu qui m'effrayait tant quand j'étais petit. La rampe est poisseuse de cire. Je la chevauche, me laisse glisser jusqu'en bas, la joue râpée par le bois.

Le piano occupe toujours un pan de mur de l'ancienne

bibliothèque. Le couvercle est soulevé, une partition traîne sur le pupitre. Avec ses bougeoirs en cuivre tordu et l'ivoire jauni de ses dents, il a l'air plus vieux que la maison.

Le tabouret a disparu, remplacé par une chaise de cuisine en formica blanc. Je m'installe, pose mes doigts sur les touches, sans appuyer. Essuie mes yeux d'un revers de manche. L'odeur de la poussière monte à mes narines. Je me sens profondément vide, trop fatigué pour souffrir vraiment. Une part de moi s'est dédoublée et me regarde en silence. Je lève la tête vers la partition...

Mon index se crispe, une note naît, hésitante. Je joue. Nous jouons. Minimal. La pièce vide se peuple d'une foule de doubles, Closter, Monteorì, tous rassemblés dans l'attente d'un accord impossible, d'une note parfaite. Je pleure à gros sanglots, sauvagement, et les larmes traversent mes mains pour rebondir sur l'ivoire. L'un après l'autre, mes doubles s'éloignent. Je reste seul, habité de Marika.

Qui finira par s'en aller aussi.

Longtemps, longtemps après, j'ai trouvé la force de monter me coucher. Le sommeil m'a nettoyé. À mon réveil, ni Marika ni Ombre n'étaient dans la pièce.

Deux jours. La bombe est fabriquée. Une journée supplémentaire pour revoir les détails de cette folie qui nous tient lieu de plan et rassembler les hommes. Mano piaffe, s'énervé. Guanadi cisèle des phrases creuses face aux anciens endormis. Les éclats de sa voix se perdent et des signes de malédiction s'échangent dans son dos...

Moi, je dors seul. Je ne sais plus jouer. Chaque nuit, j'apprends le solfège avec une vieille méthode aux pages raturées et je remplis de fausses notes la maison assoupie.

Tout le monde me prend pour un fou. Cela me vaut un respect supplémentaire.

J'ai appris qu'une de mes œuvres est restée longtemps exposée sur les toits d'Aigue-Marine, avant d'être transférée sur Supérieure. Je n'en garde aucun souvenir. Cet équilibre se figera bientôt puisque je ne serai pas là pour sa prochaine convergence. D'une certaine façon, il est déjà mort. Ceux qui le contemplent le savent-ils ? Savent-ils que moi aussi, je suis mort ?

Marika m'esquive, alors que je ne la poursuis même pas.

Mon portrait continue de s'afficher sur tous les écrans d'Aigues-Mortes. Les anciens sont nerveux. Mano dort devant ma porte et goûte tout ce qu'on me sert. Il paraît que nous utiliserons une navette pour rejoindre Aigue-Marine. Caprice du destin en ma faveur. Plus de chameau. Mano pilotera, ses hommes constitueront le gros des forces d'assaut. Ainsi en a décidé Guanadi.

La bombe est une vilaine chose grise enfermée dans un sac à dos.

J'ai passé des heures à la contempler, sans la toucher. On dirait qu'elle va éclore. Je ne l'aime pas du tout. L'artificier, un adolescent maigre à la figure brûlée d'un côté, l'emmaillote avec la tendresse d'une mère pour son bébé. Certains enfants élèvent des chats, d'autres des araignées.

Quand la nuit tombera, nous gagnerons discrètement le terrain d'envol des navettes. J'ai remis les habits que je portais à Aigue-Marine. Ombre s'agite sur mes genoux, je m'efforce de faire bonne figure face aux recommandations dont on me bombarde. S'ils se doutaient... Mano, seul, est dans la confidence. Il sait que je fausserai compagnie à mon escorte dès que possible pour m'enfoncer avec lui dans les entrailles de l'AnimalVille. Il m'aidera, du moins je le pense. Lui aussi a perdu ses illusions. Si Guanadi et ses anciens s'en mêlent, toute négociation est vouée à l'échec. Trop de forces en présence, trop d'antagonismes et de sclérose.

Moi, je n'ai rien à perdre. Je n'ai même plus rien à gagner.

— Je suis venu voir la légende s'écrire en direct. Et te souhaiter bonne chance !

Guanadi, habillé comme pour une cérémonie officielle, a surgi juste avant le décollage, entouré de gardes. J'ai haussé les épaules, agacé. Puis j'ai souri. La scène, sous les ombres bleutées déroulées par la lune, était d'une réjouissante fausseté.

Il m'a serré dans ses bras, une accolade fragile, vite brisée.

— Méfie-toi..., a-t-il murmuré. De Mano, de ses hommes...

— De toi ?

Son front a touché le mien, brièvement. Je l'ai retenu par l'épaule.

— Tu diras à Marika...

— Je suis là.

Une voix près de mon oreille. Je me retourne lentement, fouille la nuit du regard. J'ai du mal à l'apercevoir. Elle a perdu la plus grande partie de son feu intérieur et ses formes, à peine esquissées, sont tout juste visibles sur le fond noir du ciel. Des constellations tatouent son visage. Une étoile bleue brille dans son œil gauche.

— Qui l'a amenée ? dis-je à mi-voix à Guanadi.

— Pas moi ! me lance-t-il en s'éloignant. Je ne m'occupe jamais des femmes des autres et le moins possible des miennes.

Le vent emporte ses paroles. Je regarde Marika et une boule de tristesse se forme dans ma gorge.

— Je comptais sur toi pour prendre soin d'Ombre.

— Il est avec moi, répond-elle.

Mano me hèle depuis la navette :

— Il faut se dépêcher de décoller. La nuit, le désert grouille de gens.

— Qu'est-ce que tu fais là ? dis-je à Marika, sans me soucier de l'interruption.

— Il y a une question que tu ne m'as jamais posée...

— Qui est ?

— Est-ce que je te trahirais en échange de mon corps.

— Et ? dis-je après un silence qui me paraît interminable.

— Je ne sais pas...

— Ça veut dire que tu m'accompagnes ?

Elle effleure ma joue. Ombre miaule doucement.

— Je t'accompagne, oui. Ne me demande rien de plus, je te répondrais n'importe quoi. Je n'ai plus de réponses.

— Ne joue pas... (Je détourne les yeux.) Il y a une bombe qui m'attend dans le cockpit et je n'ai pas envie que mes mains tremblent.

— Je serai avec toi.

Un grondement discret de réacteurs. La navette vibre en soulevant des tourbillons de poussière grise. Guanadi s'est fondu dans le décor avec sa troupe de pantins. Il a manqué la fin de l'histoire mais je lui fais confiance pour en imaginer une autre, moins tordue ou plus souhaitable. J'ai été fou de lui demander de participer à la réalité. Il est déjà bien assez occupé avec ses rêves.

— Nous avons un problème, dis-je à Marika. Mon plan ne prévoyait pas que je m'en tire. Maintenant que vous êtes là, Ombre et toi, il va falloir improviser.

— Je crois que Mano s'impatiente, réplique-t-elle avec une moue. Il ne m'aime pas, tu sais. Tu m'emmènes ? On aura le temps de réfléchir durant le voyage.

Ouvrir les bras, la capturer dans la cage de mes côtes. Installer Ombre sur mon épaule. Des gestes que je croyais ne plus jamais effectuer. Marika est de retour, la déchirure se referme...

Mano me propulse d'une bourrade à l'intérieur de la carlingue. Je sens à peine le choc.

— Redescends du ciel, petit frère, me conseille-t-il. Le compte à rebours est commencé !

Ses hommes sont assis sur deux rangs, les mâchoires serrées. Des armes luisent sur leurs genoux. Suspendu à la poignée de l'évacuation d'urgence, un énorme radio-cassette diffuse une mélodie métallique, volume au maximum pour couvrir le bruit du décollage.

— Dans moins d'une heure, nous nous poserons près d'Aigue-Marine, dis-je à Marika, dont la tête à peine visible émerge de mon torse. Retour à la case départ. Je finirai par croire qu'on ne s'évade pas des Villes.

— Tu n'es pas censé prononcer un discours ou quelque chose de ce genre ? rétorque-t-elle. Galvaniser tes troupes avant l'assaut ?

— Ce sont les hommes de Mano. Et il n'y aura pas d'assaut. J'irai

seul, ils feront diversion.

— Tu ne partages même pas tes folies.

Elle est obligée de hausser la voix pour couvrir la musique. Une guitare réverbérée déroule un blues de plomb. Mano nous jette un regard inquisiteur et se détourne.

— Il y avait un pianiste, aux *Étoiles Mortes*, me souviens-je. Noir, énorme, avec une voix fabriquée à coups de bière. Un soir où je me sentais comme aujourd'hui, il a promené ses doigts dans les graves et m'a raconté sa musique.

« Les gens disent que le blues est quelque chose de triste, a-t-il chantonné entre deux notes épaisses comme de la glu. C'est vrai, mais pas toujours. Un exemple :

« Tu vas dans un bar retrouver ta nana préférée. Tu t'assois devant un verre sans fond, tu attends, l'heure de la fermeture arrive. Elle n'est pas venue. Ça, c'est le blues *triste*, tu vois. Triste.

« Alors tu rentres chez toi. Et tu découvres que ta femme a fait les valises et qu'elle s'est tirée...

« Happy blues. »

J'attends un commentaire qui ne vient pas. Mes épaules, appuyées contre la carlingue, vibrent désagréablement. *Mélancolie, ne pas dépasser la dose prescrite*, lisait-on autrefois sur les verres de Falstaff. Les voyages ne servent qu'à se souvenir.

« Happy blues. »

On s'habitue au bruit comme on s'habitue au silence. Le front appuyé contre le hublot, je guette les lumières éparpillées le long de l'ancienne côte. La navette va effectuer un crochet au-dessus des Saintes-Maries afin d'aborder Aigue-Marine par l'Est. Je reverrai la Camargue, de loin, à travers une épaisseur de verre. Inaccessible et néanmoins tout près, comme ces lieux que l'on quitte trop tôt. Là où j'ai vécu, les frontières se perdaient. Il y avait des digues lancées vers la mer, brisées aux deux bouts, des poches d'eau salée qui rétrécissaient face au delta du Rhône. J'ai parfois du mal à croire en l'existence de l'avenir. Le passé est si riche, en comparaison...

Mano donne des ordres à chacun de ses hommes, séparément, trop bas pour que je puisse écouter. Je n'en ai pas particulièrement envie mais cela m'agace. Tout se mélange, énervement, angoisse, peur, une danse macabre jouée sur le violon de mes nerfs. Des étincelles crépitent dans la fourrure d'Ombre quand je remue les doigts.

Se détendre. Respirer en mâchant l'air. Découper l'ennemi avec le sabre de son esprit avant de l'affronter.

Qui est l'ennemi ?

Mano finit par me rejoindre, d'une démarche que les soubresauts de la navette ne parviennent pas à rendre hésitante. Il a décroché ses

anneaux trop brillants et noirci son visage de suie. Ses oreilles nues paraissent minuscules.

— Mes hommes attaqueront simultanément sur deux fronts, récapitule-t-il. Armes légères, beaucoup de bruit et de fumée. Pendant ce temps, nous nous glisserons dans la Ville. Tu cacheras la bombe au cœur des égouts et je me chargerai de négocier. Demain, le système aura changé de maître...

— J'admire ton calme, dis-je en grinçant intérieurement des dents.

— Toi, tu as la tête de quelqu'un qui va faire une connerie, rétorque-t-il. Tiens, prends ça. Discrètement.

Il lâche un mince tube de métal sur mes genoux. Je le glisse dans ma poche avec une mimique d'interrogation.

— Le détonateur, souffle-t-il. Sans lui, la bombe est inoffensive.

J'ai l'impression qu'on vient de retirer le rat qui me rongeaient les entrailles. Je pousse un petit sifflement.

— Ça change tout !

— Peut-être... (Il a un sourire ambigu.) Songe que je n'ai pas nécessairement les compétences voulues pour retirer ce machin et que rien ne ressemble plus à un détonateur qu'un autre détonateur. Et tu risques de tout faire sauter en allant vérifier. Compris ?

Je le regarde avec horreur. Il me gifle calmement, à deux reprises, et ses hommes ricanent. J'ai la gorge trop serrée pour parler, alors je plonge vers lui, dents en avant, et lui mords la paume à pleine bouche. Il me repousse d'un revers et éclate de rire :

— C'est comme ça que je te veux, mon joli rat ! Cette fois, tu es dans le piège, vraiment *dedans*.

Nous avons survolé la côte surpeuplée, scintillante de milliers de lumières humaines, puis, brutalement, le tissu serré des ghettos et des bidonvilles s'est interrompu. La tache noire de l'ancienne mer, où nulle vie n'est visible d'en haut, nous a avalés. Nous nous sommes posés en aveugle, entre les pics déchiquetés des grands fonds.

La navette est repartie en rase-mottes. Les trois quarts des hommes de Mano se sont fondus dans la nuit, en direction du point d'assaut. Encadré par ceux qui restent, je me dirige d'un pas d'automate vers Aigue-Marine. À l'est, l'astroport désert brille de tous ses projecteurs, tandis qu'une lueur sale annonce l'aube. Des vagues de chaleur montent de l'Animal Ville assoupie, pareilles à des bouffées de cauchemars. Le sac à dos contenant la bombe me scie les épaules. La haine seule me fait avancer mais mes réserves sont inépuisables.

Sur un signe de l'homme de tête, nous nous immobilisons derrière un rocher, juste au-dessus de la ville. Je jette prudemment un coup d'œil en contrebas. La frontière de chair est le siège d'une agitation inhabituelle. Des lampes sont disposées à proximité de chaque échelle,

des silhouettes solitaires arpentent la bordure, les yeux fixés sur les rochers. L'une d'elle a quelque chose de familier. J'écarquille les yeux.

— Des sentinelles, me souffle Mano. Ennuyeux, mais prévisible. On se rabat sur la solution de secours. Toi et moi restons ici jusqu'à ce que mes hommes aient attiré les gardes plus loin, puis nous nous glissons dans la Ville. Je me charge de veiller sur toi.

Dans la pénombre, son œil unique est indéchiffrable. Je détourne la tête. Inutile qu'il lise sur mon visage ce que je ressens.

— On ferait mieux de se rapprocher, dis-je dans un souffle, les yeux toujours fixés sur la sentinelle. Suis-moi.

Sans me soucier de sa réaction, je glisse de rocher en rocher, Ombre dans mes bras, en bénissant mon entraînement récent sur les terrasses de Deserade. Mano n'a pas été assez prompt pour me retenir. Il s'aplatit près de moi, à dix mètres à peine de la muraille de chair tiède. Ses doigts s'enfoncent avec dureté dans mon épaule. Je grimace. L'échelle est là, toute proche. L'homme qui la surveille n'a rien remarqué et fait nerveusement les cent pas. La lampe illumine un instant son visage et je souris. Pari gagné.

Je décroche le sac de mes épaules et l'ouvre avec lenteur. Mano s'est pétrifié. Je dépose Ombre sur la bombe, avec une caresse impérative pour qu'il se tienne tranquille. Je resserre à peine les lacets afin que sa tête puisse dépasser et enfile de nouveau le sac.

Dans ma poche, le détonateur pèse comme un remords. Mano a dégainé son poignard. Je secoue la tête et lui souffle « Boum ! » avant de me redresser. La sentinelle ne m'a pas encore vu. Je m'éloigne du rocher et la hèle :

— Crank, c'est toi ?

Il sursaute, se penche. J'agite le bras.

— Comment peut-on se tirer d'ici ? Impossible de trouver un passage au milieu de ces cailloux...

— C'est pas vrai ! réplique-t-il en me reconnaissant. Tu veux te faire tuer ? Remonte ici tout de suite !

— Tu es dingue ? dis-je d'un air accablé. Il paraît que la Ville va être attaquée. Moi, je me barre. J'attire les balles perdues.

— T'inquiètes pas. Un informateur nous a prévenus, c'est pour ça qu'on surveille. Ils ne passeront pas.

— Tu ne m'as même pas vu arriver...

— Ouais. (L'argument semble le frapper.) Et alors, tu voudrais que je déclenche l'alarme chaque fois qu'un crétin a envie de se dégourdir les jambes ? Remonte !

Je secoue la tête. Il agite un poing énorme.

— Ne m'oblige pas à descendre te chercher. On est en alerte maximum et le coin peut devenir malsain à n'importe quel moment. De toute façon, tu n'iras pas plus loin, c'est un cul-de-sac.

Je cède avec un haussement d'épaule et escalade l'échelle. Crank me surveille d'un air soupçonneux. Lorsque ma tête atteint le dernier barreau, il pose un pied sur mes doigts, sans appuyer.

— Bouge pas. Qu'est-ce que tu transportes ?

— Mon chat. Tu ne penses pas que je l'aurais abandonné ?

— Je ne sais pas comment pensent les dingues. (Il s'écarte pour me laisser grimper.) Ouvre ce sac !

Je défais les lacets d'une main molle, sous le regard impassible de Crank. Me serais-je trop fié à sa bêtise ? Ombre passe la tête par l'ouverture et se frotte contre ma paume en ronronnant.

— Il a pissé, dis-je en reniflant l'intérieur du sac. Donne-moi un coup de main, Crank, il faut nettoyer...

— Doucement ! (Il secoue la tête avec énergie.) Moi je surveille l'échelle, je ne suis pas gardien de zoo. Tire-toi avec ton monstre, il y a une fontaine à deux rues d'ici. Je ne t'ai jamais vu.

— Rappelle-moi de te payer une bière aux *Étoiles*, dis-je en reprenant mon sac. Et surveille le coin. Je ne serais pas étonné qu'il y ait des méchants planqués derrière les rochers.

— Va noyer ton chat. Et ne refous plus les pieds dans mon secteur !

Il me tourne le dos et reprend sa ronde. Dans mon dos, Ombre miaule doucement. Je jette un coup d'œil à ma montre, le compte à rebours est commencé depuis plus d'une heure. Mano doit grincer des dents. Chacun son tour.

Le sac pèse de plus en plus lourd.

J'ai enlevé mes chaussures. La chair d'Aigue-Marine, humide de rosée, est agréablement fraîche. J'ai l'impression de marcher sur la mer. Les murs ondulent sous la caresse de mes doigts, les édifices se redressent sur mon passage. Pourtant, je leur apporte la mort. La Ville, dans son innocence, m'accueille comme un allié alors que j'ai jeté au vent tous mes engagements. Je ne me bats plus que pour moi-même. Je sais qu'il me faudra détruire beaucoup avant d'extraire des ruines ce que je cherche.

Depuis mon bref passage sur Vieille Terre, la Ville donne l'impression d'avoir rétréci. Le temps, lui, s'est accéléré et un tic-tac imperceptible rythme ma marche. À l'est, le soleil s'est levé dans un flamboiement orange, accompagné de fusillades et de cris. Dans les ruelles dépeuplées, ornées de banderoles à demi déchirées, les confettis gorgés de rosée s'entassent en paquets gluants. D'habitude, le désordre des Villes me plaît. Je préfère à la nudité ordonnée de la scène le fouillis des coulisses. Mais le fatras qui a envahi Aigue-Marine me renvoie à la figure le vide de mon esprit. Pas de plan préconçu, pas d'idée. Une phrase de Crank tourne sans fin dans ma cervelle :

Un informateur nous a prévenus...

Quelqu'un a trahi. Je suis plus seul encore que je ne le pensais.

Je ralentis. Depuis que j'ai pénétré dans la zone centrale, la chair martelée de la chaussée est devenue étonnamment passive. J'esquisse du bout de l'orteil une caresse de bienvenue que la Ville accueille avec indifférence. Je plaque mes paumes sur les zones érogènes d'un dôme, effleure les bourrelets sensibles qui entourent ses fenêtres. Rien. Pas même un frisson. Un filet de sueur glacée coule le long de mon dos.

Aigue-Marine est en train d'être muselée.

Je résiste à l'envie de frapper le décor de mes poings et de mes pieds. Si quelqu'un d'autre contrôle la Ville, ma seule arme se révèle dérisoire. À l'abri d'un porche, j'entaille ma paume d'un coup de dent et me branche sur le système nerveux de l'Animal Ville. Un flux douloureux me traverse, le réseau est saturé d'influences. Je me force à rester passif, de peur d'être détecté par ceux qui ligotent Aigue-Marine. Des Aléateurs, sans doute. Qui d'autre saurait manipuler une telle masse de chair ? *Marika, réveille-toi, je vais avoir besoin de toi.*

Je me déconnecte, suce la plaie qui saigne à peine. Le goût salé sur ma langue est chargé de réminiscences. Mano porte la même blessure, sommes-nous devenus frères de sang ? La bombe martèle son tic-tac dans mon crâne. Un vertige me prend. Je glisse le long du porche, me replie sur moi-même.

Un miaulement de protestation me vrille les tympanes. Ombre, coincé entre mon dos et le mur, se débat avec énergie.

— Ne nous oublie pas, murmure Marika.

Elle se déploie hors de mon torse avec la lenteur inexorable d'une coulée de verre en fusion. S'étire. Des étincelles brillantes jaillissent de ses seins. Cette fille est faite pour être nue.

— Le contact de la Ville m'a fait du bien, dit-elle d'une voix pensive. J'ai vécu à travers elle, à travers toi. Je crois que je manquais tout simplement de sensations.

— Tout simplement..., lui rétorqué-je avec une grimace. Eh bien, je suis prêt à te donner ma part !

— Si je ne te la vole pas avant.

Ombre se débat pour sortir du sac. Je desserre les lacets qui l'emprisonnent et il bondit, la queue dressée, les poils hérissés de réprobation. Je tends une main vers lui mais il refuse mes caresses. Longue bouderie en perspective. Tout le monde te laisse tomber en ce moment, petit chat. Qu'est-ce que tu dirais si tu étais à ma place ?

Je me relève, charge la bombe sur mes épaules et quitte le porche. Une fois au milieu de la rue, l'évidence me frappe. Je n'ai nulle part où aller.

— Par là, lance Marika. Direction : les *Étoiles Mortes*.

Je hausse les épaules. À quoi bon foncer dans les mâchoires du piège ?

— Falstaff t’attend. Il fait partie de ceux qui contrôlent la Ville.

— Et tu voudrais que je me rende ?

Elle a un sourire triste et secoue la tête.

— Je crois que tu peux l’affronter sur le réseau de nerfs d’Aigue-Marine. Nous t’aiderons, Ombre et moi. C’est un pari risqué, mais je ne vois rien d’autre à tenter.

— Et ça nous mènera où ?

— Tu sais observer, Closter, tu ne sais même faire que ça, me secoue-t-elle. Quand te décideras-tu à intégrer ce que tu sais ? À *réfléchir* ?

Je demeure silencieux un long moment. Elle secoue la tête d’un air déçu et lâche :

— Le contrôle... Il fonctionne toujours dans les deux sens.

L’arrière des *Étoiles Mortes* donne sur une venelle tordue hérissée d’excroissances osseuses, un vrai coupe-gorge aux odeurs suspectes. Une lèvre de chair, figée dans une moue perpétuelle, tombe de la terrasse du bâtiment en surplomb et empêche le soleil d’y pénétrer. Il y règne une fraîcheur constante et Falstaff l’utilise comme cave, avec le consentement tacite des autorités. Je l’ai parfois aidé à déménager ses fûts en dehors des heures d’ouverture, un honneur qu’il n’accorde qu’avec parcimonie.

Une fois franchi le sas symbolique matérialisé par un rideau de silicone greffé entre les deux bords de la rue, nous nous glissons à tâtons parmi les caisses et les tonneaux. Des gouttes de condensation tombent de la voûte avec un ploc sourd. Lorsque je m’approche de l’arrière du bar, l’une d’elle éclate sur mon front avec la précision d’une balle. Je sursaute, secoue la tête. Dans mes bras, Ombre miaule doucement. Les odeurs de chair mouillée le déroutent. L’endroit n’est pas aussi bien lavé que le reste des rues et des relents douceâtres montent des replis du sol. On devine, dans les poches de chair que dissimulent les caisses, une fermentation secrète des essences de l’AnimalVille, la distillation alchimique de sa sueur intime, à l’arôme puissant. Peut-être le secret de la bière de Falstaff.

Autrefois, une statue au poing levé gardait l’entrée d’un port et éclairait de sa torche la route des navires. Elle était formée d’une fine épaisseur de métal tendue sur un échafaudage complexe de barres et d’entretoises que l’air marin avait corrodé. Si on en croit Guanadi, la structure du bras s’était lentement affaissée sous son propre poids. Des plis s’étaient formés sous l’aisselle, où la saleté s’accumulait. Des plantes apportées par le vent, des nids d’oiseaux, avaient ajouté leur duvet noir et sec. L’odeur de crasse était devenue telle que l’on avait dû abattre la statue. Le symbole de la liberté sentait trop fort sous les bras.

De ma paume ouverte, je caresse le mur agréablement frais, le chatouille de l'index. Un trou se forme peu à peu, un rai de lumière jaillit dans la pénombre. Sous la pression de mes doigts, la déchirure s'agrandit. Si mes calculs sont justes, nous devrions déboucher dans un des boxes du fond. Nous profiterons de l'effet de surprise. Je resserre les sangles du sac, passe la tête par l'ouverture et me fraie un passage.

Sur la table du box trônent une bière mousseuse et un flacon de verre aux formes contournées. Des volutes tièdes montent d'une soucoupe de lait posée à mes pieds.

Nous sommes attendus.

... En asséchant la Méditerranée, nous avons commis un acte grave : nous avons volé l'avenir des dauphins. Sous l'influence d'Aigue-Marine, ils accédaient peu à peu à une conscience élargie de l'univers. Nous les avons expulsés trop tôt de leur mer, nous avons coupé le cordon.

Je sais que l'immense majorité des hommes n'a pas accès aux Villes. Parler de partage dans ces conditions est illusoire et vain, mais nous devons garder cette injustice à l'esprit. Un jour, il faudra restituer Aigue-Marine aux dauphins. Le plus tôt possible...

Guanadi : « Regrets et monologues »

CHAPITRE V

— J'ai suivi ta progression ! me lance Falstaff depuis le bar. Tu étais aussi visible qu'un point noir sur la peau de la Ville.

Je me dirige vers lui en emportant le bock de bière et trébuche. Le liquide asperge les tables et le dessus du piano.

— Toujours aussi maladroit, commente Falstaff. Je t'en sers une autre ?

— Ombre n'a pas touché à son lait...

— Tu apprends vite !

Il m'observe avec un respect nouveau. Je m'accoude au comptoir et lui tends le verre vide qu'il lave avec des gestes précis, économes.

— Où en sommes-nous ? dis-je.

— Ma foi...

Il réfléchit un instant et, curieusement, sourit. Un peu de la complicité qui nous unissait passe dans ses yeux délavés. Il a le même regard que Mano. Des tueurs tranquilles.

— Je suppose que l'offre de Vorst tient toujours, soliloque-t-il à voix haute. Je ne peux pas le jurer, compte tenu des récents événements. Tu t'es montré un peu...

— Désordonné ?

— Quelque chose comme ça. Ceci dit, se hâte-t-il d'ajouter, je suppose que tu avais des excuses.

Je commence à m'amuser de ce jeu feutré, de cette bataille de chats, griffes rentrées. La vieille routine des Étoiles Mortes, où tous les problèmes se dissolvent insidieusement dans l'atmosphère. Rien qu'un piège de plus.

— Rassure-moi ! l'interromps-je. Dans la bière, du poison ou un somnifère ?

— Un somnifère, bien sûr, réplique-t-il d'un air offensé. Que vas-tu imaginer ?

— Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai mauvais esprit depuis quelque temps.

D'une torsion de l'épaule, je me débarrasse du sac et le pose sur le comptoir. Falstaff jette un coup d'œil à l'intérieur et blêmit.

— Bel engin, hein ? dis-je sobrement. Fourni par quelqu'un en qui

je n'ai plus aucune confiance. Il devrait exploser bientôt. À moins que...

Je sors de ma poche le mince cylindre de métal et le fais tourner entre mes doigts.

— Ceci est un détonateur. Celui de la bombe ou un autre, je l'ignore. Tu risques de tout faire sauter en vérifiant. Amusant, non ? Attrape !

Il recule la tête instinctivement. Le détonateur rebondit sur l'orgue à bière et roule sur le sol à ses pieds. Il n'esquisse pas un geste pour le ramasser. Intrigué, je passe la tête par-dessus le comptoir.

Encastrés dans le bar, des boîtiers électroniques dessinent d'étranges constellations de diodes ambre, rouges et vertes qui se reflètent sur les armures translucides des bouteilles. Les filaments chromés qui en jaillissent enserrant Falstaff dans une toile métallique qui crépite doucement. Je récupère le détonateur d'un geste vif et me recule.

— C'est un appareillage d'Aléateur, commente Marika à voix haute, depuis l'intérieur de ma poitrine. La grille de connexion, les relais d'amplification. Branché et prêt à servir !

Falstaff me jette un regard de haine impuissante et se détourne.

— Qu'est-ce que tu avais prévu pour elle ? dis-je en caressant les flancs du sac qui se dégonfle peu à peu. Son corps est toujours perdu, sinon tu en aurais déjà parlé. On peut attendre, voir si ça saute vraiment. Personnellement, ça ne m'enchanté pas. Le reste, les marchandages, les grandes idées, je sais ce que ça vaut... Tu n'es que le dernier sur une longue liste de déceptions.

Ombre se frotte à mes chevilles. J'ai la gorge douloureuse, soudain. Trop d'amertume, trop de mots crachés.

— Sers-moi un verre d'eau, tiens. Non, ne te dérange pas...

Je remplis une chope au robinet de l'évier à vaisselle, avale une gorgée. Un goût de chlore, avec une infime trace de sel. Rien d'anormal. Je vais m'asseoir sur le tabouret du piano et pose mes doigts sur le clavier. L'instrument se réveille. Je déchiffre le thème de la Danse macabre d'un doigt malhabile et plonge dans le vide de mes souvenirs absents.

Falstaff, hypnotisé par la bombe, semble incapable de réagir. J'interromps ma litanie de notes dissonantes et heurte violemment le couvercle qui claque comme un coup de feu.

— Je vois mourir tes bars les uns après les autres ! Nous sommes dans une impasse, et beaucoup de choses en profitent pour se détruire. Non, laisse cet engin tranquille ! Si tu essayais de le désamorcer, je me sentirais obligé de te sauter dessus pour t'en empêcher. Les bombes n'aiment pas la bousculade.

« Eh bien ? poursuis-je, irrité par son mutisme. Pas de promesses,

pas d'offre de reddition ? Si tu savais à quel point je suis prêt à accepter n'importe quoi. Tu pourrais m'acheter pour presque rien. Un espoir, un début d'idée... Tu ne veux même pas essayer ? »

Il secoue la tête, le visage décomposé, et glisse une main sous le comptoir. Brutalement, mon tabouret s'enfonce dans le sol. Une vague de chair enveloppe mes jambes et les emprisonne dans un étroit fourreau. Falstaff, l'expression concentrée, pilote le bar à la façon de Moïse agitant la mer rouge. Le piège humide monte jusqu'à ma poitrine.

— Je savais que je jouais mal, mais à ce point-là, c'est ridicule ! dis-je en me débattant, coincé contre le piano.

— Inutile de t'agiter, fils, me répond-il d'une voix lasse. Tu es allé trop loin. Je ne peux pas permettre que cette bombe blesse la Ville.

Je libère une main, renverse le verre d'eau à mes pieds. L'odeur caractéristique de la chair mouillée s'élève du sol. Ombre s'arque et gémit, le poil hérissé. À toi, petit chat.

En quelques secondes Ombre transforme le décor trop bien rangé en un capharnaüm digne des grands soirs de beuverie. Sous ses coups de griffes, ses morsures, la pièce ondule de souffrance et de plaisir mêlés. À chaque soubresaut de l'AnimalVille, les tables et les chaises se heurtent avec un cliquetis d'os brisés qui évoque un xylophone. Ballotté dans ma prison gluante, je gigote avec le reste du bar. Falstaff, pris par surprise, relâche son contrôle. La bouche de chair me recrache et je roule sous le piano. À quatre pattes, j'enjambe les crevasses luisantes qui se referment avec un bruit répugnant et me dirige vers la porte.

Je me remets prudemment debout en m'agrippant à la poignée. Derrière les carreaux colorés, la Ville déroule son paysage immuable et désormais perdu. Dans mon dos, Ombre et le bar, étroitement mêlés, s'affrontent sur l'arène incertaine de leurs désirs. À travers la plante de mes pieds nus me parviennent les émotions d'Aigue-Marine, sa frustration, son désir de me venir en aide malgré les liens qui la retiennent prisonnière. Une offre d'alliance que je ne suis pas encore prêt à accepter. Trop de sous-entendus, trop d'implications...

— On s'en va ? murmuré-je à Marika.

— Où ? On n'a nulle part où aller...

Elle se sépare de moi et contemple les soubresauts du décor d'un air sombre. Falstaff est échoué sur son comptoir comme sur une île déserte.

— Qu'est-ce qui nous reste ? Guanadi et ses phrases ? Mano et ses plans tordus ? Tu ne comprends pas qu'on nous a trahis ?

— Elle a raison, tu sais... renchérit Falstaff. Il y a une cellule de crise sur Supérieure à laquelle je suis relié. Ils sont au courant de tout ce qui se passe. Tes mouvements étaient prévus à l'avance...

— Et la bombe ?

L'expression de son visage est éloquente. Je fais sauter le détonateur dans ma paume avec un sourire désabusé. C'était bien un atout, un as de pique puissant et maléfique. Une mauvaise carte, mais il n'en existe pas d'autres dans cette partie.

Ombre et le bar ronronnent de concert. Je profite de ce moment d'accalmie pour regagner le piano. Jouer semble être la seule chose à faire.

— Tu nous as aidés, sur Deserade...

— Ce n'était pas moi. Certains de mes doubles prennent parfois des libertés inattendues.

— Je comprends, dis-je lentement. Tu es l'original que j'ai déjà rencontré sur Supérieure. C'est la deuxième fois que je refuse une de tes bières.

— Pourtant, les vrais connaisseurs disent qu'elles sont incomparables... Tout est plus intense sur Supérieure, nous ne gardons que le meilleur. Tu es des nôtres, ta place est là-bas.

— Bien sûr, soupiré-je. Inutile de me préciser ce qui m'attend si je refuse.

Sans me soucier de ses protestations, je commence à me déshabiller, en rangeant avec soins mes habits dans le piano. Dans le silence, le tic-tac de la bombe retentit avec une urgence nouvelle.

— Je crois que je ne vais pas aimer ça, murmure Marika.

— Tiens, tu te réveilles ? rétorqué-je. Il était temps. J'aurais besoin que tu m'aides. De l'intérieur.

Le ton de ma voix la dissuade de répliquer. Le bar se trémousse. Je caresse le dos poisseux d'Ombre et enfouis mon visage dans sa fourrure. Son regard se perd dans le mien, doré, confiant, totalement ouvert. Pourquoi n'est-ce si simple qu'avec toi, petit chat ? Puis j'enlève maladroitement mon slip et le fait tourner au bout de mon doigt.

— Le spectacle commence à peine, Falstie.

Le surnom m'a échappé. Je projette le slip dans le piano et m'agenouille, Ombre au creux des bras comme une offrande. La chair de la ville, à la fois ferme et douce, monte à la rencontre de la mienne.

Une crevasse se forme sous mon ventre et je m'y enterre d'un coup de reins.

Falstaff n'a pas été long à comprendre. Ses mains s'agitent nerveusement sous le comptoir, et je devine à l'expression vide de son visage que des ordres lui sont transmis depuis un bar identique, installé à l'autre extrémité de la toile. La vision d'un groupe de conspirateurs en cravate, en train d'esquisser des plans sur une table auréolée de bière, me traverse l'esprit et je ne peux m'empêcher de

ricaner. L'état-major s'est toujours tenu à l'écart du champ de bataille et c'est un tort. En amour comme à la guerre, la chair de l'autre est la seule réalité.

Je risque un coup d'œil par-dessus le parapet de la tranchée. Le piano, en équilibre instable entre les deux bords, marque la frontière de mon territoire. La voie du salut s'enfonce sous mes pieds, du moins je le suppose. Me perdre au cœur de l'Animal Ville, devenir un parasite du système... Quel autre choix me reste-t-il ?

Un frisson me saisit. Dans un bruit épouvantable de déchirure, les cloisons de cartilage s'arrachent des murs. Elles vacillent sur leur base parcheminée, comme douées d'une vie incertaine et dangereuse, puis, d'une démarche saccadée, convergent vers moi. Les os grincent, la peau sèche résonne en heurtant les tables. Percussions malades. Un liquide poisseux suinte des plaies et laisse de longues traînées gluantes sur le sol ravagé.

Ombre, terrifié, plante ses griffes dans mon dos. Je hurle, autant de peur que de douleur, et me réfugie au fond de mon abri pour échapper à ce cauchemar. La chair qui m'accueille est molle, absente.

Domestiquée.

Je n'ai que le temps de plonger au-dehors. Un spasme agite la tranchée, dont les parois se referment avec force. Le piano, broyé entre deux mâchoires charnues, explose en un jaillissement d'esquilles de bois. Mes vêtements sont mastiqués, réduits en lambeaux gluants de bave. Puis la bouche s'ouvre à nouveau et tend ses lèvres vers moi. Les touches du piano, incrustées de travers dans la chair, lui donnent un sourire de requin mécanique.

Ombre crache, le dos hérissé, mais ne fais pas mine de l'attaquer. Les parois de cartilage nous encerclent, labyrinthe de cloisons de papier huilé. Je pourrais les crever. Ou du moins essayer...

Sous mes paumes, Aigue-Marine se débat. Malgré les coups d'aiguillons de Falstaff et l'impitoyable corset qui l'enserme, elle lutte pour échapper à l'emprise des Aléateurs. Elle appelle au secours, timidement, avec ce qui lui reste de volonté. Je suis juste assez nu pour la comprendre.

Je la caresse de mes paumes ouvertes. Réconfort insuffisant. Les parois se rapprochent, s'imbriquent l'une dans l'autre pour former une muraille infranchissable de tissus morts. Dans un ultime sursaut, Aigue-Marine ouvre son esprit et l'accorde au mien.

Une vague de tendresse, d'espoir et de résignation mêlés m'engloutit. Je descends en elle comme autrefois en Nivôse mais, cette fois-ci, c'est moi qui mène le jeu. Tandis que mon corps abandonné s'écroule, je déploie les ailes de ma mémoire et plonge à travers les couches de souvenirs de la Ville, jusqu'au noyau.

Une fois passées les premières défenses, Aigue-Marine se refuse. J'ordonne, je supplie. Chaque seconde qui passe augmente le danger. Je crois déjà sentir sur ma peau le contact rêche des cartilages. Les Aléateurs concentrent leurs efforts sur moi. Leurs pièges sont grossiers mais efficaces et me font perdre un temps précieux.

— Occupe-toi d'eux ! ordonne la voix de Marika. Oublie cette catin qui ne sait pas ce qu'elle veut.

— Elle est la seule voie qui nous reste. La dernière sortie.

— Les Villes sont des culs-de-sac !

— Peut-être pas. Tu m'as dit toi-même que le contrôle fonctionnait dans les deux sens. J'ai accepté d'être manipulé afin de recevoir en échange les moyens d'intervenir. Je peux ouvrir de nouvelles portes.

Dans la pénombre de l'esprit de la Ville, la colère de Marika lance des éclairs rouges. Aigue-Marine frissonne et se durcit, malgré la présence d'Ombre qui la caresse avec habileté. Nous sommes prisonniers de notre propre désordre, tiraillés par nos passions. La fusion que j'attends ne vient pas.

— J'ai besoin de toi, Marika. (Son refus est une boule de feu que j'écarte d'un souffle.) Tu es une Aléatrice, tâche de t'en souvenir. Je n'aurai pas trop de toutes mes forces pour négocier avec Aigue-Marine. Empêche ceux qui la contrôlent de me distraire ; aidez-moi, Ombre et toi. Sans vous, rien n'est possible.

Une marée d'or, le parfum d'une fourrure.

Ombre, qui comprend tout avant même que je songe à lui expliquer. Marika n'a pas répondu. Je me force à attendre, le corps et l'esprit offerts.

— Ensemble ?

— Oui, mon amour. Ensemble...

Je suis une lame qui tranche, une épée qui pourfend. Flanqué d'Ombre et de Marika, je chevauche le tigre de lumière et l'étoile de verre brille sur mon front. Sous le feu de nos regards croisés les mensonges brûlent, les serrures les mieux armées fondent et se rendent, les cachettes s'ouvrent. Aigue-Marine m'appartient. Je sens son excitation monter tandis qu'elle se dévêt avec impudeur des épaisseurs de chair qui la masquent.

Poussé par une urgence que je ne tente plus de maîtriser, je fouille dans ses entrailles, je culbute les derniers obstacles qui me barrent la route. Tacitement, Ombre et Marika se retirent et me laissent seul. Dépouillé des armes que me conférait leur présence, je m'avance le long du chemin des nerfs de la Ville et me fraie un passage jusqu'à son cœur.

Le centre d'Aigue-Marine est une bulle fraîche et bourdonnante, un fragment d'espace empli de voix. C'est là qu'elle se réfugie, qu'elle

rêve, qu'elle écoute ses sœurs éparpillées à la surface de l'univers, les isolées comme elles et les autres, celles dont Nivôse m'a permis de connaître l'existence...

Les Villes sauvages.

La toile qu'Aigue-Marine tisse entre les mondes est à ma portée. J'en connais déjà la plupart des motifs. Avec un sentiment grandissant de victoire j'y entremêle mes propres fils. À l'autre bout, Bayane, Paranamanco, Syrtine et toutes les autres saluent mon arrivée. Leurs clés me sont remises. Toutes leurs clés.

J'ai rassemblé dans mes mains l'intégralité de la toile. Je suis prêt à lancer mon appel à l'aide. Lorsque Aigue-Marine et ses sœurs comprennent mon intention, leurs voix se mêlent en un concert chaotique. Je perçois leur tristesse qui court sur les fils, pareille à une araignée de silence.

— Ce que tu veux tenter est impossible...

— Pourquoi ?

Un brouhaha d'explications confuses au-dessus duquel s'élève la voix d'Aigue-Marine :

— Mon axe, que vous les hommes appelez le Beffroi, est brisé et la maladie de Nivôse nous a privées d'une partie de nos forces. La toile est incomplète, déséquilibrée. Nous pouvons recevoir des messages, pas en émettre, à moins d'utiliser les hommes comme messager.

— J'ai perçu la présence des Villes sauvages lors de la fusion avec Nivôse, m'obstiné-je. On doit pouvoir les atteindre.

— Seulement depuis le vide de l'espace. Ici, réparer l'équilibre est hors de notre portée. La toile est trop vaste et nous sommes trop intimement liées à elle.

— Réparer l'équilibre ? Je peux peut-être...

Je m'interromps, frappé d'une illumination qui me fait chanceler.

— Nous l'avons toujours su,
C'est pour cela que tu es là...

— Nous sommes tes alliées, murmurent les voix entrelacées de la toile. Toi seul peux nous rendre libres.

— Je le sais, à présent. Peut-être, dis-je en fouillant les crevasses béantes de ma mémoire, n'est-ce pas la première fois que je l'apprends.

— Tout ce que tu as été, tes souvenirs, tes créations, sont en notre possession. Nous n'oublions jamais rien. Le moment venu, nous pourrons te rendre l'intégralité de ton passé.

— Ce moment ne viendra jamais. Se souvenir, c'est accepter de vieillir et je ne suis pas encore prêt... Non, vous savez ce que je désire en échange de mon aide : le corps de Marika. Même si j'échoue, même si on efface jusqu'aux ultimes traces de la promesse que j'ai faite à

Nivôse, je veux que vous le lui rendiez.

— Tu n'échoueras pas. S'il le faut, nous te relancerons sans fin sur la marelle, avec des souvenirs neufs à chaque fois. Tes conditions sont acceptées...

L'une après l'autre, les voix décrochent, en abandonnant derrière elles des bribes de savoir et des encouragements murmurés. Il n'est pas en leur pouvoir de m'offrir plus. Qu'importe ! Je sais à présent avec qui négocier pour obtenir ce dont j'ai besoin. Le plan que j'avais ébauché est désormais achevé, pareil à un équilibre parfait qui ne s'immobiliserait jamais. Je n'ai plus qu'à trouver un moyen de quitter l'atmosphère terrestre, afin de m'emparer du centre de la toile. L'ultime voyage !

Je hurle mon excitation à travers les vaisseaux et les nerfs de la Ville, et ma voix, réverbérée par les dômes, se fraie un chemin jusqu'à la surface. Des spasmes secouent Aigue-Marine. Emportés par la surcharge, les Aléateurs qui la ligotaient sont balayés et leurs machines détruites. Nous avons gagné un sursis.

Je reprends mon vol vers le haut, à l'assaut d'une tour qui s'élève à travers l'esprit de la Ville, jusqu'à l'air libre. Il est temps de regagner le champ de bataille.

— Tu t'en vas déjà ?

La question d'Aigue-Marine brise mon envol. Marika me dépasse en m'adressant des signes furieux tandis qu'Ombre détourne la tête avec ostentation. Les bras écartés, je plane au-dessus de la mer des toits.

— Tu es libre. Et je ne le suis pas encore.

— J'aimerais te garder. Pour le jour où j'aurai moi aussi besoin d'un pilote.

— Dans combien de siècles ?

— Plus tôt que tu ne le crois, À présent que la fécondation a eu lieu, la métamorphose ne tardera pas. J'attends ce jour avec impatience !

— Tu ne veux pas dire que... ? m'étranglé-je.

Des signaux de tendresse en rafale sont sa seule réponse. Je cherche désespérément quelque chose à ajouter pour masquer ma confusion.

— Eh bien, je suppose que c'est une bonne nouvelle ! Enfin, je crois... (Seigneur ! Comment vais-je expliquer ça à Marika ?) Je ne sais même pas comment je m'y suis pris. Tu es sûre que...

— Tout à fait Pour nous reproduire, nous avons besoin d'une symbiose avec une race dont les fantasmes sont suffisamment proches des nôtres. Le choix final du fécondateur nous appartient. Il n'intervient pas dans le processus, sauf comme source d'énergie et d'inspiration.

— J'ai été violé, en quelque sorte. (Au fond, je suis sûr que Marika et Ombre ont joué un rôle dans cette paternité que la Ville m'attribue.

Un fou rire nerveux me saisit.) J'espère que tu donneras mon nom à une de tes rues ! Tu me dois bien ça.

— Ma dette envers toi est immense... Ton nom ne sera jamais oublié, aussi longtemps que l'une d'entre nous existera. Va, maintenant ! Je perçois des forces qui se massent à ma périphérie. Le temps qui te reste s'amenuise.

Avec douceur, Aigue-Marine se retire de mon esprit et je reprends mon vol vers la réalité. Au moment où je vais rejoindre mon corps, sa voix me parvient dans un murmure :

— Interroge Falstaff. Il te dira comment gagner l'espace...

— Tu n'as pas pu t'empêcher de t'attarder, m'agresse Marika sitôt mon retour aux Étoiles Mortes.

Je m'arrache avec difficulté du paysage de chair pétrifiée et fouille parmi les lambeaux d'étoffe recrachés par le piano, à la recherche de quelque chose de mettable. Je récupère une unique chaussette, que je rejette avec dépit.

— Si tu savais ! dis-je en me grattant le ventre.

— Oh, je sais, j'ai écouté. Je n'allais certainement pas te laisser seul avec cette...

— Je t'en prie, Marika ! Pas devant le chat !

Je lui tourne le dos et m'étire, en soupirant de bien-être. Ombre se presse contre mes chevilles, et le bout de sa queue dressée m'agace les mollets.

— Tu as vu l'état du décor, chaton ? Nous sommes les champions du désordre...

Les cloisons, renversées par les spasmes qui ont secoué la Ville, gisent éparpillées autour des débris du piano à la façon d'un jeu de cartes. Je les piétine dans un bruit de carton-pâte déchiré. Falstaff est affalé sur le comptoir, les yeux révoltés. Le choc en retour du plaisir de la Ville a été trop fort pour lui.

Je vide une chope d'eau sur son crâne dégarni. Il s'ébroue comme un vieux phoque et tente de se redresser. Son appareillage d'Aléateur l'emprisonne dans un carcan de fils à demi fondus.

— Qu'est-ce que je te sers ? dis-je en ricanant. C'est ma tournée.

— Tu as gagné..., laisse-t-il tomber d'une voix blanche.

— Disons que tu as perdu. Moi, je ne jouais pas.

Sur le comptoir, le sac grand ouvert tictacque imperturbablement. Je le renverse, le secoue, en caressant le sol du bout de l'orteil. Falstaff, les yeux écarquillés, regarde la bombe tomber... Au dernier moment, une bouche s'ouvre dans la chair de la Ville et la bombe disparaît, avalée.

— Et voilà ! persifle-je. Aigue-Marine se chargera de la digérer. Un problème de moins. La situation s'améliore, tu ne trouves pas ?

Je décapsule une bouteille au hasard, la renifle. Une odeur de framboise, parfait. Je la vide en trois longues gorgées d'extase et m'essuie les lèvres d'un revers de main.

— Passons aux choses sérieuses. Comment met-on de la musique dans ce fichu bar ?

Quelques secondes plus tard, le violoncelle de la Suite Italienne déroule ses anneaux en sourdine. Je tends les bras vers Marika.

— Vous dansez ?

— Je n'aime pas la couleur de votre costume...

— Elle a raison, Falstie ! C'est le moment de te rendre utile. Tu n'as pas un smoking à me prêter ? Non ? Impossible de compter sur toi, comme d'habitude.

Tout en parlant, j'endosse le sac. À défaut d'autre chose, il me servira toujours à me sentir moins nu.

— On va te quitter, mon grand ! Le devoir nous appelle, et tu as du ménage à faire.

Je feins de me diriger vers la porte et me ravise brusquement.

— Oh, avant que j'oublie, indique-moi comment me procurer un vaisseau spatial. N'importe quel modèle.

— Je me demandais quand tu allais te décider à poser la question, réplique-t-il calmement. La réponse est non, tu t'en doutes. Par contre, j'ai une proposition à te transmettre. Tu devrais...

— Tss, tss, Falstie. Ne t'écarte pas du sujet. Un vaisseau spatial, en état de marche, de préférence dans l'heure qui suit. Attends ! (Je lève la main pour prévenir une interruption de sa part.) Je voudrais que tu comprennes bien la situation.

Je prends la bouteille vide et la jette vers le plafond, dans lequel elle se plante. Je fais subir le même sort à toute une rangée de flacons de formes diverses. Vue d'en bas, la chair framboisée ressemble à une gencive hérissée de dents. Une caresse discrète sur l'épiderme d'Aigue-Marine et le plafond commence à descendre, au rythme du violoncelle.

Falstaff, prisonnier de son réseau de contrôle hors d'usage, me regarde avec une expression où l'incompréhension laisse place à la terreur.

— Mangé par ton bar... Je suis prêt à parier que tes doubles changeront de métier. De quoi parlions-nous ?

Il résiste héroïquement jusqu'à ce que le bord de l'immense mâchoire effleure le sommet de son crâne.

— Attention, le préviens-je. Les Villes sont des déversoirs à rêves. Je peux les remplir de mes cauchemars et les regarder t'avalier.

— Tu n'as aucun moyen de t'enfuir, imbécile ! halète-t-il. Aigue-Marine est cernée par un dispositif d'urgence. Ta situation est désespérée, tu m'entends ? Désespérée.

Sans répondre, je brise les bouteilles à l'aide d'un pied de table et le plafond descend un peu plus. Des éclats rebondissent avec un tintement de mauvaise augure. Falstaff, la tête coincée entre le comptoir et les tessons qui le mordillent, respire avec difficulté. Un filet de sang ruisselle le long de son cou et tache le bois lustré par des cohortes de buveurs.

— Mademoiselle L..., bredouille-t-il. Il y a un signal d'urgence pour rappeler son vaisseau. Libère-moi...

Un geste, et le plafond remonte d'une vingtaine de centimètres. Falstaff relève la tête avec précaution et exhale une plainte résignée.

— N'essaie pas de gagner du temps, le préviens-je. Je veux avoir quitté les Étoiles dans cinq minutes. Parle-moi du Vaisseau Ivre.

Un éclair de triomphe, vite dissimulé, traverse son regard. Je feins de ne rien remarquer. Ses mains s'activent sous le comptoir et une lueur bleutée envahit la salle. Au-dehors, l'enseigne de néon s'est brusquement illuminée et pulse suivant un rythme complexe.

— Voilà, annonce-t-il sobrement. Le signal est lancé. Le vaisseau se posera dans moins d'une heure.

— Tu peux vraiment communiquer avec Mademoiselle L. ?

Il hausse les épaules et s'empale sur les tessons. Une vilaine balafre orne son front, du sang lui dégouline dans les yeux. Marika détourne la tête. Je me sens soudain honteux de la façon dont l'interrogatoire se déroule, dégoûté de ce que je suis devenu.

— Dis-lui que nous l'attendrons au sommet du Beffroi. Qu'elle vienne nous y cueillir avec une navette. Explique-lui ce que tu veux, je m'en fous. Tant que la Ville est sous nos pieds, c'est nous qui menons le jeu. Ensuite... (Je prends un air désabusé.) Le Vaisseau Ivre nous permettra de disparaître définitivement. C'est tout ce qui compte.

Il acquiesce, un peu trop vite. Le clignotement de l'enseigne se modifie. Je laisse le plafond reprendre sa place et contemple le champ de bataille d'un œil morne. Plus aucune table n'est debout. Les os noirs du piano luisent sous les éclairs du néon, au milieu des cloisons déchirées. Lorsque le violoncelle s'interrompt, le silence qui suit me paraît soudain insupportable. Je passe de l'autre côté du comptoir et ouvre à fond tous les robinets de l'orgue à bière. J'écrase les tuyaux à coups de pied de table, perce les réservoirs aux ingrédients secrets avec une frénésie qui me surprend moi-même.

Falstaff, accablé, baisse la tête. Dans un bruit de cataracte, une mare brune se forme à ses pieds.

— Rendez-vous au prochain naufrage, dis-je en refermant la porte vitrée avec un soin exagéré. Tu mets ça sur ma note.

Marika ouvre la marche, spectre nu et gris, parcouru de lignes sombres. Je la suis, les yeux brouillés, en martelant de mes poings

serrés les murs de la rue. Au loin, des haut-parleurs déversent un brouhaha confus d'où mon nom émerge parfois. J'ai une brève pensée pour Mano et ses hommes. Je me demande lequel nous a trahis. Mano lui-même ?

— C'est absurde ! explose soudain Marika. Tu t'es laissé manipuler de bout en bout !

— Exact. (Je hausse les épaules.) À commencer par toi. Dois-je le regretter ?

Une saute de vent balaie sa réponse. Je frissonne. Des confettis tourbillonnent et se collent à ma peau. Je les arrache distraitement. Est-ce que Falstie va couler avec son bar, suivant la tradition ? Sans doute pas. Il n'y avait pas assez de bière, de toute façon, à peine de quoi répandre une grosse flaque. Je ne suis pas doué pour les adieux à grand spectacle.

Le Beffroi nous regarde approcher avec l'indifférence hautaine des monuments. Son sommet brisé, raboté, sera-t-il assez plat pour qu'une navette s'y pose ? J'aurais dû y penser avant.

Face à la paroi, je relève la tête et mon regard se perd vers le bleu. On devrait déjà distinguer l'amorce du sillage du Vaisseau Ivre, malgré le soleil aveuglant.

— Il ne viendra pas, dit doucement Marika à mes côtés. C'est le bout de la route.

— Non. (Je souris avec lassitude.) Le piège est bien plus subtil que ça. Falstaff nous a offert un aller simple qui ne mène nulle part.

— Explique-toi.

— Mademoiselle L. est un mythe fabriqué et entretenu par ceux qui possèdent les Villes. Elles sont vingt-sept, comme Falstaff, comme Vorst, chacune à bord d'un engin standard baptisé Vaisseau Ivre et décoré pour la circonstance. Il n'existe pas de moyen de dépasser la vitesse de la lumière, l'espace n'offre pas de raccourci. Les Villes me l'ont dit : toute cette histoire n'est qu'un leurre.

« Falstaff, Vorst, Mademoiselle L. ne sont que les incarnations de l'âme du système, le panthéon de demi-dieux indispensables à son équilibre. L'esprit frondeur de Mademoiselle L. s'oppose à l'image de l'ordre que représente Vorst, avec l'ambiguïté de Falstaff au milieu pour compléter le tableau. De plus, Mademoiselle L. est censée être du côté des opprimés, elle canalise une agressivité qui pourrait sans cela se révéler dangereuse. Nous, les échangés, sommes les complices involontaires de la tricherie, nous sommes la preuve indirecte que le système reste accessible. Tant qu'il reste un espoir, les peuples ne se soulèveront pas. Ils ignorent que le mécanisme était conçu dès le départ avec ses faux grains de sable.

— Tu le savais. (Le calme de sa voix me surprend.) Que comptes-tu faire ?

— Grimper là-haut. À cette heure-ci, la vue doit être grandiose.
Son sourire se fêle.

— Je ne sauterai pas avec toi...

— La navette sera bientôt là, idiote... Réfléchis. Falstaff ne souhaite qu'une chose : me voir quitter Aigue-Marine. Une fois dans l'espace, privé de la protection des AnimauxVilles, je découvrirai que le Vaisseau Ivre ne peut pas dépasser le système solaire et je serai forcé de me rendre. Un plan à la fois simple et subtil, digne de ses mélanges. Imparable.

Devant sa mine effondrée, je ne peux m'empêcher de ricaner :

— Ne fais pas cette tête-là ! Songe qu'il est en train de patauger dans une mare de bière, avec au-dessus de la tête des poignards de verre qui risquent à tout instant de se détacher pour lui transpercer le crâne. J'aime mieux être à ma place qu'à la sienne. On monte ?

Je l'enserme de mes bras. Elle relève le front, les yeux tous près des miens.

— Ne t'inquiète pas, demoiselle, dis-je, tandis que nos visages se mêlent. À présent, c'est moi qui mène le jeu, même s'ils l'ignorent. Ils ne me rattraperont plus, je n'ai plus besoin de personne...

« Je suis devenu une Porte ! »

Le Beffroi n'est qu'une coquille creuse. Un escalier en spirale, pareil à l'intérieur d'une conque, s'enroule jusqu'au sommet. Les marches de cartilage usé grincent sous mon poids et je m'élève à tâtons dans une obscurité tiède, emplie de senteurs. Sueur, poivre, et des traces d'odeurs anciennes que j'associe à des mélodies, ou à des couleurs de peau. Ombre, insatiable, s'agite dans le sac. Il est temps que j'ouvre une fenêtre.

Je frotte mon front contre la paroi. Une meurtrière se forme, puis d'autres, de place en place jusqu'au sommet. L'ivoire translucide de l'escalier s'illumine sous mes pieds tandis que je m'élève au-dessus de la ligne des toits. La Ville expose ses dômes et ses terrasses baignées de lumière, déploie ses rues jusqu'à l'horizon couleur de marne. C'est à couper le souffle, encore plus beau que la vue qui s'étalait du haut de mon appartement. Je m'attarde à chaque ouverture, incapable de me rassasier du spectacle, et Marika doit me rappeler à l'ordre d'une voix blanche pour que je reparte.

À chaque arrêt, je scrute le ciel d'un bleu de faïence. Une vibration sourde fait trembler la tour mais j'ignore s'il s'agit du Vaisseau Ivre. J'espère que nous n'aurons pas trop longtemps à attendre. J'espère surtout que je ne me suis pas trompé. J'ai tout misé sur Mademoiselle L., en comptant secrètement trouver en elle le petit grain de folie propre à son personnage. Pari risqué, sans doute est-elle aussi prisonnière de son rôle, mais j'avais envie d'y croire.

Au fur et à mesure que je m'élève, apparaissent les traces laissées par le reflux de la mer. La chair, boucanée par le sel, est incrustée de minuscules coquillages et son odeur a changé. L'escalier devient dangereux. Les marches d'os sont de plus en plus fines, et je les sens se tordre sous mon poids.

Je ralentis, alarmé. L'édifice semble se replier autour de moi à la façon d'une longue-vue et Ombre, pressé contre ma nuque, gémit.

Un craquement sinistre résonne à l'intérieur du Beffroi. Je m'immobilise, en pleine panique. Le cartilage tremble. Je suis bloqué, tout près du sommet... Trop tard pour redescendre, et les vibrations s'amplifient.

Du bout des doigts, je creuse des encoches dans la paroi et m'y agrippe. Les marches se fendillent, des éclats de cartilage dégringolent en cliquetant. Je ferme les yeux pour échapper au vertige. Marika s'est recroquevillée dans ma poitrine, je l'entends sangloter doucement.

L'escalier s'effondre dans un fracas terrifiant. Tétanisé, je me plaque contre la Ville, écrase mes lèvres sur sa chair. Un goût de saumure et d'algues m'emplit la bouche...

Longtemps après, je relève la tête avec prudence. L'édifice, à présent de guingois, a survécu. Suspendu au bord du gouffre, les doigts douloureux à force de crispation, je décolle mon ventre de la paroi. Le mécanisme de l'horloge cliquette au-dessus de moi. Sans regarder vers le bas, je lève un bras, puis l'autre, me fabrique des points d'appui. Malgré la douleur, je réussis à me hisser au milieu des roues dentées qui m'écorchent et tentent de me broyer. La morsure du sel est si violente que je suis sans cesse sur le point de lâcher prise. Je m'arrache en gémissant aux mâchoires de métal et poursuis mon ascension.

Au sommet du Beffroi s'ouvre une trappe de visite. Des entretoises mangées de rouille sont incrustées dans la paroi. Je m'y accroche avec prudence, vérifie qu'Ombre n'a pas trop souffert. Après une série d'acrobaties maladroites nous émergeons à l'air libre, sur une plateforme irrégulière où j'ai à peine la place de m'allonger.

À mes pieds, Aigue-Marine tremble d'excitation à l'idée de sa prochaine libération. Le Beffroi, privé de squelette, se déforme sous mon poids. Le vertige me saisit, je m'éloigne du bord en rampant. L'épiderme de la Ville boit mon sang avec avidité et mes blessures se referment. Les sanglots de Marika cessent peu à peu. J'essaie de rassembler mes forces.

Une éolienne minuscule est plantée dans un repli, pareille à un bonsaï qui aurait poussé là, apporté par le vent. Je l'examine et une idée me vient. À deux mains je tente de la déraciner. Elle cède avec une déconcertante facilité et je manque passer par-dessus bord. Je me

ratrape d'une main, ferme les yeux en attendant de retrouver mon souffle. Il s'en est fallu d'un rien. Stupide, à ce stade...

— J'aperçois un sillage, murmure Marika à l'intérieur de ma poitrine.

Son bras se tend vers le nord. Un véhicule multicolore, orné d'une traîne de rubans, se dirige droit sur nous en clignotant de tous ses feux. Des haut-parleurs déversent une bouillie de flonflons sur la ville en contrebas. C'est bien Léonora, pas le moindre doute. Malgré la situation, je me sens bizarrement excité à l'idée de la rencontrer. J'ai souvent pensé à elle avec nostalgie, à l'époque, et un peu de la magie qui l'auréolait colle encore à son personnage. Je me demande quel âge elle peut avoir...

La navette tourne autour de nous et s'immobilise au-dessus de nos têtes. Une soute s'ouvre et largue une nacelle en osier qui se balance jusqu'à nos pieds. J'y dépose l'éolienne et m'y glisse péniblement. Un miaulement indigné monte de mon dos lorsque la nacelle s'élève.

Les fesses appuyées contre l'osier, je réalise que je suis nu.

Pour une partie de la population de Vieille Terre, Monteorì était devenu un symbole...

Je vous arrête tout de suite. Mademoiselle L. est un symbole, Monteorì n'a jamais été qu'un artiste.

Certes, mais il était l'artiste du peuple ! Ses équilibres parlaient de révolte et d'oppression, ses liens avec les mouvements extrémistes de Vieille Terre étaient bien connus. Et soudain, le silence... Un silence rempli d'œuvres sans messages, un artiste devenu insaisissable. Comment l'expliquez-vous ?

La pression qui pesait sur ses épaules à ce moment-là était énorme... Nous changeons tous.

On a parlé de censure.

C'est un mot que je n'aime pas et que je récusé. Vous confondez censure et conscience personnelle. L'artiste étant un être névrotique par essence, toute forme de contrôle qu'il s'impose peut être considéré comme un pas vers la guérison...

J'ai peur de ne pas vous suivre...

Prenez le cas du peintre Van Gogh. Les deux dernières années de sa production se caractérisent par une explosion des couleurs, un décalage vers les teintes les plus vives du spectre. Or, ceci était essentiellement dû à sa tumeur cérébrale. Les zones sensorielles étaient touchées, il y avait exacerbation des perceptions lumineuses et colorées. Il peignait simplement comme il voyait, mais sa vision était faussée. Ce n'est pas pour autant qu'il faudrait mettre des toiles vierges et des tubes de gouache dans les salles d'attente des neurologues.

Mais ne pensez-vous pas que l'art puisse agir en tant que révélateur des malaises d'une société ?

Révélateur, oui, mais aussi amplificateur, ce qui est plus gênant. Nos artistes doivent apprendre à ne pas tout dire. Il ne faut pas que leur art devienne un facteur aggravant...

(Tiré de **TOR HANNES, Interview**)

CHAPITRE VI

— En général, on m'offre des fleurs ! dit une voix étonnamment jeune en provenance d'un haut-parleur, tandis que je m'extrais de la nacelle, l'éolienne à la main.

Une exclamation étouffée à la vue de ma tenue, puis le silence lorsque Marika se sépare de moi.

— Vous avez d'autres surprises en réserve ? interroge le haut-parleur.

— Il y a un chat dans le sac. Sinon, je crois que c'est tout.

Je jette un coup d'œil autour de moi, dans la soute vide, et repère une caméra à laquelle j'adresse un profond salut.

— On retourne au vaisseau ! décide la voix. Il faut que j'aie une conversation avec Falstaff.

— J'ai peur qu'il ne soit débordé de problèmes en ce moment, ne puis-je m'empêcher de rétorquer.

— On verra bien. Accrochez-vous !

Un virage sec, la navette se cabre et je suis projeté dans la nacelle. L'épaule endolorie, je détache le sac à dos raide de sang coagulé. Ombre se réfugie dans mes bras.

— Faites un peu attention ! grogné-je en le réconfortant de mon mieux.

— Désolée, je n'ai jamais prétendu conduire bien. Vite, à la rigueur... Vous n'êtes pas blessé ?

— Comparée aux dernières vingt-quatre heures, vous êtes un ange de douceur ! Je vous présente Ombre, c'est le chat, et Marika. Je suis Montecori, l'artiste.

— Je vous imaginais autrement...

— Habillé, peut-être ? Écoutez... (Je cherche un mensonge plausible, me rabats sur la vérité en désespoir de cause.) Mes habits ont été mangés par le piano de Falstaff, même si ça a l'air absurde. On a la totalité des forces de la planète aux fesses et il se prépare une révolution dont vous n'avez pas idée. J'ai un plan pour dénouer tout ça mais j'ai besoin de vous. En plus, j'ai toujours rêvé de vous rencontrer. Vous êtes une de mes légendes préférées...

— Vous, au moins, vous savez parler aux filles ! Cramponnez-vous,

on va s'encaster dans la cale.

Marika a repris son expression boudeuse des grands jours. C'est peut-être la rareté qui rend son sourire si précieux. Agrippé à un longeron, la tête martelée par un fracas métallique, je tente de la convaincre de me rejoindre. Elle n'écoute même pas.

Le fond de la soute bascule. Nous suivons une coursive étroite qui débouche sur un salon meublé d'un empilement incongru de coussins. Un peignoir de soie orné d'un dragon rouge est plié sur le sommet de la pile. Je l'enfile sous l'œil réprobateur de Marika. Le contact de la soie sur mes écorchures est apaisant, presque irréel à force de douceur. Un discret parfum monte jusqu'à mes narines. Je m'affale parmi les coussins et rabats les pans du peignoir sur mes jambes. Ombre, très digne, s'installe sur mon ventre.

— Vous êtes décent ? interroge une voix invisible.

— Ridicule serait plus juste, soupire-je. En tout cas, vous pouvez entrer.

Un instant plus tard, elle est debout près de moi. Un petit bout de femme au visage lisse, sans âge, coiffée d'un chignon sommaire surmonté d'un papillon de verroterie. Ses yeux gris acier me détaillent de la tête aux pieds, elle a une moue qui pourrait passer pour de l'approbation. Je me relèverais bien mais Ombre n'apprécierait pas.

— Falstaff est injoignable et la Ville est en état de siège. J'ignore même si j'obtiendrai l'autorisation de décoller. C'est vous qui êtes responsable de ce bordel ? À vous voir comme ça, j'ai du mal à le croire.

— C'est à cause de votre peignoir...

Je hausse les épaules, fatigué d'avance des palabres qui nous attendent. Mon mutisme la désarme.

— Et vous, quel est votre rôle là-dedans ? lance-t-elle à Marika. Le fantôme de service ?

Leurs regards se jaugent et je sens cliqueter l'acier des épées. Ombre se hérisse, j'emprisonne sa tête dans mes doigts.

— Je vous promets une belle histoire, mais pas ici. Dès que nous aurons quitté l'orbite terrestre, je vous raconterai tout.

— Les décollages sont suspendus, jeune homme. Mon tas de ferraille est vissé au sol pour un bon moment.

C'est le moment de jouer mon va-tout. Je vrille mon regard dans le sien.

— Je croyais que personne ne retenait Mademoiselle L... Le feu follet du cosmos, l'aventurière sans amarres. C'est censé être vous, non ?

— C'est juste une tenue de scène, soupire-t-elle. L'envers du décor est beaucoup plus poussiéreux. Ce vieux clou est incapable de dépasser la banlieue solaire, la climatisation a des ratés et la réserve

d'alcool est au plus bas.

— Nous avons l'habitude de voyager à la dure, dis-je en m'étirant. Emmenez-nous vers un endroit calme, hors de l'atmosphère. S'il vous plaît.

Elle secoue la tête. J'abats ma dernière carte :

— Pour une fois, montrez-vous à la hauteur de votre légende ! Ne me décevez pas, Léonora... Mon récit en vaut la peine.

Au bout d'un long moment, elle détourne les yeux et lance à Marika :

— Vous arrivez à le supporter ? Vous êtes une sorte de sainte, ma petite. Je vais faire chauffer les moteurs. Vous avez gagné une visite guidée dans le dépotoir de l'espace. Ne venez pas vous plaindre après.

Deux minutes plus tard, un vrombissement sourd monte des entrailles de la coque. Ombre relève la tête et, rassuré, se recouche. Les yeux mi-clos, je souris à Marika.

— Il paraît que je sais parler aux filles ?

— Referme ton peignoir, réplique-t-elle avec effort.

Tous les détails du décor sont visibles à travers elle, à peine brouillés par l'aura qu'elle dégage. Seule sa rage de vivre l'empêche de se dissiper comme une fumée. Je me relève d'un bond et l'enveloppe de mes bras. Épuisée, elle se réfugie en moi et se love dans ma poitrine.

Je m'allonge sur le dos, paupières serrées. Ombre reprend sa place sur mon ventre. L'accélération me plaque contre les coussins.

Nous avons décollé. Le plus dur reste à faire.

— Vous savez, je suppose, que votre histoire est invraisemblable ?

Je repose l'éolienne miniature avec laquelle je jouais et hoche la tête.

— J'étais sûr qu'elle vous plairait. Vous êtes plutôt... improbable, vous aussi.

Je ne lui ai presque rien caché de nos péripéties. À quoi bon mentir, la vérité est un masque suffisant. Une étrange complicité est en train de s'installer entre nous, dans ce réduit encombré d'écrans verdâtres qu'est le poste de pilotage. Léonora, pelotonnée sur un siège baquet, manipule les commandes et le vaisseau, docile, redresse sa course. Rencogné sur un tabouret, je l'observe sans me cacher. Elle ressemble si peu à ce qu'elle aurait dû être qu'elle en devient fascinante.

— Je me demande..., soliloque-t-elle. Je devine quelles sont les forces en présence, le rôle des Villes paraît clair, même si je suis sûre que vous ne m'avez pas tout raconté...

— Je vous ai dit tout ce qui était exprimable par des mots.

— Mais les autres, ceux qui tirent les ficelles, poursuit-elle en

négligeant l'interruption. Qui sont-ils ? Que veulent-ils ?

— Je le leur demanderai bientôt...

— Oui, je le suppose. Vous semblez avoir cru que j'étais de votre côté, vous m'avez fait confiance. En réalité, vous n'avez pas échappé au piège. (Elle désigne l'écran principal, ouvert sur la phosphorescence du vide, d'où monte un murmure de parasites.) Il faudra bientôt redescendre. Ils vous attendent, la radio l'a confirmé, et je n'ai aucun moyen de leur désobéir.

— En avez-vous seulement envie ?

— Je suis heureuse de ne pas avoir à me poser la question.

Je lui lance un baiser du bout des doigts. Sa réponse me rassure.

— Y a-t-il à bord une réserve de pièces métalliques ? Du fil de cuivre, des tiges chromées, ce genre de choses. Je voudrais créer un ultime équilibre, à partir de ça. (J'agite l'éolienne.) Ce sera mon cadeau d'adieu.

— Ensuite, vous vous rendrez ? Ne me mentez pas...

J'hésite à répondre. Elle a une moue désabusée en montrant les écrans.

— Je passe l'essentiel de ma vie ici, dans le noir extérieur. J'ai appris à écouter, je sais reconnaître les voix qui dialoguent le long des courants de l'espace. Je suis incapable de les comprendre, mais vous si. Ne le niez pas...

« Je n'ai pas l'intention de vous trahir, poursuit-elle avec véhémence. Depuis vingt ans, je respire un air recyclé et je tourne sans fin autour de la lune, en attendant que ce soit mon tour de me poser pour une nouvelle série de réjouissances forcées. Je hais les fêtes encore plus que le vide. Les feux d'artifice ont presque réussi à me cacher les étoiles. »

— Presque ?

— Mon stock de pièces détachées est dans la cale, près de la navette, réplique-t-elle. Fouillez, servez-vous. Je vous demande une seule chose : quand vous aurez transmis votre message, parlez-leur de moi. Je ne suis l'ennemie de personne.

— Si ce que je projette réussit, dis-je en me levant, vous ne serez plus jamais seule.

Je sens son regard dans mon dos tandis que je descends le long des courives au revêtement griffé de milliers de coups d'ongle. Ombre suit sur mes talons. Marika s'est endormie au creux de ma poitrine et sa respiration s'en va comme une marée. Un poids invisible courbe mes épaules.

Autour de nous, le vide. Enfin.

Il y a du tissu de fils d'or chatoyants, des câbles de verre soyeux, du mercure et du plomb. L'éolienne tourne sur son socle, enveloppée

d'une carapace dorée d'où jaillissent les étincelles colorées des fibres optiques. J'ai rajouté des diodes multicolores, pour l'esthétique, et tordu les lames d'acier du mécanisme jusqu'à ce que leurs plaintes soient à la hauteur voulue. J'y ai tout mis, pêle-mêle, les volutes de l'escalier-coquillage du Beffroi, le froid aigu des orgues de glace de Nivôse, les souvenirs imparfaitement rendus qui hantent mes doigts, un peu de la beauté de Marika. Toutes choses impossibles à énumérer mais qui prennent naturellement leur place dans l'équilibre.

Je l'appellerai Coquillage Solaire.

J'ai figolé l'assemblage jusqu'à l'absurde afin de me permettre de me concentrer. Il aurait fallu que je dorme, que je reprenne des forces. Le temps est ce qui me manque le plus. À deux reprises, Léonora m'a conseillé de me presser. Les écrans montrent un transporteur de troupes en train de décoller en ce moment même, un monstre si gros que le Vaisseau Ivre tiendrait à l'aise dans sa cale...

Dans les yeux d'Ombre se lit une assurance un peu dédaigneuse que j'envie. Allongé comme un sphinx d'obsidienne, il attend patiemment que je me décide à plonger. Mais l'espace est si froid, et je suis terriblement seul.

— Je suis là...(Marika, dans un souffle.)

— Je suis là... (Ombre, griffes rentrées.)

— Nous sommes là... (Aigue-Marine, Nivôse, Paranamanco, une foule tiède, anxieuse de plaire.)

Ma main se pose sur le socle de l'équilibre et les vibrations me traversent. Je ferme les paupières, me mords les lèvres. Un museau humide se niche contre mon cou.

Je dessine la toile dans mon esprit et la projette vers le vide.

Saut.

Je suis une Ville.

Les fils qui me relient à mes sœurs s'embrouillent en un écheveau que je défais avec patience. La toile, relayée par l'antenne-éolienne, se déploie à travers les vagues congelées de l'espace. Il n'y a pas de directions, pas de centre, juste un ensemble de choix. Diverses catégories de silence... Un univers feuilleté, dont chaque couche est en même temps un univers en réduction... Un labyrinthe en forme de porte s'ouvrant sur elle-même...

— Je suis perdu. Je suis là. Répondez-moi.

Enfermé dans la bouteille de mon cri, le message dérive et disparaît.

Ombre a démesurément grandi. De ses yeux de tigre émane une chaleur multicolore, sa fourrure m'enveloppe d'une forêt sombre, odorante. J'avance, en écartant les brins qui se balancent sous l'effet de l'excitation. Je descends les collines de son dos, traverse ses pattes

jusqu'aux extrémités de chair nue, hérissées de maigres buissons de poils. En équilibre au-dessus du vide, je regarde mon reflet se perdre dans les profondeurs, sans le moindre écho en retour.

Devant mes yeux, une luciole fatiguée jette ses derniers feux. Marika qui danse ses adieux à la face du monde. Je ne peux plus l'aider. Nous sommes seuls, elle a choisi de s'en aller...

Les Villes souffrent de ma peine et la toile vire au rouge sombre. Le message palpite avec une intensité désespérée. Personne ne nous répond.

— Trouve-les, petit chat, l'imploré-je. Attire-les, séduis-les s'il le faut... Je ne peux pas y arriver seul.

Les accrocs de la toile sont nettement visibles. Nivôse, au Beffroi pris par les glaces, Aigue-Marine mutilée... Dégâts irréparables. Je les réconforte de ma chaleur, les mobilise. Ombre s'étire et se prépare à bondir. Je recrée autour de nous l'image de Coquillage Solaire qui flamboie dans un équilibre imparfait et rassemble mes forces pour un ultime cri.

— Écoutez ! hurlé-je dans le silence. Voici ce que nous sommes...

Soudain, l'espace s'emplit de présences et de voix. Autour de nous gravitent de lourdes masses striées d'ocre et de brun, aux dômes renflés. Belles comme une poignée de gemmes sur un écrin de velours. Rubis, grenats, béryls. Les édifices taillés dans la masse, enchâssés dans l'or cuivré de l'épiderme, ont des architectures bizarres, arêtes tordues, façades concaves. Les brins translucides de leur chevelure, répartis en couronne, s'entremêlent en crépitant dans un jaillissement de lumière blanche.

Ombre a repris sa taille normale et se lèche consciencieusement. La toile n'est plus sous mon contrôle. D'autres manipulateurs sont venus s'y greffer et les fils bourdonnent d'énergie, dans un brouhaha incompréhensible et joyeux. Tout à l'excitation des retrouvailles, les Villes m'ignorent...

— Aidez-nous, murmuré-je en contemplant Marika posée au creux de ma main, les ailes repliées, tandis qu'Ombre ronronne en écho.

Une voix se détache du tumulte et je me sens baigné d'une tendresse impossible à décrire :

— Nous souhaitons la bienvenue à chacune de vos espèces...

Cette AnimalVille n'a jamais rencontré d'homme et cela lui confère une étrangeté profonde. Nous nous goûtons mutuellement. Elle a la saveur de la poussière d'étoile, de la neige d'hydrogène. Je perçois sa masse qui dérive vers nous, en tête du reste de la horde. Des milliers de Villes sauvages, libres de toute attache, qui célèbrent bruyamment les retrouvailles avec leurs compagnes perdues.

— Grâce à toi !

Le rayonnement qui m'envahit manque de me consumer de l'intérieur. Je sanglote, suffoqué. Elles sont si... vastes. Une terreur sacrée jaillit du fond de ma mémoire ancestrale à la vue de ces créatures dont nous avons autrefois fait des Dieux. Quelque chose qui ressemble à un rire m'enveloppe.

— Nous sommes prêtes à porter ta marque, si cela peut contribuer à diminuer notre dette. Commande-nous !

J'élève mes deux mains en coupe, au creux desquelles Marika jette ses derniers feux. La gorge nouée, je leur parle d'elle sans le secours des mots, j'évoque les harmoniques de son rire, la pureté de ses silences, je raconte la lumière qui restait accrochée à sa silhouette et sa façon d'onduler sous la caresse d'un violoncelle. Je leur dis tout ce qui se perdrait avec elle, et c'est beaucoup.

La toile, attentive, réagit à mes paroles. Nivôse renchérit, Aigue-Marine confirme... Un trait de feu jaillit des ténèbres et vient enflammer le creuset de mes doigts. Marika palpite sous l'afflux d'énergie. Elle se redresse, déplie peu à peu ses ailes. Sans oser bouger, je la regarde grandir, rayonner, s'embraser.

Prendre enfin son vol.

J'ai fermé les yeux. Ombre danse sur les fils, il joue à exciter les Villes sauvages qui se dérobent sous ses assauts. Heureux comme un chaton dans un rayon de lumière. Marika virevolte et tisse ses propres figures au-dessus de la toile.

Je laisse retomber mes bras. Desserre les doigts tandis qu'un grand vide m'envahit. C'est fini...

— Plus tard, tu me donneras un nom, murmure l'AnimalVille.

— Vous connaissez mes intentions ?

— Nos sœurs ont parlé. La toile t'est ouverte, nous t'obéirons.

— Puis-je sauter vers une des Villes que je connais ?

Un acquiescement muet. Un bref remords me vient en songeant à Léonora qui risque d'avoir des ennuis si je disparaissais ainsi. Le vaisseau qui la menace est tout proche, il faudrait la prévenir, lui dire de gagner du temps...

— Nous transmettrons le message.

— Elle sera ravie de vous connaître. (Je souris en pensant à sa stupeur quand elle pénétrera dans la cale déserte.) Dites-lui que Coquillage Solaire est mon cadeau pour elle et remerciez-la. Son aide nous a été précieuse.

« Et maintenant, emportez-nous à travers la toile. Vers Deserade. Ensuite, voici ce que j'ai imaginé... »

J'émerge debout sur une terrasse, à l'endroit précis où je le souhaitais, et manque m'effondrer sous le choc. La transition est brutale. Des filets de pluie ruissellent dans mon cou et une saute de

vent soulève les pans du peignoir. Je suis rapidement trempé. À mes pieds, Ombre frissonne et me jette un regard indigné. Désolé, petit chat, on ne peut pas penser à tout. De toute façon, je n'ai pas l'intention de m'attarder, rassure-toi.

Malgré le contrecoup du saut, je me sens l'esprit étonnamment clair. À la lueur de l'orage, je scrute les alentours à la recherche de présences hostiles. Nous sommes seuls. Qui irait se balader sur les toits de la ville, à l'aube, si ce n'est un cinglé dans mon genre ?

— On était vraiment obligés de revenir ici ? lance une voix dans mon dos.

Sans répondre, je me retourne et ouvre les bras. Marika se dresse à quelques pas, crépitante d'étincelles, traversée de gouttelettes que son aura transforme en météores. Belle comme aux premiers temps de notre rencontre, intacte. Vivante.

Elle doit lire dans mes yeux ce que je pense.

— Je n'ai jamais très bien su dire merci..., commence-t-elle.

Je l'interromps de la tête. Elle se rapproche en glissant sur la chair luisante de pluie.

— Regarde-moi ça. (Elle montre ses mains, qui dessinent dans l'air des trajectoires de feu.) Je n'ose plus caresser Ombre, de peur de l'électrocuter.

Je referme mes bras sur elle et elle enfouit son visage dans le mien, lèvres tendues. Les mots qu'elle murmure sont étouffés par l'orage. Un éclair nous traverse, nous fusionnons dans une étreinte interminable.

Une éternité plus tard, un éternuement d'Ombre nous rappelle à l'ordre. Le peignoir, transformé en serpillière, m'enveloppe d'une caresse glacée. Je m'ébroue, frissonne. Ce n'est pas le moment d'attraper une pneumonie !

Je m'agenouille, effleure du plat de la main la terrasse brûlée par la peinture. Dans l'obscurité, trouver ce que je cherche risque d'être ardu.

— J'étais près de ce pilier quand il l'a arraché, soliloqué-je. Il l'a jeté par là...

— Ton cristal-mémoire ? Tu n'en as plus besoin !

— Exact. (Je souris férocement.) C'est pour offrir.

Deserade se plisse pour me guider. Je suis du doigt une longue rainure jusqu'à une dépression où repose le cristal, au bout de sa chaîne brisée. J'enfouis le tout dans une poche et me relève.

— Parfait. Rassemblement tout le monde, on repart ! J'ai un rendez-vous sur Supérieure que je ne tiens pas à manquer.

— Avec Tor Hannes ? C'est Falstaff qui l'a organisé !

— Justement...

J'ancre mes pieds nus dans la chair, tends mon esprit vers le ciel. Étirement.

Saut.

Ça ne deviendra jamais aussi ennuyeux qu'une habitude.

Le soleil qui brille sur Supérieure caresse mon visage tandis que je marche à travers les rues vides, vers le musée. Nous avons fait halte à mon ancien appartement, le temps de nous sécher et de nous vêtir. Du fond de l'espace, nos troupes s'avancent... Marika, dont le rayonnement est à peine voilé par un suaire neuf, danse une chorégraphie guerrière à laquelle Ombre participe en bondissant.

Sous la plante de mes pieds nus, la ville frissonne de plaisir anticipé. Dans son humeur folâtre, elle joue à étirer ses rues et à gonfler ses dômes. Marika rit. Du bout de l'orteil, je tapote mes ultimes instructions, plus par envie de faire quelque chose que par réelle nécessité. Tout est déjà joué...

Je n'ai pris aucune précaution lors du saut et notre présence doit déjà être signalée. Tant mieux, nous ne perdrons pas de temps. L'enseigne du musée est éteinte, une pancarte « Fermé » barre la porte. Je pousse le battant qui cède sous mes doigts avec un déclic neutre.

— Tu vas voir, dis-je à Marika. Les plus beaux Monteori sont là.

— Je visiterai une autre fois ! rétorque-t-elle. En ce moment, notre avenir m'intéresse beaucoup plus que ton passé...

Nous franchissons le sas sans nous attarder, indifférents à la sérénité factice du décor. De l'autre côté, dans la pénombre, les équilibres bruissent doucement. Madone Insaisissable n'est qu'un amas de taches brouillées, sans signification. Marika ne lui accorde même pas un coup d'œil.

La salle paraît déserte. Je m'avance vers la rotonde et me retourne, les mains en porte-voix.

— Où êtes-vous ? Le jeu est terminé. Montrez-vous !

Un, puis deux, puis trois Vorst surgissent de derrière les tentures du mur. Un mouvement circulaire exécuté avec précision. Je les regarde approcher, Marika et Ombre à mes côtés. Ils sont armés.

— Le musée est fermé, ironise le plus proche, en qui je reconnais l'original.

Les coups de griffe d'Ombre ont tatoué ses joues de manière indélébile. Lui aussi porte notre marque.

— J'ai rendez-vous avec Tor Hannes, répliqué-je. Vous devez être au courant. C'est bien lui qui vous emploie, non ?

Une expression de contrariété glisse sur son visage.

— Tu n'as pas l'air surpris de nous voir ici, dit-il d'une voix lente.

— Les musées sont le dernier refuge des mercenaires de l'art !

Il paraît savourer ma réponse. Je lui souris.

— En route pour la visite guidée ?

Les deux autres Vorst me saisissent chacun un bras. Je me raidis,

Ombre crache.

— Nous n'en sommes plus là ! les réprimande l'original.

Ils me lâchent à regret et s'écartent.

— Pas très professionnel mais tellement plus agréable, le remercié-je en me frottant les poignets. Nous vous suivons.

— Je crois que je commence à te comprendre, rétorque-t-il.

— C'est une chance que je n'ai jamais eue en ce qui vous concerne.

Non que ça m'ait jamais intéressé, d'ailleurs...

Il hausse les épaules et se détourne. Une encoche de plus sur le bâton où sont comptabilisées mes dettes. Petite satisfaction mesquine que j'aurais eu tort de ne pas m'offrir.

Vorst nous guide sans un mot jusqu'à une porte marquée « Direction ». Il frappe, me fait signe d'entrer et s'efface. Je pose une main sur son épaule :

— Venez avec nous. Plus on est de fous...

Il hoche la tête et dégaine son arme. Ses doubles se placent de part et d'autre de l'ouverture. Marika entre la première, je la suis, le canon pressé contre mon dos. Mes pieds raclent le plancher de bois verni. Le contact avec Supérieure est rompu, je dois désormais agir sans protection.

Vorst verrouille la porte derrière nous.

— Je vous les ai amenés, monsieur Hannes. Comme prévu.

L'homme repose le vase de terre cuite qu'il examinait et se retourne vers nous. Il est grand, maigre, mortellement sérieux. Il porte un costume anthracite, des chaussures trop pointues pour être confortables et ses cheveux sont teints. Une armure trop bien taillée, qui ne révèle rien. Comparé à lui, Vorst fait pâle figure. Ce n'est qu'un exécutant sans imagination, un pantin qui s'agite sur commande. Tor Hannes est infiniment plus dangereux.

Tandis que son regard nous évalue, j'examine la pièce, meublée dans les tons acajou. Enfermées dans des vitrines, des porcelaines translucides voisinent avec des statuettes anciennes et des bronzes patinés. Une frise de stuc, dorée à la feuille, borde l'écran du terminal.

Incrustée dans le plafond, une fenêtre ovale répand une lumière teintée de rose. Du coin de l'œil, j'observe le ciel vide. Trop tôt.

Tor Hannes toussote et sa bouche se fend. Éclair de dents blanches, sans doute fausses.

— Heureux de vous revoir, Monteorì. Vous avez fini par retrouver le chemin de mon bureau...

Dans sa bouche, mon nom sonne comme un tintement de monnaie. Je plonge une main dans ma poche et sors le cristal qui se balance au bout de sa chaîne brisée.

— Un cadeau pour vous. Les éoliennes, version originale.

Le cube rebondit sur le bureau. Il le ramasse entre le pouce et

l'index.

— Aucune valeur, sinon sentimentale, j'en ai peur... L'équilibre est déjà en cours de réalisation et j'ai plusieurs acheteurs potentiels. Pour le moment, je laisse monter les enchères. Votre cote est restée stable.

« J'ai aussi récupéré les œuvres que vous aviez semées derrière vous avec votre désinvolture coutumière, y compris les cerfs-volants de Paranamanco. Nous avons effacé vos traces. »

— Et voilà ! ironisé-je. Plus de Monteori. Mort de l'artiste en pleine gloire et fin d'une époque.

— Au contraire ! (Son regard s'emplit d'un étonnement qui paraît sincère.) Vous êtes un artiste trop précieux pour que je renonce à vous malgré vos... incartades. La situation est loin d'être irréparable, croyez-moi. Les dégâts seront nettoyés, à vos frais bien entendu, et nous étendrons un voile de silence sur les divers... incidents que vous avez provoqués. Je peux au moins compter sur mes subordonnés pour ce genre de détails.

Vorst se racle la gorge mais ne dit rien. Je l'interroge avec affabilité :

— Comment évolue le conflit sur Vieille Terre ?

— On a utilisé des gaz, répond-il, avec un coup d'œil oblique vers Tor Hannes. Dès que le calme sera revenu, nous nous occuperons de Guanadi. Une bonne fois pour toute !

— À votre place, j'attendrais un peu. Vous avez retrouvé la bombe ?

— Falstaff nous a assuré que la Ville l'avait digérée.

— Vous devriez peut-être vérifier, non ? Les barmen ont trop d'imagination, c'est bien connu. Songez à ce qui se passerait si...

Désemparé, il agite nerveusement son arme. Les rôles se sont inversés ; à présent, c'est moi qui lui fais peur. Réjouissant !

— Ça suffit, Monteori ! me réprimande Tor Hannes, d'un ton à peine agacé. Cessez de tourmenter ce pauvre Vorst et revenons à ce qui nous occupe. Je souhaiterais dresser un premier bilan de notre... collaboration et régler divers détails en suspens. Mais d'abord, j'aimerais que vous regardiez ceci...

Il allume l'écran du terminal, s'absorbe dans les réglages. Une image surgit en vacillant : une douzaine d'hommes, installés autour d'une table, le visage masqué par des incrustations de couleur en surimpression.

— ... est donc clos ! (L'apparition brutale du son me fait sursauter.) Quel est le point suivant ?

— Monteori. Avez-vous lu le mémo que j'ai préparé ?

— Encore lui ! s'exclame une voix de femme. Je croyais qu'il était surveillé en permanence ?

— Il semblerait qu'il y ait eu des... négligences. (Je reconnais la

voix de Tor Hannes, malgré le brouillage.) Vorst a pris des initiatives malheureuses en mon absence. La situation mérite d'être réexaminée.

— Est-ce en rapport avec les désordres récents du système d'échange ? Il ne faudrait pas que cela s'amplifie, nous deviendrions vulnérables... Je suggère une action immédiate, sécurité renforcée, sans limitation de moyens. Hannes, vous vous chargez de tout nettoyer ?

— Si vous le souhaitez. Je vous ferai un rapport d'ici quelques jours.

— Pas d'objection ? Parfait, résolution adoptée. Point suivant ?

— C'est un extrait en différé, vous vous en doutez, dit Tor Hannes en éteignant le terminal d'un geste négligent. La réunion a eu lieu avant-hier. Vous êtes donc de nouveau sous ma responsabilité, ce qui simplifie les choses. L'accord que nous avons signé tient toujours. Quant au problème de votre compagne, sur lequel nous butions, je le crois sur le point d'être réglé...

Il adresse à Marika ce qu'il estime être un sourire. Ombre et elle se hérissent de concert. Face à cet adversaire imperturbable, mon assurance est en train de fondre. Le tour que prend la conversation me déroute et cela doit se voir sur mon visage. Contrairement à ce que je croyais, je ne suis pas le seul à garder des atouts en réserve.

Hannes s'installe à son bureau, dans un large fauteuil de cuir, et nous fait signe de nous asseoir. J'obéis machinalement. Il me tend un épais dossier.

— Tenez. Si vous voulez vous rafraîchir la mémoire, tout est là.

— Racontez-moi plutôt, murmuré-je. J'adore les contes de fée.

— Les miens sont à jour, rétorque-t-il sans la moindre trace d'humour. Ne lisez que la première page, ça suffira.

Je prends le temps de m'installer confortablement avant d'ouvrir le dossier. Le document du dessus est enveloppé d'une protection transparente, scellée. Un coup d'œil me suffit pour reconnaître mon écriture. Marika, qui lit par-dessus mon épaule, laisse échapper une exclamation consternée. Il s'agit d'un contrat aux termes sans équivoque, par lequel je renonce à l'ensemble de mes œuvres, présentes et à venir...

— En échange d'une totale liberté d'esprit ! achève Marika derrière moi. Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— Monteori m'a chargé de gérer son passé à sa place, déclare Tor Hannes d'un air satisfait en s'enfonçant un peu plus dans son fauteuil. La vie qu'il menait l'avait conduit au bord de l'effondrement nerveux. Trop d'équilibres dispersés aux quatre coins de l'univers, trop de convergences qui se succédaient à un rythme impossible et, surtout, trop de conflits idéologiques avec ses riches acheteurs... Tirailé entre son art et ses convictions, il a choisi de tout remettre entre mes mains,

afin d'avoir l'esprit libre pour créer à nouveau.

« Ce papier m'autorise à le surveiller en permanence pour le délivrer du souvenir de ses œuvres, au fur et à mesure de leur achèvement. C'est une décision inhabituelle, mais le Cartel a été ravi de se débarrasser ainsi d'un artiste un peu trop turbulent. Avec l'aide d'une équipe d'Aléateurs, nous avons mis en place des procédures d'effacement automatique de mémoire, qui se déclenchent lors des échanges lorsqu'un équilibre est archivé sur le terminal. Et le plus beau de l'histoire, c'est que c'est Monteori en personne qui en a décidé ainsi. Le contrat est inattaquable.

— Je ne vois pas pourquoi ça vous amuse, dis-je en reposant la feuille sur le bureau. La situation a changé, vous avez réagi trop tard.

— Le début de votre... escapade ne m'a pas inquiété, déclare-t-il d'un ton suffisant. Au contraire. Une histoire d'amour tragique, l'angoisse du hors-la-loi, l'impression délicieuse d'échapper à la routine, tout cela ne pouvait que stimuler votre créativité. Vous tourniez un peu à vide depuis six mois. À l'image de vos éoliennes. On oublie parfois que les artistes sont des êtres humains comme les autres, même si la plupart ne s'en vantent pas.

— Vous devez avoir un succès fou dans les vernissages avec ce genre de remarques !

Il balaye l'ironie d'un geste de la main et referme le dossier. Cet homme est inaccessible.

La lumière change, une altération subtile que je surveille à travers les reflets sur le tapis. Tout est joué, les cartes sont retournées sur la table même si je suis le seul à les voir. Si j'avais appris plus tôt l'existence de ce contrat, aurais-je agi différemment ?

Ombre vient se frotter contre mon genou et je grimace. Le temps des questions est passé. Comparé à ce qu'a vécu Marika, aux souffrances de Nivôse, mon aventure est dérisoire à pleurer. Il n'y a que pour les équilibres que je sais voir grand. Le reste de ma vie est entaché de mesquinerie.

— Alors, pour vous, tout repose sur une simple histoire de vol d'œuvres d'art ? dis-je sans parvenir à y croire. Pourquoi ?

— L'argent, Monteori, l'argent. Ce qui reste de l'art quand on a tout enlevé. Vous êtes un de nos créateurs les plus cotés, et vous avez abandonné au cours de vos errances quelques splendeurs qui ont fait ma fortune. Personnellement, les équilibres ne m'intéressent pas, je leur préfère de loin les poteries méditerranéennes comme celle-ci. (Il désigne le vase qu'il examinait à notre arrivée.) Toutefois, je sais reconnaître un artiste de valeur quand j'en vois un, et mes acheteurs aussi.

— Puisque nous sommes entre connaisseurs, dis-je, racontez-moi ce que vous avez prévu pour la suite.

— Du silence, beaucoup de silence ! répond-il d'un ton pénétré. Une retraite tranquille, le temps pour Vorst de nettoyer votre désordre et de régler le sort de votre amie. Un mois ou deux, trois peut-être. Ensuite, effacement et retour à la situation antérieure. Vous avez entendu mes collègues du Cartel. Sur Supérieure, nous nous efforçons de cultiver une certaine stabilité...

Je ne l'écoute plus. Des taches noires dansent devant mes yeux et le dos d'Ombre se hérisse imperceptiblement sous mes doigts. Je peux décoder sur sa peau la progression des événements. L'alarme sera bientôt donnée, ce n'est qu'une question de minutes avant que l'information ne parvienne jusqu'à ce bureau. Je tourne la tête vers Marika, dont la silhouette crépite d'énergie contenue, et lève un doigt vers le plafond.

Tor Hannes s'interrompt. J'ai la satisfaction de voir Vorst blêmir et lâcher son arme avec un cri étranglé, avant de plonger sous le bureau. Une forme gigantesque traverse le ciel avec lenteur, suivie d'une demi-douzaine d'autres, un troupeau assez dense pour occulter le soleil... Je secoue la tête.

— Vous avez oublié les Villes.

Une plaine de chair brune ondule au-dessus de nos têtes, dans une perspective inversée, hallucinante. Des météorites d'un noir de jais sont incrustées dans la chair de l'AnimalVille et scintillent sous le soleil. À la périphérie palpite une chevelure de méduse aux filaments déployés, impatients de se vriller dans le sol. Une ombre gigantesque envahit les toits et nous emprisonne. Le ciel s'obscurcit. Tor Hannes a un hoquet en serrant d'un geste convulsif la poterie contre sa poitrine.

Le choc du premier atterrissage a renversé le bureau et culbuté les bibliothèques. L'œil de verre du plafond s'est émietté en pluie de poignards qui ont lacéré le tapis. Le dos de Vorst est en sang. Tor Hannes, le visage agité de tics, contemple ses collections détruites avec un regard d'incompréhension douloureuse. La poterie se brise entre ses doigts.

Instinctivement, je me suis recroquevillé dans le fauteuil et j'ai protégé Ombre de mes bras repliés. Des éclats ont rebondi sur mes jambes sans me blesser. Je me relève avec prudence et me dirige vers la porte. Une colonie de fourmis nettoyeuses jaillit de derrière les plinthes et m'emboîte le pas, en abandonnant le terrain dévasté.

Le deuxième atterrissage, plus lointain, manque m'envoyer bouler sur le sol. Je me cramponne à la poignée jusqu'à ce que le sol ait fini de se trémousser. De l'autre côté de la porte, une succession de fracas me renseigne sur le sort de mes œuvres. Au son, j'ai reconnu l'écroulement de la Madone Insaisissable.

— Vous allez payer pour cette folie, Monteorì ! grince une voix

dans mon dos.

Tor Hannes, les yeux exorbités, braque sur moi l'arme de Vorst. Son poignet ruisselle de multiple coupures et des gouttes de sang s'écrasent à ses pieds, en plein sur mon contrat. Je hausse les épaules.

— L'équilibre est brisé... Tirez, si vous voulez. Vous me manquerez probablement, ou l'arme s'enrayera. Gardez-la pour vous protéger des pillards. D'ici quelques heures, des milliers d'immigrants vont débarquer de Vieille Terre, avec une faim que vous ne soupçonnez pas. Et le flot n'est pas prêt de se tarir...

— Pourquoi avez-vous fait ça ? gémit-il en lâchant l'arme qui tinte sur les débris. Vous êtes un artiste, vous ne devez rien à ces gens.

— Je suis du côté des fourmis. Et des chats.

Je lui tourne le dos et m'éloigne en vacillant à travers la galerie, Ombre et Marika sur mes talons. Les doubles de Vorst se sont évanouis dans des poses grotesques, au milieu des appareillages brisés. Dans son alcôve, Princesse Carnivore ne se réveillera plus jamais. Un haut-parleur invisible égrène des arpèges mélancoliques de piano et de violoncelle, qui s'estompent peu à peu. Dans le sas silencieux, la source s'est tarie.

L'air sent l'huile de machine.

EPILOGUE

Les choses importantes finissent souvent là où elles ont commencé. Du temps a passé, les changements, apparents ou réels, donnent l'impression que rien ne sera jamais plus comme avant. Illusion. Les blessures de la discontinuité sont toutes fraîches, douloureuses, mais elles cicatriseront comme les autres.

C'est à cela que je pense en contemplant Paranamanco depuis le seuil de la salle de transit. L'astroport sera bientôt désaffecté, les bâtiments reconvertis en dortoirs, ou en étables. Des sacs de grains s'entassent sur les pistes d'atterrissage, près des carcasses des vaisseaux lents qui commencent déjà à rouiller. En tendant l'oreille, je peux entendre le galop des chevaux sauvages à travers la plaine nue. Il y aura très vite quantité de mouches.

Derrière Paranamanco se sont posées Scyne, Voralle, Améliste, un chapelet de grains de chair qui s'étend jusqu'à la mer. De l'autre côté, sur un continent tout neuf, Calaer et Mésebrine. Cryère au nord, Artice au sud. Nous irons partout. La première baleine devrait plonger dans les eaux froides de Supérieure d'ici un jour ou deux.

Sur Vieille Terre, les sœurs d'Aigue-Marine ont atterri en formation serrée le long de l'ancienne mer. Les gitans, tout naturellement, sont devenus les passeurs des émigrants, avec la complicité des Villes. On dit que l'une d'elle porte mon nom, alors même que j'ai choisi de redevenir Closter. Monteori est mort en même temps que ses œuvres, enterré sous une pile d'équilibres brisés en compagnie d'un contrat ensanglanté et d'une poignée de fragments de poterie.

Près de la sortie du musée, la pancarte « Fermé » traînait à terre. Je l'ai remise en place avec soin et nous avons grimpé, Marika et moi, sur le toit le plus proche afin de saluer les AnimauxVilles qui planaient au-dessus de nos têtes. Je me sentais vide, purifié, trop fatigué pour pleurer ou pour rire.

— Ça ne sera pas facile, a murmuré Marika lorsque le ciel est redevenu désert.

Je l'ai regardée dans les yeux.

— Tu seras là ?

— Je ne veux pas te laisser seul avec Nivôse...

Nous ne cesserons sans doute jamais d'être maladroits. Je me suis détourné.

— Elle renferme le souvenir de mon amour pour toi, je tiens à veiller sur elle.

— Je sais. (Elle a souri d'un air pensif. Sous nos pieds, la terrasse vibrat au rythme de lointains atterrissages.) Il faudra que tu trouves les mots ou que j'apprenne à me taire.

J'ai répété : « Ça ne sera pas facile », et nous avons ri tous les deux. Elle a rejeté son suaire et m'a rejoint. Nous avons attendu le soir pour sauter.

Vingt-sept Vaisseau Ivre se sont posés au même moment, à l'écart des pistes d'envol. Vingt-sept passagères, un sac à la main, se sont fondues dans la confusion des pionniers en partance. L'une d'elles, à ce que m'a dit un gitan aux yeux harassés, portait un sac plus gros que les autres d'où dépassait la pointe d'un coquillage de métal.

— Il y a si peu de façons de se perdre..., ai-je dit à Marika. Je suis heureux d'en avoir créé quelques-unes.

« Cet équilibre n'est pas définitif, je le sais et toi aussi, mais il faudra attendre qu'un autre en prenne conscience pour aller plus loin et ajouter d'autres planètes à la toile. Moi j'en suis incapable, j'ai vacillé sur le seuil devant l'immensité de cette vision. »

— Je ne te crois pas, a-t-elle rétorqué après un silence. Lorsque les étoiles du ciel ne te suffiront plus, tu convaincras une Ville de t'en montrer de nouvelles. Tu as besoin de ton zodiaque personnel, et je t'aime pour ça.

J'ai eu soudain envie de partir avec elle. L'échange a duré une éternité de lumière, nous avons rebondi le long des fils jusqu'à l'étape finale.

Ombre s'impatiente. Je détourne les yeux de l'horizon parsemé de taches roses et je vais m'asseoir sur un sarcophage vide. Marika a souhaité s'isoler pour les retrouvailles avec son corps. À sa demande, Paranamanco le lui a restitué dans une chambre de réveil fermée à clé. Je n'ai pas eu le droit de le voir. J'aurais d'ailleurs préféré la regarder elle, sa silhouette emplie des gemmes de son souffle, des perles de son rire. Nous devons rester à la surface l'un de l'autre, apprendre à nous toucher autrement. Elle a raison, rien ne sera facile. Je souris à cette pensée et frotte ma tête contre celle d'Ombre. J'ai choisi de me souvenir d'elle, le reste va de soi.

Mes yeux sont secs depuis longtemps à force de regarder le battant fermé lorsque la poignée tourne en cliquetant.

La porte s'ouvre de l'intérieur, lentement, poussée par une main de chair.

VOLEURS DE SILENCE

ÉPILOGUE (bis)

Cette histoire n'aurait pas existé sans Wildy Petoud et Emmanuel Jouanne. Ils sont en filigrane dans chacune de ces pages, qui leur appartiennent autant qu'à moi.

CHAPITRE PREMIER

Vorst se savait l'homme le plus recherché de l'univers. Il survivait grâce à cette conviction. Lorsque les règles du jeu à l'échelle des mondes avaient soudain changé en sa défaveur, il s'était trouvé dans le camp des fuyards, trop vite pour avoir pu s'y préparer. Il avait perdu ses moyens d'existence, ce qui était grave, mais aussi sa confiance en lui, ce qui était infiniment pire. Son nouveau rôle de fugitif traqué l'avait empêché de céder à l'attraction du vide de sa propre vie. Se sentir en danger l'avait protégé du suicide.

Dans ses rares instants de lucidité, il devait s'avouer qu'il était peu probable que Closter, son ennemi personnel, se soit immédiatement lancé à ses trousses. Après l'atterrissage des Animaux Villes sauvages, vingt-sept nouvelles planètes s'étaient ouvertes d'un seul coup à la colonisation, au moment précis où la guerre civile éclatait sur Vieille Terre. Il y avait eu un exode massif des pauvres et des sans-abri, avec à leur tête les gitans que Vorst haïssait. Vu le chaos qui régnait à l'époque, Vorst n'avait sans doute pas été au centre des préoccupations de Closter.

Depuis, bien sûr, la situation avait changé...

Pour être précis, le changement datait de l'explosion qui avait soufflé la maison de Guanadi, à Aigues-Mortes, tout près de la Méditerranée asséchée que l'on projetait à présent de remplir. Depuis longtemps, le vieux conteur n'habitait plus l'ancienne demeure et les membres de sa tribu voyageaient entre les étoiles. Le geste de Vorst était purement symbolique mais, pour la première fois, sa signature s'était étalée au grand jour sur un pan de mur, au milieu des décombres. Il avait ressenti l'émotion du peintre qui voit une de ses toiles exposée et sa vie avait basculé.

Il était devenu un artiste en terrorisme. Le meilleur dans son genre.

Il ne défendait pas une cause, il s'attaquait à un homme. Il ne tentait pas de modifier le futur mais détruisait le passé de son ennemi, systématiquement. Il pillait la mémoire de Closter, saccageait sans pitié les endroits essentiels de sa vie, à coups d'explosifs. Et il allait mettre la touche finale à son œuvre de destruction dans quelques heures. Ici même, sur la planète Supérieure, au cœur de l'AnimalVille

du même nom.

Il avait l'intention de détruire un mythe.

La cité de chair s'étendait sur près de quatre cent kilomètres carrés. Vorst en connaissait chaque dôme, chaque repli secret aux odeurs moites. Quarante-huit heures plus tôt, il l'avait rejointe en profitant du désordre engendré par l'arrivée d'un groupe d'émigrants de Vieille Terre. Il avait programmé lui-même son transfert sur le clavier neural de l'AnimalVille, avec une sorte de rage. C'était un des talents qu'il s'était découvert durant sa fuite : il pouvait manipuler les villes de chair, les forcer à se plier à ses désirs. Non pas à la façon de Closter, qui avait établi avec elles un accord de symbiose global, mais en se branchant directement sur leurs zones érogènes. Chacun de leur contact ressemblait à un viol. Il savait stimuler les Animaux Villes au moyen d'excitations électriques, jusqu'à ce qu'elles cèdent, qu'elles s'ouvrent et l'engloutissent pour le recracher *ailleurs*, dans une cité différente, sur une autre planète. Chacun de leurs orgasmes partagés lui permettait de franchir la toile entre les mondes, afin d'échapper à ceux qui le traquaient.

Il aurait été stupéfait d'apprendre que les AnimauxVilles ne le haïssaient pas. À aucun moment, durant leurs échanges à sens unique, elles n'avaient eu l'occasion de le lui dire.

Il se glissa sous un porche pour écouter la rumeur de la cité. Autour de lui, Supérieure bruissait d'une vie intense, malgré l'heure tardive. Les rues, d'un brun doré, pailletées de grains de sable, vibraient sous les pas de nombreux passants. L'air lourd sentait la friture et la fumée, avec des traces de sueur humaine qui s'incrustaient dans les replis mal lavés des murs. À chaque coin de place, des groupes d'émigrants chantaient en s'accompagnant d'instruments variés. Le Koto se mêlait à la Balalaïka, les tambours Bantous et les harpes d'os Esquimaudes soutenaient de leur staccato les violons plaintifs des Tziganes. La cacophonie qui en résultait n'avait de sens que pour ceux qui vivaient là. De sa cachette, Vorst voyait la foule qui avançait au rythme des musiciens les plus proches, sans effort, et qui, un peu plus loin, s'adaptait à un autre rythme, une autre mélodie. Il n'y avait pratiquement pas de bousculade.

Le spectacle absorbait Vorst au point qu'il sursauta lorsqu'une main se posa sur son épaule. Ses vieux réflexes de mercenaire faillirent l'entraîner dans un Kata mortel dont le nouvel arrivant aurait fait les frais. Il se contrôla, juste à temps, et desserra les poings. Ce n'était pas le moment de déclencher une bagarre...

— Je vous ai fait peur, étranger ?

L'homme, un grand échalas au visage bronzé, avait une voix amicale, pleine de sollicitude, et une haleine plutôt alcoolisée.

— Quelque chose comme ça, répondit Vorst. (Il se força à sourire). Je regardais les passants. Cette ville me fascine.

— Vous venez d'arriver, hein ? Je m'en doutais. (Avec familiarité, il passa le bras autour des épaules de Vorst). Venez boire avec nous, nous fêtons la première vendange. J'ai planté les ceps moi-même. Les grains sont petits et le vin est vert, mais mon fils vient juste de naître. Quand je le marierai, la vigne sera belle !

— Merci... J'attends l'ami chez qui je dois loger ce soir. Je ne voudrais pas le manquer.

L'homme se pencha vers lui et secoua la tête.

— Dommage ! Il y a des saisons pour le vin, ajouta-t-il après un silence. Le verre que vous refusez ne pourra plus jamais être bu. Enfin, si vous changez d'avis, remontez la rue jusqu'à la place. Le bruit des bouteilles vous guidera.

Vorst suivit des yeux le vigneron qui s'éloignait sans se retourner et secoua la tête avec une ombre de sourire. Le piège était trop grossier. Il vérifia que personne ne le surveillait avant de quitter le porche.

Il se laissa porter par le flot des passants, le long d'une avenue bordée de dômes plissés par la chaleur et de statues de bois verni. Les paroles du vigneron résonnaient dans son esprit et il ne parvenait pas à les en chasser. Les règles non écrites qui régissaient l'accueil des émigrants voulaient que ceux-ci payent leur nourriture et leur logement par des chants, des œuvres d'art, des légendes ou des histoires drôles. Les Animaux Villes avaient donné naissance à une autre façon de vivre, basée sur la notion de tribu élargie.

Vorst, autrefois, jouait du piano. Sa musique dérangée aurait pu lui valoir une place au milieu de la foule. Au lieu de cela, il avait choisi de marcher parmi les ombres, le long des ruelles tordues qui ceinturaient le Beffroi. Ceux qu'il croisait n'accrochaient jamais son regard et distinguaient à peine sa silhouette émaciée, moulée dans un collant noir aux multiples poches. Il savait exactement où il allait...

Il atteignit son objectif vers une heure du matin et grimpa sur la terrasse la plus proche pour avoir une vue dégagée du quartier. Il se déchaussa afin que la plante de ses pieds soit directement en contact avec l'édifice (une technique qu'il avait volée à Closter), et sentit l'épiderme rougeâtre de la Ville fourmiller d'informations indéchiffrables. Il caressa d'un geste machinal la ceinture d'explosifs serrée contre son ventre et s'accroupit, la tête dépassant à peine de la rambarde. Dans le lointain, les échos de la fête nocturne s'éteignaient un à un.

Il se prépara à attendre.

Lors de son précédent séjour sur Supérieure, cinq ans plus tôt, une scène cruciale pour l'avenir de l'humanité s'était jouée à proximité de son poste d'observation. Outre lui-même, trois personnes y avaient

pris part : un membre du Cartel des propriétaires du nom de Tor Hannes, Closter et sa compagne, Marika. Sans oublier Ombre, le chat de Closter, une bête haïssable à qui Vorst devait les sillons pâles qui balafrèrent sa joue. À présent, il retournait en ce même lieu pour y régler ses dettes.

C'était une folie indispensable. Obnubilé par sa vengeance, Vorst avait renoncé à toute prudence, il avait négligé les règles et pris un maximum de risques. Son plan reposait essentiellement sur la surprise. Personne, et surtout pas son ennemi, n'imaginerait qu'il puisse revenir là, sur le champ de bataille où s'était consommée sa défaite, où lui et ses doubles avaient tout perdu.

Dans le musée de Supérieure... Plus exactement dans la partie consacrée à Monteorì, le célèbre créateur d'équilibres, qui, lorsque les masques étaient tombés, s'était révélé être Closter en personne. Par la suite, celui-ci avait tourné le dos à son passé et Monteorì était officiellement mort dans les décombres de la galerie, lors de l'atterrissage brutal des villes sauvages. Le musée n'avait jamais retrouvé sa splendeur d'antan. Mais cinq ans avaient suffi pour qu'un nouvel artiste surgisse, un artiste qui signait *Clost* et que ses rares apparitions publiques montraient accompagné d'une femme superbe, et d'un chat noir.

En se renseignant auprès de ses anciens contacts, en jouant avec habileté des appuis qu'il avait conservés de l'époque où il dirigeait la milice secrète du Cartel, Vorst avait remonté la piste de sa proie. Il avait détruit une partie des équilibres signés Monteorì, jusqu'à ce qu'il réalise que cela n'affectait en rien son ennemi. Le passé d'artiste de Closter était déjà mort pour lui, il ne servait à rien de le tuer une seconde fois.

Vorst avait décidé de s'attaquer à son présent. Et de lui enlever toute possibilité de futur...

Un de ses informateurs lui avait appris que la prochaine exposition conçue par son ennemi aurait lieu ici même, dans le musée de Supérieure restauré pour la circonstance. Les premiers visiteurs, sur invitation seulement, franchiraient les portes dans une quinzaine d'heures. Vorst comptait s'introduire dans l'édifice avant l'aube et transformer l'inauguration en un spectacle sanglant dont on se souviendrait. Le discours d'ouverture de Closter risquait de marquer la fin de sa carrière et, accessoirement, de sa vie.

Une demi-douzaine de pochards emplirent la rue de chants avinés et scabreux. Vorst ferma les yeux. Avec un soupir excédé, il se laissa aller contre la rambarde de cartilage qui vibrait sous sa joue, tiède et câline. L'odeur de la ville avait changé. À ses effluves de chair bien lavée se mêlaient à présent des senteurs d'origine humaine : sueur, crasse, trace de nourriture ou d'ordure. Vorst avait connu Supérieure

immaculée, bichonnée comme un animal d'appartement, et quasi déserte. Il la retrouvait souillée. La populace piétinait ses membranes de chair rose, s'entassait dans ses dômes aux parois délicatement veinées de bleu. Vieille Terre déversait son trop plein de déchets et de gens à la surface des mondes neufs que le Cartel avait souhaité préserver.

Vorst contempla les étoiles qui piquetaient la voûte du ciel, admira la pureté de leur lumière blanche. Si l'homme, un jour, réussissait à les atteindre, combien de temps faudrait-il pour que leur éclat se ternisse ?

En contrebas, la rue était redevenue tranquille. Vorst se redressa. Il fit un rapide inventaire de ses poches et redescendit se glisser dans les ombres de la surface. Avec prudence, il s'approcha du musée. Les cinq dernières années lui avaient donné l'instinct du cobra. Il pouvait frapper, instantanément, puis se terrer jusqu'à l'arrivée d'une autre proie. Il savait qu'il sentirait toute présence anormale, qu'il détecterait toute anomalie. Les sens aux aguets, il se força à attendre, à vingt mètres à peine de la porte.

Aucune sentinelle ne se montra.

Lorsque il eut acquis la conviction que le musée n'était pas gardé, Vorst se permit un sourire las. Closter l'avait sous-estimé. Son arrogance l'avait poussé à se croire intouchable, mais les heures qui allaient suivre lui serviraient de leçon. Une leçon qu'il n'aurait pas le temps de méditer. Vorst transportait suffisamment d'explosifs pour souffler l'édifice de chair, pour le faire éclater comme une bulle de savon en carbonisant tous ses occupants.

En trois bonds, il vint se plaquer contre l'épaisse porte de bois qui barrait le porche. La vieille pancarte donnant les périodes d'ouverture était toujours là, négligemment collée à hauteur d'yeux. Il força les deux serrures l'une après l'autre, le regard fixé sur les horaires des dimanches et jours fériés. Il lui fallut plus de dix minutes pour déclencher les cliquets. Il n'avait jamais été un bon cambrioleur.

Il se glissa dans le musée et rabattit la porte derrière lui. Avec des gestes précis, longuement répétés, il sortit de sa poche ventrale un boîtier plat de la largeur de la main, identique à celui que dissimulait un repli de la paroi, juste au-dessus de lui. Il appuya sur une des faces ; une couronne de crocs de verre jaillit de la base en l'écorchant au passage. Sans se soucier de la douleur, il planta d'un geste sec la mâchoire du boîtier dans la chair gonflée de l'édifice.

Une diode s'alluma. D'abord d'un rouge vif, elle vacilla puis passa de l'ambre à un vert rassurant, avant de se stabiliser. Vorst avait retenu son souffle durant toute l'opération. Il exhala un soupir satisfait. Le dispositif organo-mimétique fonctionnait comme prévu. Il l'avait prélevé sur un stock secret du Cartel mais n'avait jamais pu le

tester dans des conditions réelles. Les composants biologiques qui en constituaient le cœur étaient conçus pour dévorer n'importe quel système d'alarme et se substituer à lui. Il fallait néanmoins, toutes les trois heures, le nourrir d'une pincée de daphnies séchées, afin d'éviter qu'il ne tombe en panne pour cause d'inanition.

L'ancien boîtier était déconnecté. En se dressant sur la pointe des pieds, Vorst l'arracha du mur aussi facilement qu'il aurait cueilli un fruit et le glissa dans une de ses poches.

À présent, le musée lui appartenait.

Il alluma une lampe torche au faisceau étroit et balaya le décor autour de lui. La petite salle semi-circulaire qui servait à accueillir les visiteurs avait été récemment nettoyée. Près de l'escalier, on avait ajouté un guichet vitré et des affiches d'expositions passées couvraient les parois. Sur une table basse, dans un coin, des piles de prospectus en plusieurs langues présentaient le musée. Un plan sommaire était dessiné sur une feuille quadrillée collée sur la vitre du guichet, avec en rouge les sections interdites au public. Vorst l'examina avec attention, afin de savoir si l'intuition qui l'avait guidé jusqu'ici était juste...

Tout un pan du deuxième étage était "temporairement fermé". Il ne s'était pas trompé. La future exposition de Closter était bien prévue là.

La blessure de sa paume ne saignait plus. Il arracha le plan, le roula en boule et le jeta dans un coin. Il n'avait plus besoin de le consulter, le reste du musée lui était familier. Au rez-de-chaussée, derrière un sas capitonné, s'entassaient les équilibres de Monteori, du moins ceux qui avaient survécu à l'atterrissage des Villes sauvages. Vorst avait souvent traversé la longue galerie sans s'y attarder. La chair du sol, attendrie par le martèlement des pieds des esthètes du Cartel, avait pris par endroits une teinte de vieux cuir, brune et chaude. À présent, nul ne la visitait plus et les équilibres poursuivaient en silence leur existence vaine, loin des yeux du public.

L'étage du dessus était consacré à un créateur japonais, élève de Kishisaburô. La première salle, à gauche de l'entrée, rassemblait quelques-unes des œuvres de jeunesse de l'artiste. C'était tout ce dont il se souvenait. Il n'avait pas l'intention de s'y rendre, de toute façon. L'escalier, tapissé de moquette, le conduirait directement au deuxième étage.

Il éteignit la lampe et s'y engagea avec précaution. Ses pieds nus testaient chaque marche avant de s'y appuyer. Un second système d'alarme, indépendant du premier, avait pu être installé depuis sa dernière visite. À l'époque, la moindre convergence de Monteori valait une fortune et attirait de nombreux connaisseurs. Puis les émigrants étaient venus, avec dans leurs bagages des pinceaux, des ciseaux de sculpteur, de l'encre et du papier. Les arts anciens, négligés par les

snobs du Cartel, étaient redevenus à la mode et la cote des artistes du musée s'était effondrée. Les grandes familles assez riches pour servir de mécènes étaient dispersées, ou se terraient dans des abris secrets en rêvant de reprendre le pouvoir. Les œuvres exposées dans l'édifice se couvraient de poussière, les équilibres mouraient l'un après l'autre ou se figeaient, faute d'entretien, sous une forme inachevée. Les parois elles-mêmes avaient cet aspect flétri des chairs qu'on n'a pas caressées depuis longtemps. L'air sentait le détergent bon marché.

Vorst haussa les épaules et escalada les marches. Même si Monteori était oublié de la foule, Closter continuait à exposer et son succès augmentait. Sa cible s'était seulement déplacée vers les étages supérieurs.

Il atteignit le sommet de l'escalier et se figea. L'entrée de la galerie où devait avoir lieu le vernissage était barrée de deux planches en croix, recouvertes d'un drap. Un panneau d'affichage, fiché dans un lourd trépied de métal rouillé, indiquait "Les Jardins Verticaux", avec une flèche. Vorst écarta la barrière d'étoffe et ralluma la lampe.

Le trait de lumière révéla des formes translucides, éparpillées dans une salle toute en longueur où s'ouvraient de profondes alcôves. Un tapis sur lequel étaient peintes des flèches matérialisait un chemin étroit et tortueux, qui permettait de parcourir l'ensemble de l'exposition dans un ordre précis. Partout ailleurs, le sol était nu. La chair de l'AnimalVille, fripée et décolorée par le manque de soleil, était couverte de marques de craie. Des débris d'emballage pour objets fragiles, incrustés de bulles, s'entassaient dans un coin, près d'une pyramide de pots de peinture vides. Une odeur de colle et de vernis empuantissait l'air.

Vorst pointa la torche devant ses pieds. Il hésita. Le tapis ne lui disait rien qui vaille mais il craignait, en marchant ailleurs, de signaler sa présence à un observateur branché sur les nerfs de la ville. Un ouvrier, intrigué par les traces de ses pas, risquait aussi de découvrir prématurément les explosifs et de donner l'alerte. Bien sûr, tout sauterait quand même, mais Closter s'en tirerait. Et Vorst n'était pas convaincu de retrouver une occasion aussi symboliquement parfaite que celle-ci.

Il choisit de ramper vers l'œuvre la plus proche, en suivant la paroi. Au bout de quatre à cinq mètres il se releva, certain d'avoir contourné les pièges que pouvait receler la salle.

La lampe illumina un socle carré d'environ deux mètres de côté, surmonté d'une masse translucide dont un treillis de métal doré enserrait la base. Une ouverture en forme d'iris, vaguement obscène, était tournée vers l'entrée. Vorst en fit le tour, sans parvenir à distinguer en quoi elle consistait. Quelle forme d'art était-ce là ? Il se sentit déçu, sans savoir pourquoi.

Il tendit la main pour la toucher, hésita. Peut-être que ce qu'il prenait pour l'œuvre dénudée n'était qu'une forme particulière d'emballage. Telle quelle, la masse avachie sur le socle avait a peu de choses près la forme d'un coquillage, la grâce en moins. Il approcha sa lampe de la surface et écarquilla les yeux. Le rayon de lumière se perdait dans des profondeurs inimaginables, sans rien révéler. C'était comme contempler la mer depuis le ciel.

Frustré, il s'écarta et détacha sa ceinture. Chaque compartiment abritait une plaque de pâte explosive et un détonateur à mercure. Il tenta de déterminer le meilleur endroit où placer ses machines infernales. Ni le socle, ni l'œuvre, n'offraient la moindre cachette. À moins que...

Il posa le pied sur le tapis avec une prudente lenteur. Rassuré de n'avoir déclenché aucune sonnerie intempestive, il s'approcha de l'iris. Il était juste assez large pour permettre à son bras de s'y enfoncer.

Après avoir vérifié avec sa lampe que les profondeurs translucides ne recelaient pas de piège, il pétrit l'explosif entre ses paumes pour le réchauffer et y planta le détonateur. Du bout des doigts, avec délicatesse, il introduisit la bombe dans l'ouverture.

Un déclic résonna dans la salle vide. Vorst n'eut pas le temps de retirer son bras. L'iris se referma sur son poignet et l'attira vers la masse animée de pulsation. Des éclats lumineux jaillirent de son centre et elle parut se dilater au-dessus du socle, avant de retomber sur Vorst à la façon d'une avalanche de gelée. Il fut happé, emporté...

Tandis que l'œuvre l'engloutissait, une voix synthétique murmura à son oreille :

— Bienvenue, cher spectateur. Vous venez de pénétrer dans un scénario biologique, conçu pour vous permettre de vivre de l'intérieur une aventure à vos mesures. Ses détecteurs neuraux prendront en compte toutes vos envies, tous vos fantasmes. Vous vous incarnerez automatiquement dans le personnage le plus proche de votre personnalité réelle.

« Afin de favoriser votre identification à l'histoire que j'abrite, il vous est conseillé de vous détendre et de ne pas chercher à vous débattre. Cet avertissement ne sera pas répété. Bonne visite !

Vorst, horrifié, comprit la nature du piège. L'absence de protections extérieures aurait dû l'alerter. Le danger venait de l'exposition elle-même.

Une gigantesque vague mentale déferla sur lui. Il fut balayé par le reflux d'une mer grise, sous un ciel de plomb où dansaient des flocons de neige électronique.

Il était prisonnier à l'intérieur d'un rêve. Le rêve de son ennemi...

Rêve 1 (Sous l'œil mort de la caméra)

Le rideau se lève à l'entrée de la rue : ensemble figé d'immeubles gris, aux portes murées, aux fenêtres aveugles. Aucun décor n'améliore le cadre où nous nous produisons. L'éclairage seul a fait l'objet de soins particuliers, afin que chaque détail de nos prestations soit visible par tous les spectateurs.

Le ballet des projecteurs a commencé bien avant mon réveil et ne s'interrompra qu'à la nuit. Les pinceaux argentés glissent sur les trottoirs, en illuminant au passage la carcasse d'une vieille Ferrari qui émerge de la chaussée. Je quitte mon porche et m'avance en pleine lumière. Mon œil-caméra s'envole de sa niche pour venir bourdonner à trente centimètres de ma tête. Tout est en place. Je donne le décompte en claquant des doigts... 3... 4... TRANSMISSION :

Le premier hurlement s'échappe de ma gorge. Je l'accompagne d'une extension du bras droit, doigts écartés déchirant le ciel. La posture est bonne mais ma voix est trop frêle, mal échauffée. Elle perd très vite de sa puissance et s'en va rebondir, inoffensive, contre les parois lisses qui m'entourent. Je laisse mourir le son, en savourant le choc de l'air froid entre mes dents, et je m'immobilise sous le feu croisé des spotlights.

Je respire ; à fond.

L'œil-caméra ronronne. La boule d'angoisse familière oscille au creux de mon plexus. Après ce premier cri, ai-je encore des spectateurs ? S'ils décidaient de changer de programme et d'observer quelqu'un d'autre, que deviendrais-je ?

Je respire ; à fond. Mon angoisse se dénoue lentement, remplacée par une rage que je m'efforce de maîtriser. J'utilise la tension ainsi accumulée comme tremplin du prochain hurlement. Le noyau sonore part de mes reins, remonte le long de ma poitrine et s'échappe, longue rafale d'une extraordinaire intensité. Les bras rejetés en arrière comme des ailes, je vibre avec mon propre cri. Le pare-brise de la Ferrari explose dans une pluie d'éclats de verre.

Je suis un artiste...

Douze années m'ont été nécessaires pour apprendre à hurler. J'ai planté mes pitons dans les fissures du silence et j'ai grimpé à force de

voix, nourri du sang qui coulait des vaisseaux rompus de ma gorge. Je n'ai jamais regretté d'être devenu ce que je suis.

Certains disent que l'on ne peut dévorer ses propres entrailles sans mourir de faim, pas plus que l'on ne peut se soulever soi-même en s'attrapant par les chevilles. Ceux-là se trompent. Les habitants de la Rue se livrent à de tels exercices depuis longtemps. Ils ne sont impossibles que pour ceux qui nous regardent sans comprendre, sans essayer de nous imiter.

Pendant près d'une heure, je joue avec le vent invisible qui s'échappe de mes lèvres. La pluie de gouttelettes sonores qui tourbillonnent au-dessus de ma tête déclenche d'étincelantes aurores boréales. Puis les vagues de fréquence déferlent et se retirent, en me laissant épuisé sur la grève de bitume, le corps trempé de sueur.

Afin de me sécher, je cours entre les constructions-cube où vivent, travaillent, rêvent peut-être, les spectateurs. Malgré l'épaisseur du béton qui nous sépare, j'entends le sourd murmure des écrans muraux en pleine activité. En ce moment même, des milliers de mains impatientes parcourent le clavier des sélecteurs de programmes, à la recherche de leur artiste préféré. Enfoui sous la ville, l'ordinateur de contrôle surveille la course des yeux-caméras. Il recueille les données transmises par les lentilles et les écrans, puis élimine impitoyablement ceux d'entre-nous que plus personne ne regarde.

Je respire ; à fond.

La Rue est envahie d'objets de toutes tailles, épaves d'un passé insaisissable qui déborde peu à peu des caves des immeubles. Je traverse un groupe de mannequins qui tentent de s'échapper d'une vitrine. Mon cri, vrillé dans leurs oreilles, fait exploser leurs tympanes de plastique. Déséquilibrés, ils s'écroulent à mes pieds et je brise les membres de cire à coups de talon. Plus personne ne pourra les utiliser comme décor pour son numéro après un tel massacre. Je m'éloigne en courant, le sourire aux lèvres.

Plus loin, la Rue débouche sur la place de l'Homme-Horloge. Je m'avance avec prudence, en cherchant les chausse-trapes que les responsables du décor s'obstinent à semer sous nos pas. Les yeux braqués sur le sol d'un noir d'encre, je tâte de la pointe des orteils chaque portion de bitume avant de m'y engager, prêt à sauter en arrière au moindre piège, avec un hurlement approprié. Je ne décevrai pas ceux qui m'observent.

Absorbe par ma progression, j'ai négligé de surveiller les alentours. Une ronde d'enfants-mimes surgit d'un porche et m'encercle. L'œil-caméra s'élève et prend du champ, attentif à bien restituer tous les détails de la scène.

En quelques secondes, les visages enfantins se déforment jusqu'à devenir des caricatures du mien à divers stades de vieillissement. Leur

numéro se poursuit bien après ma mort supposée et mon masque mortuaire, plaqué sur la chair lisse de leurs joues, se décompose et se putréfie au rythme de la ronde qui me retient prisonnier. Ils tendent vers mes carotides leur bouche aux lèvres retroussées, pour parachever leur œuvre à coups de dents. Mon cri brise le cercle et les disperse comme une volée de moineaux.

Je respire ; à fond. Une douleur sourde emplit ma poitrine. Bouleversé, j'ai hurlé par réflexe, sans économiser mon souffle. J'ai besoin de récupérer. Le rideau ne retombera pas avant plusieurs heures et je n'ose pas regagner le porche d'ici-là. Mon quota de cris est loin d'être atteint.

Je traverse lentement la place, en prenant garde à ne pas couper les faisceaux de lumière braqués sur l'Homme-Horloge. Une couronne de chiffres romains, tatoués en relief, luit sur sa peau blafarde. Je l'observe, fasciné par le jeu complexe de ses doigts qui se déplacent sur le cadran de son visage. Près de sa tempe gauche, une cicatrice presque invisible révèle l'emplacement du processeur greffé sur son cerveau. Depuis son opération il rythme, au moyen de la course régulière de ses index, le passage des minutes et des heures.

On dit que certains spectateurs passent des journées entières à le regarder. Il a eu jusqu'à trois yeux-caméras autour de lui, qui bourdonnaient comme une foule de courtisans obséquieux. J'ai été longtemps jaloux de son succès, prêt à briser tous les rouages de son crâne d'un hurlement bien ajusté. Puis, à des signes quasi imperceptibles, j'ai senti qu'il vieillissait. Bientôt, les aiguilles de ses doigts cesseront d'être précises et les spectateurs se détourneront de lui. En attendant, il parade au centre de la place, indifférent à mon passage.

Quand je me retourne, les enfants-mimes ont fait cercle autour de lui. Les sanglots qui s'échappent de sa gorge ont la monotonie obsédante d'une sonnerie d'alarme.

Je reprends ma course ; de longues enjambées régulières qui ouvrent mes poumons et régularisent mon souffle. Un point douloureux me vrille le côté, je choisis de ne pas m'en soucier. J'ai besoin d'accumuler des matériaux pour un prochain cri et cette souffrance est la bienvenue.

Le martèlement de mes pas sur le trottoir réveille d'antiques souvenirs. Une rumeur sourde, applaudissements, cris et rires étroitement mêlés, jaillit du décor pour m'accueillir. Je reçois l'ovation d'un public fantôme, prisonnier comme moi d'un étrange Hollandais Volant transformé pour la circonstance en vaisseau-théâtre...

J'accélère toujours, les reins en feu, luttant contre la douleur. Mes tempes battent les trois coups de mon entrée dans la rue-scène.

J'écarte les bras et je hurle interminablement en pleine course, déclenchant la caresse soyeuse des projecteurs sur mon visage.

Quand je m'écroule, à bout de souffle, les échos de mon cri résonnent entre les immeubles. Allongé sur le sol, recroquevillé en position fœtale, je me repose tandis que repasse dans ma tête la bande-son des secondes précédentes.

Sous ma joue, le bitume vibre d'une vie tiède qui trahit la présence de l'immense machinerie enfouie dans les profondeurs. Mon œil-caméra décrit des cercles de plus en plus étroits au-dessus de moi, comme un vautour. Il va bientôt plonger et ses chocs électriques me forceront à me relever. En attendant, je savoure les instants de paix qui suivent chacun de mes cris.

Je roule sur le dos afin de mieux me détendre. Les yeux mi-clos, je laisse dériver mes pensées. Ce dernier hurlement était exceptionnel. Je l'ai senti naître en moi comme une étoile, un cristal de lave en fusion. Il me sera difficile de faire mieux aujourd'hui, je le sais. Pourtant, l'ironie veut qu'en ce moment même, de nouveaux spectateurs, alertés par la machine, délaissent leur programme habituel pour se brancher sur moi. J'imagine leur visage vide braqué sur les écrans où s'agite ma silhouette. Il faudrait transformer leurs tubes cathodiques en miroirs, les obliger à leur tour à devenir acteurs, les sortir enfin de leur passivité. Seraient-ils seulement capables de hurler ?

Un cliquetis me tire de ma rêverie. Je me relève d'un bond, esquivé la décharge de l'œil-caméra. Mon collant est constellé de poussière et d'éclats de gravier ; je l'époussette avant de me remettre en marche. Je me sens vidé, vieilli. L'armure du silence me pèse, mais je suis incapable de la quitter pour l'instant. La ronde des enfants-mimes a drainé une trop grande partie de mes forces.

Afin de retrouver un semblant d'inspiration je m'éloigne de mon secteur habituel et me fraie un chemin à travers les méandres du bitume, où vivent mes compagnons et rivaux. Peut-être que l'un d'eux, à son corps défendant, se laissera voler un peu de sa magie. En échange, je lui offrirai un de mes cris.

Je sais qu'il n'est pas bon d'attirer inutilement l'attention de mes spectateurs sur d'autres artistes que moi, mais le risque vaut d'être couru. Je n'ai, de toute façon, plus le choix. À force de rester prisonnier de quelques mètres carrés de bitume, on finit par ne plus crier que par habitude...

La rue s'étire, interminable. Dans les zones d'ombres, des apprentis répètent, jusqu'à la nausée, leur futur spectacle. Dans un mois ou deux, ils surgiront en pleine lumière comme des éphémères et affronteront pour la première fois leur public invisible. Un œil viendra se poser au-dessus des élus, les autres retourneront travailler sous leur porche, s'ils en ont la force, ou se coucheront pour mourir.

Les poings serrés, je pousse un hurlement bref, simple manifestation d'existence qui décevra sans doute mes spectateurs. Leur avis m'indiffère, du moins le crois-je, mais je suis obligé d'en tenir compte. Je m'efforce donc de rassembler l'énergie nécessaire à un second cri.

Je respire ; à fond.

La froide lucidité du son qui jaillit de mes lèvres est effrayante. Je n'ai rien donné, cette fois-ci. Ce n'est qu'un simple courant sonore que la machine analysera, disséquera, avant de l'envoyer rejoindre les informations prisonnières de sa mémoire. Un jour, peut-être, la pression sera trop forte. Mes hurlements fractureront les coffres des banques de données, s'évaderont des zones protégées en détruisant les connexions-barbelés et les écrans-miradors. Un jour, si je vis assez vieux, si je crie assez fort pour cela.

Au-dessus de ma tête, les artistes-grimpeurs progressent avec lenteur vers le sommet des immeubles. Je lève les yeux, en prenant soin de marcher au milieu de la rue, et les observe en silence. Leurs doigts épais, aux ongles cassés, enserrant les parois dans une étreinte de sangsue. Ils se hissent d'une dizaine de centimètres par jour, le long d'itinéraires compliqués dont la cartographie reflète celle des fissures de l'édifice. Leur peau secrète de longues traînées d'un mucus brillant qui se teinte d'irisations en séchant, puis devient lisse comme du verre. Tout le talent de l'artiste consiste à dessiner un motif le plus complexe possible, en emprisonnant ses voisins dans un labyrinthe infranchissable.

Les spectateurs sont seuls capables d'avoir une vision complète de la façade. Ils peuvent ainsi prévoir les différentes étapes de l'enfermement d'un grimpeur avant même que celui-ci n'ait pris conscience du danger. Les yeux-caméras se rassemblent alors pour la curée et guettent l'instant où la victime, incapable de progresser, s'englue dans son propre mucus.

Comble d'ironie, lorsqu'un des artistes se rapproche du sommet, de nouveaux yeux-caméras se joignent à celui qui bourdonne habituellement à proximité de son visage, de sorte qu'il ne peut savoir s'il est proche de la victoire ou de l'encerclement définitif.

Je me suis souvent demandé si ceux qui nous contemplent étaient sensibles à la cruauté d'une telle situation. Je pense de plus en plus que non, mais je suis trop mal placé pour en juger. Je manque de recul. Depuis la rue, il est impossible de deviner la beauté des images secrétées par les grimpeurs et leurs motivations me sont étrangères. Peut-être existe-t-il une esthétique de l'enfermement, à moins que le seul fait d'être observé leur suffise.

Arrivés tout en haut de l'immeuble, après parfois des années d'efforts ininterrompus, les vainqueurs se laissent tomber mollement

vers le sol et meurent au contact de la falaise horizontale de bitume. De nombreux spectateurs les suivent dans leur chute. À cette occasion, la rue extrait de sa mémoire de goudron des matelas hérissés de tessons, des tire-bouchons géants et des carquois entiers de flèches aux pointes enduites de curare.

À chacun de mes passages, je compte les yeux-caméras et je fais demi-tour lorsque leur nombre est trop élevé. Je ne tiens pas à me faire écraser par un grimpeur qui croirait inventer ainsi une nouvelle forme d'art...

Plus loin, la rue s'enroule sur elle-même en recoupant ses propres méandres. Chaque poche isolée du courant principal renferme un artiste immobile, un de ceux qui ont choisi d'ancrer à jamais leur vie au même endroit. Dès que l'on s'approche d'eux, les trottoirs cessent d'être sûrs. Il faut sans cesse tester du bout du pied la dureté du sol, sous peine de se voir englouti par une plaque de goudron frais à l'appétit meurtrier. Parfois, le macadam devient d'une extraordinaire élasticité : le moindre faux pas vous fait rebondir de plus en plus vite, jusqu'à l'écrasement contre les parois d'un immeuble.

J'ai appris à éviter ces dangers, à danser entre les cases de la rue-marelle, mais je n'ai pas appris à me sentir à l'aise en compagnie de ceux qui vivent là. Mon intrusion est tolérée, sans plus. Je me garde bien de hurler. Le silence qui les entoure est d'une qualité particulière. Les yeux-caméras eux-mêmes hésitent à le troubler et mettent une sourdine à leurs cliquetis.

Je m'avance, en retenant mon souffle. Les projecteurs tamisés répandent à profusion une lumière de serre. Enfouie dans le sol, la tête seule émergeant de l'asphalte, se tient la jeune artiste qui anime ce lieu...

Un rosier pousse sur son ventre. Sa propre chair lui sert de terreau. De temps en temps, elle sort une main pour déplacer une branche ou pour cueillir les pétales fanés dont elle se nourrit. Son œil-caméra et le mien entament un étrange ballet, semblable à la parade nuptiale de deux insectes ivres. Je m'approche d'elle, la bouche hermétiquement close sur le cri qui bat dans ma poitrine.

Des millions de spectateurs l'observent ; nous observent. Il n'est pas possible d'échapper à cette avidité constante que trahit le bourdonnement des appareils. Elle a choisi de l'ignorer, protégée par le frêle rempart de branchages jailli de ses entrailles. Pourtant, le soin méticuleux avec lequel elle arrange ses fleurs trahit une coquetterie inconsciente, qui passe par les canons rigides de l'Ikebana. Si personne ne la regardait, elle se transformerait vite en une jungle hirsute où viendraient s'échouer les débris ramenés par les marées de bitume. Comme nous tous, elle n'existe qu'en fonction de l'attention que les autres lui portent.

Avant de partir, je cueille une rose en bouton. Tandis que je l'accroche à mon collant, deux ou trois gouttes de sève rougeâtre exsudent de la blessure. Le visage de la jeune artiste est sans expression. Je souhaite qu'elle ait cessé d'être consciente lorsqu'elle commencera à se flétrir.

Je visite ainsi d'autres îles, d'autres cages. À mon approche, les occupants se replient à l'intérieur de leur propre corps à la façon d'un télescope, pour ne laisser dépasser que leurs yeux et le bout de leurs doigts. Mes hurlements rebondissent sur eux sans les atteindre. Patiemment, les yeux-caméras guettent l'instant où ils se déploieront, afin de fondre sur eux et de les faire se replier encore et encore, pour la plus grande joie des spectateurs.

Je n'ai jamais pu me résoudre à les imiter. Leur immobilité, avant-goût d'une mort trop certaine, me répugne. Mes cris, prisonniers d'une stase de la rue, se briseraient sans pouvoir s'évader. Et puis j'aime la sensation de mon corps en pleine course, emporté par les lames sonores qui jaillissent de mon ventre. Ces brefs instants me paient de tous mes efforts et je sais que, sous cet angle, je ne suis pas différent de ceux qui m'entourent.

Je reprends mon errance après un hurlement d'adieu, en abandonnant derrière moi une traînée de pétales fanés.

Les projecteurs s'éteignent graduellement. Seuls de rares tronçons restent éclairés à l'intention des artistes nocturnes. Je marche à nouveau au milieu de la rue, hurlant parfois, sans conviction, quand je ne peux plus supporter le silence. La tension de la journée, mal dissipée, forme une boule dure au creux de mon estomac. Le cri qui l'évacuerait reste coincé au fond de ma gorge et je cours, sans avoir l'impression d'avancer. L'écho sourd de mes pas se noie dans les cliquetis ironiques de mon œil-caméra.

L'angoisse qui m'habite est trop puissante pour être exprimée par un hurlement. Ceux qui me regardent ne le comprendraient pas. Ai-je la faculté d'exister sans eux, ou ne suis-je, moi aussi, qu'un reflet de leur propre reflet, une projection sans épaisseur éparpillée sur des écrans ? J'ai hurlé aujourd'hui mieux que je ne l'avais jamais fait. Suis-je capable de progresser, ou dois-je me contenter de descendre le plus lentement possible la pente interminable qui mène à mon dernier cri ? Jusqu'où les spectateurs me suivront-ils dans ma chute ?

Le porche m'attend, gueule noire dans la pénombre. J'ai encore envie de hurler, mais il est tard... Mon œil de Caïn plonge sur moi et cliquette, simple avertissement. Je ne dois pas rester dans la rue plus longtemps qu'il n'est prévu, afin de ne pas gêner les spectacles suivants et lasser ceux qui m'observent. Je jette un regard derrière moi, vers la carcasse de la Ferrari qui s'enfonce déjà dans l'asphalte. Pourquoi suis-je obligé de rejoindre si tôt ma cellule insonorisée ?

L'œil me frôle, son aiguillon est douloureux. Il fait demi-tour et bondit au-dessus de ma tête, prêt à revenir à la charge si je faisais mine de me rebeller. La ronde des enfants-mimes repasse devant mes yeux, montage accéléré du futur qui m'attend, et l'angoisse remonte dans ma gorge comme un torrent de bile.

Le cri qui s'échappe de moi est une vibration de haine pure, un scalpel sonore à la mortelle précision. Atteint de plein fouet, le mécanisme optique éclate et répand ses entrailles de verre que je piétine soigneusement. Le bourdonnement s'interrompt. Je contemple les débris avec délectation. Il ne sera pas réparé avant la fin de la nuit.

Je reprends ma course dans la rue vide. Je peux maintenant hurler pour mon propre plaisir, sous l'œil mort de la caméra.

Demain, avec un peu de chance, mon geste de colère m'aura attiré de nouveaux spectateurs...

CHAPITRE II

— Ça vous a plu ?

La masse translucide avait recraché Vorst en position fœtale. Il gisait en travers du tapis, ses jambes maigres agitées de tremblements convulsifs. La chair tiède du sol, pressée amoureusement contre sa joue, recueillait le filet de salive qui s'écoulait de sa bouche, ouverte sur un cri muet.

— Vous ne vous sentez pas bien ? reprit la voix.

Vorst cligna des yeux et se força à relever la tête. Dans la pénombre, une silhouette lumineuse, presque transparente, se penchait vers lui avec sollicitude. Ils se reconnurent en même temps.

— Je suppose que j'ai été une fois de plus maladroit, murmura Vorst avec une pointe d'amertume. Mes félicitations... J'ai été incapable de repérer votre système d'alarme.

— Il n'y en a pas, répondit Closter. J'ai déconnecté celui du musée il y a un mois. Il se déclenchait sans cesse lors de mes visites nocturnes et les sirènes attiraient les flics. Impossible de travailler dans ces conditions !

Vorst réussit à se mettre à genoux, ce qui était déjà moins humiliant. Devant lui, l'œuvre avait sagement retrouvé sa forme et perdait peu à peu son éclat. Par contraste, la silhouette transparente de Closter paraissait rayonner d'une lumière interne. *Il est devenu Astral*, réalisa Vorst. *Impossible de l'atteindre. Je me suis fait piéger comme un débutant !*

— Désolé de ne pas pouvoir vous aider à vous relever, déclara l'artiste. Je ne suis pas utile à grand chose dans cet état.

Il ajouta, après un coup d'œil critique à Vorst :

— Visiblement, l'expérience vous a secoué. C'était si désagréable que ça ?

Vorst ne répondit pas. Les lambeaux de l'histoire qu'il venait de vivre de l'intérieur s'échappaient peu à peu de son esprit. Les souvenirs eux-mêmes s'effiloçaient, perdaient leur consistance. Il avait l'impression d'émerger d'un cauchemar particulièrement tenace.

Il se releva péniblement, alluma sa lampe et en promena le faisceau sur le corps fantomatique de son ennemi, drapé d'un suaire bon marché qui l'emballait plutôt qu'il ne le voilait. Closter avait maigri. Le voyageur indolent d'autrefois avait appris l'utilité de la faim. Il s'était débarrassé de sa graisse inutile et s'était durci.

Avant de s'éteindre tout à fait, la masse translucide recracha le cylindre d'explosif enveloppé d'une fine pellicule de mucus. Vorst le ramassa, mais pas assez vite pour échapper à l'œil perçant de l'artiste.

— Pourquoi voulez-vous détruire ces œuvres ? demanda calmement celui-ci.

— Parce que ce sont les vôtres.

— Me voici rassuré ! (Le regard de Closter se perdit vers le fond de la salle). J'avais peur que vous ne soyez devenu critique d'art.

Il se dirigea vers la paroi la plus proche et la caressa de ses mains immatérielles. La galerie s'illumina d'une lumière violente, qui soulignait impitoyablement chaque détail. Le sol prit la teinte de la viande crue.

— Vous feriez mieux de vous débarrasser de vos explosifs. Le musée tout entier est désormais sous la protection de la ville. Et la ville est sous mon contrôle...

— Vous croyez ça ?

Vorst gratta l'épiderme du sol de son gros orteil et des rides concentriques se formèrent autour de lui. La salle frémit de plaisir sous la caresse. Les œuvres vacillèrent sur leur socle.

— J'ai passé plus d'un an à apprendre vos trucs, se rengorgea Vorst. Je suis un des Amants des Villes, moi aussi. Je sais comment les faire jouir. Ça vous étonne ?

— Bien sûr que non ! (Closter haussa les épaules). J'ai des rapports privilégiés avec elles, mais je ne pense pas être capable de les satisfaire à moi tout seul.

« Il semblerait que nous soyons coincés tous les deux. Supérieure vous protège, mais elle ne vous laissera pas détruire le musée ni abîmer l'exposition. Moi, je suis ici à l'état de corps Astral, intouchable pour vous. En contrepartie, je n'ai pas le moyen de vous attaquer, même si j'en avais le désir. Bel exemple de Pat, vous ne trouvez pas ?

Sans répondre, Vorst se dirigea vers la sortie. La bataille était terminée avant même d'avoir commencé. *Il y aura d'autres occasions*, se promit-il en serrant les poings. La silhouette fantomatique de Closter lui barra le passage.

— Vous partez déjà ?

— Vous comptiez me servir de guide ? J'ai trouvé votre première production effrayante d'arrogance.

— C'est une œuvre de jeunesse... Attendez, lança Closter, alors que

Vorst écartait le drap qui fermait la galerie. Je suis le seul qui puisse choisir de renoncer à cette exposition. Convincez-moi de le faire, si vous le pouvez !

— Où est le piège ? interrogea Vorst d'une voix méfiante.

Closter secoua la tête. Son visage, grossièrement élaboré, paraissait tracé à grands traits désordonnés, comme s'il avait choisi lui-même sa propre apparence en ne gardant que l'essentiel. Ses yeux seuls, enfoncés dans les puits d'ombre des orbites, brillaient avec la même fièvre que cinq ans plus tôt.

— Vous ne comprenez pas... J'ai demandé à Marika de m'apprendre à projeter mon corps astral, afin de venir ici toutes les nuits hanter la galerie. C'est la seule façon pour moi de résister à la tentation de changer encore quelque chose à l'exposition. Il y a des moments où on doit laisser ses créations se figer, même si, d'une certaine façon, ça veut dire les tuer. Je l'ai découvert trop tard.

— Et alors ?

— Alors, il y a un équilibre que j'ai créé qui va converger bientôt, deux étages plus bas. Je le sais, je le sens dans le rythme de mon pouls, dans le craquement de mes os. Pourtant, je n'irai pas le relancer. Il crèvera, dans l'état exact où je l'ai souhaité, parce que j'ai abandonné mon corps loin d'ici. Je n'avais pas assez confiance en moi.

« Vous savez que j'ai gardé les morceaux de "La Madone Insaisissable" dans un coin du grenier ? Elle est irréparable, depuis que l'atterrissage des villes sauvages a brisé son mécanisme. Mais je n'ai jamais pu me résoudre à la jeter. Je ne jette jamais rien. C'est pour ça, entre autre, que j'avais autrefois choisi de perdre la mémoire, à cause de cette impossibilité de considérer une œuvre comme achevée, dans un sens ou dans l'autre. Le passé m'englissait, il me ralentissait. Je n'avançais plus.

« À présent, je m'efforce de ne plus toucher à rien. L'exposition est figée dans son état actuel. Vous seul pouvez me dire si j'ai eu raison.

Vorst hésita, une main crispée sur le drap. S'attarder ici était dangereux. Sauf si... Il chercha dans le regard de Kloster une réponse à la question qui venait de le traverser.

— Vous m'attendiez, n'est-ce pas ?

— Je vous espérais. Pas cette nuit, à vrai dire. Plutôt demain, une invitation était déposée pour vous au bar des Étoiles Mortes. Je suppose que vous n'êtes jamais passé la prendre ?

— J'ai été très occupé. (Vorst eut un rictus à l'idée de ce qu'il allait révéler). C'est moi qui ai fait sauter votre maison d'enfance, celle de Guanadi, moi qui ai décapité au rasoir vos cerfs-volants sur Paranamanco et brisé le cercle d'éoliennes que vous aviez construit, avec une bombe de ma fabrication. Les mécanismes ont hurlé durant des heures avant de se taire définitivement. On aurait cru des enfants

à l'agonie !

— Je l'ignorais, murmura Closter. Ça explique les explosifs que vous transportez avec vous cette nuit. Je ne pensais pas vous avoir blessé à ce point. Je me fiche de mes œuvres anciennes. Elles devaient mourir un jour ou l'autre, de toute façon, mais cette exposition-ci a quelque chose de spécial. J'avais décidé d'offrir mes rêves à tous ceux qui les voudraient, vous vous êtes exclu vous-même du partage.

— Vous retirez votre offre ?

L'artiste prit une grande inspiration qui emplit d'étoiles sa poitrine translucide. Il secoua la tête.

— Vous ne vous en tirerez pas aussi simplement. Notre duel devait avoir lieu un jour ou l'autre, et ce champ de bataille me convient. Venez !

Il glissa le long du tapis vers le premier tiers de la salle, où un socle solitaire se dressait sur une butte de chair. La masse qui le surmontait n'était pas plus grosse qu'une maison d'enfant, l'opercule d'entrée permettait tout juste de passer la tête à l'intérieur.

— Fixons les enjeux, déclara Closter. Vous visiterez l'exposition en ma compagnie, dans l'ordre que je vous indiquerai. Je répondrai à vos questions et, au besoin, je les susciterai. À la fin, je m'engage à respecter votre décision : détruire mes œuvres ou les laisser poursuivre leur existence. Le choix vous appartiendra.

— Et si je perds ?

Il n'eut pas besoin de préciser ce qu'il entendait par perdre.

— Cela voudra dire que vous aurez changé, je suppose, éluda Closter. Je vous laisserai partir. Je n'ai aucun moyen de vous retenir, de toute façon.

Il caressa l'œuvre, qui se réveilla et fit le gros dos sous ses paumes immatérielles.

— Voici l'étape suivante... Les Animaux Villes m'ont appris à enfermer mes visions dans des cages de chair qui endorment leur occupant et les forcent à rêver. J'ai conçu l'exposition à partir de cette idée. C'est mon chat qui a fourni les cellules nécessaires à la croissance de celle-ci.

Avec une sombre satisfaction, Vorst pétrit une nouvelle boule d'explosif et la fit sauter dans sa main.

— Nous ne nous aimons pas beaucoup, lui et moi, alors ne comptez pas trop sur mon indulgence !

Et il plongeait tête la première dans le rêve de chair qui l'attendait.

Rêve 2 (Figures Imposées)

Ceux qui se jettent du haut de la falaise, à l'autre bout du Monde, choisissent le plus souvent l'aire d'envol aménagée. De nombreux plongeoirs de hauteurs différentes, une catapulte à ressort, deux ou trois tremplins et un toboggan aux spires régulières sont disposés à proximité du bord, l'extrémité donnant sur le vide. Une taxe modique, prélevée à l'entrée par les Servants du monastère voisin, suffit à entretenir ces installations et permet de remplacer celles qui n'ont plus la faveur des visiteurs ou dont la solidité laisse à désirer.

L'ensemble donne à cet endroit particulier de la falaise un air de fête foraine, à laquelle ne manquent ni les rires des enfants, auxquels le toboggan est en principe réservé, ni les cris excités de la foule, mêlés aux accents dissonants d'orgues de barbarie désaccordées.

Etrangement, seuls les curieux acquittent un droit de visite. Pour tous les autres, que la coutume a depuis longtemps gratifié du surnom d'Ange, l'accès aux installations est gratuit et aucune forme de rémunération ou de don n'est acceptée par les Servants.

Il n'est pas rare de voir un Ange vider ses poches de toute la monnaie qui l'alourdirait, et disperser les piécettes à tous les vents avant de prendre son envol. D'autres les distribuent aux visiteurs, qui ressortent parfois ainsi plus riches qu'ils ne sont entrés, mais les Servants n'encouragent pas cette pratique, qui tend à disparaître.

Un sentier tortueux longeait autrefois le bord. Il a cessé depuis longtemps d'être praticable, faute d'entretien. Cependant, rien n'empêche ceux qui le souhaitent de choisir un point de départ particulier pour leur chute. Aucun garde-fou n'entoure la falaise, nul emplacement n'est inaccessible ou interdit. Même la végétation, constituée de fourrés clairsemés et de maigres arbustes aux troncs bariolés de veines de résine, ne peut être considérée comme un obstacle. Quelques heures suffisent dans tous les cas à se frayer un chemin vers l'endroit désiré, au prix d'écorchures sans gravité.

Rares sont les Anges qui dédaignent les installations aménagées. Ils savent que le point de départ n'a pas d'importance : une fois le saut effectué, tous sont égaux devant les courants.

Le visiteur, s'il respecte la tradition, rejoint à pied le sommet des falaises. Le chemin, bien balisé, s'enfonce à travers un paysage de rocaille hérissé de touffes d'épineux et de plantes aromatiques ou vénéneuses. L'air, surchargé d'odeurs, paraît plus épais que dans la vallée et certains voyageurs, habitués à l'atmosphère confinée des cabines de paquebots, en sont parfois incommodés. Des sièges rustiques, taillés à même la pierre, leur permettent de se reposer et de reprendre leur souffle.

Au bout d'une heure de marche, le sentier se dédouble pour la première fois. Le marcheur peut alors choisir d'emprunter l'une ou l'autre branche de la fourche : elles mènent toutes les deux à destination. Chacune d'elle se dédouble à son tour au bout de quelques centaines de pas, et ainsi de suite jusqu'au sommet. Ceci a pour but de fractionner la masse des visiteurs et d'assurer à ceux qui le désirent la solitude nécessaire à la méditation.

Le nombre total d'itinéraires existants figure dans les archives du monastère. Personne n'a jamais demandé à le connaître.

Des ruines de tours à un étage, aux murs de moellons grossiers empilés sans mortier, jalonnent certaines ramifications. Elles paraissent d'une antiquité respectable mais ne présentent aucun intérêt particulier, hormis celui de servir éventuellement d'urinoir de fortune.

Les Anges, du moins ceux qui veulent se considérer comme tels, ne provoquent plus la curiosité des Servants. Leurs secrets, s'ils existent, n'intéressent personne. Sans doute ont-ils des raisons d'agir ainsi et peut-être ne demanderaient-ils pas mieux que de les exposer devant tous, afin de s'en débarrasser d'une manière moins brutale. Toutefois, l'occasion ne leur est jamais donnée de le faire. Leur rôle semble se borner à rejoindre le haut de la falaise, choisir un point de départ et sauter...

Dans le scénario, aucune place n'est laissée pour une tirade improvisée, une péripétie inattendue, un numéro d'acteur, aussi remarquable soit-il. Prisonniers de leur sentier, que l'on croirait tracé exprès pour eux, les Anges avancent au rythme lent des montagnards, en secouant parfois la tête à cause de la chaleur et des moustiques.

Le silence, à peine troublé par les stridulations des rares insectes, la nudité sévère du décor, la fatigue engendrée par la marche, contribuent, chacun à leur manière, à plonger le voyageur dans un état second et l'enferment dans l'état de ses propres pensées. Si chaque sentier ne pointait pas vers le but avec obstination, il serait facile de se perdre.

Le labyrinthe des voies qui mène au sommet des falaises est le principal sujet de méditation des Anges, celui qu'ils abandonnent avec le plus de regrets, retardant parfois des semaines entières l'instant de

l'envol afin de se donner le temps d'en comprendre l'essence et de se situer par rapport à lui.

La plupart d'entre eux choisissent d'incarner, de façon souvent ambiguë, le Minotaure ou Thésée. D'autres, plus rares, se sentent une âme d'architecte et s'insurgent contre ce dédale conçu pour qu'il soit impossible de s'y perdre. Jusqu'à présent, aucun de ceux qui l'ont traversé n'a réussi à embrasser la réalité globale du labyrinthe, d'en devenir à la fois la serrure et la clé. Un tel événement est d'ailleurs improbable et passerait sans doute inaperçu.

Après avoir franchi le dernier col, les sentiers convergent vers le bord de la falaise, en se jetant les uns dans les autres comme des ruisseaux erratiques aux lits mal définis. Le flot des Anges grossit à chaque confluence et la voie s'élargit. Les premières dalles, disjointes, apparaissent à quelques mètres à peine de l'aire d'envol, trop tard pour faciliter la progression des marcheurs...

Une fois au bord du vide, l'attitude des Anges change du tout au tout. Il n'est pas faux de dire que l'histoire elle-même recommence sous une autre forme.

L'univers qui s'étend de l'autre côté du Monde est, pour la plupart des visiteurs, à la fois familier et mal connu. Des voiles de brume s'entassent en couches impénétrables, couettes douillettes et duveteuses dans lesquelles s'enfoncent les corps désarticulés des Anges, mais aussi milieu imperméable aux regards et aux sons. Le spectacle de la masse laiteuse agitée de courants confus a été suffisamment diffusé pour ne plus surprendre personne ; en elle-même, cette vision ne signifie rien. Seuls les Anges, après l'envol, acquièrent les éléments qui leur manquent pour compléter le schéma.

Cette connaissance, comme toutes celles qui naissent d'expériences à caractère mystique, n'est pas transmissible. Ceux qui demeurent ancrés au sommet de la falaise n'en savent pas plus qu'au premier jour.

Le premier réflexe de tout voyageur est de s'approcher du bord pour observer les courants. Allongé sur le sol, il avance la tête avec prudence, paupières closes, et ne les ouvre que lorsque le vent tiède le gifle. Il savoure alors le délicieux vertige engendré par la vision des tourbillons changeants d'où jaillit parfois la silhouette d'un Ange nu, bras écartés, porté par une imprévisible lame de fond.

La paroi de craie s'enfonce sur plusieurs kilomètres et se perd dans la mer de nuages. Son flanc, autrefois lisse, est à présent grêlé de grottes communicantes, vaste réseau souterrain dont le rôle dans la genèse des courants reste mystérieux.

L'énigme posée par la Falaise n'est pas prête d'être résolue,

pourtant les termes en sont familiers à chacun de nous :

Suivant l'heure, le lieu de son envol, l'Ange coulera à pic dans la mer de nuages ou sera soutenu par les ailes invisibles du vent. D'autres facteurs entrent sans doute en jeu, le poids de l'Ange, peut-être, ou la texture de sa peau, la légèreté de ses pensées, pourquoi pas ? L'énumération des hypothèses en suggère sans cesse d'autres, la complexité des vents défie l'analyse. Les Anges qui survivent, interrogés par le truchement d'un porte-voix, refusent souvent de répondre ou ne crient pas assez fort pour être intelligibles. Peut-être ne détiennent-ils pas non plus la solution. À peine un Ange sur cent échappe aux rochers que l'on aperçoit parfois à travers une trouée de la brume. Le sourire, amical ou moqueur, qui flotte sur le visage de chaque survivant n'est peut-être qu'un leurre... Dans ces conditions, pourquoi sauter ?

Parmi les visiteurs, rares sont ceux qui deviennent des Anges. Ils prennent le chemin du retour dès que leur curiosité est assouvie et s'éloignent à bord des grands paquebots à la proue effilée, qui flottent dans le ciel avec infiniment plus de grâce et de naturel que les pantins nus agités par les courants. Les Servants les regardent partir avec une pointe de mélancolie, en agitant sur les quais de longues écharpes blanches, puis retournent vers le sommet à pas lents, guidés par le flux inexorable des sentiers du dédale.

Lorsque la saison se termine, après le départ des derniers vaisseaux, la falaise retrouve sa désespérante monotonie de lande battue par les vents. Les installations de l'aire aménagée grincent sous les rafales, l'odeur de barbe à papa s'évanouit, remplacée par des relents d'huile de machine qui goutte du mécanisme des orgues de barbarie. Puis les premières pluies, lourdes, viennent rafraîchir le décor et débarrasser le sol des confettis écrasés et des miettes de pralines. C'est l'instant que choisissent les Anges qui ont survécu à leur saut pour traverser les nuages et s'approcher du sommet.

Au flanc du monastère, à l'écart de la zone d'envol, une tour massive s'élance en oblique au-dessus du vide. On la nomme **L'Observatoire**. Son sommet, recouvert d'une coupole de verre trempé, est le lieu favori des Servants, celui qui explique et justifie leur existence morne, celui qui fournit la clé qui manquait à leur histoire.

Certains soirs, les meurtrières percées dans l'épaisse muraille surplombant le vide laissent échapper des rais de lumière pâle, qui trouent la nuit comme des balles d'argent. Derrière chacune d'elle veille un Servant, sa lanterne à la main.

Tous les visiteurs, sans exception, s'interrogent à ce sujet mais leur discrétion est trop connue pour que l'on se hasarde à leur poser des

questions directes. Il est fort probable, d'ailleurs, qu'ils n'y répondraient pas. Aussi les théories les concernant sont nombreuses et variées, bien que reposant toutes sur des hypothèses et non sur des faits :

Certains affirment que, de l'Observatoire, les schémas des courants deviennent intelligibles. Tout Servant placé dans la coupole serait capable de savoir si l'Ange qui se jette du haut de la falaise en un point précis s'écrasera ou non. Une telle connaissance est malheureusement inutile pour celui qui la possède, car les règles changent trop vite pour qu'on puisse appliquer ses découvertes à soi-même. On ne peut à la fois observer et prendre son envol.

D'autres les croient Maîtres du Jeu et leur prêtent le pouvoir de contrôler la marche des courants grâce à une machinerie complexe installée dans les grottes. On les imagine musiciens, composant sur un clavier infernal la mélodie de la vie et de la mort qui pulse ensuite par les ouvertures de la falaise devenues tuyaux d'orgue. D'autres encore se figurent qu'ayant hésité au dernier moment, ils attendent l'impulsion définitive qui leur permettra de surmonter leurs craintes et de sauter. Ceux-là les plaignent. Beaucoup, pour des raisons tout aussi hypothétiques, les méprisent ou les craignent. Mais personne ne reste ici assez longtemps pour rassembler autre chose que des pièces éparées du puzzle.

Au plus profond des nuits d'hiver, lorsque les visiteurs sont partis, les ombres nappent le paysage d'une gelée fluide où brille parfois l'éclat d'un mica, un filet de résine capturant la lueur d'une étoile. Au sommet de la falaise, les spires gelées du toboggan scintillent faiblement, semblables à un coquillage brisé de l'intérieur par un gigantesque mollusque.

Dans le silence, la coupole de verre de l'Observatoire s'illumine comme un lamparo. Un servent solitaire agite une puissante lampe tandis que des silhouettes vêtues de sombre s'échappent des poternes pour rejoindre la lande et se grouper près de l'à-pic. L'attente commence. En réponse au signal, quelques Anges crèvent le plafond de brume, hésitent, replongent. Le Servant, patiemment, agite sa lanterne. Cela peut durer plusieurs nuits. Puis une silhouette nue se détache du ballet des vents, s'isole. Une dernière pirouette, une vrille piquée à la limite du décrochage l'entraîne près du bord où sont tendues des perches. Une main habile jette un filet dans lequel l'Ange s'entortille, parfois cela n'est même pas nécessaire. Un simple filin suffit.

Lorsque le corps, encore humide de rosée, a repris contact avec le sol, les Servants le frictionnent et le sèchent. Des bras impersonnels guident ses premiers pas. Il redécouvre le poids des mains qui pendent

au bout de ses ailes inutiles, il trébuche, tombe, pleure. Les Servants le relèvent, l'enveloppent dans l'épaisse toile de bure qui deviendra son uniforme et dissimulera à jamais la gaucherie de sa démarche. Puis ils le conduisent vers les profondeurs de l'Observatoire, sans un mot.

Car il y a une règle qui, de mémoire de Servant, n'a jamais été transgressée. Quand un Ange se pose, personne ne lui demande pourquoi il a choisi de quitter le monde des airs et des courants après avoir, longtemps auparavant, renoncé à celui des vivants.

CHAPITRE III

L'odeur de peinture et de vernis accueillit Vorst lors de son retour dans le monde réel. Le rêve de son ennemi collait à ses narines, un reste de vertige le faisait chanceler. Il essuya machinalement sur son collant le bout de ses doigts incrusté de traces invisibles de résine. Cette fois-ci, la boule d'explosif avait été recrachée avant lui et brillait faiblement à ses pieds, enveloppée d'une gangue de mucus. Du détonateur fissuré perlaient des larmes de mercure.

— Qu'en avez-vous pensé ? interrogea Closter, d'une voix à l'indifférence contrôlée.

— Inutile de me questionner ! Vous aurez votre réponse quand j'aurai tout essayé.

— Vous ne jouez pas le jeu...

— Je n'ai jamais prétendu être un bon juge, mais je peux être un excellent bourreau. Quelle est l'œuvre suivante ?

Closter ne répondit pas. Le suaire mal coupé tombait autour de lui avec des plis disgracieux. Des rides sombres couraient à la surface de son visage, reflets de la tempête qui s'agitait sous son crâne. Immobile, le corps légèrement penché en avant, il paraissait à l'écoute d'un jury invisible dont le verdict était à la fois effrayant et inévitable.

— J'ai sans doute eu tort de conclure ce marché avec vous ! Vous m'aviez dit autrefois que vous n'aimiez pas détruire. Fatigant et frustrant, c'étaient vos propres termes. Je vous ai cru. Mais, au fond de vous-même, vous avez déjà choisi d'effacer cette exposition, et moi avec. Trop de souvenirs nous opposent. Ce n'est pas contre votre goût artistique que je lutte, mais contre votre orgueil.

— L'œuvre suivante, insista Vorst. Il est trop tard pour reculer.

— Je pourrais vous arrêter...

— La ville ne vous obéirait pas. (Vorst haussa les épaules avec indifférence). Elle nous écoute en ce moment même, elle nous analyse, nous soupèse...

— Elle cherche à nous aimer, voilà tout. Mais moi je m'adresse à son intellect, tandis que vous la traitez comme de la viande !

— Et pour attendrir la viande, on n'a rien trouvé de mieux que de lui taper dessus... Je sais. Je lui parle avec ma peau et avec ma sueur,

tandis que vous la caressez de votre lumière. Croyez-vous néanmoins pouvoir la dresser contre moi ?

— Je n'essaierai même pas. Supérieure a ses propres envies et ses propres raisons d'agir. Elle était déjà âgée quand les premières tablettes d'argile gravées séchaient au soleil de Vieille Terre. J'ai eu l'occasion de la connaître, mais je ne suis pour elle qu'une péripétie. La nuit que nous vivons s'ajoutera à des millions d'autres dans les cavernes de sa mémoire. Plus tard, lorsque les constellations du ciel auront changé, lorsque le vent de notre souffle sera prisonnier d'une terre lourde et grasse de nous-mêmes, elle se souviendra de nos voix, pas de notre querelle.

— Donc, vous renoncez ?

Vorst ramassa la boule d'explosif, l'essuya d'un revers de manche et l'aplatit machinalement entre ses paumes. À l'entrée du musée, le faux signal d'alarme qu'il n'avait pas récupéré risquait de se déclencher à n'importe quel moment sous l'effet de la faim. Il devait se dépêcher, s'il voulait piéger l'ensemble des socles. Sans se l'avouer, il se sentait déçu par l'abandon brutal de son adversaire. Celui-ci avait cru lire en lui une décision qu'il n'avait pas encore prise. *Trop tôt...*

— Ne vous réjouissez pas trop vite, dit Closter. La ville n'interviendra pas dans notre duel, je vous l'accorde, mais j'ai d'autres alliés, ici même. Je peux libérer les guerriers de mes rêves et les lancer contre vous.

— Vous tricheriez ?

Vorst était sincèrement surpris. Dans son esprit, les rôles étaient figés et il s'était vu attribuer celui du méchant, qui ne lui déplaisait pas. La menace de Closter, l'aveu d'impuissance qu'elle renfermait, était une victoire dont il n'était pas certain d'apprécier le goût. *Je ne sais plus détruire sans arrière-pensées*, songea-t-il avec une ironie désabusée. *Je vieillis...*

— Je ne libérerai pas mes personnages, décida soudain Closter. Vous irez les affronter sur leur propre terrain. Puisque vous ne semblez pas faire d'efforts pour me comprendre, c'est à moi d'essayer de vous transformer. Je changerai simplement l'ordre de la visite en fonction de vos réactions.

Il se perdit entre les masses figées sur leur socle, en suivant le tapis. Vorst l'entendit parler tout seul et se força à attendre. Une œuvre, dans le fond de la salle, s'illumina d'un feu pâle. Des reflets bleutés dansèrent au plafond, parmi les concrétions osseuses qui soutenaient le dôme.

— Venez ici !

Vorst coupa au plus court, satisfait de fouler la chair souple de la galerie qu'il devinait attentive à leurs péripéties. Au-dehors, le brouhaha de la ville était à son minimum. Il résista à l'envie de

creuser une meurtrière dans une paroi donnant vers l'extérieur, afin de guetter la venue de l'aube.

— Venez ici, reprit plus doucement Closter. L'enjeu de la visite a changé : ce n'est plus seulement cette exposition que vous allez juger, ni même moi à travers elle. C'est vous-même qui êtes la cible, avec votre solitude qui vous a conduit jusqu'ici, à contre-courant de la foule. Je vous comprends mieux que vous ne le pensez... C'est la même solitude qui me pousse à hanter le cimetière de mes rêves anciens, au lieu de me laisser dormir afin d'en créer de nouveaux. Nous vivons environnés de mensonges inconfortables, mais nécessaires, comme ceux qui vous permettent de vous croire un fugitif, alors que personne ne se soucie réellement de vous rechercher. Il a fallu un ennemi comme moi pour vous fournir la raison de vivre qu'aucun ami n'a su vous procurer !

L'œuvre qu'il avait réveillée était en forme de dôme, d'une hauteur de plus de deux mètres. L'ouverture était tout près du sommet, une simple crevasse qu'on aurait dit créée par un coup de poignard. Closter l'activa, et sa base enserrée de fils d'or se mit à luire. Une odeur ténue de métal chaud monta à leurs narines.

Vorst contempla la masse illuminée avec suspicion. Son instinct lui soufflait que le voyage qui l'attendait serait dangereux, non pour sa vie mais pour l'intégrité de l'image qu'il se faisait de lui-même. Les rêves de son ennemi avaient une façon perverse de s'insinuer en lui et de le morceler en agrandissant ses failles.

— Il vous faudra faire un peu d'escalade, j'en ai peur, s'excusa Closter. Il y aurait dû y avoir un escabeau mais je ne le vois nulle part. Les ouvriers l'ont sans doute emporté.

« Je comptais garder cette histoire pour la fin, ajouta-t-il, tandis que Vorst tournait lentement autour du dôme translucide, à la recherche de prises. Je suppose que cela ne changera rien au résultat. Je vous souhaite d'apprendre ce qu'il en coûte de se battre contre son ombre.

Vorst croisa son regard empli de mélancolie et de compassion. Il comprit à cet instant que le combat qu'il escomptait n'aurait pas lieu. Closter, pour mieux tenter de communiquer avec lui, avait transformé en duel ce qui n'était au départ qu'une simple invitation. Il ne tenait qu'à lui de s'en aller, pour revenir quelques heures plus tard se mêler à la foule du vernissage. Sauf qu'il n'était pas encore prêt à admettre cela, et ne souhaitait jamais l'être.

Avec un cri sauvage, il prit son élan et plongea droit dans la masse tremblotante, les bras tendus.

Rêve 3 (Venez dans mon Palais)

— Quand allez-vous vous décider à mourir, Éric ?

Un silence, le temps d'un demi-battement de cœur.

Le coup a porté.

— Touché ! s'écrie Delise en battant des mains. Les autres invités délaissent les tables surchargées de boissons et de mets reconstitués pour se rapprocher de leur hôte.

— Est-ce un défi en règle, mon cher Sorge ?

— Non, pas du tout ! (— Si, un duel, un duel ! s'exclament deux ou trois jeunes femmes. Leurs cavaliers les font taire d'un froncement de sourcil). Vous m'avez éventré il y a à peine six semaines, de fort belle façon je dois l'avouer. Je n'ai pas eu l'occasion de m'entraîner depuis.

— Prenez le temps qu'il vous faudra, puis revenez me poser la question dès que vous aurez retrouvé vos réflexes. Je me ferai un plaisir de vous répondre.

Un geste léger de la main vers la galerie des trophées accompagne la phrase. Sorge grimace. Le corps naturalisé qu'Éric a choisi d'installer à la place d'honneur est justement celui de sa précédente incarnation. Le coup de sabre, cause de sa mort, a creusé une profonde balafre en travers de l'abdomen. Éric, avec son sens si particulier de l'humour, a débridé la plaie et étiré les lèvres avec des aiguilles d'or, comme un embaumeur consciencieux préparant le cadavre d'un client de marque.

La vue de ses entrailles exposées de si indécente façon donne à Sorge l'impression d'être nu jusqu'à l'âme. Il rougit, sa main se crispe. Pourtant il ne jettera pas de gant au visage de son hôte. Son corps neuf est trop malhabile, il ne ferait pas bonne figure devant l'invincible Éric. *Éric l'invaincu*, rectifie-t-il mentalement, mais cette situation dure depuis si longtemps que les deux qualificatifs se confondent dans son esprit. Comme s'il lisait en lui, Éric lève sa coupe dans sa direction et porte un toast ironique.

— Je bois à votre délicatesse, cher ami. Vous voulez m'éviter d'encombrer ma collection avec d'autres exemplaires de votre corps. La répétition engendre la monotonie et je pense vous avoir occis d'à peu près toutes les façons imaginables. Combien de trophées de vous

figurent déjà dans ma galerie ? Vingt-cinq, trente ? Trop, de toute façon...

« Pour parler franc, l'idée d'un nouveau duel entre nous m'effraie et j'appréhende l'idée de vous combattre. Non que je craigne vos talents de guerrier, mais l'imagination me fait défaut pour trouver une blessure inédite à vous infliger. À moins que vous n'ayez une idée de votre côté ?

Les spectateurs applaudissent mollement. Sorge se tait mais un renfort inattendu lui vient de Delise, qui fut pendant longtemps sa compagne. La jeune femme se rapproche d'Éric, glisse une main sous son bras.

— Vous n'êtes pas beau joueur avec ce pauvre Sorge. Pour la première fois, ce soir, il a rayé l'armure qui vous enveloppe. Saluez cela comme une belle feinte, une botte nouvelle qui vous a forcé à rompre, et efforcez-vous d'en trouver la parade. La question reste posée : quand vous déciderez-vous à mourir ?

— Mais jamais ! Ou alors demain, aujourd'hui, dans une heure, dès qu'un des nobles guerriers ici présent aura réussi à me battre. Qu'y puis-je, s'ils y mettent si peu d'empressement ?

— Oh, vous n'êtes pas drôle !

Elle s'éloigne, furieuse. Il la regarde fendre la petite foule qui les entoure en caressant machinalement la cicatrice de sa joue.

Les conversations reprennent et chacun évite de mêler le nom d'Éric, de Delise ou de Sorge aux phrases neutres qui s'échangent. L'orchestre joue plus soutenu, les danseurs tourbillonnent avec élégance, un duel se déclare, dont le maître de maison est tenu avec soin à l'écart. Rien que de très normal. Pourtant, les premiers invités s'en vont curieusement tôt et les autres suivent à des intervalles de plus en plus rapprochés.

Tout se passe comme si la question de Sorge avait mis en branle un mécanisme caché, un artifice du scénario dont les acteurs eux-mêmes ignoraient l'existence. Éric pressent que le prologue au drame vient à peine de se jouer et se retire dans le secret de ses appartements pour réfléchir aux développements possibles de la situation. L'important est d'avoir toujours une défense prête et, surtout, une ou plusieurs contre-attaques en réserve.

La visite du capitaine Demaria, dans la matinée du lendemain, est le coup suivant de la partie en cours. Coup brillant, ingénieux, mais pas imprévu. Éric le reçoit dans sa salle d'entraînement. Son entrée coïncide avec le final du Kata meurtrier qu'il est en train de répéter. Salut : celui de Demaria est amical, un rien désabusé ; celui d'Éric est respectueux des formes, les pieds parallèles, inclinaison rapide du buste vers les juges imaginaires qui l'observent et sortie du tatami à

reculons. Il ôte son kimono, s'agenouille dans le bassin d'eau fraîche qui occupe un coin de la salle, face à la paroi de la bulle qui donne vers l'extérieur. Demaria s'assoit près du bord pour lui parler.

— Vous paraissez en grande forme, Éric.

— J'ai le regret de vous dire que ce n'est pas votre cas, capitaine. Vous négligez vos exercices quotidiens. Votre souffle est court, vos hanches commencent à s'empâter. Si vous continuez à ce rythme, vous devrez reprendre l'entraînement à zéro.

— J'en suis conscient mais je n'ai plus le temps de m'en soucier. L'extension de la bulle piétine et nous avons à nouveau des problèmes avec la récolte de bourgeons de Si'ang.

Il désigne du doigt la marée de végétation tourmentée qui s'étend à l'extérieur de la bulle, comme une tempête de sable et de suie. Les lianes pâles, dénuées de la plus infime trace de couleur, sont parcourues d'ondulations lentes. Dans le ciel gris, où stagne une lune énorme, des nuages lenticulaires passent à basse altitude en projetant des ombres régulières sur le sol. Quand celles-ci s'attardent un peu trop au même endroit, les lianes privées de lumière s'affaissent et meurent en lâchant un nuage de spores. Puis un tapis de pousses blafardes se reforme dans les secondes qui suivent la réapparition du soleil.

Pour les deux hommes, le grouillement grisâtre est un spectacle familier. Depuis la création de la bulle, cinq siècles plus tôt, l'écosystème de la planète a fait l'objet des études les plus complètes. Il est désormais connu, expliqué, disséqué. Cela ne l'empêche pas d'être mortellement dangereux, mais d'une façon prévisible.

Éric est le seul être humain de la base à ne pas être sorti pour affronter les pièges de l'extérieur. Il sait que c'est de cela dont Demaria est venu lui parler. Il attend, en agitant ses doigts de pied dans l'eau pour briser le miroir de la surface. Depuis longtemps la vue de sa propre image le met mal à l'aise.

— Quel est exactement votre problème, capitaine ?

— *Vous* êtes le problème, Éric. J'aimerais que vous vous en rendiez enfin compte.

Demaria soupire, conscient de sa faiblesse face à cet homme au profil de statue, dont aucune faille n'est perceptible.

— La bulle est en danger. Le front de végétation se rapproche de plus en plus de la paroi, l'anneau de protection que nous avons défriché n'a qu'une dizaine de mètres de large. Les clones que nous envoyons à l'extérieur sont incapables de survivre au-delà d'un quart d'heure. Nous n'arrivons pas à détruire assez vite les lianes, et les bourgeons de Si'ang sont de plus en plus difficiles à trouver. La récolte est compromise. Nous sommes en train de perdre pied.

— Utilisez les gros lasers de la base.

— Ne soyez pas stupide, Éric, ces plantes adorent l'énergie. Nous viderions nos batteries avant d'avoir obtenu le moindre résultat. En outre, nous pensons qu'elles sont en train de s'adapter aux armes biochimiques.

— Intéressant...

Il sort de son bain, se sèche de quelques vigoureuses frictions, puis revêt un peignoir dont il resserre la cordelière autour de ses reins.

— Vous venez de m'exposer le côté noir de la situation, capitaine. Tel que je vous connais, vous possédez déjà des éléments de réponse à vos propres questions. Ne finassons plus : Qu'avez-vous à me demander ?

— Votre mort, Éric. Pas à titre personnel, vous vous en doutez, mais il est indispensable que vous soyez tué dans les délais les plus brefs. Une seule fois suffira. La survie de la colonie en dépend.

— De la part de quelqu'un d'autre, j'aurais considéré cela comme un défi en règle, mais je vous connais trop bien. J'attends vos explications.

Le corps d'Éric dégage une odeur de sueur en partie masquée par le parfum léger qui imprègne le peignoir. Le mélange est à la fois désagréable et bizarrement excitant, une arme subtile dont Demaria contre les effets en se passant un peu d'eau à la base des narines.

— Réfléchissez à notre situation : nous sommes un petit groupe d'humains enfermés à l'abri d'une bulle infiniment extensible, à la surface d'une planète perdue. Autour de nous, un écosystème complexe, des centaines de variétés de plantes toutes mortelles pour l'espèce humaine, à l'exception du fragile Si'ang dont les bourgeons nous fournissent les substances nécessaires à notre longévité.

« En temps normal, nous aurions détruit toute trace de vie, afin que la bulle puisse s'agrandir sans risque jusqu'à recouvrir la totalité des terres émergées. Ici, cela nous est impossible. Nous ne pouvons pas éliminer la flore de ce monde sans nous priver au passage de l'immortalité. Les bombes, les rayons de force, toutes les armes disproportionnées de notre arsenal sont inutilisables ici. Le seul combat possible avec cette jungle est un corps à corps.

« Pendant un siècle, nous avons médité cela en observant l'adversaire puis, en grande partie sous votre direction, nous sommes devenus des guerriers. Plus exactement, *vous* êtes devenu un guerrier et nous nous sommes efforcés d'être un peu plus que des apprentis. Nos duels, nos morts successives, nous endurcissaient, nous étions capables de survivre de plus en plus longtemps à l'extérieur. Les escarmouches avec les lianes tournaient souvent à notre avantage, nous supprimions les espèces les plus dangereuses, la bulle grossissait...

« Durant cette période, nous avons tous cherché un moyen de vous

battre. Aucun de nous n'y est parvenu.

— Vous avez été celui qui s'en est approché le plus, capitaine.

Éric suit du bout des doigts le tracé de sa cicatrice, en souriant à demi. Il a toujours refusé de faire disparaître ce trait d'union qui le relie à Demaria.

— Vous avez perdu votre habileté et je le regrette. Je manque depuis quelque temps d'adversaires de valeur.

— Je ne vous aurais jamais touché une seconde fois, vous le savez bien. Ne jouez pas avec moi ! Vous ne laissez personne vous égaler ; dès que l'un d'entre nous s'élève un peu trop et vous menace, vous retournez vous entraîner et vous reprenez de l'avance.

— Qu'est-ce qui vous a empêché de m'imiter ? Vous en aviez les moyens...

Demaria hausse les épaules. Une fois de plus, son attaque a été déviée et la riposte a suivi, mortellement précise. La remarque d'Éric a ravivé de cruels regrets. Il aurait pu, lui aussi, être un guerrier mais les devoirs de sa charge et un certain manque de confiance en soi l'ont détourné de cette voie. À présent, la distance qui les sépare est trop grande, infranchissable. Il reprend, d'une voix qui réussit à être ferme :

— Nous avons appris peu à peu à haïr le personnage plein d'arrogance que vous étiez devenu. Vous avez exacerbé cette haine avec votre manie de collectionner nos corps en guise de trophées. Ce fut fort intelligemment fait. Pendant longtemps nous nous sommes exercés, poussés par l'aiguillon de la rage, et les clones ont travaillé efficacement à l'extérieur.

« Puis la tendance s'est inversée. Vous étiez décidément trop fort, vous défier relevait de l'inconscience. Aucun de nous ne tenait à occuper la place d'honneur de vos soirées, embaumé sur un piédestal, ses blessures bien en évidence. Le jeu a peu à peu perdu de son intérêt, les salles d'entraînement sont presque vides. Nos clones ne sont plus assez résistants pour combattre les lianes. La bulle a cessé de s'agrandir...

— Il existe une solution à ce problème, nous en avons discuté mille fois au moins. Utilisez mes propres clones !

— La réponse est toujours non, Éric. Désolé. La loi est trop stricte là-dessus : les clones ne peuvent être activés qu'après la mort de l'original. Je pourrais vous citer les peines que nous encourrions tous les deux à passer outre mais, puisque nous sommes en train de parler franchement, je préfère vous dire que je ne tiens pas à lâcher sur cette planète une armée d'Érics dont vous seriez le chef immortel.

— Je ne saurais que faire du pouvoir que vous craignez que je prenne !

— La race humaine a eu l'exemple de deux révolutions sanglantes

pour se persuader du contraire. La loi est juste. Un clone, par sa durée de vie plus faible et son incapacité à se reproduire par des voies normales, est contrôlable. Vous ne l'êtes pas et ne le serez jamais. Tant que votre première existence ne sera pas achevée, je ne peux pas prendre le risque de vous dupliquer.

— Soit ! Le problème reste donc entier.

— Pas tout à fait. Votre mort est la solution de nos difficultés, admettez-le. Si l'un de nous réussissait à vous éliminer, le jeu reprendrait tout son intérêt puisque la première place ne serait plus inaccessible. Je suis persuadé que les entraînements recommenceraient. De plus, je pourrais envoyer un contingent de vos clones défricher les alentours de la bulle. Nous sommes en train de mettre au point une arme sélective qui devrait détruire les lianes les plus rétives. Par malheur, son emploi est malaisé. Je ne vois guère que vous pour vous en servir avec efficacité.

— Vous commencez à m'intéresser, capitaine. Parlez-moi de cette arme.

— Elle fonctionne en deux temps : vaporisation d'un nuage de gouttelettes d'eau, puis déclenchement d'un rayon lumineux. Il se produit alors un arc-en-ciel qui dure près d'une minute. Là où les ombres colorées sont projetées par le rayon, les plantes meurent.

« Nous avons essayé avec un prisme, sans résultat. Il faut un arc-en-ciel naturel. L'équipe du laboratoire ne sait toujours pas expliquer pourquoi. Que pensez-vous du principe ?

— Astucieux... Bien qu'un peu trop poétique à mon gré.

Il y eut un silence pendant lesquels les deux hommes se jaugèrent, avec dans leur regard plus de quatre siècles d'expérience.

— Vous me demandez de mourir. Que se passerait-il si je refusais ?

— Rien. Nous mourrions à votre place et, tôt ou tard, la bulle serait ensevelie sous la marée des plantes. Je sais qu'elle est indestructible, mais combien de temps vous sentez-vous capable d'errer dans des couloirs déserts, sans voir autre chose qu'un grouillement reptilien à la place du ciel ?

— Beaucoup plus longtemps que vous ne le pensez, mais pas indéfiniment, c'est vrai. Et seul l'infini m'intéresse !

« En outre, je n'aurais plus l'occasion d'acquérir de nouveaux trophées pour ma galerie.

— Ne soyez pas cynique. À elle seule, elle occupe déjà près du quart de la superficie dont nous disposons. Je doute que vous souhaitiez l'agrandir encore.

— Là, vous faites erreur, mais je n'essaierai pas de vous détromper. Supposons, je dis bien supposons, que je me résigne à l'idée de mourir. Avez-vous une méthode à me proposer qui respecte mon amour-propre ?

— Depuis plusieurs mois, l'enseigne Weiss s'exerce en secret au maniement des lasers. Avec ce type d'arme, la plupart des blessures sont mortelles, et il est, paraît-il, très adroit. Laissez-lui l'occasion de vous lancer un défi.

— Voyons, capitaine, les lasers ne tuent qu'à condition de toucher leur cible. Je ne suis guère facile à atteindre ! Un trophée de plus dans ma galerie ne résoudra pas le problème.

Demaria se releva et se dirigea vers la porte. La main sur la poignée, il lança par dessus son épaule :

— Vous vous laisserez toucher parce que je vous le demande ! Weiss prépare un assaut suicide. Vous l'abattrez, bien entendu, mais il vous aura aussi. Cela n'aura rien de déshonorant pour vous, vu les circonstances.

— Un instant... Quelle est la partenaire du jeune Weiss en ce moment ?

— Delise, je crois. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Je vous promets que je réfléchirai à votre proposition, capitaine. J'y réfléchirai sérieusement !

La porte se ferme avec un déclic. Face à la paroi, Éric observe le grouillement des lianes qu'il lui faudra un jour dompter à coups d'arcs-en-ciel. Une ombre de sourire éclaire son visage. Puis il défait la cordelière du peignoir et reprend l'entraînement, sans se soucier d'enfiler le kimono poissé de sueur.

La soirée donnée par Sorge menace de tourner court. Les mauvaises nouvelles, sans cesse colportées, amplifiées, sont au centre de toutes les conversations. La sortie de la matinée a été un échec complet. Sur les seize clones qui ont quitté la bulle, aucun n'a survécu plus de trois minutes et la surface défrichée est insignifiante. Les réserves de Si'ang étant au plus bas, il ne sera pas possible d'animer d'autres clones avant plusieurs jours, faute de l'élixir de vie tiré des bourgeons. Personne ne prend la peine de feindre un quelconque enthousiasme ; les musiciens mécaniques ont rangé leurs instruments. Par contre, on boit beaucoup et les esprits s'échauffent.

Éric circule de petit groupe en petit groupe avec une assurance tranquille, happant des bribes de phrases au passage mais sans jamais intervenir directement dans les discussions. On pourrait croire que c'est lui qui reçoit tant il se multiplie, se montre, un sourire affable accroché à ses lèvres minces comme un lambeau de chair crue à la gueule d'un fauve.

Sa tenue est d'une exceptionnelle sobriété : pas de collant couleur chair orné de cicatrices en trompe l'œil, ni de costume anatomique imitant un corps retroussé, les organes internes en sautoir comme des montres molles battant au rythme de son pouls. Ce soir, Éric a choisi

la simplicité. Il porte une tenue de Ninja d'un blanc immaculé, et des gants assortis. Demaria, qui l'observe depuis un recoin de la demeure, n'ose y voir un signe favorable et ses yeux cherchent sans cesse ceux de Weiss, dissimulé derrière un écran de haut-parleurs.

La tension, savamment orchestrée, monte peu à peu. Sorge s'en tient malgré lui à l'écart, accaparé par ses devoirs d'hôte. Lorsque l'explosion se produit, il est à l'autre bout du salon et doit jouer des coudes pour se rapprocher d'Éric et de Weiss.

Celui-ci n'a rien trouvé de mieux pour lancer son défi que d'envoyer le contenu d'un verre d'alcool au visage de son adversaire. Le geste était stupide, mais nécessaire : les mots, même les plus durs, rebondissaient sur la carapace d'indifférence du guerrier sans l'entamer. Le jet de liquide a manqué son but mais une goutte, une seule, souille la blancheur du bandeau qui enserre ses cheveux, comme un troisième œil entrouvert juste au milieu du front. Le sourire a disparu, pourtant une ombre imperceptible subsiste un instant au coin des lèvres, si légère et fugace que Demaria qui l'observe craint de s'être laissé abuser et doute du témoignage de ses sens.

— Vous êtes toujours aussi peu adroit, Weiss. C'est décourageant !

— Je peux vous prouver le contraire où et quand vous le désirez, Éric.

La foule exhale le soupir qu'elle retenait. Le défi est désormais officiel.

— Vraiment ? Ah oui, on m'a parlé de votre toute nouvelle habileté au laser. Malheureusement, je crains qu'un combat entre nous dans ces conditions ne soit guère équitable.

— Vous avez peur ?

Weiss hésite avant de prononcer ces mots. L'idée paraît si... irréaliste, appliquée à Éric. Demaria lui-même sursaute en entendant le rire clair du guerrier.

— Peur, moi ? Seigneur non, je suis simplement fatigué de ces victoires faciles contre des débutants tout fiers de leurs quelques semaines d'entraînement. Parlez-moi de siècles, ou au moins de décennies, si vous voulez m'effrayer.

Il toise Weiss, qui tient à la main le verre vide qu'il n'a pas eu l'occasion de poser.

— Je relève le défi, mais à mes conditions. Avant le combat, Demaria me fera une injection pour paralyser mes jambes. Et, bien entendu, je serai sans armes.

Silence.

— Cela vous convient-il, ou préférez-vous m'adresser vos excuses ?

— Vous êtes fou, mais j'accepte. Je vous enverrai mes témoins demain matin à la première heure.

— Inutile d'attendre, allez chercher un laser. Capitaine, puis-je

vous demander de nous rapporter de l'infirmierie un injecteur paralysant ? Mon cher Sorge, vous disposez sans doute d'une salle vide à nous prêter ? Oui ? C'est merveilleux. Quant à moi...

Il détache le bandeau souillé et le jette dans un coin.

— Me voici prêt.

Les serviteurs mécaniques de Sorge ont nettoyé un vaste salon et installé des miroirs sans tain à la place de trois des murs. Les invités massés dans les pièces voisines ne perdront pas de vue la moindre péripétie du combat, sans pour autant mettre leur vie en danger.

Weiss a revêtu un collant de combat et accroché le laser à un étui de ceinture, derrière son dos. Ainsi accoutré, il ressemble à un soldat d'une guerre improbable égaré dans une réception de l'état-major. Delise est appuyée à son bras, un peu pâle comme il sied à la compagne d'un futur héros. Elle sait ce qui l'attend en cas d'échec, mais ne s'en soucie guère. Cette fois le guerrier est allé trop loin, rien ne peut le sauver. Pourtant, une inquiétude diffuse règne dans son esprit. Éric n'a pas la réputation d'un homme à faire des cadeaux, ou alors en suivant la logique d'un dessein plus vaste qu'il est seul à connaître. Et l'unique tache de liquide sur son front était trop symétriquement disposée...

Avec agacement, elle devine que son compagnon est lui aussi troublé et que cette nervosité est un handicap dangereux, face à un adversaire aussi dénué de nerfs qu'Éric. Elle voudrait le rassurer d'un mot mais, déjà, Weiss s'éloigne à grands pas, une expression concentrée sur le visage. Le cœur lourd, elle se rapproche des miroirs devant lesquels sont alignés des sièges.

Le salon est plongé dans la pénombre. Éric s'est agenouillé au centre de la pièce, face à la porte d'entrée. Ses mains reposent sur ses cuisses temporairement paralysées. Le regard vide, il semble méditer sur sa mort prochaine et ses conséquences. Quand la vibration sonore du gong retentit pour annoncer l'imminence de l'attaque, il ôte ses gants et les jette avec indifférence derrière lui.

La porte s'ouvre lentement. Weiss jaillit dans un roulé-boulé de grand style, qui l'envoie dans le coin opposé à l'entrée. Il tire deux fois, mais à hauteur d'homme. Les rayons sifflent au-dessus de la tête d'Éric immobile, avant de se perdre dans les boiseries ignifugées du mur.

La riposte ne vient pas. Weiss se relève, un peu confus, le laser pendant au bout de son bras comme un jouet inutile. Il époussette machinalement son collant de la main gauche et prend la position du tireur debout, les pieds bien écartés, les hanches face à l'adversaire. Le canon de l'arme se redresse, ajuste la silhouette agenouillée à une dizaine de mètres. L'index se crispe mais, quand l'éclair jaillit, Éric a basculé son buste en arrière. Le coup est manqué.

Weiss s'avance avec prudence. Il est en train de se rendre ridicule face aux spectateurs dont il devine l'attentive présence de l'autre côté des parois de verre mat. Une rage froide l'envahit. Son regard accroche celui d'Éric. Il tire, pas assez vite cependant pour atteindre sa cible qui ondule comme une liane en se moquant de lui.

À trois pas, il s'immobilise et lève l'arme à deux mains, bien résolu à appuyer sur la gâchette jusqu'à ce que son adversaire soit coupé en deux. Mais, durant la fraction de seconde qui précède le tir, Éric a levé ses paumes ouvertes dans lesquelles brillent deux miroirs ronds, incrustés dans les chairs. Le rayon mortel, réfléchi avec précision, vient dépecer la poitrine de Weiss qui s'écroule avec lenteur aux pieds d'Éric.

Impassible, celui-ci attend l'arrivée des spectateurs et de Demaria qui le guérira de sa paralysie. Il a ramassé le laser que Weiss a laissé échapper dans sa chute. *On ne sait jamais...*

Pendant tout le reste de la soirée, il parade devant les invités, Delise à son bras ainsi que le veut la règle qu'il a lui-même fixée bien des années plus tôt. La compagne du vaincu appartient au vainqueur, tant que le clone du défunt n'est pas redevenu fonctionnel. Les serveurs mécaniques ont enlevé le corps qui souillait la demeure. Demain, l'embaumeur le figera dans sa dernière posture, à l'intérieur de la galerie des trophées. Éric a bavardé de cela avec Delise, lui glissant à l'oreille ses idées les plus cruelles, pour le plaisir de faire naître sur ses lèvres boudeuses un rictus de dégoût. Lorsque les premiers invités se disposent à partir, il claque des mains pour attirer l'attention et impose le silence à l'orchestre.

— Mes amis, la coutume veut que le survivant d'un duel organise une fête. Celle-ci, pour une fois, sera double !

« Non, ne partez pas, l'invitation que je vous lance n'est pas ordinaire. Il ne s'agit pas d'une réception classique dont le thème central serait mon dernier trophée. Je vous convie à quelque chose d'infiniment plus réjouissant. Ma propre mort !

Il parcourt du regard l'assistance pétrifiée et perçoit les frémissements qui animent Delise. Il se penche et l'embrasse à pleine bouche, mordant au passage sa lèvre inférieure gonflée.

— J'ai besoin de temps pour mes préparatifs, aussi l'invitation est-elle repoussée à dans un mois, jour pour jour. D'ici là, je n'accepterai aucun défi ni ne participerai à aucun duel, même amical. Je suis las de ces jeux sans surprise. Je vous donne rendez-vous à mon ultime soirée et vous charge de répandre la nouvelle partout dans la bulle.

« Et maintenant, reprend-il d'une voix amusée, j'aimerais vous parler, capitaine Demaria.

L'annonce de la réception occupe tous les esprits durant les semaines qui suivent. Les hypothèses les plus folles circulent : Va-t-il sortir combattre les lanes ? A-t-il décidé de nous lancer un défi collectif à la fin de la soirée ? Demaria, interrogé, refuse de répondre. L'expression de fureur de son visage décourage ceux qui le questionnent de pousser plus avant. Delise, qui a regagné ses appartements après une seule nuit passée dans ceux d'Éric, a les yeux cernés et la mine exécrationnelle. Son vainqueur ne lui a pas fait la grâce de la garder auprès de lui. Un tel affront à sa beauté est intolérable, et la prive des moyens de savoir avant les autres ce qui se trame.

La tempête de questions suscitée par l'invitation a balayé les doutes et les inquiétudes quant à la situation de la bulle. Un regain d'activité permet de contenir l'avancée des lianes. Si la sortie suivante n'est pas un succès complet, du moins fait-elle figure de victoire. Les essais de l'arme nouvelle ont donné des résultats encourageants : les ombres colorées des arcs-en-ciel ont fait reculer la lisière de la végétation meurtrière.

Pourtant l'arme n'est pas sans danger. Deux clones ont commis l'erreur de lever trop longtemps les yeux vers l'arche étincelante aux nuances de vitrail qu'ils avaient engendrée. Face aux lianes mortelles, de telles erreurs ne pardonnent pas et l'on souhaite tout bas qu'Éric puisse se joindre aux prochaines sorties, afin d'y apporter le poids de son irremplaçable expérience.

Son nom est le péage que doit désormais acquitter toute conversation mais lui-même reste invisible, tandis que l'accès de ses appartements est interdit à quiconque.

Au jour dit, chacun se presse dans les salons où se déroulera la réception. Presque tous sont venus armés, par précaution, au cas où Éric se déciderait pour un dernier combat seul contre tous mais, au fur et à mesure que la soirée s'avance, cette éventualité paraît de plus en plus improbable.

Les invités se regroupent autour des tables surchargées de cocktails ou se lancent dans une exploration prudente des appartements de leur hôte. La galerie des trophées est fermée, mais les plus belles pièces sont dispersées dans les différentes salles envahies par la foule. Beaucoup d'entre elles sont exposées aux regards pour la première fois.

L'ingéniosité d'Éric et son bizarre sens artistique ont transformé les cadavres grotesques de ses adversaires d'un jour en authentiques œuvres d'art. Tous ceux qui sont là l'ont défié au moins une fois. Sous la vaste coupole de la bulle, les morts sont plus nombreux que les vivants. Chacun est donc confronté tôt ou tard à son propre visage enclos dans un bloc de résine translucide aux couleurs de bonbon,

inclus dans le panneau d'un meuble-sarcophage, ou posé comme un bibelot sur une cheminée...

Certains corps sont réduits à la taille d'une poupée à l'exception de la partie où se trouve la blessure mortelle, dont l'importance est ainsi soulignée de façon atroce. D'autres sont écorchés. La peau, déroulée à la façon d'un papyrus funéraire, expose avec complaisance ses meurtrissures et ses plaies réparties harmonieusement sur toute sa surface. D'autres encore ont été munis de tiroirs renfermant les organes essentiels ou de portes ouvrant sur le secret de leurs entrailles.

Le cadavre de Weiss a eu droit à un traitement particulier. Sa chair, plusieurs fois laminée, est devenue de l'épaisseur d'un voile et il est enroulé comme une bande sans fin dans un distributeur géant de tissu propre et sec. En tirant à deux mains pendant assez longtemps, on fait apparaître à la fenêtre du distributeur sa bouche aux lèvres cousues et ses yeux étonnés. Weiss lui-même s'y amuse un moment avant de retourner s'asseoir. Il vient juste de sortir de la matrice, ses jambes sont encore flageolantes.

Éric surgit soudain en compagnie de Demaria et tous se pressent autour d'eux. Il élude les questions d'un revers de main :

— Ne soyez pas impatients, la soirée ne fait que commencer. Je vous dirai tout d'ici deux heures, si je survis jusque-là.

Parmi les sourires qui accueillent la boutade, combien dissimulent une envie de mordre ? Malheureusement, Éric n'éprouve plus le frisson familial entre les omoplates que déclenchait le regard de ses ennemis. Il a soudain envie de les insulter, de les provoquer jusqu'à l'irréparable, tout en sachant que la petite flamme de haine qui les anime est incapable d'embraser durablement leur âme. Sa moue ne passe pas inaperçue et Sorge, qui s'est hasardé à l'interroger, reçoit en réponse un commentaire désabusé :

— Vous ne me haïssez pas assez, messieurs. Oh, vous faites de votre mieux, j'imagine, mais ce n'est en aucun cas une excuse. Vous rendez-vous compte que vous avez fini par me vaincre par votre inertie ? Je n'ai même plus envie de vous combattre.

Il scrute les visages qui l'entourent, sans y voir autre chose qu'une attention malsaine et des rides d'ennui. Seigneur, s'il avait donné le signal des applaudissements, il croulerait à présent sous les ovations. Qui pourrait s'intéresser à de tels adversaires ? La mort lui apparaît soudain comme la seule retraite possible ; mourir, dormir, se réveiller peut-être dans un Walhalla peuplé de guerriers semblables à lui. Oui, il est sans doute l'heure de disparaître à jamais, l'heure de s'effacer. La décision qu'il a prise est la bonne.

Le cliquetis d'un serviteur mécanique l'arrache à sa rêverie. Le message qu'il lui transmet est clair et concis : tout est prêt.

Plus tard, lorsque la tension atteint son paroxysme, la voix d'Éric s'élève à nouveau, relayée par d'invisibles haut-parleurs :

— Je vais bientôt vous quitter, aussi permettez-moi de vous préciser par avance les différentes étapes de ma mort et de ma résurrection. D'ici dix minutes, j'avalerais de mon plein gré le poison qui accomplira ce que vos armes, votre habileté ont vainement tenté de réussir. Demain, ma galerie comptera un trophée de plus. Vous me pardonneriez, j'espère, de ne pas me faire Seppuku comme le voudrait la tradition, j'ai horreur du sang sur mes tapis.

Un silence. Chacun est à la fois attentif et soulagé de ce rôle de spectateur qu'Éric leur impose.

— Ma mort n'est que le début des réjouissances, si j'ose les appeler ainsi. À l'heure exacte où mon cœur s'arrêtera de battre, sept de mes clones ouvriront les yeux. Ce ne seront pas des nouveau-nés chancelants, aux réflexes incertains, mais sept athlètes entraînés, sept copies de moi-même au meilleur de ma forme.

« Chacun d'eux s'éveillera à un endroit différent de la bulle. Il devra échapper aux pièges qui lui seront tendus et affronter ses six frères. Un seul survivra pour prendre ma place, le plus fort, le plus rusé. Le capitaine Demaria, qui m'a fait l'honneur de me seconder dans mes préparatifs, veillera à ce que tout se passe sans anicroche.

« Vous pourrez suivre le déroulement des combats sur les écrans de contrôle. À partir de maintenant il vous est impossible de quitter mes appartements, jusqu'à ce que mon successeur vous libère. Il fera son entrée par la galerie des trophées, accueillez-le bien, il le mérite, et commencez à le craindre. Je doute que vous trouviez en lui un adversaire plus accessible que moi.

Devant les invités qui se sont peu à peu massés autour de lui, il lève la coupe que lui a tendue un serviteur mécanique. L'odeur caractéristique de l'extrait de lianes s'élève du liquide. La première gorgée le fait chanceler, mais il a le temps d'en boire une autre avant de s'écrouler, un filet de bave noire au coin des lèvres.

Les serveurs emportent son corps vers leurs quartiers privés, où les embaumeurs se mettront au travail pour lui restituer une apparence de vie. Personne ne s'en soucie plus. Dans les salles envahies de trophées, les écrans se sont allumés à l'instant prévu.

Bousculant au passage deux ou trois silhouettes auxquelles il n'accorde aucune attention, Sorge se rapproche de Demaria.

— Sept clones à la fois, entraînés avant l'heure en plus, c'est totalement illégal ! Cela a sans doute vidé nos réserves de bourgeons pour plusieurs semaines. Comment avez-vous pu donner votre accord ?

— Je n'avais pas le choix. Éric n'a accepté de mourir qu'à cette

condition.

— Vous auriez pu refuser, le faire abattre alors qu'il n'était pas sur ses gardes, en simulant un accident.

— Qui s'en serait chargé ? Vous ? Oh, et puis taisez-vous, je veux regarder le spectacle.

Sorge, à son tour, se laisse engluier par les images, prisonnier de la toile quasi hypnotique qu'a tendue Éric avant de disparaître.

Les clones se réveillent au même instant. À peine ont-ils ouvert les yeux qu'ils réagissent de façon identique, en roulant sur le flanc pour s'extraire de leur berceau protecteur. Le deuxième est en retard d'une fraction de seconde et le filet électrifié qui s'abat sur lui anéantit à jamais ses chances de survie. Son numéro s'éteint sur la grille de contrôle, au bas de chaque écran.

Déjà, des paris sont lancés. On ne joue ni pour de l'argent, qui n'a pas cours à l'intérieur de la bulle, ni pour des faveurs ou des corvées à éviter. On joue pour gagner le droit d'être le premier à affronter la réincarnation d'Éric.

Lâchés à des endroits différents de la bulle, les clones se lancent à la recherche d'une arme. Trois d'entre eux ont eu l'idée d'aller récupérer le filet électrifié en arrachant d'abord les fils meurtriers du panneau de commande. Un autre a préféré s'emparer d'un levier de métal qui saillait d'une porte. Les deux derniers s'avancent les mains vides, sautant d'ombres en ombres dans le labyrinthe des rues.

La situation évolue peu dans le quart d'heure qui suit. Les Érics se dirigent vers le lieu de la réception, en évitant avec soin tout affrontement. Aucun d'eux n'a essayé de se procurer une arme plus meurtrière, susceptible de faire la différence au moment opportun. Leur attitude, mélange d'imprévoyance et de prudence exagérée, agace les observateurs habitués à l'efficacité méthodique et mortelle de l'original ainsi qu'à sa témérité froidement calculée.

Deux Érics pénètrent en même temps dans une ruelle et s'avancent l'un vers l'autre avec circonspection. Celui qui tient la barre de métal la fait tourner comme un sabre et dessine une série de figures hypnotiques avec la pointe. Son opposant déplie son filet qu'il tient prêt à lancer. Ils entament un ballet complexe, feignant, se rapprochant d'un pas pour s'éloigner aussitôt, toujours à la limite de la distance de sécurité. La situation se fige peu à peu. Les deux adversaires finissent par s'immobiliser.

Durant un instant, on peut croire qu'ils vont se lancer à l'assaut mais aucun d'eux ne se décide à bouger. Puis, avec prudence, ils reculent, reculent, avant de faire demi-tour et de retourner se fondre dans les ombres de la bulle.

Les invités n'ont pas le temps de manifester leur déception ; l'image change pour se focaliser sur un autre affrontement. Cette fois, deux

clones en attaquent un troisième. Le défenseur, acculé contre un mur, se bat avec ardeur. Le sourire qui étire ses lèvres est digne de l'Éric des grands jours. Il feinte à droite, brise d'un coup de talon le genou de son premier adversaire, avant d'éviter de justesse le filet du second. Il projette à son tour le réseau de mailles métalliques à la tête de son double, et profite de son recul précipité pour achever l'autre assaillant d'une projection du coude qui écrase les fragiles cartilages de la gorge.

Un quatrième clone, attiré par le bruit de la lutte, se tient dans l'ombre à distance, prêt à intervenir si l'occasion s'en présente.

Gêné par le cadavre à ses pieds, le défenseur trébuche. Son opposant lance une nouvelle fois son filet, en visant les jambes mal protégées. Déséquilibré, le clone s'écroule et n'a pas le temps de se relever...

L'Éric dissimulé juge plus prudent de ne pas se montrer. Il laisse le vainqueur s'éloigner sans sortir de sa cachette et attend un long moment avant d'aller ramasser l'arme du vaincu.

Durant de longues minutes rien ne bouge sur les écrans, les invités échangent des plaisanteries grinçantes ou vont se chercher un autre verre. Le spectacle mis en scène par Éric ne tient pas ses promesses, pourtant ses ressources et ses ruses sont telles que personne n'ose proclamer ouvertement que sa place sera facile à prendre.

Les premières lueurs de l'aube illuminent la voûte de la bulle, parcourue d'irisations changeantes. Peu à peu, les rayons invisibles du soleil bleu transforment l'échiquier des rues sombres en arène où nulle cachette n'est possible. Les quatre survivants se découvrent chacun à leur tour et se dirigent vers l'esplanade de pierre, sur laquelle s'ouvre l'entrée des appartements d'Éric.

Ils s'immobilisent à quelques mètres l'un de l'autre. Leur regard glisse le long des courbes identiques de leurs multiples corps, à la recherche d'une fêlure, d'une altération trahissant la fatigue ou la peur. Puis, lorsqu'ils ont obtenu la preuve que chacun d'eux est l'exact reflet de la perfection des trois autres, leurs yeux se cherchent, s'accrochent et ne se lâchent plus.

Il suffirait d'un rien pour que les Érics jettent leurs armes, se déshabillent, se caressent de leurs mains devenues soudain messagères de paix. L'anneau qu'ils forment est parcouru d'un courant silencieux, dont les spectateurs isolés derrière les écrans perçoivent à peine l'incroyable intensité. Dans les salons bondés les murmures s'apaisent...

Une alliance entre ces guerriers serait la pire menace que la bulle ait jamais affrontée. Les invités hésitent, la main sur la crosse de leur arme : peut-être vaudrait-il mieux se frayer un passage hors du piège des appartements verrouillés, afin de balayer les Érics à coup de lasers. Mais les secondes passent et personne ne se décide à agir.

L'attaque surprend tout le monde par sa soudaineté. D'un commun accord, les trois clones munis de filets se sont jetés sur le quatrième qui n'a pas eu le temps de parer leur assaut de sa barre. Il s'écroule. L'arme gluante de sang rebondit avec un bruit métallique sur les pavés. Les trois survivants reprennent leur danse de mort, sans se soucier du corps allongé comme une ombre à leurs pieds.

Le moment d'angoisse qui a précédé le dernier assaut a rappelé aux spectateurs à quel point Éric, seul ou démultiplié, peut être dangereux. La soirée a basculé. Ceux qui se réjouissaient d'avoir choisi le numéro de l'un des survivants souhaitent à présent que leur favori perde, afin de ne pas être les premiers à affronter le clone vainqueur.

Pourtant, tous les invités savent que quelque chose s'est brisé dans la mécanique implacable du Guerrier. Son aura d'invincibilité s'est lentement dissoute au fil des images montrant Éric blessé, Éric vaincu, Éric mort. Celui qui survivra aura prouvé sa valeur mais les six cadavres semés derrière lui seront autant de brèches dans sa cuirasse. Il sera défié, défié sans cesse. Tous s'efforceront de prendre sa place, au sommet de la pyramide.

Inconscients des pensées qui agitent ceux qui les observent, les clones se préparent pour l'affrontement final. Trois est un mauvais chiffre pour des combattants de force égale : trop statique, trop stable, il évoque une trêve perpétuelle où toute offre d'alliance est à priori suspecte. Qui courra le risque d'attaquer le premier, en sachant que les deux autres se ligueraient aussitôt contre lui ? Une pointe rapide et meurtrière est hors de question, les trois guerriers sont sur leur garde et connaissent chaque feinte de leurs adversaires. Pat.

Sur la grille de contrôle, une lampe éteinte un moment plus tôt recommence à clignoter. Le clone tombé n'est pas tout à fait mort. Toujours incapable de bouger, il se remet lentement des coups qu'il a reçus. Ses paupières s'entrouvrent, puis ses doigts se tendent vers la barre abandonnée à portée de main.

Il va s'en emparer lorsqu'un des Érics interrompt sa danse pour lui porter le coup de grâce du tranchant du pied. La barre roule à proximité de la porte fermée avec un bruit de ferraille qui résonne comme un signal. Le guerrier la ramasse et se laisse rouler sur le sol de l'esplanade, pour échapper au filet lancé sur lui une fraction de seconde trop tard.

La boucle de sa botte reste prisonnière des mailles métalliques. Il tire avec violence, profitant de l'élan de sa roulade. Son adversaire, surpris, lâche son filet. Une fois désarmé, il devient une proie facile pour le troisième Éric qui surveillait à l'écart l'issue du combat...

Il n'y a plus que deux chiffres au tableau d'affichage. Un soupir d'excitation parcourt la foule des invités. Le dénouement est proche, les jeux sont presque faits. La réussite du projet d'Éric dépend de cet

instant : suivant la façon dont son successeur se comportera lors de l'assaut final, il sera accueilli par des applaudissements mêlés de crainte ou par des sourires insolents aux allures de défis. Il reste au futur vainqueur à ajouter le dernier chapitre de sa propre légende, à signer de son paraphe sanglant la peau de son double, avant de rejoindre la réception.

Les armes, inutiles, sont laissées de côté ; l'affrontement aura lieu à mains nues. Front contre front, reflet contre reflet, les guerriers se heurtent, se confondent dans un tourbillon trop rapide pour l'œil. Il n'y a pas de feintes savantes ni de péripéties ennuyeuses, juste l'action de deux forces d'égale intensité qui s'opposent et s'épousent, étroitement mêlées...

Lorsqu'une des deux silhouettes s'écroule, aucun des spectateurs ne sait dire pourquoi. La faille qui s'est ouverte dans le monolithe à présent effondré restera à jamais secrète. Le vaincu tend sa gorge nue pour recevoir le coup de grâce et le silence se fait, comme après le dernier coup d'une horloge dont les secondes seraient des siècles.

Éric salue son alter ego aux ailes brisées avant de se détourner des caméras. Il pousse la porte de ses appartements privés et disparaît aux regards des invités. Les écrans s'éteignent l'un après l'autre, l'orchestre mécanique recommence à jouer en sourdine.

Le clone s'avance à travers les couloirs et pénètre dans la salle d'entraînement plongée dans la pénombre. Une voix familière le paralyse :

— Il reste un dernier détail à régler, petit frère.

Les lumières s'allument brutalement. À l'autre bout du tatami, l'Éric original se redresse, en position de combat.

Plus tard, un bruit de pas résonne dans la galerie des trophées. Le survivant détaille au passage les corps exposés sur des piédestaux taillés en forme de loupe, les puzzles de membres et d'organes à demi reconstitués, les visages déformés par des grimaces posthumes dont il effleure les traits en guise de salut. Quelle collection superbe que la sienne ! Et ce n'est que le début...

Bientôt les duels reprendront. Il sait que de l'autre côté de la porte tous l'attendent pour le défier, comme autrefois. Il se sent capable d'entretenir leur haine durant de longues années, avant qu'ils ne se lassent de s'attaquer à lui. Ses clones successifs aideront la bulle à progresser et lui permettront d'agrandir la galerie à sa convenance, car la place lui manquera très vite.

Il ralentit le pas, sourit en caressant sa cicatrice. Pourquoi ne pas rêver d'une planète entière transformée en musée privé ? Le temps ne lui est pas compté et il est si facile de faire croire à ceux qui vous entourent que vous êtes vulnérable, afin qu'ils commettent l'erreur de

vous attaquer. *Venez dans mon palais, disait l'araignée à la mouche...* Au besoin, il sacrifiera l'un de ses bras lors d'une soirée semblable à celle-ci et s'en fabriquera un gant pour souffleter ses adversaires. Qui pourrait craindre de relever le défi d'un infirme ?

Il s'immobilise devant la niche secrète qui attend son occupant. L'apparence de celui-ci ne sera pas altérée : aucun apprêt particulier ni plaisanterie macabre ne viendra modifier son visage, dans lequel celui d'Éric pourra se refléter comme dans une eau noire. Face au piédestal vide, il repense à ce dernier duel dont l'enjeu était si élevé.

Cette mort qui se dressait entre eux était la seule inconnue de sa carrière de guerrier, la faille primordiale qu'il avait toujours refusé d'affronter, mais qui constituait l'essence même de sa vie. Jusqu'à ce jour, mourir était un sort qu'il réservait aux autres mais qu'il rejetait pour lui-même avec passion.

L'expérience de la résurrection, en le débarrassant de sa peur, avait-elle privé le clone de ses ultimes réserves de force, celles qui surgissaient jusqu'alors dans les situations les plus désespérées, qui transcendaient ses doutes et le rendaient invincible ? Ou bien est-ce que la mort, avec son cortège de révélations, était la clé qui lui manquait pour aller jusqu'au bout de lui-même ? Le combat a tranché, comme les Érics le souhaitaient. Le vainqueur sait que la réponse méritait à elle seule toute cette mise en scène.

Il détourne la tête et repart lentement vers les salons de la réception, sans plus se soucier des trophées qui l'entourent. En tendant l'oreille, il peut déjà entendre les ovations de ses futures victimes.

CHAPITRE IV

— Vous ne donnez jamais de réponse, se plaignit Vorst, une bouteille de vin rosé au col allongé à la main.

Il chercha un tire-bouchon sur la table rectangulaire à demi enfoncée dans l'alcôve de réception, et n'en trouva pas.

— C'est probablement parce que je n'en ai pas... (Closter, debout près de la pile d'assiettes à toasts, s'amusait de son reflet déformé dans les bonbonnes ventruées d'apéritif). De toute façon, auriez-vous accepté mon opinion, quelle qu'elle aurait pu être ?

— Je ne pense pas. Ma mort et celle des autres ne sont pas comparables.

— J'oubliais que vous étiez du côté de ceux qui la donnaient...

C'était sans doute la chose à ne pas dire. Avec une grimace, Vorst caressa les cicatrices de sa joue. Les sillons parallèles creusés par les griffes du chat de Kloster avaient été maladroitement dissimulés sous une couche de crème à bronzer.

— Vous avez causé une première fois ma mort sur Nivôse ! Puis, toujours à cause de vous, j'ai perdu mes autres doubles. C'est sans doute pour ça que votre dernière œuvre m'a touché. M'a blessé, devrais-je dire, ce qui revient au même. Je pensais que vous l'auriez compris.

— J'ignorais le destin du reste de vos doubles. Pour moi, ils n'étaient que des facettes, des éclats de vous-même, sans cesse à mes trousses. Que sont-ils devenus ?

— L'un d'eux est en prison. (Une expression de souffrance assombrit fugitivement le visage de Vorst). C'est le seul auquel je suis encore relié. Peu de temps après l'atterrissage des Villes Sauvages, il y a eu un procès dirigé contre le Cartel...

— J'ai refusé d'y participer !

— Je l'aurais fait, si j'avais pu, mais nous figurions parmi les accusés, mes doubles et moi. Faute d'avoir mis la main sur les membres du Cartel, que personne ne connaissait avec certitude, ils se sont rabattus sur les sous-fifres. J'ai pu m'échapper. Mes doubles n'ont pas eu cette chance.

Il agita la bouteille de vin cachetée en parlant, comme s'il espérait

qu'elle se débouche toute seule et qu'un génie en sorte, le genre qu'on peut apprivoiser avec les mensonges appropriés.

— Vous n'imaginez pas ce que c'est d'être une personnalité multiple, déclara-t-il sombrement. Personne ne le peut, il n'y a pas de mots pour décrire ça. Nous partageons tout, mes vingt-six doubles et moi : nos envies, nos plaisirs, nos haines. Nos angoisses, aussi. Pendant que je me terrais au fond de ma cachette, ils ont été jugés, puis condamnés. Sans que je puisse rien faire.

« Ils ont emprisonné l'un d'entre-nous sur Vieille Terre et ils nous ont *séparés*. Nous ne sommes plus reliés les uns aux autres, pour moi c'est comme s'ils étaient morts.

Il frissonna en pensant à cet arrachement, à cet affaiblissement irréversible de sa vie et de ses sens.

— Suprême raffinement, poursuivit-il, ils ont conservé le lien qui nous relie à celui qui est en prison. Un lien à sens unique : nous ressentons tout ce qu'il ressent mais lui ne nous entend plus !

« Pendant que je vous parle, une partie de moi-même est enfermée dans une cellule de douze mètres carrés. Elle court sur place toutes les nuits pour s'empêcher de devenir folle.

— Je suppose que je devrais vous laisser détruire cette exposition, déclara calmement Closter. Afin d'avoir moi aussi une raison de vous haïr. C'est ce que vous pensez ?

— C'était juste pour vous convaincre de ne pas essayer de m'acheter avec des sourires et un peu de vin...

En désespoir de cause, Vorst choqua le goulot de la bouteille contre un coin de la table. Le verre tinta. Il dut s'y reprendre à trois fois avant qu'elle se brise.

— Buvons à notre trêve, déclara-t-il en portant un toast.

Le vin éclaboussa sa main et coula sur le sol qui se fendilla pour l'avalier. La lumière qui émanait des parois se fit plus vive.

— Cette ville finira ivrogne, soliloqua Closter. Vous l'imaginez en pleine crise de delirium tremens ? À quoi pourraient bien ressembler ses araignées noires et ses lézards ?

— À des humains. (Vorst versa une large rasade de vin sur le sol et se servit le reste dans un gobelet de verre épais qu'il mira à la lumière). Votre vin est tout à fait quelconque mais vos verres sont en cristal. Une métaphore de vos œuvres ?

Un sourire flotta fugitivement sur le visage flou de Closter.

— J'ai peur que ce ne soit pas aussi simple. J'ai fait appel à un traître.

— Cette fois, c'est vous qui ne jouez pas le jeu ! Quand on croit vous saisir, vous n'êtes plus là. Vous avez l'art de détruire vos propres symboles, vous vous cachez derrière la banalité de votre vie comme derrière un bouclier. Vous êtes si transparent que vous finissez par ne

plus exister.

— J'ai eu une enfance malheureuse... (Voyant l'expression de Vorst, il baissa les yeux avec une mimique d'excuse). D'accord, c'était idiot ! Marika, qui a autrefois subi l'entraînement des voyageurs lents, m'a aidé à devenir un Astral presque à volonté. L'apparence que je prends lorsque je suis dans cet état dépend surtout de ce que je souhaite. J'oublie moi-même de quoi j'ai l'air au naturel. D'ailleurs, ai-je un état naturel ? Même ça, c'est difficile à croire.

« Tenez, vous parliez de verres... Dans une de mes premières œuvres, j'avais conçu pour le décor d'un bar des verres-animalcules qui mourraient privés de boisson. Le client avait le choix entre renouveler sa bière, ou regarder son gobelet vide se dessécher et éclater sous son nez avec un tintement sec. L'odeur de cette mort aurait été ténue, mais inoubliable. J'ai fini par les supprimer de la version finale. Est-ce que vous pouvez comprendre pourquoi ? Moi je n'ai jamais su.

— Vos amis gitans ont un dicton : "Tu peux toujours rendre l'eau que tu as bue, mais elle n'aura plus le même goût !"

Closter hocha la tête. La conversation prenait un tour bizarre, presque surréaliste. Chacun d'eux poursuivait ses propres obsessions, sans écouter l'autre. Dans quelques heures, en principe, aurait lieu le vernissage. Des dizaines de visiteurs dédaigneux contempleraient ses œuvres comme s'il s'agissait de miroirs disposés à leur intention. Cette pensée le fit frémir. Vorst, au moins, était un spectateur qui *s'impliquait*. À présent, son opinion sur l'exposition était la seule qui comptait.

Ils avaient baissé la voix depuis plusieurs minutes. Il devait être près de trois heures du matin, le moment où la nuit se déplie. L'odeur de la mer toute proche se faufilait par les ouvertures du musée et se glissait jusqu'à eux, enrichie de senteurs plus charnelles, comme si la Ville souhaitait participer à sa manière à leur échange.

Abruptement, Vorst se souvint d'un détail. La veille, il avait dormi sur la plage, entouré d'immigrants de fraîche date qui célébraient leur arrivée autour d'un feu de planches. À l'aube, il avait enjambé les corps en désordre enroulés dans des couvertures rapiécées, et marché le long de la grève, jusqu'à ce qu'il se retrouve seul.

— Par avance, tous les océans des mondes nous sont connus, raconta-t-il. C'est le trait d'union de notre espèce, celui qui fait que nous sommes chez nous ici, à des années-lumière du sol natal. Comme tous les hommes, je suis saturé de mer. C'est sans doute pour cela que je n'ai pas remarqué le coquillage tout de suite.

« Ce n'était qu'une simple patelle, à peine nacrée. J'ai failli la dépasser sans m'en apercevoir. Je l'ai ramassée, puis écrasée entre mes doigts. Elle était le symbole de mon échec : avant l'arrivée des

émigrants, les mers étaient stériles. Mon rôle au service du Cartel était de garder la plage propre.

« C'est vous qui avez conduit tous ces gens ici. Et avec eux les rats, les cafards, les chiens errants. Vous n'êtes pas responsable du sort de mes doubles, je peux même croire que vous n'auriez jamais agi aussi cruellement avec eux et avec moi. Mais vous avez souillé la pureté de cette Ville, de tous les AnimauxVilles, avec vos idées. Ça, je ne vous le pardonnerai jamais !

— Les grands principes sont souvent salissants...

— C'est trop facile, poursuivit Vorst en s'échauffant. Bientôt, dans quelques siècles à peine, lorsque vous et moi ne serons même plus des noms, ce monde sera lui aussi surpeuplé et l'histoire recommencera. À la différence que personne ne viendra offrir d'autres sorties à nos descendants. Ils seront coincés !

— Qu'en savez-vous ?

— J'ai interrogé les Villes. Elles repartiront un jour dans l'espace profond. Nous ne pourrons pas les enchaîner indéfiniment à la surface de nos mondes. Que se passera-t-il lorsqu'elles auront envie d'être seules ?

Closter traversa une partie de la salle et réveilla une masse assoupie sur son socle. Elle n'avait rien de particulier. Sa structure affaissée pendait par endroits, elle était hérissée d'excroissances inutiles qui la déséquilibraient. Pourtant, sous les caresses de son créateur, elle se mit à briller avec une intensité presque douloureuse.

— La seule réponse que je peux vous donner est là-dedans, déclara Kloster avec une moue. J'avais rêvé les AnimauxVilles avant de les connaître et ce premier rendez-vous a été manqué. J'aurais voulu les libérer, j'ai fini par les forcer à atterrir et à les enchaîner au sol. Je vous offre donc un de mes échecs. Il n'a pas d'iris d'entrée, pas d'ouverture de visite. Prenez un couteau sur la table pour vous frayer votre propre voie, l'œuvre ne sentira rien. Ce n'est qu'une masse de chair psychoréactive, spécialement cultivée en cuve biologique, sans le moindre système nerveux. Je ne suis pas fou au point de permettre à mes rêves de souffrir...

— Un de vos échecs ? J'oubliais que vous ne jetiez jamais rien.

Vorst saisit une pelle à gâteau en argent, en éprouva le tranchant sur son pouce et fit la grimace.

— Vous me forcez à jouer les bouchers avec une lame émoussée. C'est vous qui nettoierez les dégâts !

— Ne l'abîmez pas trop quand même. Je l'aime bien.

Vorst haussa les épaules et tourna autour du bulbe lumineux en cherchant où frapper. La lumière qui irradiait de son centre rendait l'examen malaisé. Il serra les dents et planta la pelle à tarte de haut en bas, à deux mains, avant de basculer en avant.

Le rêve l'engloutit dans un bruit de baiser, au moment précis où se déclenchait la sirène...

Vorst ne put émerger de l'œuvre avec douceur, comme il le souhaitait. Il fut expulsé d'une contraction brève, à travers la déchirure en zigzag qu'il avait lui-même ouverte. Ses jambes demeurèrent prisonnières de la gelée et il se retrouva en train de pendre, la tête en bas, à vingt centimètres des arêtes du socle.

Pour couronner le tout, Closter, à genoux, le harcelait d'une voix pressante. Un bourdonnement strident retentissait par intervalles et l'odeur de la salle avait changé. Au cours de sa carrière de milicien, Vorst avait souvent eu affaire à la senteur âcre qui montait des parois. Il l'avait lui-même fait naître chez ses victimes, aussi la reconnut-il instantanément :

La peur... Le musée tout entier crevait de trouille.

D'une ruade, il se libéra et atterrit inconfortablement sur les épaules. La chair incarnat du sol fit ce qu'elle put pour atténuer la douleur de sa chute, mais ce ne fut pas tout à fait suffisant. Un cri étouffé lui échappa.

— La ferme ! (La voix de Closter était anormalement tendue). Quelque chose ne va pas avec le signal d'alarme. Si ça continue, on va réveiller la moitié de la Ville.

Vorst se releva en se massant la clavicule. Il tendit l'oreille, grimaça.

— Quelle heure est-il ? Vite !

Sans attendre la réponse, il courut vers l'entrée de la salle et se glissa entre les planches entrecroisées, arrachant presque le drap qui servait de porte. Closter le suivit comme une ombre. Par-dessus son épaule, Vorst lui jeta :

— J'ai laissé passer l'heure limite. Ce fichu boîtier organomimétique doit être nourri à intervalles fixes, sinon il se détraque. Je vais essayer de le calmer avec une double ration de pâte nutritive.

Ils dévalèrent l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Le système d'alarme encastré dans le repli au-dessus de la porte clignotait de tous ses voyants. Des éclairs d'un rouge sanglant illuminaient l'obscurité. La sonnerie, d'une stridence qui blessait les tympanes, rappelait les hurlements d'un bébé affamé. Elle se déclencha soudain et s'interrompit au bout de cinq secondes. Puis reprit. Instinctivement, Vorst s'approcha en se bouchant les oreilles. La petite salle semi-circulaire était une parfaite chambre à échos.

— Faites taire ce truc, par pitié ! hurla Closter.

Sa silhouette fantomatique se déformait sous les chocs des ondes sonores et les traits de son visage se brouillaient. La souffrance l'empêchait de maintenir intacte l'image de lui-même qu'il tenait à

projeter. Vorst vit s'écrouler successivement un certain nombre de masques. Cette connaissance s'ajouta à ce qu'il avait appris au cours de sa fusion avec les œuvres-rêves de la galerie. Il disposait à présent du moyen de faire mal à son ennemi, en profondeur.

Il n'était plus aussi sûr d'en avoir envie.

Remettant à plus tard l'analyse de ses émotions, il se fouilla, retrouva la réserve de nourriture pour composants biologiques et en tartina une couche épaisse sur le boîtier affamé, avec une spatule. Le résultat ne se fit pas attendre. Les hurlements de la sirène d'alarme se turent avec un hoquet et les voyants s'éteignirent.

— Vous avez trop tardé, j'en ai peur, murmura Closter. Enfin, ça va quand même mieux !

— Vos cauchemars sont un peu trop collants ! Il est difficile de s'en arracher...

Le boîtier d'alarme l'interrompit avec un bruit qui ressemblait furieusement à un rot. Il se détacha de la paroi et roula jusqu'aux pieds de Vorst, les crocs en l'air. Dégoûté, celui-ci l'expédia à l'autre bout de la pièce d'un shoot bien ajusté.

— Indigestion. J'ai dû trop forcer la dose.

— Ça mange quoi, ces trucs-là ?

— Des daphnies séchées, comme les poissons d'aquarium. Pourquoi, vous voulez monter un élevage ?

Les griffes de verre luisaient dans la pénombre. Elles se rétractèrent quand Closter les effleura, avec un couinement brusque.

En silence, ils remontèrent vers la galerie. L'artiste jetait de fréquents coups d'œil vers Vorst, qui paraissait plongé dans des pensées moroses.

— Vous croyez que votre engin est bousillé ?

— Je m'en fous ! J'ai volé, menacé, menti, pour l'avoir, j'ai fait reposer la réussite de mon plan sur lui alors que vous n'aviez même pas branché la moindre protection. J'aurais pu pénétrer ici à n'importe quel moment, poser mes bombes, et repartir sans aucun risque.

— Je préfère que vous ayez pris le temps de visiter.

Arrivés sur le deuxième palier, Vorst redressa d'un geste machinal le panneau d'affichage qu'il avait renversé dans sa précipitation. Il déchiffra l'inscription et secoua la tête.

— "Les Jardins Verticaux". Vous n'êtes pas doué pour les titres !

— Il y a une raison... (Closter tendit la main vers le panneau, se ravisa). Vous n'entendez rien ?

Vorst tendit l'oreille. Il hocha la tête.

— Véhicule de surveillance Mark IV. Sirènes d'urgence branchées. Il vient par ici.

— Nous avons le temps. La rue est trop étroite pour qu'il se pose, et le musée n'a pas de terrasse.

— Pas besoin. Il se mettra en vol stationnaire juste au-dessus de nous et il s'amarrera au toit avec un grappin. (Il eut un sourire froid). C'était la façon d'opérer quand je dirigeais la milice du Cartel. Les policiers changent, pas les procédures. Nous avons trois minutes devant nous, pas plus !

— Je peux justifier ma présence ici. Je l'ai déjà fait dans des circonstances comparables. La ville acceptera-t-elle de vous cacher ?

— Trop d'Aléateurs branchés. Ils me repéreraient instantanément.

Les sirènes du véhicule étaient à présent toutes proches. Ils l'entendirent effectuer un passage en rase-mottes au-dessus d'eux. Machinalement, Vorst se fouilla. Il n'emportait jamais d'armes dans les missions de ce genre. Un principe qu'il était sur le point de regretter.

— On dirait que je vais devoir jouer les kamikazes, dit-il en extrayant de sa ceinture une poignée de détonateurs. Dommage, j'avais presque décidé de laisser vivre votre exposition...

— Il y a une autre solution, le pressa Closter. Venez !

Dans la galerie, les œuvres étaient endormies sur leur socle. Pour un œil non spécialisé, tout paraissait à peu près normal.

— Débarrassez-vous de la bouteille cassée et cachez-vous dans un de mes rêves. Ils n'iront jamais vous chercher là.

Il y eut un choc sourd sur le toit. Vorst secoua la tête.

— J'aurais trop peur de les retrouver à la sortie, en train de m'attendre, armes braquées !

— Je me chargerai d'eux. Je vous en prie...

Vorst prit sa décision rapidement. Il revint au début de la salle et mina le début du sentier du tapis, sans prendre la peine d'optimiser la répartition des masses d'explosif.

— Juste pour que vous ayez quelque chose à penser en m'attendant ! jeta-t-il à Closter en enfonçant les détonateurs.

Des bruits de course le firent sursauter. Il fonça vers la table et s'empara de la bouteille brisée, avant de se diriger vers la masse translucide la plus proche.

— Pas celle-là, lui cria Closter. Arrêtez !

Mais il avait déjà plongé tête la première dans la gelée, sans se soucier de l'ouverture.

Il atterrit en plein chaos...

Rêve 4 (L'autre côté de l'eau)

Elle marche sur l'eau noire à petits pas précis. Ses pieds chaussés d'escarpins argentés se posent sur les traces invisibles de la veille avec un "floc" imperceptible. L'ourlet de sa robe blanche effleure la surface. Je la hèle depuis le bord en agitant les bras, sans plus de résultat que les soirs précédents. Debout au centre du cercle de ses pas, elle regarde l'autre rive du lac de ses yeux indifférents. Elle attend *l'autre*, son cavalier, son promis.

Elle se nomme Anne-Liese.

De la musique s'échappe des fenêtres béantes de la grande maison, dont l'ombre biscornue s'étend jusqu'à la plage. Séparées par la frontière de la rive, l'ombre et les vagues se côtoient, s'ignorent. À l'image d'Anne-Liese et moi.

Longtemps, la joue posée sur le sable, j'ai lancé mes mots comme des galets plats. Ils ont ricoché à la surface, puis coulé à ses pieds. Elle aurait pu en ramasser certains en se baissant. Peut-être, alors, serait-elle tombée. Marcher sur l'eau n'est sans doute pas facile. Moi, je ne sais pas m'y prendre.

La lune se lèvera bientôt. Anne-Liese fera demi-tour sur le tapis d'étoiles inversées et s'en ira. Je fermerai les portes-fenêtres de la véranda, arrêterai la musique, sur la terrasse, les flûtes de champagne intactes se rempliront d'insectes noyés. Il faudra dormir. Recommencer.

Demain, je me jetterai à l'eau.

À l'aube, je traîne le matériel sur la pelouse, en contournant les rosiers au sol fraîchement retourné. Je hais les rosiers. Fleurs arrogantes ! J'aurais choisi des lys si *il* m'avait consulté. Leur façon de se courber sous les caresses, leur pollen épais qui colle aux doigts... Il n'aurait pas compris. Dans son esprit, les pétales de rose devaient être répandus sur le lac, devant les pas d'Anne-Liese. Un tapis symbolique de chair déflorée. Brutal, rustre, et vulgaire. Qu'il dorme, d'un sommeil plus épais que ses ivresses, plus lourd que ses remarques. Qu'il dorme, et que son souvenir se taise !

Bientôt, je débarrasserai le jardin de ces fleurs inutiles. Avec un

sécatteur, je couperai les boutons les plus charnus et je regarderai les tiges saigner. Click, click, un peu plus court à chaque fois. Les rosiers meurent lentement, si on prend la précaution de les tailler par petits bouts.

Sous les rayons du soleil, le lac perd son mystère. L'eau est profonde, glacée. Des flocons de brume dérivent à la surface et l'horizon se perd dans une gaze translucide qui l'efface peu à peu. Un vol de grues cendrées, à très haute altitude, passe au-dessus de ma tête en direction du sud. Le domaine, vu de si haut, doit être minuscule et moi presque invisible. Je les suis des yeux en brandissant le poing jusqu'à ce qu'elles s'enfuient. Puis je démarre le compresseur à bouteilles tandis que le décor, écrasé par leur survol, reprend peu à peu sa taille normale. Si seulement j'avais eu ma fronde, pour les décrocher du ciel à coup de cailloux !

Le bruit des pompes est curieusement doux. Une toux discrète, étouffée par une main bien élevée. J'enfile la combinaison de caoutchouc, que j'ai raccourcie avec des pinces, ajuste les lourds brodequins, la ceinture de plomb, les gants. À mes pieds, le casque bosselé luit de tous ses cuivres. Je l'ai astiqué ce matin avec la poudre pour l'argenterie.

J'avance vers le lac, pose un pied hésitant à l'entrée du sentier invisible qui le traverse. Je m'enfonce... Impossible de marcher sur l'eau. Le poids du scaphandre autonome, peut-être. Il doit bien y avoir une solution ! *Lui* savait. Son rire, quand je l'ai supplié de m'apprendre. Le regard qu'il m'a jeté...

Je ne regrette rien. Cette nuit, je dormirai dans son lit, malgré le décor oppressant de la chambre nuptiale envahie de tentures de velours, de miroirs anciens et de lampes de bronze qu'il n'éteignait jamais. La petite pièce que j'occupe, à côté de l'office, me convient mieux. Du bois clair, une étagère, de vrais livres. Les siens n'étaient là que pour être époussetés.

L'eau m'enveloppe. La vitre du casque se couvre de buée. Me voici obligé de ressortir, de dévisser les écrous mouillés pour libérer ma tête. Je frotte le verre avec de la salive. De la saleté s'est incrustée autour des joints en caoutchouc et des auréoles grasses maculent les filetages. Impossible de continuer ainsi, ce scaphandre n'est pas présentable.

Je sais où trouver du détachant dans la buanderie.

Le miroir de l'eau est terni. J'éparpille mon reflet d'un moulinet du bras qui éclabousse le sable. Je n'aime pas mon visage. Les dents, surtout : irrégulières, écartées, en avant. Elles mangent ma bouche de l'intérieur, transforment chaque sourire en grimace et chaque baiser en... Je n'en sais rien. Je fermerai les yeux en espérant qu'Anne-Liese

m'imitera. C'est comme cela que les choses sont censées se passer. Un baiser, puis un autre, enchaînés naturellement. Elle se laissera guider, j'en sais sans doute plus qu'elle.

L'eau est si froide ! Elle monte le long de mon torse, se colle à mes épaules et clapote devant le hublot ! Ma vue se brouille, le ciel disparaît sous une couche de gelée translucide incrustée de bulles d'air. J'ai cessé d'être lourd. Mes gestes, amortis par l'eau, sont gracieux et lents, d'une délicatesse toute aristocratique. Les pieds ancrés dans la vase du fond, je cueille les sphères argentées qui jaillissent de l'évent du casque. Elles se déforment entre mes doigts, s'échappent vers la surface, vers Anne-Liese. Je ne sais rien retenir.

J'ai trébuché. Au ralenti. J'ai eu tout le temps nécessaire pour me voir tomber, tête la première. Le casque trop pesant s'est fiché dans la boue, j'ai battu des bras afin de me remettre à genoux. Maudite maladresse ! C'est à cause d'elle que tout a commencé, il y a cinq jours. Il me reprochait d'avoir cassé un vase, il voulait me renvoyer. S'occuper lui-même d'Anne-Liese. La laisser seule avec lui ? Impossible.

Il n'aimait pas ma figure, lui non plus. Il ne savait pas la lire. Il ne regardait rien d'autre que ses miroirs.

Avec précaution, je m'enfonce vers le centre du lac. Le chemin qui traverse la surface est invisible d'en dessous. La machinerie de contrôle est quelque part dans les profondeurs. C'est là que se dissimule le secret qui me permettra de rejoindre Anne-Liese. Je le découvrirai, je ne suis pas plus bête qu'un autre, même si je n'ai pas étudié autant qu'il l'aurait fallu. L'entretien, ça je connais. Réparer ce qui s'est abîmé, nettoyer, remettre à neuf. D'ailleurs, pour ça il faut comprendre ce que l'on fait. J'en suis donc capable. Si Anne-Liese était malade, ou blessée, je saurais parfaitement m'occuper d'elle.

Quand j'aurai découvert la façon de marcher sur l'eau, je la retrouverai au-dessus du lac, vêtu du meilleur costume de la garde-robe. Je le rétrécirai à ma taille, une après-midi suffira. Pour les chaussures, ce sera plus difficile, il avait des pieds d'une petitesse incroyable. Comment pouvait-il tenir en équilibre dessus alors que les miens sont tout juste assez larges pour m'empêcher de m'écrouler, voilà qui est un mystère. *Cela ne s'apprend pas*, disait-il, *je suis né avec la grâce et toi pas*. Il me tutoyait avec affectation. S'il me voyait à présent, enlacé par les remous, élégant, stable. L'eau m'a donné ma revanche, j'étais fait pour l'apesanteur.

La lampe frontale incrustée dans le casque répand une lumière glauque. Aucune trace sur le fond, nulle part. J'espérais... Je ne sais quoi. Un fil tendu, peut-être, des piédestaux de verre jetés sous les pas d'Anne-Liese. Un mécanisme quelconque. Avec du temps et de la graisse, les machines s'apprivoisent. Continuons. Plus loin, plus

profond.

Si j'attends jusqu'au soir, je pourrai la guetter par en dessous, peut-être même jeter un regard sous ses jupons en retenant mon souffle, afin que les bulles d'air ne trahissent pas ma présence. Je saurai surprendre ses secrets. Malgré l'eau qui brouille les détails, malgré les dentelles... On en voit toujours assez pour imaginer. *Lui* préférerait les magazines qu'il cachait sous les coussins du divan. J'en avais volé un, une fois. Les filles ne ressemblaient pas du tout à Anne-Liese. Avec leur chair gonflée, elles n'auraient jamais pu marcher sur le lac.

Je ne devrais pas penser à ça. Les souvenirs me font trébucher, je risque de me perdre. Vu d'en bas, le lac est si vaste ! Un autre monde pour moi tout seul, sans sonnette, sans ordres lancés d'une voix impatiente.

À l'intérieur du casque, l'air sent le talc et le caoutchouc mouillé. Une odeur plus puissante, acide, s'y superpose. J'aime ma sueur. Abondante, odorante, elle est la preuve de ma vitalité. Cela m'effraie parfois. Anne-Liese a l'air si fragile, je pourrais la briser comme... Non ! L'eau m'enseignera la lenteur.

Avançons. L'autre rive est encore loin.

Surge des profondeurs sombres, une silhouette s'approche, enveloppée d'un scaphandre plus haut que le mien. Malgré la grâce un peu maniérée de la démarche, les épaules sont trop larges, les hanches trop fortes... Ce n'est pas Anne-Liese.

À travers le hublot, j'ai pu apercevoir fugitivement des yeux d'un bleu éteint et une bouche barbouillée de rouge. D'un geste, l'inconnue m'ordonne de la suivre. Je progresse derrière elle, l'esprit parcouru de visions interdites. Quelles courbes se dissimulent sous l'épaisse peau de caoutchouc ? À qui appartient-elle ?

L'odeur, à l'intérieur de mon scaphandre, est presque insupportable...

Le fond se dérobe, la lumière a du mal à nous suivre. J'avance au rythme du détendeur, les yeux rivés sur les fesses de la sirène. Elle ne se retourne jamais mais ses hanches me parlent. Je presse le pas, m'enhardis à poser une main sur son épaule, au ralenti. Elle s'immobilise et plaque son casque contre le mien. Je dois me hausser sur la pointe des pieds pour arriver à sa hauteur. Ses yeux, déformés par l'épaisseur du verre, ressemblent à des huîtres.

Ainsi unis, nous pouvons nous parler. Le métal de nos carapaces transmet les sons.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai peur de bientôt manquer d'air, m'excusai-je en me serrant contre elle.

— Encore cinq minutes. Ça ira ? Qu'est-ce qu'il a, ton maître ?

J'ai dû faire un effort pour ne pas me trahir. Elle a une moue, que le hublot rend grotesque.

— Ça va, économise ton souffle. On en parlera dans l'abri.

Le refuge sous-marin est encastré dans une étroite faille, aux parois tapissées d'algues brunes. Autour des excroissances circulaires du dôme, les courants chargés de boue dessinent des tourbillons obscurs, vaguement menaçants. J'avance, porté par l'eau trouble, vers le sas à demi enterré qui s'ouvre au fond du gouffre.

L'eau s'évacue en glougloutant et le scaphandre se décolle de mon torse avec un bruit de succion. Le baiser gluant du caoutchouc m'a laissé un curieux sentiment d'insatisfaction et je surveille celle qui m'a guidé en attendant qu'elle se dévête.

Elle dévisse le lourd casque de cuivre et son visage surgit dans la lumière verdâtre du sas. Elle a le teint rougeaud, les traits bouffis. Ses cheveux sont d'un brun terne alors que ceux d'Anne-Liese ont été tissés par une araignée d'argent, un soir de pleine lune. C'est ce que *lui* disait. Sans doute l'avait-il lu dans un livre, c'était un voleur de phrases, un piller de rêves. Quelle importance, à présent ?

À mon tour, j'ôte le casque. Les mains posées sur la ceinture de plomb, elle a une grimace, vite réprimée.

— On m'appelle Ariel, dis-je, avec la voix qui convient.

— Ton maître a de l'humour, je t'aurais plutôt vu en Caliban... Moi, je suis Tania. Anne-Liese m'a envoyée aux nouvelles !

Elle avance vers moi dans un bruit de clapotis et son regard affronte hardiment le mien.

— Je n'ai pas grand chose en dessous, si c'est ce qui t'intéresse... dit-elle avec un drôle d'air. Tu veux le grand jeu tout de suite ou tu te retournes comme un gentleman ? Je parle bien, hein ?

Elle décroche les plaques rigides qui protègent son bas-ventre et les laisse tomber négligemment. Elles heurtent le sol carrelé avec un bruit de ferraille et je résiste à l'impulsion qui me pousse à les ramasser pour les ranger.

— Aide-moi à dégrafer mes brodequins, tu veux ?

Avec maladresse, je tente de m'agenouiller sans y parvenir. Elle pousse un soupir excédé et me tourne le dos. Ses mains tâtonnent sur sa nuque et les lèvres noires de la combinaison se séparent le long de sa colonne vertébrale.

Elle écarte les pans à pleines mains, se fraie un passage hors du scaphandre. Elle a l'air forte. Des muscles roulent sous la peau blanche à chacun de ses gestes, un semis de grains de beauté parsème son dos. Sous l'omoplate gauche serpente la trace blafarde d'une ancienne cicatrice.

Le caoutchouc frotte sur sa peau avec un bruit humide qui me noue le ventre. Nue jusqu'à la taille, elle jette un coup d'œil par-dessus son

épaule et je me détourne, les joues brûlantes.

— Tu ne te déshabilles pas ?

Comment lui dire ? Je n'avais jamais vu que son dos à *lui*, quand je le frottais dans son bain, et les filles du magazine se montraient toutes de face. Je la contourne et me plante face à elle. Là, je m'y reconnais. Les seins, gros et tombants, le sourire un peu vide. Je détache les boucles du détendeur sans cesser de la regarder. Elle roule la combinaison le long de ses cuisses, s'en débarrasse en levant haut les jambes. Puis elle se campe devant moi et m'aide à ôter le scaphandre avec des gestes brusques.

— Mignonne petite flanelle, Casanova. Tu m'as bien eue...

Je détache les semelles de plomb sur lesquelles j'étais juché. Tania a une moue en me voyant rapetisser. Puis elle avance une main vers l'épais caleçon qui me protège tandis que le bout de ses seins se balance devant mes yeux.

Ses doigts m'enveloppent et je durcis. Je tente de m'esquiver mais elle est plus rapide, plus forte. Le caleçon est descendu sur mes cuisses. Elle se recule pour juger du résultat, sans se moquer, comme *lui*.

— Il fallait que je vérifie, tu comprends ? J'ai eu un doute. On peut passer sur certaines choses mais... La surprise est plutôt agréable, finalement. Je n'aurais pas cru, à te voir...

Je me rajuste, les joues en feu. Elle se dirige vers le fond du sas, actionne un mécanisme qui achève de vider les dernières flaques d'eau. Une porte s'ouvre sur une salle aux murs de métal luisant. Les pieds de Tania laissent des traces humides sur le sol plastifié.

— La chambre est par là, murmure-t-elle. Quand on aura fait connaissance, tu me parleras de ton maître.

C'était plutôt agréable, finalement... J'ai appris, même s'il a fallu que Tania me montre par quoi commencer. Je suis fonctionnel, c'est le mot qu'elle a utilisé. Elle m'a dit beaucoup d'autres choses, entre deux grognements, je n'ai pas tout compris. Cloué sous son poids, sa main plaquée sur ma bouche, j'ai obéi de mon mieux. Lorsqu'elle a fini par me repousser, elle l'a fait en douceur, sans se fâcher. *Laisse-moi récupérer*, a-t-elle marmonné. Depuis, elle dort, avec au coin de ses lèvres molles des bulles de salive qui éclatent au contact du drap.

J'ai profité de son sommeil pour la scruter, la renifler, en la retournant de tous les côtés. J'ai disposé son corps dans les postures que prenaient les filles du magazine. Elle ne s'est même pas réveillée. Au bout de dix minutes, le jeu ne m'amusait plus. Avec Anne-Liese, ce sera différent. Plus long. Quand j'aurai marché sur le lac à sa rencontre, je la conduirai jusqu'à la chambre qu'il avait préparée. J'ôterai ses dentelles, je rangerai avec soin sa robe dans la penderie de

cèdre puis je la coucherai comme une poupée fragile, tiède et douce. Toute la nuit, je l'empêcherai de dormir.

Tania s'agite sur le lit chiffonné. Comparée à moi, elle est trop vaste. Sa chair blanche s'affaisse sous son propre poids comme un gâteau raté et nos odeurs mêlées ont quelque chose de désagréable. Je me gratte distraitement le bas-ventre. Des envies mal définies me tourmentent et mon sexe à demi gonflé tient une place considérable.

Je me lève, explore l'abri sans rien trouver d'intéressant. Le secret est ailleurs, je m'en suis douté en voyant Tania. Comment imaginer qu'une personne aussi vulgaire puisse *savoir* ! Il faudra tout de même que je l'interroge. Discrètement, qu'elle ne se doute de rien. Peut-être détient-elle des informations utiles. *Avec les femmes, on ne sait jamais...* C'est *lui* qui disait cela, quand il avait bu. C'étaient les seuls moments où il parlait d'Anne-Liese.

Dans le sas, nos deux combinaisons achèvent de sécher. Je m'enveloppe dans la mienne, qui conserve un peu d'humidité. Quand je marche, les plis serrés du caoutchouc me massent et je durcis. C'est mieux qu'avec Tania, plus douloureux, plus facile à contrôler. Je m'en souviendrai.

Je repose la combinaison tachée et pars à la recherche de quelque chose à manger.

Quand Tania fait son apparition à l'entrée de la cuisine, j'achève de décorer les œufs brouillés avec des morceaux d'olive noire. Elle se penche sur la poêle et renifle d'un air appréciateur.

— Pas mal... Ton maître t'a bien dressé.

— Je n'ai pas trouvé l'origan, dis-je pour cacher mon trouble.

— C'est quoi, ça ?

— Une herbe qui donne du goût... (Je hausse les épaules). Si tu ne la connais pas, tu ne t'apercevras pas de son absence.

— Tu as raison.

Elle trempe le bout du doigt dans la mixture d'un jaune clair et le suce avec bruit.

— Tu as tout pour plaire à une femme, affirme-t-elle. Faut pas se fier aux apparences, l'important c'est que tu sois grand là où ça compte...

Elle dispose rapidement une paire d'assiettes sur un coin de table et s'assoit face à moi. Sa nudité ne semble pas la gêner. Moi j'ai du mal à manger face au ballottement de ses seins, qu'une coulée de jaune d'œuf barbouille de façon obscène.

— Et ton maître, il est comment ? dit-elle, la bouche pleine. Bel homme, ça j'en suis sûre. Je le regardais à la jumelle quand Anne-Liese ne me voyait pas. Si tu savais comme elle l'attend, elle n'en dort plus.

La carafe à demi pleine m'échappe des doigts et s'écrase à mes pieds. Des éclats de cristal jaillissent dans toutes les directions et Tania se lève d'un bond pour éviter d'être éclaboussée.

— Maladroit, nabot, m'injurie-t-elle. Fais un peu attention !

Elle lève la main, se ravise. Elle *lui* ressemble...

— La serpillière est sous l'évier. Tu viendras me rejoindre dans la chambre quand tu auras fini. Applique-toi, sinon...

J'ai caché les plus petits débris du verre dans un pot de crème. J'espère qu'ils lui déchireront la langue et les joues, afin qu'elle ne puisse plus jamais me parler de cette façon. Il faut les dresser dès le début, disait-il, sinon elles ne comprennent rien. Anne-Liese n'aurait pas réagi ainsi. Quand on la voit marcher avec délicatesse à la surface du lac, la tête légèrement penchée pour que son visage reste dans l'ombre, on voit bien qu'il s'agit d'une personne convenable. Tania, au contraire... Trop gonflée de partout, comme les autres. J'aurais peut-être pu la *lui* laisser, si j'avais su. Elle *lui* aurait plu.

Trop tard, à présent. Quand j'aurai fini de l'interroger, je remettrai le scaphandre et je m'en irai. Je sais que je n'ai pas le droit de traverser le lac en marchant sur le fond. Des gardiens mécaniques surveillent l'invisible frontière qui me sépare d'Anne-Liese et la seule voie possible passe par la surface. Impraticable pour l'instant, mais je trouverai. Ma petite taille est un avantage, je ne suis pas lourd. Tania a eu tort de se moquer de moi.

— Alors, tu te dépêches, Tordu ! crie-t-elle depuis la chambre. Faut-il que je vienne te chercher ?

Elle m'attend, allongée sur le dos, les bras croisés derrière la nuque. Je n'aime pas son sourire :

— Tu vas devoir te faire pardonner, bout d'homme. Viens ici...

— Parle-moi d'Anne-Liese, dis-je, sans bouger.

— Ici ! (Elle tapote le matelas et sa chair tressaille). Je parle mieux quand on me tient chaud.

Je m'allonge auprès d'elle, les pieds à hauteur de ses genoux. Dieu, qu'elle est vaste !

— Anne-Liese, imploré-je.

— Qu'est-ce que vous avez tous ? réplique-t-elle en se serrant contre moi. C'est une pimbêche. La peau sur les os, la bouche pincée, le cul aussi serré que la bourse. Si elle me voyait, elle en aurait une attaque. On n'était rien censé faire avant leur mariage, tu savais ça ? L'union des maîtres et des serviteurs le même jour, cérémonie intime et tout le tralala. Comme si j'allais attendre !

— Elle est belle, dis-je, incapable de trouver d'autres mots pour exprimer ce que je ressens.

— De la poudre aux yeux. Elle sait s'habiller, ça je le reconnais,

mais sous l'emballage y'a plus personne. Ce n'est pas comme moi.

Elle s'étire d'un air satisfait et attire ma tête contre son cou. Je me détourne.

— Tu ne sais pas marcher sur l'eau.

— Tu crois que je serais ici, sinon ? J'aurais traversé le lac en courant et tu n'aurais pas revu ton maître de huit jours !

— Tu n'as jamais eu envie d'apprendre ?

Elle rit. Son ventre tressaute, elle empoigne mes oreilles à deux mains et je grimace. Elle joue avec ma tête, malgré mes supplications. Ses rires redoublent.

— Imbécile ! hoquette-t-elle. Il ne t'a pas dit ? Ça ne s'apprend pas. C'est un don, un cadeau de naissance. Ils sont d'une autre race et doivent se rencontrer au milieu du lac pour le prouver. Ils ne se marient qu'entre eux afin que leur talent ne soit pas perdu. Tu ne seras jamais comme eux ! Jamais...

Elle m'attire vers son visage et m'embrasse. Sa bouche aspire la mienne jusqu'à m'étouffer tandis que je me débats. Puis elle me lâche et se rallonge, satisfaite.

— À ton tour, maintenant. Parle-moi de ton maître.

— Tout ça pour rien, murmuré-je, le visage enfoui entre ses seins. La chaleur de Tania est tout ce qui me reste.

— Doucement... Tu ne me toucheras que si tu me parles de lui. Et tâche d'être éloquent, que j'oublie ta figure de crapaud.

Elle ondule sous moi, les yeux fermés.

— Il était cruel, dis-je. Il me donnait des coups de pied, il me frappait avec sa canne.

— Encore ! insiste-t-elle en griffant mon dos. Raconte-moi comment il te bat.

— Quand j'ai essayé d'apprendre à marcher sur l'eau, il m'a giflé. J'aurais pu me noyer, c'était stupide. Il s'amusait à me faire perdre pied et Anne-Liese nous regardait depuis le lac. Elle riait...

« Cette nuit-là, j'ai voulu m'entraîner sur le toit pour lutter contre le vertige et les tuiles se sont brisées sous mes pas. Le bruit l'a réveillé, il m'a cravaché jusqu'à ce que je ne puisse plus me relever.

Tania s'agite au rythme de mes paroles et serre instinctivement les cuisses.

— Il y a cinq jours, j'ai cassé un vase, poursuis-je inexorablement. Une horrible chose à laquelle il tenait. Il n'avait aucun goût, tu sais. Il empilait des vieilleries dans toute la maison...

— Ne t'arrête pas ! halète-t-elle, les mains crispées sur mes fesses.

— Il ne m'a pas battu, cette fois-là. Il m'a chassé sans que je puisse me défendre. Il m'a interdit de revenir, il voulait m'éloigner d'Anne-Liese. Je crois qu'il savait...

« Je l'ai tué avec dégoût, en ayant peur de lui faire mal.

Elle a un sursaut lorsque la révélation l'atteint et ses yeux s'ouvrent. J'observe ses pupilles agrandies d'horreur et tends la main vers l'oreiller...

Avec elle ça a été plus long. Plus amusant, aussi. Elle était forte, bien que molle. La taie est toute tachée de salive. Elle l'a déchiquetée de ses dents et j'ai enfoncé les plumes dans sa gorge avec mes doigts englués d'œuf. Elle est restée tiède longtemps, c'était agréable quand elle ne se défendait plus.

À présent, je ne sais plus quoi en faire. L'enterrer sous les rosiers, comme *l'autre* ? Il faudrait la remorquer jusqu'à la rive, et elle est si lourde ! La jeter dans le lac ? Je pourrais l'habiller de caoutchouc pour jouer avec, mais elle risque de regagner la surface et ça ne plairait pas à Anne-Liese. J'aurais dû y penser avant. On ne réfléchit jamais assez.

Je peux la laisser ici, de toute façon. Je n'ai pas l'intention de revenir et il est tard. Je dois retourner à la maison pour tout préparer avant la venue d'Anne-Liese.

Au crépuscule, elle s'avancera comme chaque soir jusqu'au milieu du lac. Je sortirai une table sur la pelouse avec des flûtes de cristal et du champagne, le gramophone jouera une valse lente, la maison sera éclairée pour attirer les lucioles. Tout paraîtra normal.

Depuis la plage, je la regarderai venir vers moi. Elle n'écouterà pas mes cris ni ne prêterà attention à mes gestes. Je ne suis pas de sa race. Mais, quand elle repartira, je la suivrai par en dessous, nu sous la combinaison de caoutchouc. Ce sera mieux qu'avec Tania. Anne-Liese marchera au-dessus de ma tête, derrière le rideau de l'eau, et je l'observerai sans me cacher. Elle sera bien forcée de me voir, elle devinera ce que je fais.

Et quand je m'ennuierai trop, je pourrai toujours la faire tomber...

CHAPITRE V

L'œuvre saccagée gisait en lambeaux autour du socle souillé d'un liquide sanieux. Vorst s'était frayé un passage hors du rêve, à la façon d'un fœtus fou furieux. Il n'avait pas lâché la bouteille dont le goulot brisé lui servait de poignard. À genoux, il lardait de coups un fragment translucide qui s'obstinait à ne pas s'éteindre. Des éclats de verre étaient fichés dans la chair sanguine de la ville, tout autour de lui. Son collant était maculé de vin et d'éclats de gelée.

— Ils sont partis, murmura Closter de son étrange voix décharnée.

Immobile au coin de la salle, les bras croisés, il contemplait le massacre. Sa silhouette fantomatique au visage brouillé semblait peu à peu se remplir d'obscurité. Le reste du musée était tranquille. Attentif.

— Non ! (Vorst, les yeux fermés, frappait au hasard et gémissait quand la gelée explosait sous ses doigts). Il est toujours là...

— Vous l'avez détruit à jamais, j'en ai peur. Réveillez-vous !

Le ton de Closter le cravacha. Il desserra les doigts. La bouteille roula en se vidant de ses dernières gouttes.

— Avant que j'oublie, vos ex-subordonnés ont vidé les lieux. J'ai eu droit au sermon habituel et à une amende. Je paierai. (L'artiste haussa les épaules). Je leur ai offert à boire, mais ils ont refusé. Vous les avez bien dressés.

— Taisez-vous...

Vorst se releva en chancelant et gifla l'air en direction de Closter. Sa main s'enfonça dans le visage absent qui se déforma sous le coup. Il ramena le poing, frappa de nouveau, sans plus d'effet. Son bras retomba.

— Votre œuvre avait un défaut, déclara-t-il d'une voix hachée.

— Un seul ? persifla Closter.

— Je me suis incarné dans le mauvais personnage. (Il frissonna à ce souvenir. Les détecteurs enfouis dans la chair avaient trop bien perçu son désir de mort). Lorsque l'histoire a commencé, j'étais déjà enterré sous les rosiers, en train de pourrir. Je m'en suis arraché longtemps après que mes yeux aient été dévorés par les vers. *J'étais là*, vous comprenez ! J'étais mort, mais je refusais de le croire et j'attendais...

— Vous avez foncé droit dans la masse sans vous soucier de

l'ouverture prévue, se défendit Closter. C'était stupide. Il y a une logique, même dans les cauchemars. Et vous avez massacré celui-ci au lieu d'en sortir par la fin !

— Ce ne sera pas le seul. Vos rêves ne méritent pas de vivre.

— Ne dites pas ça. (L'artiste avait l'air sincèrement inquiet). Vous avez fait connaissance avec un de mes côtés sombres, de la plus mauvaise façon, c'est vrai. Considérez cette expérience comme un malentendu qu'il faut oublier. Vous ne pouvez pas juger mes œuvres sans vous juger vous-même. Leur condamnation serait notre échec à tous deux...

« De toute façon, à quoi bon ? Vous savez bien que la Ville vous empêchera de détruire l'exposition.

Vorst ne l'écoutait plus. Appuyé à la table chargée de boissons, il cherchait à déchiffrer les étiquettes. Il s'empara de deux bouteilles de vodka et creusa du bout du pied une cuvette dans la chair rebondie du plancher. Les bouteilles, frappées l'une contre l'autre avec violence, se brisèrent dans un tintement clair. Le liquide éclaboussa ses mains et aspergea le sol. Une odeur d'alcool, vite dissipée, monta de l'épiderme luisant, imbibé de vodka.

— Bois tout ton soûl, ma belle, murmura Vorst avant de saisir deux autres bouteilles et de réitérer l'opération.

Une crevasse s'ouvrit dans le sol, juste sous ses pieds. Le bâtiment *éructa*... Closter, dégoûté, secoua la tête.

— Vous traitez vos maîtresses d'une drôle de façon ! Les AnimauxVilles ne sont pas des catins qu'on enivre pour obtenir leurs faveurs.

— Ce ne sont pas des mères non plus !

Le bas du collant de Vorst était imbibé de liqueurs. Avec méthode, il débarrassait la table de ses boissons dont il aspergeait les alentours. Une odeur lourde, sucrée, envahissait la salle. Les œuvres, par contagion, s'illuminaient au hasard et commençaient à tanguer sur leur socle.

— Vous saviez que les édifices de chair ne tenaient pas l'alcool ? (Closter ne répondit pas). Vous êtes un puritain, mon vieux. Je suis prêt à parier que vous ne buvez pas. Vous devriez apprendre à vous réconcilier avec la part de vous-même qui peut souffrir !

Il sacrifia une lampée de la dernière bouteille à son propre usage et se torcha les lèvres d'un revers de manche. Les vapeurs d'alcool avaient refoulé pour un temps le cauchemar qu'il venait de vivre, mais sa gaieté forcée avait quelque chose de pathétique.

Il empoigna la pelle à tarte et tituba jusqu'à Closter.

— Après l'anesthésie de l'alcool, le scalpel du chirurgien. Ma main tremble, je devrais tout faire sauter ! Plus rapide et moins salissant...

L'édifice eut un haut-le-cœur. Vorst tâta du pied le sol gonflé

comme une gencive, hérissé de cloques framboisées.

— Le musée a la chair de poule, déclara-t-il avec une sombre satisfaction. Et vous ? Vous tremblez pour vos œuvres ?

— Non. (Closter détourna les yeux). Pourtant, la plupart d'entre elles ont été cultivées en cuve biologique à partir de lambeaux de ma propre peau. Prélevée à l'intérieur des cuisses, ou dans le dos, au niveau des reins. J'étais chaque fois endormi, bien sûr, et les cicatrices de scarification sont minuscules.

— Vous n'aimez pas souffrir ! Vous aviez la trouille ?

— Je l'ai toujours...

Closter se dirigea vers le mur aveugle opposé à l'entrée de la salle. Il promena ses doigts immatériels sur la paroi. Avec un frisson de plaisir, une fenêtre s'ouvrit sous sa paume. Elle était de guingois et clignait comme un iris.

— L'aube est déjà là, dit-il sans se retourner. Savez-vous que vous n'êtes recherché nulle part ? Votre double est en prison, vous avez déjà payé votre dette...

Vorst lança un juron que Kloster ignore. Il continua de sa voix neutre, dépassionnée.

— Les équilibres que vous avez détruits étaient déjà morts. La maison de Guanadi était abandonnée. La nouvelle Méditerranée la recouvrira bientôt et la mer effacera vos traces et les miennes. Vous vous êtes acharné sur des ombres. Le mythe du terroriste s'achève, ou commence, ce soir.

— Je ne vous crois pas, déclara Vorst avec un haussement d'épaules.

— Savez-vous, poursuivit Kloster sans se soucier de l'interruption, que j'ai moi aussi rêvé de tout détruire ? C'était facile. J'aurais pu convaincre les Animaux Villes de repartir vers l'espace profond. Elles m'auraient emmené avec elles.

Tout en parlant, il martelait de ses poings fantômes les bourrelets de chair autour de la fenêtre. Le cartilage des murs se tordait sous les coups immatériels avec des craquements sinistres. Il fit brutalement volte-face.

— C'est vous qui auriez dû boire, pour vous donner le courage de tout massacrer ! Allez-y, réglez vos détonateurs, si vous avez peur de vous salir. Détruire, dites-vous, comme s'il suffisait de prononcer le mot magique. Exploder, éventrer, égorger. Vous avez peur que mes rêves se mettent à saigner ?

La salle tanguait sous ses pas. Vorst se força à ne pas reculer.

— Le musée est ivre, c'est une lutte entre vous et moi. Et vous l'avez perdue !

— Pauvre imbécile...

Le dôme tout entier se gonfla. Dans la galerie, et dans les alcôves

qui s'ouvraient au fond de la salle, les œuvres survivantes s'illuminèrent simultanément et roulèrent au bas de leur socle. Elles se pressèrent vers Vorst avec des bruits spongieux, comme un troupeau d'amibes gigantesques. Il recula pour leur échapper et trébucha sur une des bouteilles.

Avant de s'effondrer, il vit les bouches des rêves se disputer ses membres et Closter, debout au sommet de la plus grosse masse, qui dirigeait la curée.

La gelée brillante descendit sur son visage...

Rêve 5 (Restez à l'écoute...)

Cinq jours à peine après la tragédie, nous avons capté les voix des Astronautes Morts. Nous, c'est-à-dire les radioamateurs, les purs, ceux qui savent faire rebondir les ondes sur les trains de météorites pour dialoguer avec les antipodes. Ceux qui parlent avec le ciel.

Vous me recevez toujours ?

Moi, je m'appelle Allen, j'ai dix-sept ans. Dans le milieu, on me surnomme Van Allen, indicatif VA 666. Pas à cause du groupe de hard-rock, à cause de ces cochonneries de ceintures de radiation qui entourent la Terre. Les parasites de votre radio viennent de là. Si vous n'arrivez pas à me capter correctement, dites-le. J'ai des filtres spéciaux, fabrication maison. Je suis censé être un des meilleurs pour tout ce qui touche le numérique.

D'ailleurs, c'est moi que Sorensen, Hayes et Meyers ont contacté le premier. Nos messies, nos gourous.

Les Astronautes Morts.

Vous avez vu les images du lancement : Sorensen avait son casque sous le bras comme s'il n'était pas sûr de s'en servir. Il a cligné de l'œil en gros plan, face à la caméra, avant de s'engouffrer dans l'habitacle à la suite des autres. Ils se sont élevés dans leur char de feu, on a entendu les bravos dans la salle de contrôle qui duraient, duraient.

Jusqu'à la catastrophe. Si vous tenez à l'appeler comme ça...

Quand la navette a dépassé la magnétosphère, le carburant s'est enflammé. Le LOX, Liquid Oxygen. Vaporisation instantanée. La seconde d'avant, un véhicule qui fonce à vingt-huit mille kilomètres heures, la seconde d'après, plus rien. Des nano-débris éparpillés dans des centaines de millions de mètres cubes. Entre les deux...

Une seconde, c'est long, vous savez. Lorsque je suis harnaché sur mon fauteuil, que j'attends que Lisa vienne s'occuper de moi, ça peut durer une éternité. Une fois, elle m'a abandonné dans un coin du parc d'attraction pour que le bébé puisse faire des tours de manège sans attirer l'attention. J'ai supplié, mais personne n'a voulu me toucher. J'ai dû demander à un garçon de mon âge de ramasser une boîte de bière vide pour que je puisse pisser dedans !

Tout le monde me regardait... Je leur ai jeté la boîte clapotante à la

tête et Lisa est arrivée en courant. Le bébé avait vomi sur elle. Ils n'ont pas osé nous frapper. À cause de l'odeur.

Restez à l'écoute, je vous en prie. Le micro est ultra-sensible, je sais quand vous vous éloignez. Votre souffle n'est plus le même. Vous voulez que je vous parle des Astronautes ?

Pendant le décollage, je suivais les échanges avec la NASA. Ils sont faciles à décoder quand on a l'habitude. Défense d'intervenir sur la fréquence, mais on peut écouter. J'ai *entendu* l'explosion. Et j'ai capté la fin du signal.

Deux microsecondes après la fin. Retenez bien ce chiffre : la mort est une question de deux microsecondes.

Je les ai sur bandes, ces derniers instants. L'évangile numérique, avec son message d'espoir : *Je suis la résurrection et la vie*. À la vérité, ils étaient en train d'échanger des indications d'altitude et de pression. C'est Sorensen qui parlait de cette voix traînante qu'ils ont tous, avec l'accent des ploucs du sud. La voix de Chuck Yeager, si ça vous dit quelque chose, le premier qui a franchi le mur du son a la fin des années cinquante. Je connais beaucoup de choses sur les avions. Quand on ne peut pas courir, on peut toujours lever les yeux.

C'est à cause de cette voix que j'ai reconnu Sorensen. Il parlait sur la bande des vingt et un centimètres, la longueur d'onde de l'univers disent certains. J'ai un haut-parleur branché là-dessus pour écouter les vagues de bruit blanc qui déferlent des étoiles. Vous, il vous suffit de descendre jusqu'à la plage et marcher à la lisière de l'océan. Vous ne pouvez pas comprendre.

Restez à l'écoute ! C'est ce que disait Sorensen. Sa voix, incroyablement nette dans le haut-parleur, par dessus tout le reste. Je me suis brûlé avec le fer à souder et j'ai réveillé le bébé, qui s'est mis à brailler. Sorensen a répété la même phrase quatre ou cinq fois, avec son nom et celui des deux autres, puis le signal s'est évanoui. J'ai attendu. Vingt-quatre heures plus tard, tout le monde l'avait capté et la NASA publiait des démentis embarrassés. Moi, j'ai trouvé comment lui répondre.

J'ai désossé un vieux PAD analogique et j'ai bricolé une unité de filtrage. Le problème, c'était de contourner Van Allen afin que le message ne soit pas brouillé. Avec les morts, tout est une question de pureté.

J'avais déjà l'habitude, heureusement. Les radioamateurs sont censés transmettre des informations générales, rien de personnel. C'est faux. Je n'ai pas acheté tout ce matériel pour envoyer des 88 au reste du monde. Les 88, ce sont des baisers. 88. Essayez de le dire rapidement avec vos lèvres en avant, vous comprendrez. Moi, j'avais une correspondante à Sydney avec qui j'échangeais des fantasmes sous forme numérique compressée. Elle avait vachement d'imagination

pour une australienne.

Non, je n'ai jamais su son âge. Je ne lui ai jamais dit pour mes jambes, non plus.

Quand la voix traînante de Sorensen est revenue, je lui ai parlé.

"Ici VA 666, où êtes-vous ?"

"Un peu partout, mon gars. On est, comme tu dirais, décédés. Mais, à part ça, on se sent plutôt bien... Qu'est-ce que vous attendez pour nous rejoindre ?"

J'avais le bébé dans les bras, qui suçait son pouce avec un bruit un peu écœurant. On dit le bébé, mais il a près de quatre ans maintenant. Ce n'est pas un vrai garçon, il lui manque des choses. Certaines glandes, et un truc au niveau du cerveau qui l'empêche de me reconnaître. Il a de tout petits yeux qui ne regardent jamais rien et un gros crâne, un peu comme Lisa. Mais lui ne sait pas aller aux toilettes tout seul et c'est moi qui le change quand Lisa est hors d'usage. Elle boit beaucoup, vous savez, depuis que le bébé est là.

J'ai parlé d'eux à Sorensen. Il a maintenu la liaison autant que possible, je crois qu'il était content d'avoir quelqu'un avec qui causer. *"C'est plutôt vide dans le secteur, fiston. Même ma femme refuse de me parler, elle doit s'imaginer que je veux l'empêcher de toucher l'assurance !"*

Non, je ne pense pas qu'il plaisantait. C'est difficile à dire. Il n'a jamais reparlé de sa femme, de toute façon.

On a pu dialoguer ainsi chaque nuit. Sous leur nouvelle forme, les astronautes doivent rester à l'abri du soleil, mais ça devrait bientôt changer. Demain, oui.

Vous en avez entendu parler ?

C'est une idée à moi.

Ils avaient survécu, vous comprenez. Lors d'une explosion spatiale, le corps est vaporisé dans un délai inférieur au temps de propagation de la mort dans les nerfs. Moins de deux microsecondes. Leur esprit ne s'était pas rendu compte qu'ils mourraient. Ils ont continué à être là.

Ils y sont toujours.

Il n'y a pas tellement de façons de mourir si rapidement, sur Terre. La vie est un signal fragile, un rien suffit à l'abîmer irréversiblement. Depuis que nous avons capté le message des astronautes morts, certains ont utilisé les grands accélérateurs à particule pour se suicider. J'ignore s'ils ont réussi à franchir la barrière des deux microsecondes. Les ceintures de Van Allen les maintiennent prisonniers et ils ne peuvent pas aller où ils veulent, ni parler avec nous pour nous dire si tout va bien.

Je crois que Sorensen a compris quand je lui ai parlé de moi, de Lisa et du bébé. Les accélérateurs sont loin et nous ne pouvons pas voyager comme ça. Ici, il y a des rampes spéciales sur les escaliers, des accoudoirs partout dans la salle de bain et dans les toilettes. Au-

dehors, je ne peux pas me débrouiller seul. Je lui ai dit, pour la boîte de conserve. Il s'est déjà pissé dessus alors qu'il était enfermé dans sa combinaison spatiale et que le compte à rebours tardait, tardait. Il *savait*.

C'est pour ça qu'il a organisé le lancement des navettes restantes, des fusées, de tout ce qui pouvait emporter des matières fissiles. Les astronautes morts se chargeront de les piloter. On peut tromper n'importe quel ordinateur de guidage avec le signal approprié et je les ai aidés pour la mise au point des codes d'accès. Avec l'hystérie qui règne dans les bases spatiales en ce moment, c'était plutôt facile. Vous avez vu le décollage ? Magnifique, non ?

Où vont-ils ? Vers le soleil, quelle question ! Droit sur la tache noire M 22, la plus grosse. L'explosion provoquera l'éruption solaire dont nous avons besoin pour nous débarrasser de Van Allen. Puis la Nova. Il faut que le soleil se métamorphose, lui aussi.

Quand ? Cette nuit, un peu avant l'aube.

Ne criez pas, je vous entends très bien. Vous saurez que ça commence quand le signal sera brouillé par les radiations dures. À ce moment-là, il ne faudra pas s'enfermer dans les caves. Couchez-vous nu à l'extérieur, attendez le lever du soleil. Si vous trouvez des couvertures réfléchissantes, genre matériaux de survie, c'est encore mieux. Fermez les yeux, surtout. Vous devez être *surpris*.

De toute façon, je vous expliquerai quand vous serez ici. Je peux toujours compter sur vous pour m'aider à sortir de chez moi ? C'est à cause du fauteuil, personne ne le répare et les roues ne tournent pas bien. Je suis facile à porter, vous savez, les jambes c'est quarante pour cent du poids du corps et moi je n'en ai jamais eues. Quand Lisa crie, elle dit que je suis à moitié fini. Là-haut, ça devrait changer, *il y a plein d'espace pour courir*, m'a dit Sorensen. Je crois qu'à la fin il se sentait aussi seul que moi.

En échange, je vous aiderai à déshabiller Lisa. Je l'ai déjà guettée souvent, je sais comment elle est faite. Lorsque je rampe sur le plancher, je ne fais pas beaucoup de bruit. Je sais même pourquoi les hommes ne restent pas, le lendemain matin. Moi, ça ne me dérange pas, et puis j'aime quand elle me lave. Après, ce sera mon tour de m'occuper d'elle et du bébé. Nous le mettrons entre nous, il n'aura pas le temps d'avoir froid.

Écoutez, les premiers parasites sont déjà là ! Restez à l'écoute...

CHAPITRE VI

Vorst avait revécu chaque rêve plusieurs fois, jusqu'à la nausée. Il les avait parcourus par morceau, il s'en était imprégné au point que ses pensées, ses souvenirs, avaient l'odeur de ceux de Closter. Lorsque la marée visqueuse le libéra, il s'endormit sur place, la tête au creux des bras.

Cette fois, les cauchemars qui l'emprisonnèrent étaient les siens.

Une éternité plus tard, il ouvrit les yeux et réussit à se remettre debout sans trop de peine. La dernière œuvre l'avait recraché tout près de la sortie, il lui suffisait d'écarter le drap et de s'en aller. L'aube s'était levée depuis longtemps. Les rues de Supérieure se remplissaient de passants auxquels il n'aurait aucune peine à se mêler.

Fuir. Disparaître. Recommencer.

Il ne pouvait s'y résoudre. Les mensonges qui l'avaient guidé durant cinq longues années solitaires n'avaient pas résisté aux chocs de l'exposition. Il ne se sentait plus capable d'en inventer d'autres. L'imagination créatrice lui faisait défaut...

— Une fois de plus, vous avez tout gâché, s'entendit-il dire à voix haute.

Sur son collant, les taches avaient séché et l'étoffe rêche flottait désagréablement contre sa peau. Il avait besoin d'un bain. Il sourit à cette pensée, sans la moindre joie. Il savait ce dont il avait besoin, pas ce dont il avait envie.

— Je n'ai jamais dit que ce serait simple, murmura Closter.

Et il ajouta, bizarrement :

— Vous avez dormi comme un bébé.

— Je suppose que vous avez veillé sur mon sommeil ?

Les murs *frissonnèrent*...

— Ne criez pas, le musée a la gueule de bois !

Du pied, Vorst caressa le sol. La réponse qu'il reçut en échange était vague, nauséuse. *L'édifice, lui aussi, déclarait forfait.* Il haussa les épaules :

— Je me sens au moins aussi mal que lui. Votre exposition n'est qu'un jeu de miroirs déformants, une galerie des glaces sans la moindre sortie. Je m'y suis perdu. Mais je ne vous y ai pas trouvé non

plus.

« J'aimerais être capable de vous haïr vraiment, ajouta-t-il d'une voix songeuse. Mais vous méritez mieux qu'une haine ordinaire comme la mienne.

— Donc, vous ne savez toujours pas si vous avez gagné ?

— Même si j'ai perdu, cela ne veut pas dire que vous aviez raison. Je ne crois pas à la rédemption. Vous m'avez dépouillé de mon écorce mais vous n'avez pas fait de moi un homme nouveau.

— L'ancien m'aurait manqué. Les ennemis dévoués sont rares.

Vorst se détourna, blessé.

— Je croyais que nous n'en étions plus là...

— C'est vrai. Je vous demande pardon, ajouta-t-il après une hésitation. L'importance que j'accordais à cette exposition était devenue effrayante. Il va me falloir vivre avec l'idée que vous l'avez épargnée. Ce ne sera pas facile.

— Pourtant, vos cauchemars ne saignent pas quand on les tue...

Closter eut un sourire un peu triste.

— Ça viendra ! C'est une condition nécessaire, je suppose. Pendant trop longtemps, mes rêves sont restés à la surface. Ce n'étaient que les visions d'un premier sommeil, pas celles qui naissent au cœur de la nuit, lorsque le puits de l'imaginaire paraît sans fond. Peut-être qu'un jour j'apprendrai à tomber sans me réveiller au dernier moment. Grâce à vous. Vous m'avez utilement fait mal.

Vorst se dirigea vers la sortie d'un pas incertain. Deux détonateurs tombèrent de la poche ventrale de son collant. Il les piétina sans y prendre garde.

— Vous savez où aller ? lui demanda Kloster.

— Personne ne m'attend...

Il eut une brève pensée pour le vigneron qui l'avait invité à goûter le produit de sa première vendange. Que lui avait-il dit ? *Le vin refusé ne pourra plus jamais être bu*, ou quelque chose comme ça. Vorst était un musée vivant empli de rendez-vous manqués.

— Vous ne voulez pas rester pour le vernissage ?

— Je crois que j'ai déjà tout vu.

— Justement non ! (Kloster secoua la tête). Il existe une arrière-salle, interdite au public. C'est là que je conserve tout mon bric-à-brac, là que sont fabriquées les matrices de chair de mes nouveaux rêves. Pendant que vous dormiez, j'ai eu envie de vous en offrir un.

— Mon piège personnel, c'est ça ? Venant de vous, le procédé est un peu trop grossier !

— Dans mon esprit, il s'agissait plutôt d'une porte de sortie taillée à vos mesures. Venez voir...

Le terroriste hésita, puis, avec un haussement d'épaules, revint sur ses pas. L'un derrière l'autre, ils gagnèrent le palier, en marchant sur

la pointe des pieds pour ne pas aggraver la gueule de bois du musée. Vorst, l'esprit embrumé, avançait tête baissée. Il heurta le panneau d'information et le remit en place d'une chiquenaude. Les lettres vacillèrent devant ses yeux.

— Pourquoi "Les Jardins Verticaux" ? murmura-t-il, comme pour lui-même. Vous étiez sur le point de me l'expliquer quand le Mark IV de surveillance nous a interrompu.

— Un souvenir auquel je tiens : j'ai été obligé de garder le lit durant une partie de ma jeunesse, pour cause de crise de croissance. La douleur dans mes articulations était telle que je ne pouvais pas me lever. Mon père avait planté des bambous sous ma fenêtre afin que j'aie quelque chose à regarder. Mon jardin vertical...

« Il croissait de façon délirante. Certains bambous poussaient de près d'un demi-mètre par jour. La tête sur l'oreiller, je les observais en contre-plongée. Les oiseaux qui y nichaient avaient l'air d'acrobates !

— Ce n'était pas un vrai jardin...

— Quand on est allongé sur un lit, sans avoir le droit de remuer, ce genre de distinction n'a plus cours !

Un repli de chair masquait un corridor étroit barré d'un opercule translucide, veiné de sombre. Sous la caresse des mains insubstantielles de l'artiste, la mince membrane se déchira d'elle-même. Il se faufila par l'ouverture. Le passage montait en pente douce vers le sommet de l'édifice.

— Le repaire de l'escargot, murmura Vorst. Je vous suis ?

— Ça s'élargit plus loin, sous les combles, répondit la voix étouffée de Closter. Il y a un autre accès au fond de la galerie, mais j'aime mieux celui-ci : il me fait penser au grenier de la maison de Guanadi.

— Serait-ce un reproche ? C'est moi qui l'ai plastiquée, vous ne l'avez pas oublié ?

— Vous n'avez détruit que de la poussière et des toiles d'araignée... Les souvenirs sont toujours là. Dépêchez-vous !

À l'autre bout du boyau s'ouvrait une pièce biscornue, envahie de rayonnages. Les étagères se coupaient suivant des angles invraisemblables et certaines étaient si inclinées que Closter avait jugé plus prudent de ne rien poser dessus.

— J'ai tout installé moi-même. Ne vous appuyez sur rien...

— Je ne vois aucune de vos œuvres, le coupa Vorst.

L'artiste eut un geste vague en direction du sol.

— Elles sont encore en état de gestation. La Ville toute entière me sert de matrice.

— Toute cette mise en scène pour enfanter vos rêves ridicules, marmonna Vorst, tandis que Closter s'accroupissait contre la chair gonflée de la paroi.

Il se glissa sous une planche de guingois qui servait de bureau. Des

piles de paperasses et de notes griffonnées, surmontées de blocs de verre en guise de presse-papiers, occupaient toute la place disponible. Sur le bord, un terminal d'un modèle ancien était fixé par des rivets. Il n'était branché nulle part.

Dans un coin traînait un bac à chat. Vide. Vorst résista à l'envie de donner un coup de pied dedans.

— Venez m'aider, dit Closter d'une voix assourdie, la moitié de son corps disparaissant sous le bureau. On dirait que le travail a commencé. Votre rêve va naître bientôt !

Avec répugnance, Vorst s'accroupit auprès de l'artiste, qui s'était débarrassé de son suaire et l'avait déployé en travers de ses genoux. Une odeur forte, musquée, montait du sol moite. À tâtons, le terroriste explora la paroi qui se gonfla sous ses doigts. Il perçut un battement lointain, presque imperceptible.

— Le voilà, s'exclama Closter, les yeux brillants. Vous le sentez ?

— C'est ainsi que vous trichez ? (La voix de Vorst était rauque de fatigue et de déception). Ce sont les AnimauxVilles qui ont accouché de vos œuvres. Vous êtes un piller de nids, pas un artiste.

Closter se raidit. Il secoua la tête.

— Sans aide, les Villes enfantent des rêves qui leur ressemblent : inhabités, stériles. Aidées par l'imagination des hommes, elles peuvent créer des chefs-d'œuvre. Pas seulement les miens, un jour nous serons tous des Amants de la Ville.

Sous les paumes de Vorst, la chair se contracta. Une fois, deux fois. Il sentit le sol se soulever violemment, puis retomber avec un soupir imperceptible. Des cartilages craquèrent.

— La délivrance vous revient, déclara Closter. Ce sera rapide, l'édifice ne souffrira pas. Tendez vos bras !

Vorst eut un sursaut et voulut se lever. Il n'en eut pas le temps. La paroi se fendit et expulsa un ovoïde de chair translucide, enfermé dans une membrane veinée de vaisseaux sanguins d'un rouge rubis. La masse, de la taille d'un gros chien, atterrit sur ses genoux et le renversa.

Il la repoussa du poing et s'écarta aussi vite qu'il le put. Sous ses yeux, la masse commença à se dilater.

— Sortez-là de sous le bureau, sinon elle restera coincée ! le houspilla Closter. Tirez ! Vous auriez fait une fichue sage-femme... Attention au cordon, vous avez le pied dessus.

Le sol eut une série de contractions supplémentaires, qui allaient en s'amortissant. Avec une expression incrédule, Vorst dévida le tube de chair translucide qui plongeait au cœur de l'ovoïde. Il le sentit pulser entre ses doigts et faillit le lâcher.

— Il faut laisser l'œuvre grossir, murmura l'artiste en se relevant. Lorsque la membrane qui l'enveloppe craquera, coupez le cordon.

N'importe quel bloc de verre fera l'affaire. Ils sont là pour ça.

Vorst était pétrifié. Sous la plante de ses pieds nus, la Ville s'étirait, alanguie. La masse atteignait à présent les trois-quarts de sa hauteur et se développait toujours. À sa surface, des vaisseaux éclatés dessinaient une trame de motifs sanglants. L'odeur, à la fois âpre et musquée, ne ressemblait à rien de ce que Vorst connaissait.

Closter s'était éloigné vers le fond de la pièce. Il avait abandonné le suaire taché de sécrétions diverses sous le bureau. Nu, il plaquait son corps à peine esquissé contre un secteur de la paroi libre de tout rayonnage. Celle-ci s'ouvrit, révélant la salle d'exposition en contrebas. Un pont-levis de chair se déroula lentement jusqu'au sol, à la façon d'une langue. Kloster s'y engagea sans se retourner.

Vorst, le cordon coupé entre ses mains gluantes de sang, avait l'air complètement paniqué.

— Attendez ! Qu'est-ce qu'on fait de ça ?

— Ligaturez l'extrémité, tout près de la membrane. Voilà... (L'enveloppe craqua avec un sifflement de baudruche). Il ne vous reste plus qu'à la nettoyer ! Faites votre devoir de père...

Vorst se détourna avec un haut-le-cœur. Dans un bruit de soie déchirée, le rêve nouveau-né se débarrassa de sa gangue et apparut dans toute sa majesté. Le reste du cordon s'enfonça dans le sol, sous le bureau.

À la différence des autres, l'œuvre n'était pas translucide. Enfermée dans une carapace nacrée, elle brillait d'une lueur laiteuse. Des tourbillons dérivaien dans ses profondeurs, pareils à des nébuleuses en formation juste après le Big Bang.

Closter la contempla pensivement, les poings sur les hanches, sans se soucier de sa nudité. La salle d'exposition luisait à travers sa silhouette dépolie.

— Vous voulez la baptiser ? Après tout, elle vous appartient. La Ville l'a façonné à partir es désirs qu'elle a lus en vous.

— Vous ne me piégerez pas ! martela Vorst d'une voix dure. Cette chose n'est pas à moi. Je refuse d'en supporter la responsabilité.

— Comme vous voudrez... Faites-la rouler jusqu'en bas, elle ira rejoindre les autres. D'ici le vernissage, je trouverai bien un socle à sa taille.

« Non, inutile de chercher vos explosifs. Si vous abandonnez votre création, quelqu'un d'autre se chargera de l'adopter. L'art a horreur du vide.

Sans répondre, Vorst donna un coup de pied dans la masse luisante. Elle s'ébranla pesamment et rebondit sur le plan incliné en prenant de la vitesse. Lorsqu'elle arriva dans la galerie en contrebas, son élan l'envoya bouler contre un mur.

Elle s'écrasa avec un bruit de ventouse, émit un cri distinct, puis

s'immobilisa. Peu à peu, la lumière qui montait de ses profondeurs s'éteignit.

— Vous lui avez fait mal, dit avec reproche Closter.

— Ça suffit avec ça ! Vos œuvres ne souffrent pas.

— Les miennes oui. Celle-ci est à vous... Elle réagit à votre voix, à votre sueur. Elle ira jusqu'à saigner pour vous faire plaisir.

— Je ne le souhaite pas ! (Vorst s'approcha d'un pas hésitant et la masse s'illumina en reconnaissant son odeur). Que voulez-vous que j'en fasse ? Vous avez vu sa taille ? Je ne peux tout de même pas l'emporter avec moi.

— Pourquoi ne pas la laisser s'occuper de vous ? C'est votre rêve privé, votre jardin vertical. L'incarnation de vos envies. Elle ne désire qu'une chose : vous accueillir.

— Elle n'est pas assez grosse pour contenir un univers à ma mesure, dit Vorst avec amertume. Je finirais par la déchirer de l'intérieur, comme les autres.

L'œuvre frémit... Il la contempla avec le regard des marins qui savent que toutes les terres sont des mirages.

— Elle apprendra... Elle vous connaît mieux que vous ne le pensez !

Lorsque les doigts immatériels de Closter s'enfoncèrent en elle, la masse laiteuse se rétracta avec un tressaillement de dégoût.

— Elle non plus ne m'aime pas. Tu l'as bien réussie... C'est si difficile d'admettre que tu es un artiste, toi aussi ?

Le tutoiement décida Vorst. Avec lenteur, il se dépouilla du collant noir, ôta la ceinture d'explosifs, détacha de sa poitrine les protections pare-balles collées avec du sparadrap. Les différentes pièces de son armure de terroriste furent pliées avec soin au pied de l'œuvre, qui se mit à scintiller d'excitation.

Avec une hésitation, il fit glisser le cache-sexe équipé d'une coquille et s'étira. C'était le premier geste sensuel que Closter lui voyait faire.

— Tu trouveras une explication à mon absence, je suppose. Bonne chance pour ton vernissage !

— N'oublie pas le guide, dit Closter en tendant la main, paume en l'air.

Avec un éclat de rire bref, Vorst y mêla ses doigts avant de s'avancer à la rencontre de son rêve.

Rêve 6 (Le cœur de la perle)

À la surface de l'étoile en train de mourir, Wan-Chi trouva un Corellien. Le reste de l'univers n'était plus que cendres grises et atomes gelés, un trou gravifique qui se repliait sur lui-même à la façon d'un sac dégonflé. Les lignes de fuite s'incurvaient vers le haut avant de disparaître. Jamais d'horizon pour Wan-Chi. Il s'était habitué à regarder ses pieds.

Le Corellien ressemblait à un gros navet de deux mètres de haut, à demi enfoui dans la croûte froide de l'étoile. La perle boursouflait son ventre, il bougeait à peine.

— Salut ! pensa Wan-Chi en s'accroupissant en tailleur devant lui.

— Passe ton chemin, étranger, répondit le Corellien.

Wan-Chi joua distraitement avec une poignée de matière stellaire surcompressée qui ruissela entre ses doigts. Le diamètre de l'univers à l'agonie se réduisait à chaque battement de cœur, il lui faudrait bientôt partir.

— Puis-je voir la perle ? murmura-t-il après un silence poli.

— Je ne suis pas tout à fait prêt, dit le Corellien.

À cet instant précis, Wan-Chi entendit *le rythme*, la pulsation étrange et désespérée de la matière en train d'étouffer sous son propre poids. Tous les souvenirs d'un cul-de-sac du temps s'étaient déposés, couche après couche, autour d'un grain de poussière d'étoile. La perle arrivait à maturité et l'univers s'en allait, sa mission accomplie.

Wan-Chi sut qu'il lui faudrait partir bientôt car ce rythme n'était pas pour les hommes, même protégés par l'armure des pêcheurs du temps. Il se savait capable de résister à l'explosion joyeuse d'une étoile, pas à cette agonie, à cet amenuisement interminable.

Le Corellien n'avait pas réagi. La perle croissait dans son thorax qui menaçait de se fendre.

— Vous avez choisi de mourir, lui dit Wan-Chi. Puis-je être celui qui recueillera vos derniers mots ?

— Un duel ?

— Une conversation...

Il posa les mains, paumes vers le haut, sur ses genoux croisés. La masse du Corellien fut agitée de contractions et il se déchira

brutalement. La perle roula et s'immobilisa à égale distance d'eux. Wan-Chi l'observa avec respect. Il aurait tout juste pu l'enserrer de ses doigts.

Le Corellien se reforma et s'enfouit un peu plus dans l'étoile. Seul demeurait visible son sommet lisse et nu.

— Le dernier à partir emportera la perle ou sera emporté par elle, dit paisiblement Wan-Chi. Comment puis-je adoucir les instants qui nous restent ? Aimez-vous les énigmes ?

— Ma sagesse n'est pas assez grande, soupira le Corellien. Vous perdez votre temps avec moi. Je suis trop lent, la mort nous saisira alors que je serai encore en train de réfléchir.

— L'ultime seconde est toujours plus longue que les autres, le contra Wan-Chi. Je resterai avec la perle jusqu'à la moitié du temps qui nous sépare de la fin. Cela, vous pouvez le comprendre. Puis, je resterai avec la perle jusqu'à la moitié du temps qui nous séparera de la fin. Cela aussi, vous pouvez le comprendre. Puis, je resterai encore jusqu'à la moitié du temps, puis à nouveau jusqu'à la moitié, tant que cet univers vivra. Jamais plus de la moitié. Jamais moins.

« À présent, je vous le demande : comment la fin pourrait-elle me surprendre ?

Au-dessus de leur tête, le cercle noir des radiations se resserra comme un poing. Le rythme fracassa les particules survivantes, dans une gerbe de lumière froide que la gravité dissipa. Wan-Chi ferma les yeux, un sourire paisible sur son visage. Lorsqu'il les rouvrit, le Corellien était parti.

Il ramassa la perle et s'en alla à son tour. Juste à temps.

Base de Base, le comptoir d'échange, occupait l'intersection de nombreux plans. C'était un endroit exigu. Il avait fallu écarter les plis du Multivers avec des forceps d'antimatière afin d'y caser l'entrepôt de la compagnie, ainsi qu'une demi-douzaine de minuscules bureaux. Techniquement, c'était une singularité de Chatelin, un espace infini de mesure nulle où le chaos ambiant avait pu être réorganisé pour un temps. On peut ainsi diminuer la probabilité d'un événement jusqu'à ce que l'univers lui-même cesse d'y croire. Il faut alors bouger très vite, agir derrière le dos de la réalité. Celle-ci est toujours un peu plus lente à se retourner qu'on ne le croit communément.

Wan-Chi déballa la perle dans le réduit que louait Vangarde, son agent, confesseur et meilleur ami, à quinze pour cent la séance. Vangarde était aussi loin de Wan-Chi que celui-ci pouvait l'imaginer. L'univers enfermé dans le crâne de ce petit bonhomme presque chauve, débordant d'énergie mal dirigée, avait longtemps fasciné Wan-Chi par son étrangeté. En comparaison, les gouffres noirs où s'engloutissaient les galaxies lui semblaient bizarrement familiers...

Heureusement, Vangarde s'y connaissait en perles du temps et il les aimait à sa façon. Il leur arrivait de se parler à cœur ouvert, et parfois même de se comprendre.

La sphère laiteuse roula sur le bureau métallique et s'immobilisa contre le presse-papiers. À première vue, elle paraissait terne, privée de sens et de magie. Mais il suffisait de plonger le regard dans cette orbite blanche en vidant son esprit pour revivre l'histoire des races qui avaient peuplé, puis hanté, l'univers défunt. Parfois, de façon brève, on pouvait assister à la genèse d'un dieu et à sa disparition, mais il fallait avoir l'œil vif...

En regardant les perles, en les laissant s'imprégner en vous, on arrivait à devenir meilleur, du moins Vangarde l'affirmait-il. Et il trouvait assez de clients pour le croire et payer le prix exorbitant qu'il demandait. L'argent transitait par des voies mystérieuses et servait essentiellement à payer le loyer. C'était comme courir sur place en apesanteur : beaucoup d'agitation et de sueur pour demeurer au même endroit. Sauf que Vangarde ne s'imaginait pas vivre ailleurs, tandis que Wan-Chi se sentait chez lui partout. Il était curieux de constater que leur trajectoire se coupait très exactement ici, sur Base de Base, le lieu le plus éloigné de la réalité qui se puisse concevoir, et plutôt étroit, qui plus est.

La perle miroitait entre eux, comme un œil arraché à une étoile. Avec un soupir, Vangarde réussit à en détacher son regard.

— Elle est superbe. Inestimable...

— Nous étions deux à le penser.

Vangarde fut tout de suite sur ses gardes.

— Un autre indépendant ?

— Un Corellien. (Wan-Chi sourit) Presque aussi fou que moi. Presque. Il n'était pas prêt à mourir pour elle.

— Parce que toi, oui ?

— Je l'ignore... Lorsque nous sommes deux à nous poser la question, c'est toujours l'autre qui trouve la réponse le premier. Et qui s'en va.

Séparés par l'œuf de nacre, Wan-Chi et Vangarde s'abîmèrent dans leurs pensées. Il existe de nombreuses façons de rester silencieux et Wan-Chi les connaissait toutes.

— Je me suis toujours demandé pourquoi les Corelliens s'intéressaient aux perles, murmura Vangarde. Je suppose qu'ils s'interrogent aussi en ce qui nous concerne ?

Wan-Chi sourit sans répondre. Après un dernier coup d'œil à la perle, Vangarde la rangea dans un écrin de la taille d'un carton à chapeau et se mit à parler d'argent.

Les fins du monde ne sont jamais très drôles mais celle-ci dégageait

un parfum supplémentaire de mélancolie. L'univers en train de mourir était stérile. Cela voulait dire qu'il n'y aurait pas de feux d'artifice final, pas de tentative désespérée d'une race pour se survivre. Juste le soupir ténu de la mer quantique qui se figeait peu à peu en glace.

Wan-Chi venait parfois s'asseoir là pour méditer, à la surface de la dernière naine noire. Les vents stellaires ne soufflaient plus depuis longtemps, faute d'énergie, et les rares particules se serraient les unes contre les autres afin de conserver un peu de chaleur. Les mécanismes entropiques de la matière sont faciles à comprendre, *songeait Wan-Chi*. À condition d'admettre une bonne fois pour toute que la réalité n'a aucune imagination...

Machinalement, il fit rouler entre ses doigts une minuscule sphère d'eau, à la limpidité du verre. Seuls, les univers habités donnaient des perles blanches. La matière sans âme ne laissait aucun souvenir durable sur la nacre du temps. C'était cela qui rendait si précieux les pêcheurs comme lui. Ils étaient capables de sentir la vie, sous n'importe quelle forme, et de la suivre à la trace, jusqu'à ce qu'elle se soit toute entière déposée en couches infinitésimales autour d'un noyau de vide parfait. Les perles étaient des livres dont les pages s'écrivaient au fur et à mesure, les archives d'une pensée qui avaient fait d'un coin de la réalité quelque chose de vivable... Elles méritaient d'être sauvées, même si leur destin final était d'être rangées dans une vitrine.

À la périphérie de son esprit, Wan-Chi sentit une porte s'ouvrir. Quelqu'un était en train de s'introduire dans l'univers où il se trouvait. Il en fut agacé. Par un accord tacite, chaque indépendant possédait son territoire, son champ de prospection aux frontières bien délimitées, que personne ne se hasardait à franchir. Pour Wan-Chi, la politesse était une force de cohésion plus importante que la gravité. Il expédia un train de pensées pour signaler sa présence et se prépara à accueillir l'intrus.

Celui-ci se dirigea vers la naine noire en suivant une trajectoire étrange. On aurait dit qu'il s'arrêtait régulièrement pour renifler. Du fond de l'horizon incurvé comme un bol, Wan-Chi le vit apparaître.

Sa silhouette n'avait rien d'humain, mais l'odeur de son esprit était néanmoins familière...

C'était un petit cochon !

Son armure opaque, à la différence de celle de Wan-Chi, ne lui collait pas à la peau. Elle était d'un modèle statique, infiniment moins coûteux en énergie, mais dont l'usage avait été abandonné bien des années plus tôt : les pêcheurs emprisonnés à l'intérieur devenaient rapidement fous. On peut affronter la mort d'une étoile en ayant l'impression d'être nu, pas dans l'équivalent énergétique d'une boîte de conserve. C'est une question de dignité.

Sans se soucier de Wan-Chi, le porcelet fureta à la surface de l'étoile d'un groin tellement effilé qu'il en devenait aérodynamique. Il trouva la perle d'eau et tenta maladroitement de la saisir entre ses pattes. Wan-Chi estima que la plaisanterie avait assez duré. Il lui arracha la sphère transparente et changea d'univers par la pensée.

Le porcelet le suivit en trotinant.

Après avoir tenté de s'en débarrasser à coups de pied, puis de l'égarer dans les replis des singularités topologiques qui se forment parfois autour des plus gros trous noirs, Wan-Chi se décida à l'affronter. Il s'accroupit au centre d'un tourbillon de photons prisonniers, déposa la perle d'eau au creux de ses mains en coupe et attendit. L'animal ne tarda pas à le rejoindre. Wan-Chi chercha vainement une trace de pensées cohérentes dans le minuscule cerveau enfermé dans sa coquille d'énergie. La seule chose qu'il put lire fut une faim absolue, incontrôlable.

Une envie de perles.

Wan-Chi avait un problème.

— La mer vous manquera, avait dit l'opératrice qui devait sceller l'armure de Wan-Chi, à l'occasion d'un de leurs derniers entretiens.

Elle avait l'âge des certitudes, une beauté un peu plus qu'ordinaire, et un manque total d'intuition. Wan-Chi s'était résolu à céder à ses avances après la troisième série de tests, afin d'accélérer les choses.

— Pourquoi ? avait-il demandé, car c'était ce que l'on attendait de lui.

— Ou alors ce sera une femme, avait poursuivi l'opératrice, en ignorant la question. Ou le bruit des pétales de cerisiers en train de tomber dans la boue. Cela fait des années que j'enferme les gens dans des bouteilles étanches, avant de les balancer dans les courants de l'espace d'où personne ne revient jamais. Je sais...

Wan-Chi avait une réponse à cela. Il savait que ce qui manque n'existe pas et qu'il appartient à chacun de le créer, pour s'en lasser ensuite. C'était ce que Vangarde aurait appelé la maturité, ou bien l'art de s'acheter et de se vendre soi-même, avec un petit bénéfice à chaque fois. Les deux formulations étaient équivalentes.

Paradoxalement, la mer était la chose la plus facile à retrouver ailleurs, derrière le masque étanche de l'armure. Wan-Chi avait découvert en lui-même des océans sans fond, sur les rivages desquels il lui arrivait de se promener en écoutant le bruit des vagues qui montait de sa poitrine. Cela ne l'avait pas effrayé, ni même surpris. Il avait toujours su que la mer serait là. C'était quelque chose de trop simple pour qu'il s'y attarde.

— C'est vous que je regretterai, avait simplement dit Wan-Chi à l'opératrice, quelques instants avant que les forces aveugles arrachées

à l'espace et au temps ne déferlent sur lui pour créer l'armure.

— Vous voyez bien ! avait-elle triomphé.

Wan-Chi repassa la scène dans son esprit, la tritura en tous sens afin d'en extraire une idée utilisable. Le cochon avait sans doute été génétiquement altéré, une telle faim de perles n'était pas naturelle. Mais peut-être subsistait-il des traces de la personnalité porcine sous la couche de tropismes imposés par l'homme. On ne pouvait jamais supprimer complètement tous les désirs, tous les appétits...

Pendant ce temps, le porcelet tournait autour de lui, le groin en avant. Wan-Chi jonglait avec la perle, la passait d'une main à l'autre ou la cachait derrière son dos, en attendant que l'animal se décourage. Mais celui-ci était trop bête pour abandonner.

Les stratégies élaborées que Wan-Chi avait mises au point face aux autres pêcheurs, humains ou Corelliens, se révélaient parfaitement inadaptées. Le cochon n'était pas seulement stupide, il était obstiné. À la pensée du spectacle qu'ils devaient offrir tous les deux, en train de se tourner autour en grognant au milieu des étoiles stériles, Wan-Chi ne put s'empêcher d'éclater d'un rire nerveux.

Le cochon en profita pour lui arracher la perle. Il s'ensuivit une courte lutte durant laquelle l'animal, empêtré dans son armure rigide, tenta plusieurs fois de lui échapper en se glissant dans les corridors de l'Interstice. Il laissait derrière lui une piste d'odeurs mentales bien reconnaissables que Wan-Chi n'eut aucune peine à suivre. Des remugles de fosse à purin empuantissaient les recoins de leur terrain de cache-cache et l'irritation de Wan-Chi augmentait.

Trouver un endroit où disparaître est plus malaisé qu'on le pense. Les vraies cachettes sont des culs-de-sac, des pièges. Se dissimuler hors du Multivers, c'est cesser d'être cru possible. Ce qui est plutôt dangereux, tous les pêcheurs de perles vous le diront. Le cochon ne savait pas se cacher, il savait changer d'univers et courir très vite. Cela aurait pu suffire, mais pas avec Wan-Chi.

Il récupéra la perle d'eau à la faveur d'une pluie de météorites et la poursuite recommença. Dans l'autre sens.

Ça devenait agaçant.

Wan-Chi choisit un univers de poche à proximité et s'installa au milieu d'un nuage de poussière stellaire, afin de réfléchir un peu. Il serra la perle contre sa poitrine et se recroquevilla, la tête au creux des genoux. Protégé par l'armure, il était parfaitement en sécurité. Le mieux que le cochon pouvait faire était de lui donner des coups de groin, en empuantissant le secteur.

L'idée lui vint au bout d'un temps difficile à mesurer. À l'horizon de sa conscience, les galaxies n'avaient pas bougé de façon sensible, mais son cœur avait battu de nombreuses fois et il avait faim. Le cochon, lui, était toujours là. Wan-Chi pouvait l'entendre grogner

mentalement. Il devait être affamé lui aussi. Parfait.

Wan-Chi fit un rapide inventaire des odeurs dont il se souvenait. La plupart s'étaient fanées avec le temps, ou évaporées hors du flacon mal rebouché de son esprit. Ne subsistaient que les plus violentes, celles dont l'âcreté ou l'inconfort avaient durablement imprégné sa mémoire. C'étaient exactement celles dont il avait besoin.

Il les mixa, les pétrit en une boule mentale. D'abord un noyau de boue primitive, noire et molle, recouverte d'une couche de relents humains et animaux tirés des fermes de son enfance. La senteur des seaux de ragoût déversés dans la mangeoire qu'on ne lavait jamais, l'évocation d'une porcherie en plein soleil, quand le vent se lève et que la puanteur se répand comme une éruption tranquille. Enfin, pour couronner le tout, il y mêla un fumet à la fois noir et doré, quasi irrésistible.

L'odeur de la truffe...

Il se déplia et contempla l'animal obstiné qui grognait entre ses jambes. Il façonna entre ses paumes une deuxième sphère odoriférante, la fit rouler d'une main vers l'autre, en jonglant avec la perle d'eau. Le cochon releva la tête et parut hésiter. D'une démarche tranquille, Wan-Chi lui tourna le dos. Il ouvrit une porte vers un univers différent et s'y engouffra.

Le cochon le suivit avec excitation. Wan-Chi le conduisit à travers des replis de réalité de plus en plus profonds, en prenant soin de bien marquer sa piste avec un sillage de truffes. Arrivé à l'extrême bord d'un secteur instable, il s'immobilisa. De l'autre côté tourbillonnait quelque chose d'inimaginable.

Un univers à naître. Une fontaine blanche...

Il ouvrit une porte vers le cœur de la singularité et y projeta la boule d'odeurs. Le cochon s'engouffra à sa suite. Wan-Chi n'eut que le temps de refermer la porte avant que l'armure de l'animal se dissolve dans un jaillissement de radiations froides.

De l'autre côté, le compte à rebours du Big Bang avait sauté un cran et le cochon n'existait plus. Wan-Chi contempla pensivement la perle d'eau sans valeur. Vangarde aurait peut-être des explications à lui donner.

— Tout le monde a vu au moins une de ces foutues bestioles, lui apprit amèrement Vangarde. Les autres pêcheurs ne parlent que de ça. Ils fouillent partout, sans se soucier des secteurs réservés, ils volent les perles avant qu'elles soient arrivées à maturité et ne prennent pas toujours la peine de refermer les portes qu'ils ont créées. Si ça continue, ce sera la guerre !

Wan-Chi avait remis la perle d'eau à sa place, au cœur de l'univers stérile. À présent, il se sentait mal à l'aise à la pensée qu'un autre

porcelet monomaniaque pouvait la dérober de nouveau.

— On sait qui est à l'origine de cette brillante idée ?

— Une quelconque corporation qui s'est donnée les moyens de piller les champs de perles, afin de contrôler le marché... Tu sais qu'on peut créer des armures rigides à moindre frais, avec un taux de réussite assez bas mais suffisant pour des animaux, et ce n'est même pas illégal ! Interdiction d'essayer de s'en débarrasser, en admettant que quelqu'un le puisse. Il faut se faire une raison, la réalité va se transformer en porcherie...

— Il y aurait des choses à dire sur l'entropie et la tendance générale au chaos, murmura Wan-Chi. Tu ne crois pas ?

— C'est tout l'effet que ça te fait ?

— Ne t'inquiète pas. (Wan-Chi se dirigea vers la porte et sourit brièvement avant de sortir). Il existera toujours plus d'univers que de cochons !

Dans l'espace, les radiations sont rares et d'un manque de variété affligeant... L'armure de Wan-Chi absorbait toutes celles qui auraient pu être dangereuses et filtrait les autres. Dans la bande étroite du spectre visible, il n'y avait pas grand chose à regarder, hormis les arcs-en-ciel ternis des quasars, loin derrière l'horizon. Les univers jeunes étaient trop vastes pour être explorés, les secteurs à l'agonie ne renfermaient pratiquement plus rien d'agréable à l'œil. Les couleurs disparaissaient les premières, la mort était un spectacle monochrome.

Le voisinage d'une perle était le seul endroit où Wan-Chi avait une chance raisonnable de trouver un Corellien. Il choisit un secteur au hasard et inventoria méthodiquement tous les univers en voie d'extinction. Il fut surpris par le grand nombre d'entre eux où subsistait une trace rémanente du passage des cochons. Impossible de savoir combien de perles avaient été enlevées mais la situation était nettement plus sérieuse que Vangarde ne le soupçonnait.

Il se laissa guider par son odorat le long des corridors de l'Interstice. La structure du Multivers était celle d'une éponge de Sierpinski, avec un intérieur et un extérieur si voisins l'un de l'autre qu'on pouvait les considérer comme les deux faces d'un même lieu. Entre deux points distincts existait un chemin virtuel infiniment court, un couloir qui traversait l'empilement des plis. Le plus difficile, pour un individu normal, était de s'orienter. Mais Wan-Chi, en tout point de sa trajectoire, savait exactement où et quand se trouvait Base de Base, même s'il était incapable d'expliquer comment il s'y prenait. Par définition, tout pêcheur de perles encore vivant ne s'était jamais perdu...

Il découvrit l'univers mourant là où il s'attendait à le trouver, dans une poche de l'éponge en train de se résorber. Depuis longtemps, sa piste avait quitté celle des cochons et l'espace n'était plus souillé de

leur puanteur. Il était aussi éloigné de Base de Base qu'il pouvait l'imaginer, et sans doute même au-delà. Mais il avait atteint l'endroit le plus probable pour rencontrer un Corellien : le voisinage d'une perle.

Il se glissa dans l'espace dense qui entourait la dernière naine blanche, dont l'éclat était en train de disparaître comme seule sait mourir la lumière. Quelque part dans ce coin-ci avait vécu une race qui avait contemplé les étoiles et qui en avait été ébloui, une race qui avait su que la pluie ne tombe pas au hasard et qui avait accepté de partir avec sérénité en sachant que la pluie, elle aussi, cesserait un jour de tomber. Il y avait eu des silences et des secrets, des vérités à moitié dites et des phrases définitives prononcées au mauvais moment. De quoi donner naissance à une perle de belle taille, grosse comme un crâne.

Le Corellien avait disposé sa masse imposante au-dessus de la sphère laiteuse. On aurait dit qu'il la couvait, dans une immobilité quasi absolue.

— Salut ! pensa Wan-Chi en s'approchant.

Le Corellien ne répondit pas. Wan-Chi réitéra son salut, sans provoquer plus de réaction. Ceci était inhabituel...

— Je ne suis pas venu pour vous disputer la perle mais pour parler, transmit Wan-Chi avec le choix approprié d'émotions. Si je vous attends dans un univers voisin, viendrez-vous ?

Le Corellien parut se tasser un peu plus autour de la perle. Les premiers battements désordonnés du rythme pulsaient à la lisière de leur esprit. Le compte à rebours commençait.

— Viendrez-vous ?

Wan-Chi avait mis dans ses pensées toute l'urgence compatible avec la politesse.

— Je viendrai.

Wan-Chi prit le temps de le saluer d'une courbette courtoise avant de s'éloigner.

Assis en lotus, il dériva le long des courants de photons. Se contempler le nombril permettait d'éviter le vertige. C'était une vieille technique, redécouverte par les pêcheurs de perles. À présent, il lui suffisait d'attendre, les yeux mi-clos, tandis qu'autour de lui les étoiles jeunes déployaient des spirales d'hydrogène en fusion pour capturer les comètes errantes. Les neutrinos glissaient sur son visage avec un bruit de papier déchiré. Il y avait abondance de particules qui n'avaient encore jamais servi...

Le Corellien avait pris le temps de se débarrasser de la perle avant de rejoindre Wan-Chi. Celui-ci perçut son approche prudente, ses hésitations, et se contraignit à ne plus bouger. Il connaissait peu de choses des Corelliens, et la plupart d'entre elles étaient paradoxales :

leur race savait bâtir des armures et ouvrir des portes entre les mondes, pourtant leur vision de l'infini paraissait curieusement pauvre et ils étaient plutôt faciles à bernier.

— Je vous renouvelle mes salutations, émit Wan-Chi sur un mode formel.

— Il n'y a aucune perle à proximité, répondit le Corellien. Comment justifiez-vous votre présence ici ?

Wan-Chi tourna la question en tous sens dans son esprit avant de biaiser :

— Il existe des voleurs de perles. (Il formula du mieux qu'il put l'équivalent mental de l'odeur des cochons. Ce n'était pas une pensée agréable). Je suis venu vous apprendre une façon de vous en débarrasser.

Le Corellien demeura silencieux un long moment. Sous l'armure transparente qui l'enveloppait, il avait l'aspect onctueux d'une crème au caramel, ou d'un cuir usé par des milliers de fesses. L'odeur tenait un peu des deux, avec des traces piquantes, piment ou poivre. Wan-Chi classait instinctivement les êtres suivant qu'il se sentait capable de les manger, ou pas. Le Corellien méritait sans doute d'être goûté. Du bout des lèvres.

La silhouette piriforme fut soudain parcourue d'ondulations rapides. Elle évoquait un pouf inconfortable sur lequel un géant invisible tenterait en vain de s'asseoir.

— Ceci constitue-t-il un langage ? demanda courtoisement Wan-Chi.

— Je réfléchis, répondit le Corellien.

L'estomac vide de Wan-Chi se rappela à son bon souvenir par une série de contractions désagréables. Il déplia les jambes et agita les orteils. Baigné par la lueur rémanente du vide, son épiderme couleur de vieil ivoire virait au gris. Les lentes marées stellaires l'emportaient dans leurs tourbillons, il dérivait en compagnie du Corellien vers les plages terminales de l'univers, où la lumière elle-même s'échoue. Wan-Chi traça des idéogrammes mentaux à la surface du firmament, puis compta les étoiles jusqu'à ce que son ventre gargouille de nouveau.

— Nous reprendrons cette passionnante conversation une autre fois, j'ai faim ! déclara-t-il au Corellien, avant de se préparer à quitter les lieux.

Il visualisa un itinéraire raisonnable vers Base de Base et ouvrit une porte vers l'autre côté.

Le Corellien la referma...

À cette occasion, Wan-Chi eut un bref aperçu de l'esprit dissimulé sous la carapace de l'armure. Des boules d'énergie, grosses comme le poing, se rassemblaient en chapelet le long de lignes de force aux trajectoires superbes, à la dissymétrie harmonieuse. On aurait dit que

le Corellien avait consacré son temps à soigner son apparence intérieure.

Fasciné par cette découverte, Wan-Chi ne prit pas immédiatement conscience de sa situation.

— Vous ai-je offensé ? interrogea-t-il en se découvrant prisonnier.

— Votre agitation m'empêche de réfléchir !

Wan-Chi éclata de rire. Les échos de son hilarité se perdirent dans toutes les directions. La surface du Corellien se creusa de cratères indéchiffrables.

— Cessez, supplia-t-il.

— Ceci est un parfait exemple d'incompréhension entre deux êtres que tout sépare, constata Wan-Chi, lorsque son hilarité se fut calmée. Oublions tout ce qui précède. Qu'avons-nous en commun ?

Cette fois, le Corellien fut relativement prompt à répondre.

— Les perles.

— Vous et moi les recueillons. Eux, (Wan-Chi projeta avec netteté l'image stylisée d'un cochon dans sa boîte) les...

Il hésita. Le concept de vol de perles était peut-être unimaginable pour un Corellien et il ne tenait pas à ce que la discussion s'éternise.

— Disons qu'ils les traitent différemment de nous.

— Je déteste l'imprécision, déclara le Corellien. Que font-ils des perles ?

Wan-Chi visualisa une mare de boue et des cochons triomphants trônant sur une pyramide de sphères boueuses, ternies. La silhouette du Corellien se déforma sous le choc.

— Ceci doit cesser. Instantanément !

Le Corellien paraissait sur le point de se déchirer en plusieurs morceaux de taille inégale. Wan-Chi se sentait partagé entre la compassion qu'il éprouvait vis à vis des intelligences étrangères et une envie de rire quasi irréprensible. C'était en tout cas un spectacle suffisamment intéressant pour lui faire oublier sa faim.

— Je suis ici pour vous aider, déclara-t-il en se contrôlant héroïquement.

— Ma perle ne fera pas partie du marché, quel qu'il soit, précisa le Corellien. Je suis trop vieux pour en chercher une autre.

— Je suis capable de pêcher les miennes tout seul !

— Les vôtres ? (Le trouble du Corellien s'intensifiait et Wan-Chi commençait à craindre sérieusement pour l'intégrité physique de son interlocuteur. On aurait dit que des mains invisibles le malaxaient). Combien en avez-vous recueillies ? Qu'en faites-vous ?

Wan-Chi avait sa réponse toute prête. Il projeta l'image d'une rangée de perles dans leur écrin de velours, sous un éclairage savant qui en soulignait l'éclat. Des visiteurs aux manières exquises s'inclinaient devant les sphères luisantes, afin d'en recueillir la sagesse

et d'en pénétrer l'harmonie.

— Les deux attitudes sont contre nature, déclara le Corellien. Il n'y a donc pas de différence entre les cochons et vous.

— Une seule, rectifia Wan-Chi. Vous pouvez vous débarrasser d'eux, et pas de moi.

— Exact, admit le Corellien après un long silence. Comment ?

Il y eut soudain un énorme tumulte, un craquement sur toutes les fréquences. Wan-Chi sursauta et se força au calme. L'univers trop jeune s'étirait. Rien de grave, sinon pour une poignée de galaxies périphériques, qui étaient condamnées de toute façon.

Lorsqu'il eut retrouvé sa sérénité habituelle, Wan-Chi tenta d'expliquer le principe des boules d'odeurs et la façon de piéger les cochons en armure. Le Corellien ne l'interrompit pas une seule fois, au point que Wan-Chi finit par se demander si la créature possédait l'équivalent d'un odorat, où si elle pouvait s'en fabriquer un. En réponse, un parfum de truffes tout à fait acceptable chatouilla ses narines, suivi d'une puanteur de porcherie en plein soleil. Wan-Chi eut l'impression d'avoir été précipité tête la première dans le purin. Il étternua violemment, ce qui parut inquiéter le Corellien.

— C'est un cadeau précieux, reconnut celui-ci lorsque Wan-Chi eut terminé ses explications. Que désirez-vous en échange ?

Wan-Chi ne s'attendait pas à une interrogation aussi brutale. Il récapitula dans son esprit tout ce qu'il savait sur les Corelliens, les perles, et lui-même. Cela représentait quelques certitudes et une grande quantité de questions. À l'horizon de son esprit, Base de Base s'éloignait inéluctablement. Il n'avait pas le temps de demander grand chose...

— Les perles, murmura-t-il. Qu'en faites-vous ?

— Ils les détruisent ? (Vangarde était aussi effaré qu'indigné).

— Disons qu'ils les recyclent. Tout cela est très complexe, en réalité.

Wan-Chi avait regagné Base de Base par le plus court chemin. Vangarde avait paru surpris de le voir revenir les mains vides, mais le compte rendu des récents événements l'avait calmé. Après tout, la technique permettant d'éliminer les cochons pouvait être discrètement divulguée à d'autres pêcheurs indépendants, moyennant un pourcentage raisonnable de leurs futures récoltes. De quoi assurer le quota de perles de la saison et, peut-être, agrandir un peu le bureau. Mais, lorsque Wan-Chi avait évoqué les révélations du Corellien, Vangarde avait failli sauter au plafond.

— Si tu n'étais pas à ce point dénué d'imagination, je te soupçonnerais d'avoir inventé toute l'histoire. Mais ce n'est pas compatible avec ton idée de l'harmonie, je suppose ?

— Ni avec ma forme d'humour, je le crains.

Wan-Chi avait une fois tenté de parler du Zen et de la courtoisie avec Vangarde. C'était l'expérience la plus étrange qu'il ait jamais tentée. Enrichissante pour chacun d'eux, néanmoins. Le nombre de sujets dont ils avaient osé bavarder par la suite s'était considérablement réduit.

— Tâchons d'y voir plus clair, dit Vangarde. (C'était une de ses expressions favorites. Les circonstances dans lesquelles il l'employait la rendait en général ridicule mais il s'obstinait à s'en resservir. Les clichés, à la différence de la patience de ceux qui les subissaient, étaient considérés comme inusables). Reprends depuis le début, avec le maximum de détails !

Wan-Chi entendit à nouveau dans son esprit la réponse du Corellien à sa question sur les perles. Elle était empreinte d'une ferveur intense, presque religieuse.

Elles sont la vie...

— Pour les Corelliens, les perles sont des graines. Elles renferment les germes de la conscience et doivent être replantées dans un univers à naître, de préférence juste avant le Big Bang. Sinon, le Multivers tout entier deviendrait rapidement stérile, ce qui est contraire à l'idée qu'ils s'en font.

— Ils se considèrent comme les gardiens du Multivers ? sursauta Vangarde.

— Plutôt comme des concierges. Ils gardent la boutique en l'absence des véritables propriétaires, dont l'existence reste d'ailleurs à démontrer. Le plus curieux, c'est qu'ils n'ont plus d'univers natal. Il a été englouti dans l'incrédé depuis si longtemps qu'ils ne conservent aucun souvenir de leurs racines. Ils sont obsédés par leur mission. Je parie qu'ils ont eux-mêmes transporté la perle qui renfermait l'histoire de leur race dans un quelconque recycleur spatiotemporel...

— C'est bien ce que je disais ! Ils les détruisent.

— Et se suicident par la même occasion ! Lorsqu'un Corellien arrache une perle à un univers mourant, il s'empresse de plonger dans la fontaine blanche la plus proche. J'ai vu ce que ça donnait avec un porcelet en armure. Je n'imagine pas qu'on puisse y survivre.

— Il n'y a pas moyen de les convaincre d'apporter les perles ici, au lieu de les laisser se transformer bêtement en énergie ?

Avec courtoisie, Wan-Chi esquiva la question.

— Cette concurrence nous mine, soupira Vangarde. Enfin, les cochons auront bientôt disparu. Tu as réglé la moitié du problème.

— J'ai une idée pour l'autre moitié...

Il se pencha par-dessus la table et murmura à l'oreille de Vangarde, dont le visage s'épanouit.

— Eh bien mon salaud ! s'exclama-t-il familièrement. Je ne te

reconnais plus. Il a suffi que tu aperçoives une brèche dans l'ordre des choses pour t'y engouffrer en provoquant le maximum de dégâts.

— C'est mon idée de l'entropie, déclara Wan-Chi après un silence.

— Mais l'entropie n'existe pas à l'échelle du Multivers ! Ce que tu déverses par un trou ressort par un autre trou. Il n'y a pas de mort, il n'y a que des cycles.

— Exactement...

« Nous aurons besoin d'énormément de perles d'eau, enchaîna Wan-Chi. Il faudra que tu m'aides à les pêcher, avec le maximum de discrétion. Je n'ai pas envie que des bruits se répandent comme quoi nous pillons les univers stériles...

— J'ai horreur des armures rigides. Et puis c'est trop frustrant, là dehors. Toutes ces constellations à portée de main... On aimerait les prendre dans son poing et serrer !

« Ce n'est qu'un exemple, se hâta-t-il d'ajouter devant l'expression de Wan-Chi. Je t'accompagnerai, sois tranquille. Pour ce genre de récolte, il faut être deux.

Il se rabattit en arrière dans son fauteuil et posa les pieds sur le bureau, en contemplant le plafond. Wan-Chi se leva pour partir.

— Il y a une question que tu aurais dû poser à ton Corellien, songea tout haut Vangarde. Qui a commencé ? La vie, ou les perles ?

— Il ne le savait pas, sourit Wan-Chi avant de sortir.

Peu de temps après son accession au grade d'Aspirant à l'Armure, Wan-Chi avait reçu en cadeau une petite boussole de cuivre aux lettres effacées, dont l'aiguille non aimantée tournait follement sur son axe. L'objet l'avait plongé dans la perplexité, jusqu'à ce qu'il lui découvre une valeur de symbole. Dans l'espace, les directions n'étaient que des vues de l'esprit. Base de Base était le seul Nord qu'il connaîtrait jamais.

Il balançait à bout de bras la nasse aux mailles d'énergie dans laquelle il emprisonnait les perles d'eau. Elles ressemblaient aux boules de chalut de son enfance, ces flotteurs de verre creux que les pêcheurs de haute mer accrochaient aux filets. Wan-Chi se sentait serein. Il était redevenu le gamin d'autrefois qui explorait les plages à la recherche d'épaves.

La mer vous manquera, l'avait averti la jeune technicienne. Il se demanda fugitivement pourquoi certaines choses étaient si difficiles à expliquer et si simples à comprendre.

Vangarde explorait le même champ de perles stériles, à quelques univers de distance. Wan-Chi ouvrit une porte et surgit à côté de lui.

— Une infinité de coordonnées et il faut que tu apparaises juste sous mon nez, grogna Vangarde en sursautant. Tu as déjà rempli ta nasse ?

La sienne était vide aux deux tiers... Wan-Chi hocha la tête sobrement.

— On y va ?

Le continuum se déchira sous leur poussée conjuguée. Un instant plus tard, ils survolaient la Lune à faible altitude.

La Terre était épinglée sur l'écrin de velours noir du ciel, entourée d'étoiles fixes d'un blanc bleuté. C'était un spectacle rebattu. Pourtant, ils s'attardèrent à le contempler, poussés par une nostalgie impossible à décrire. Wan-Chi avait vu disparaître tant de mondes hantés par des intelligences étrangères qu'il avait fini par considérer l'extinction de sa propre race comme une perspective normale, certes regrettable mais sans influence particulière sur sa propre vie. Vangarde, qui quittait rarement Base de Base, avait le vertige... Ce fut lui qui baissa les yeux le premier.

Ils avaient choisi comme point de repère une aiguille rocheuse creusée d'anfractuosités, au centre du cratère Euler. Wan-Chi alunit avec légèreté, tandis que Vangarde, emporté par son élan, soulevait un épais nuage de poussière.

— Je devrais faire ça plus souvent, grommela-t-il en agitant les bras pour reprendre son équilibre. Ou arrêter une bonne fois pour toute !

Ils jetèrent un coup d'œil circonspect autour d'eux. En règle générale, les pêcheurs de perles n'aimaient pas se poser à la surface d'une planète. Dans les univers mourants, où tout était réduit et à portée de main, on se sentait le seigneur d'un royaume de poupées. Mais Wan-Chi savait qu'en atterrissant quelque part, il redevenait un humain ordinaire, écrasé par l'immensité du décor. Les perspectives distordues de l'espace le libéraient de sa taille, tandis que l'horizon lunaire, avec ses montagnes déchiquetées au loin et son interminable plage de cendres, était encore plus vide que le vide.

Avec méthode, ils empilèrent le contenu de leur nasse dans une grotte peu profonde, où ils avaient rassemblé le butin de leurs précédentes expéditions. Wan-Chi comptait les perles en gravant des traits sur une plaque lisse de la paroi, avec un éclat de roche vitrifiée.

— Chacun de ces traits représente la mort d'un Corellien, dit Wan-Chi d'un ton satisfait. Encore deux ou trois séances de pêche comme celle-ci et nous nous serons débarrassés d'eux.

Vangarde regarda d'un air sceptique les sphères translucides à demi enfouies dans la poussière. Il n'y en avait pas plus d'un millier dans la grotte.

— Tu crois ?

— Les Corelliens sont une race en voie de disparition. Ça fait une éternité qu'ils ont cessé de se reproduire !

Vangarde émit un grognement incrédule.

— Ils ont appris à considérer les membres de leur race comme des

ennemis dans leur quête des perles. (Wan-Chi haussa les épaules). Je crois surtout que ça ne leur vient plus à l'esprit.

— On devient facilement bizarre en vivant dehors en permanence...

Vangarde s'approcha du tas le plus ancien et examina la sphère du dessus, qui atteignait la grosseur d'un crâne d'enfant. Des irisations laiteuses commençaient à se former à sa surface et troublaient sa pureté.

— Ton idée a l'air de marcher. À condition que les Corelliens s'y laissent prendre !

Wan-Chi rit franchement. Debout dans l'ombre, à l'entrée de la grotte, il dessina de son index tendu la courbe d'une baie à la surface du globe terrestre. Son doigt était presque aussi gros que l'Asie.

— Regarde... Mes ancêtres vivaient près de Kunsan, sur la mer Jaune. Ils possédaient un parc d'huîtres perlières dans lesquelles ils glissaient des esquilles d'os, afin que leurs membranes, irritées par le corps étranger, sécrètent de la nacre. Le résultat a trompé les marchands portugais et hollandais, les envahisseurs de l'ouest et même les collecteurs d'impôt de l'empereur. Je me contente de suivre la tradition familiale : j'ensemence un univers vivant avec des perles d'eau.

Il se mit à marcher tout en parlant, le bras toujours tendu. Cet index couleur d'ivoire, à l'ongle soigneusement effilé, fascinait Vangarde. Il ne voyait même plus la Terre derrière le doigt.

— Un jour, dit le Pêcheur d'une voix chargée de réminiscences, je marchais sur la plage à côté de mon grand-père. J'avais six ans. Nous ramassions des algues sèches pour les feux nocturnes qui servent de phares à ceux de mon peuple. La nuit tombait. J'ai vu les premières constellations s'allumer au-dessus de la mer.

« J'ai dit à mon grand-père : Est-ce qu'on me donnera une étoile quand je serai plus grand ?

« Tu en veux une ?

« Il m'a fait me pencher au-dessus d'une flaque et m'a demandé de choisir parmi les lumières reflétées par l'eau. Il y en avait une plus grosse que les autres, ou simplement plus bleue, je ne me souviens plus très bien. C'est celle que j'ai choisie. Mon grand-père l'a cueillie dans sa paume remplie d'eau et me l'a accrochée à l'oreille. Je la porte toujours...

« Il ne m'a pas seulement offert un rêve, il m'a transmis le don. Si je peux décrocher une étoile du ciel pour en faire un bijou, de quoi ne suis-je pas capable ?

— Les Corelliens étaient là avant nous. Ils ont survécu à une infinité de tromperies...

— Il y a toujours une fin. Et nous avons déjà rassemblé près d'un

millier de perles !

— Tu parles de l'éternité avec de simples chiffres.

— Respectueusement, le corrigea Wan-Chi.

— Je suppose que tu as raison. Des chiffres respectueux : une perle, un trait, un Corellien de moins !

— J'aimerais que ce soit aussi simple...

Les traces de leurs pas se gravaient dans la fine poussière lunaire. Ils laissaient derrière eux deux pistes parallèles, impeccablement dessinées.

— Voici l'éternité, murmura Wan-Chi. L'empreinte d'un pied sur une plage, un jour où le vent ne souffle pas. L'instant est passé mais son souvenir demeure dans la mémoire du sable. On fait demi-tour ?

Il pivota sur lui-même et repartit vers la grotte, en piétinant allègrement ses propres traces. Vangarde le regarda s'éloigner en secouant la tête.

— L'infini... Heureusement que je suis là pour payer le loyer !

Après la récolte vint l'appâtage. Wan-Chi s'en chargea seul. Il choisit un secteur proche de la fontaine blanche qui avait avalé le cochon, repéra un météorite en train de dériver et y empila les perles de culture en une pyramide régulière. Puis il s'assit à côté, les jambes croisées.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Venu de tous les coins du Multivers, les Corelliens se rassemblèrent. Il sentit des portes s'ouvrir dans les environs. Des sondes mentales effleurèrent la surface de son esprit. Il prit une perle entre ses doigts et la mira à la lumière des constellations. Elle avait un orient ineffable. La nacre du temps qui la recouvrait provenait d'un monde où les tromperies étaient un art de vivre.

Cadeau ! songea-t-il avec sérénité, tandis qu'un sourire fugitif glissait sur ses lèvres. Cadeau, cadeau, cadeau...

Le premier Corellien se matérialisa en face de lui. Sans un mot, Wan-Chi lui tendit la sphère laiteuse. Le thorax du Corellien se dilata pour l'engloutir, puis il disparut, aussi vite qu'il était venu. Ses pensées, autant que Wan-Chi pouvait en juger, étaient un mélange chaotique d'avidité, d'extase et d'incompréhension. Une vague de radiations en provenance de la fontaine blanche fut sa seule épitaphe.

Il fut aussitôt remplacé par un deuxième, qui subit le même sort. Indifférents, d'autres Corelliens affluèrent en désordre et se massèrent autour de la pyramide nacrée en attendant d'être servis. Deux ou trois cochons qui avaient échappé aux chasseurs se joignirent à la procession.

Il y avait des perles pour tout le monde.

Le tas diminuait lentement. Wan-Chi accompagnait chaque don

d'une inclinaison du buste et de quelques paroles aimables. Il n'avait pas grand chose d'autre à faire, la distribution se déroulait dans le calme et la discipline. Même les cochons semblaient avoir perçu la solennité de l'instant et se tenaient à peu près tranquilles.

Lorsque le dernier Corellien se fut enfui comme un voleur, une perle enchâssée comme une tumeur mortelle dans son abdomen, Wan-Chi se retrouva seul en plein espace, près d'une poignée de sphères laiteuses en surnombre. C'était un merveilleux moment pour méditer sur la futilité des apparences.

Il n'eut même pas le temps de fermer les yeux. Le Corellien le plus gigantesque qu'il ait jamais vu ouvrit une porte à sa mesure et surgit au-dessus du météorite, qu'il obscurcit de sa masse.

La créature était aussi haute qu'une dune. Le brun de son épiderme s'était décoloré jusqu'à un beige pâle, grêlé de taches livides. Un semis de cratères minuscules constellait sa surface. Il était vieux, massif, impénétrable. Wan-Chi devina immédiatement qu'il n'était pas venu lui réclamer une perle. Pourtant, il en choisit une avec soin et la lui tendit courtoisement.

Sans répondre, le Corellien se fissura. Une sphère grosse comme un palais émergea de ses entrailles. Wan-Chi, fasciné par sa taille, réalisa avec un temps de retard que l'extra-terrestre ne portait pas d'armure.

Il reposa la fausse perle et s'inclina avec déférence.

— Vous avez hâté le cours des choses, le tança la créature.

— C'est impardonnable, admit Wan-Chi. Seules ma jeunesse et mon inexpérience...

Il se reflétait tout entier dans la perle géante et son image déformée bougeait au même rythme que lui. Il se vit comme la créature devait le voir et se tut.

— Votre silence est apprécié, déclara le Corellien.

Débarrassé de sa perle, il avait repris des proportions un peu plus admissibles. Wan-Chi n'était plus obligé de se dévisser le cou pour le regarder en entier.

— Voici la mémoire de ma race, émit l'extra-terrestre en se frottant contre la muraille nacrée. (On aurait dit qu'il voulait la lustrer). Il est regrettable que tout s'achève sur un épisode aussi ridicule.

Wan-Chi éclata de rire. Le Corellien encaissa plutôt mal le choc. Sa masse se creusa comme sous l'effet d'un bombardement de balles de tennis.

— Un de vos plus irritants mystères, se plaignit-il. Comment faites-vous ça ?

— Voulez-vous que je vous apprenne ?

Wan-Chi chercha dans son esprit l'équivalent mental d'un rire et le projeta vers la créature. L'exercice était amusant...

— Il semble n'y avoir aucun moment approprié pour ça, émit finalement le Corellien.

— Je suis heureux que vous ayez compris !

Ils s'inclinèrent l'un vers l'autre en un lent salut empreint de dignité. Wan-Chi ramassa la demi-douzaine de sphères nacrées qui traînaient sur l'astéroïde et les tendit à l'extra-terrestre.

— Les perles que vous avez cultivées contiennent une part de la vie de votre espèce. Vous souhaitez que je contribue moi aussi à la répandre ?

— J'avoue y avoir songé.

Le Corellien se tut. C'était un silence d'avant la pluie, chargé de nuages et d'éclairs.

— Vous méritez de nous succéder, déclara-t-il avec une sombre satisfaction. Le sacrifice des miens n'était peut-être pas inutile. Accompagnez-moi, voulez-vous ?

Il se dilata pour absorber de nouveau l'énorme perle. Une pulsation sourde, que Wan-Chi reconnut instantanément, monta du corps massif. Le rythme... La créature se préparait à mourir à la façon des univers, écrasée sous son propre poids.

— Déjà, soupira-t-elle en ouvrant un corridor vers la fontaine blanche. Tout ce que nous avons été est inscrit dans la perle. Nous reviendrons peut-être...

— Et peut-être serons-nous là à vous attendre. Cet espoir rendra l'éternité supportable. Du moins au début.

— C'est toujours le début. Ou la fin. L'éternité n'a pas de milieu !

Le Corellien tenta de rire mais n'y parvint que médiocrement. Lorsqu'il plongea au cœur du chaos, Wan-Chi ferma les yeux, s'attendant à une explosion à la mesure de l'intelligence qui disparaissait ainsi. Il n'y eut qu'une éruption insignifiante, deux ou trois radiations qui se dissipèrent très vite. À l'échelle du Multivers, la vie individuelle n'était rien.

Un jour, il lui faudrait aussi méditer cette leçon. Pour l'instant, il devait regagner Base de Base et prévenir Vanguard.

Question de courtoisie.

— Alors, tu t'en vas, déclara Vanguard après un silence. Tu t'installes à ton compte ?

— Il y a une place à prendre, éluda Wan-Chi.

— Ton armure aura besoin d'entretien d'ici un an ou deux !

— J'apprendrai à m'en passer... (Il sourit devant le coup d'œil effaré que Vanguard lui lança et se leva). On m'a montré comment : il suffit de reconfigurer son intérieur, de se réincarner en soi-même en permanence. Jusqu'à ce que ça devienne un réflexe.

— Un réflexe, oui... Tu as songé à quel point tu seras seul ?

Wan-Chi, la main sur la poignée de la porte, se retourna lentement.

— Quinze pour cent de l'infini, ça te tente ?

— C'est toujours mieux que rien !

— Alors, murmura Wan-Chi, il est temps que nous ayons une conversation sérieuse.

Et il éclata d'un rire irrépressible.

CHAPITRE VII

Les œuvres avaient regagné leur socle, à l'exception de celle dont les lambeaux épars finissaient d'être engloutis par les mille bouches du sol. Les remous de l'édifice avaient rassemblé dans un coin les bouteilles vides et les tessons, avec les pots de peinture et les débris d'emballage. Le tapis avait repris son cheminement erratique à travers la salle.

Des explosifs, nulle trace... La ville les avait dévorés.

Les odeurs d'inachevé avaient disparu. Quelques heures plus tôt, la galerie était semblable à un théâtre avant la répétition finale, lorsque tout sent la colle et l'à-peu-près. À présent, c'était comme si les événements de la nuit n'avaient jamais existé.

Closter, au fond de la salle, contemplait la masse lumineuse dans laquelle Vorst s'était englouti. L'exposition avait fonctionné comme un piège parfait. L'ancien milicien devenu fugitif avait découvert un rêve dont il ne désirait plus sortir.

Il y eut un bruit caractéristique de talons hauts frappant la chair et Marika surgit dans la galerie, éclairée en contre-jour par le rayonnement des œuvres. Ses cheveux en corolle nimbaient sa tête d'un halo doré. Elle portait la robe fourreau noire qu'elle avait choisie pour le vernissage, un collier de perles trop grosses pour être vraies et des escarpins tissés d'or.

— Tu es superbe ! l'accueillit Kloster.

— Et toi tu ressembles à un paquet de linge sale, répliqua-t-elle du tac au tac, avec un sourire qui démentait ses paroles.

— C'est un peu comme ça que je me sens... Vorst est venu cette nuit.

— Je sais, dit-elle avec une moue. J'ai assisté à la fin.

Elle jeta un regard critique autour d'elle :

— Il a fait beaucoup de désordre ?

— Pas autant qu'il l'aurait voulu... (Kloster lui montra la ceinture d'explosifs étalée sur le collant soigneusement plié). Je ne crois pas qu'il aurait pu appuyer sur le bouton et tout faire sauter. Au fond de lui-même, il avait juste envie que la poursuite s'arrête et qu'on l'attrape.

Marika fit lentement le tour de l'œuvre. Une aura de sensualité pure émanait de la jeune femme, qui glissait sur l'épiderme de la ville comme l'Astrale qu'elle était autrefois. En se réincarnant, elle n'avait rien perdu de sa magie.

Son visage de madone perverse se pencha sur la masse gélatineuse dont elle tenta de percer les profondeurs. Elle posa les deux mains sur un renflement, paumes à plat, et le massa avec délicatesse, pareille à une sage-femme préparant un accouchement particulièrement difficile.

— Il est toujours là-dedans ?

— Pourquoi voudrais-tu qu'il en sorte ? Il est dans son univers personnel, au cœur de la perle. Loin de tous ceux qui le pourchassent. Libre !

— Il finira digéré par son rêve, alors que personne ne le recherchait vraiment. Un terroriste reconverti en œuvre d'art... Les implications morales sont fascinantes ! Mort et transfiguration du méchant, en sept stations de chemin de croix.

— Il n'a pas su reconstruire son existence quand les villes sauvages se sont posées. Il a couru pour s'éviter de réfléchir. Je me suis contenté de lui offrir une perspective de fuite.

— Ton piège a fonctionné. Et tu ne te sens pas fier de ce que tu as fait ?

— Non ! Je ne voulais pas transformer les œuvres d'art en cellules et les musées en prison.

« Il avait au moins raison pour une chose : cette exposition n'est pas au point. Je vais laisser tomber l'idée...

— Tu abandonnes ?

En amour, les silences sont inévitables, mais celui de Marika atteignait neuf sur l'échelle de Richter. L'air vibrait littéralement autour d'elle.

— Je ne jette jamais rien ! Le vernissage aura lieu mais je n'ouvrirai pas la galerie au public. Pas encore. Avec l'aide des Villes, j'apprendrai à créer des œuvres personnalisées, des rêves privés pour chaque visiteur.

« J'inventerai des portes, tu comprends ça ? ajouta-t-il d'une voix vibrante. On viendra au musée pour s'y perdre.

— Ta vieille obsession des œuvres cannibales. Et nous, qu'allons-nous devenir ?

Closter sourit. Lorsque cette lueur apparaissait dans son regard, son visage se transformait en celui d'un enfant-magicien émerveillé par ses propres tours. Marika ne put s'empêcher de lui sourire en retour.

— Je t'emmène dans une histoire qui n'appartient qu'à nous. Le monde apprendra à se passer de notre présence pour un temps.

— Est-ce qu'on cessera un jour de fuir ? l'interrogea-t-elle avec un soupir, connaissant d'avance la réponse.

— C'est un mode de vie qui nous réussit trop bien... Tu viens ?

Il la conduisit jusqu'au fond de la salle, dans une alcôve à l'ouverture masquée d'un rideau de cuir imitation peau. L'œuvre qui trônait sur un socle pentagonal occupait la presque totalité de l'espace disponible. Elle était énorme, sphérique, hérissée de scarifications géométriques qui rappelaient les tatouages des tribus africaines. Des volutes de lumière colorée dansaient dans ses profondeurs. On la devinait tiède, vibrante. Accueillante.

Le rideau de cuir retomba et les isola de la galerie. L'alcôve obscure s'emplit d'une odeur musquée. Une faille triangulaire, trop étroite pour qu'ils puissent s'avancer de front, s'ouvrait en face d'eux. Marika ouvrit les bras et Closter s'y réfugia. Sa silhouette fantomatique aux traits confus fut absorbée par la chair ferme et douce de sa compagne. Leur corps se mêlèrent, se fondirent.

Avec détermination, ils se perdirent dans le rêve.

Rêve 7 (Voleurs de Silence)

Dennis regarde la foule qui lui rend son regard. Dizaines de paires d'yeux flottants sur des visages excités, braqués vers lui. Ne pas oublier de sourire d'un air confiant tandis que le rideau s'ouvre et que la musique démarre. La vieille routine, rassurante. Il s'avance jusqu'à l'extrême bord de la scène et tend les bras, poings serrés, vers les dîneurs. Des papillons multicolores s'échappent de ses paumes lorsqu'il déplie les doigts. Rires, quelques applaudissements. Retenus. Les papillons meurent trop vite, la chaleur des bougies qui grésillent sur les tables les dissipe. Tant pis, enchaîner.

Le micro contre ses lèvres il murmure Bonsoir avec une moue complice.

— Je suis ici pour donner du corps à vos rêves. (Pause. La salle, lentement balayée d'un pinceau de lumière, cligne des paupières avec ensemble. Sa silhouette en contre-jour s'auréole de mystère, un mystère bleu néon). Ce soir, vous êtes... Importants.

La scène se prolonge comme une jetée au milieu de la mer des tables. Trois marches la terminent, qu'il descend d'un pas souple de danseur professionnel. Le voilà au niveau du sol, dans l'espace dégagé de la piste de danse. Que vais-je leur projeter ? L'île déserte ? Trop de couples. Le survol de la ville ? ça fait déjà trois fois ce mois-ci. Manzano va encore râler... Il agite le micro. Un sourire pour gagner l'indispensable poignée de secondes. Surtout, ne pas laisser les conversations reprendre.

— J'ai décidé de vous emmener avec moi. Une promenade dans le monde de vos désirs, de vos plaisirs, (il s'approche d'un couple sur sa droite, une Top-model blonde à la bouche déparée par une moue d'ennui et son inévitable rémora, de quarante ans plus âgé), de vos rêveries, (d'un geste presté, il feint de cueillir une pensée égarée hors du crâne dégarni du riche protecteur), de vos fantasmes...

Il dépose délicatement sur l'épaule de la fille une poupée translucide, nue à l'exception d'un porte-jarretelles noir. La poupée agite ses jambes avec espièglerie et fait voler ses cheveux blonds. Le visage n'est pas ressemblant mais, de loin, ça devrait suffire. Les applaudissements crépitent. Ils sont ravis de se rincer l'œil gratis et de

prendre leur revanche sur le vieux. C'est quand même lui qui va se la taper ce soir ; Comprennent rien.

Il croise le regard de la Top-model. Étincelle de curiosité, vite dissimulée. J'en ai d'autres en réserve du même genre, ma belle... À ton service quand tu voudras. Le regard se détourne. Les mouvements de la poupée deviennent mécaniques. Il l'efface. Regagne le centre de la piste tandis que décroissent les applaudissements.

— Merci, merci. Vous êtes un public merveilleux !

Il essuie sur son front le fin rideau de sueur que le talc n'a pu absorber, vérifie que le toupet de faux cheveux est bien en place sur le sommet du crâne.

— Un voyage étrange, peut-être dangereux, nous attend. Nous partons en croisière sur les mers qui ceinturent le restaurant. L'eau va monter jusqu'ici... Écoutez !

Un clapotis discret. Les conversations se sont tues, le public est attentif. Je les tiens. Ils vont se balader en galère, c'est sans doute le plus simple.

Un geste ample des deux bras et le vent se lève. Les lumières décroissent.

— Je vous baptise aventuriers. Suivez-moi !

Il traverse la piste qui semble agitée d'une forte houle, s'agrippe aux rideaux qui masquent les baies vitrées et l'ouverture du balcon. D'une voix rauque, travaillée, il réclame de l'aide. Une, puis deux silhouettes se lèvent, dans un bruit de chaises raclant le plancher. Les dîneurs se rassemblent autour de lui. Il tire les rideaux qui se gonflent comme des voiles, se concentre...

Les vagues s'écrasent à ses pieds.

Le reste relève de la routine. Un signe discret à l'accessoiriste et la bande sonore démarre : tambours lancinants, bruits de chaînes, cris. Les serveuses s'avancent en glissant sur le plancher de bois rugueux, à peine habillées de voiles d'illusion translucides (elles ont horreur de ça et il le sait, mais c'est le jeu. Ordre de Manzano). Au passage, elles seront pelotées, bousculées. Des plateaux chargés de cocktails se renverseront et la note sera salée.

La soirée s'annonce bien.

Il s'accoude au bar où Slim, le barman, lui a préparé son Martini. Son vrai nom est Sélim, et la couleur de sa peau est un carrefour d'influences diverses, mais tout le monde l'appelle Slim. Ou barman, ou garçon. Beaucoup de noms pour une seule réalité. Personne ne sait ce qu'il pense et tout le monde s'en moque.

Il trempe ses lèvres dans le verre, le repose et cueille l'olive entre le pouce et l'index.

— Pas assez de gin, Slim...

L'olive tombe sur le plancher. Il l'écrase d'une semelle distraite et ça fait un petit bruit mouillé, un peu écœurant. Le cri d'une grenouille écrabouillée sous une pierre.

— Ordre de Manzano. Paraît que tu bois trop, le spectacle s'en ressent.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Je trouve ça aussi mauvais qu'au début. Tu veux une autre olive ?

— Va te faire foutre, Slim...

Dans la salle, l'illusion continue. La tempête agite les rideaux, l'air sent le sel et le goudron. Les convives bavardent ou pelotent les serveuses sans se soucier du contenu de leurs assiettes. La réalité est sur pilote automatique, il pourrait faire ça les yeux fermés.

— Un autre, Slim.

Le cocktail à peine corsé ne lui est d'aucun secours. L'aquarium est toujours trop propre, l'alcool ne sert qu'à dépolir temporairement le verre. Une injection d'indifférence sous forme liquide. Avec une olive pour la couleur. Slim a raison,, le spectacle est dégueulasse.

Assis sur son tabouret de bar il fait tanguer la salle, comme ça, pour s'amuser, et déshabille la plus boudinée des serveuses. Les dîneurs applaudissent avec confiance. Lorsqu'il regagne la scène pour le final (l'arrivée au port avec les éclairs du phare qui illuminent les visages d'une chaude lumière orangée), il garde sur la langue l'amertume du vermouth.

Plus tard, les illusions mourront. Les voiles des serveuses s'effaceront et elles iront se rhabiller, sans un regard pour lui. Les derniers clients régleront leur addition avec une grimace. Ailleurs, devant des miroirs en couronne, sous un éclairage cru, la Top-model exécutera son numéro avec des cris de passion feinte.

Nous trichons tous.

Le téléphone l'a réveillé un peu avant midi. La voix de Slim, neutre : Manzano veut le voir. Il raccroche sans un mot, se débarrasse des épingles de cauchemar fichées dans son cerveau. Sa perruque traîne sur l'oreiller auréolé de sueur. Il la colle sur son crâne, puis vacille jusqu'à la salle de bain.

Nu, il n'impressionne personne. Un début de brioche, une peau de mutant, trop pâle. Des yeux bleus sans vie. Machinalement, il sculpte sur son torse des muscles luisants d'huile, rectifie son menton absent. Il est même capable de raser son nouveau visage sans se couper.

Il prendra le temps de déjeuner dans un bar. Manzano comprendra. Il n'est pas un larbin qu'on siffle mais un des artistes les mieux payés de cette foutue ville. Et il a bien l'intention de continuer.

Il grimpe au premier étage, passe devant la loge où est punaisée une de ses vieilles affiches. Il a dix ans de moins, les dents brillantes, un regard à la limite de l'insolence. Le photographe avait du talent. Un ongle anonyme a déchiré sa joue de papier et la blessure n'a jamais cicatrisé.

Il continue jusqu'au fond du couloir. La porte de chêne massif est entrouverte. Il frappe et entre sans attendre la réponse.

Manzano est en pleine discussion avec un couple dans lequel il reconnaît la Top-model et son cavalier. Il s'immobilise sur le seuil. La jeune femme ne lui accorde pas un regard. Sa peau, sous la lumière du soleil qui tombe de la verrière, est fripée, flétrie, et son cou commence à se rider. La pénombre du restaurant lui allait mieux.

— Assieds-toi ! lui lance Manzano d'un ton agacé. On parlait justement de toi.

— Le spectacle vous a plu ? Vous désirez une représentation privée ?

L'expression de Manzano le dissuade de poursuivre. Il attrape le dernier fauteuil libre et s'y assoit.

— Quel est le problème ?

Le vieux bonhomme manque de s'étrangler. Manzano toussote avec discrétion.

— Je vais me charger de ça, monsieur Delacourt. Merci de m'avoir mis au courant. Inutile de préciser qu'il y aura une table réservée pour vous et mademoiselle tous les soirs de la semaine prochaine, aux frais de la maison. Je vous raccompagne.

Mademoiselle ! Il a le sens du raccourci historique, le père Manzano, songe Dennis. Il esquisse un vague salut, sans se lever, et la regarde sortir avec une grimace d'appréciation. Les fesses sont restées fermes, le balancement est bien maîtrisé. De la pouliche de race, qui courra encore quelques Grands Prix.

— Je savais bien qu'elle ferait n'importe quoi pour me revoir, soupire-t-il rêveusement quand la porte s'est refermée.

— C'est fini, oui ? lui jette Manzano au visage.

Il va se rasseoir, sort un registre d'un tiroir et le feuillette avant de le projeter en travers du bureau d'un geste las.

— Tu sais qui était ce type ?

— J'ai surtout regardé la fille...

— Delacourt. Jacob Delacourt. Un cerveau de hyène, avec assez de fric pour t'acheter cent fois. La moitié de cette ville lui appartient, l'autre moitié fait dans son froc à la seule mention de son nom et je tombe sur le seul artiste du secteur incapable de le reconnaître !

« Maintenant, écoute-moi bien, Dennis. Quand un type comme ça débarque chez moi, seul ou accompagné, qu'est-ce qu'il faut éviter de faire ?

— D'accord. (Il lève les mains en signe d'apaisement). J'aurais pas dû la déshabiller.

— Ça, ce n'est qu'une partie du problème ! Quand une huile vient dîner chez moi, tu vas la voir. Tu t'informes de ses préférences pour le spectacle et surtout, surtout, tu évites de générer des illusions de bateau si ça risque de la rendre malade !

— Le mal de mer ? C'est pas vrai !

— Si. Toute la nuit à vomir, avec sa geisha qui jouait les infirmières. Non, ça ne me fait pas rire, Dennis. Au-delà d'une certaine quantité de fric je perds mon sens de l'humour.

Sûrement un problème de nourriture, les crevettes peut-être. Manzano le sait, ce n'est pas la première fois qu'un client se plaint. Alors...

Dennis, l'esprit engourdi, attend l'estocade finale. Manzano soupire et reprends le registre.

— T'as jeté un coup d'œil au chiffre d'affaires de ce mois-ci ?

— La comptabilité, c'est ton problème. Moi je n'y comprends rien.

— Vingt pour cent de moins que l'année dernière ! Ça veut dire sept ou huit tables inoccupées chaque soir depuis le début de l'été. J'ai des comptes à rendre moi aussi, figure-toi, et mes commanditaires manquent de patience.

— Change de cuisinier...

— Tu ne vas pas m'apprendre à gérer une boîte ! Les gens ne viennent pas ici pour manger mais pour le spectacle. C'est toi qui doit les empêcher de regarder ce qu'ils ont dans leur assiette.

— Ça fait toujours plaisir de voir son talent apprécié par un connaisseur...

— Tu as besoin de vacances, laisse tomber Manzano. Tu finis la semaine et quelqu'un te remplace. Profites-en pour mettre au point un nouveau spectacle, repose-toi, trouve-toi une petite...

— Et débarrasse-moi le plancher, conclut Dennis. Tu crois que je vais me laisser virer comme ça ?

— Tu as été un bon artiste. Autrefois. Quand tu crevais de faim. Tes illusions faisaient plus que meubler l'espace, tu leur donnais de l'épaisseur. À présent tu ne changes plus la réalité, tu te contentes de la repeindre.

La sonnerie feutrée du téléphone. Dennis se relève avec lenteur et se dirige vers la porte. Manzano, une main posée sur le combiné, le rappelle :

— Quand je t'ai connu, tu avais décidé d'être le meilleur. Arrange-toi pour t'en souvenir et je te reprendrai.

Dennis hausse les épaules et pointe le doigt vers le combiné d'ébonite.

— Tu viens d'attraper un cobra !

Manzano porte à son oreille le serpent qui se tortille au bout du fil et murmure d'une voix neutre :

— J'écoute.

Quand Dennis claque la porte, ses mains tremblent.

La représentation du dimanche est particulièrement soignée : une visite guidée hors de l'orbite terrestre, à travers les astéroïdes. Pour l'occasion, les serveuses sont métamorphosées en sirènes de l'espace, les seins nus sous leur scaphandre transparent. Il y a des pluies de météores, des combats d'astronefs.

Et, pour le final, la mort d'une étoile.

Manzano le rejoint au bar après le départ du dernier client et lui tend une enveloppe.

— Voici ta paye. Inutile de tout claquer pour accélérer ta chute. Je peux attendre...

— Tu as vu le spectacle ? lance Dennis d'une voix détachée.

— Oui, et alors ? Tu cherches une augmentation ?

— Tu n'as pas la seule scène du coin.

— J'ai fait passer le mot : je lâcherai Delacourt aux basques de quiconque te signera. Tu sais ce que ça signifie, l'artiste. J'ai croché mes doigts sur tes tripes et je serrerai jusqu'à ce qu'il en sorte quelque chose.

Il dépose négligemment l'enveloppe sur un coin du bar et s'éloigne sans un adieu. Les injures sont couvertes par le bruit du shaker.

À sa façon Slim, lui aussi, est un artiste...

Quelques minutes suffisent pour faire le bilan d'une vie entière. Tout oublier ensuite prend nettement plus de temps. Dennis décide de renoncer à sa moumoute et de se raser le crâne, afin de mettre en valeur ses lobes préfrontaux hypertrophiés. L'expérience est quasi mystique : son image lui déplaît toujours autant mais d'une façon subtilement différente, moins personnelle. Les dialogues avec le miroir de la salle de bain prennent une tournure beaucoup moins passionnelle.

Il laisse s'écouler deux semaines avant de retourner chez Manzano...

Tout est curieusement identique, en contradiction avec le profond sentiment de rupture qui l'habite. Seul a changé le nom qui scintille sur le bandeau lumineux de l'enseigne : "Cyndia Cinderella" au lieu de "Dennis Deïmonis". La différence n'est pas grande.

Sauf que le code d'ouverture de l'entrée des artistes n'est plus le même...

Avec une désinvolture étudiée il escalade la douzaine de marches qui mènent à l'entrée du club-restaurant, lance un clin d'œil à la fille

du vestiaire et lui abandonne une cape tissée d'illusions qui ruisselle entre ses doigts lorsqu'elle veut la saisir.

Il est de retour.

Sans se presser, il se dirige vers le bar et se hisse sur un tabouret. La scène est plongée dans la pénombre. Il est tôt, les premiers dîneurs attendent derrière le cordon rouge l'arrivée du maître d'hôtel qui les guidera vers les tables. Quand Slim passe à sa portée, Dennis l'intercepte d'un geste possessif.

— Un Martini, sans olive.

— Je suis censé t'avoir vu, Dennis ?

— T'inquiète pas... (Il écarte les pans de son costume gris perle). Pas d'armes, pas de scandale. Je suis juste venu voir le spectacle.

— Ouais. T'aurais pas dû sortir de ta réserve, scalpé. Trouve-toi un coin sombre et n'en bouge plus, sinon Manzano te servira en amuse-gueule après t'avoir découpé lui-même.

— Sa cuisine ne vaut rien, de toute façon. (D'un index discret il désigne la scène vide). Comment est-elle ?

Slim fait mine de réfléchir.

— Cyndia ? Je crois qu'il vaut mieux que je te serve ce Martini...

— Si bonne que ça, hein ?

La salle se remplit. Depuis son poste d'observation, au bar, Dennis contemple avec détachement le ballet des serveuses dont le nouvel uniforme est visiblement inspiré des scaphandres spatiaux de sa dernière représentation. Le plastique crisse à chacun de leurs gestes et l'ensemble manque de grâce. On les croirait empaquetées dans des sacs de supermarché.

En coulisse, le régisseur vérifie les rampes de projecteurs. Il y a une paire de poursuites de part et d'autre de la scène, sur la mezzanine. Pas de sono, une absence quasi totale d'effets...

— Slim, c'est quoi son truc ?

À l'autre bout du comptoir, le barman hausse discrètement les épaules, une lueur indéchiffrable dans les yeux. Les lumières qui baissent lui évitent de répondre. Dans la salle, les murmures diminuent d'intensité. Les serveurs se hâtent de déposer sur la table des plats dont personne ne s'occupe.

La poursuite de droite s'allume, aussitôt dédoublée. Dans le cercle de lumière une silhouette empêtrée de strass surgit en clignant des yeux. Avec incrédulité, Dennis la voit s'avancer vers l'extrême bord de la scène, sans micro, sans un mot, et balayer la mer de visages de son regard papillotant. Ce n'est pas possible, Manzano ne m'a pas remplacé par ça ?

Les applaudissements crépitent. Le public a confiance. Dennis détaille la robe incroyablement mal coupée, le visage d'une banalité à pleurer, le corps... Enfin ce qu'on en devine. Si elle commence un

strip-tease, je déclenche l'alarme incendie. Il liquide le reste de son cocktail en deux gorgées, repose d'un geste brutal le verre sur le comptoir. Le pied se brise avec un tintement cristallin.

Personne ne se retourne.

Sur la scène, Cyndia s'est reculée. Les bras écartés, la tête rejetée en arrière, elle ouvre la bouche à fond, inspire, et...

Inexplicablement, le silence se fait.

Dennis laisse échapper un sifflement qui meurt sur ses lèvres. L'impression est curieuse. Le son a fait vibrer son palais et l'intérieur de son crâne mais s'est évaporé sitôt franchi la barrière des dents. Il entrechoque les débris de son verre sans provoquer le moindre bruit.

Le silence ruisselle sur la salle comme un épais sirop sans goût. Les serveuses, engluées, ont cessé de s'agiter. Sur la mezzanine, les poursuites sont animées d'un lent mouvement de va-et-vient et les pinceaux de lumière multiplient les ombres sur le rideau derrière la scène. Tout le reste est immobile.

Dennis s'agite sur le tabouret (sans bruit), se racle la gorge avec force (il est seul à l'entendre). Cyndia n'a pas bougé. La bouche ouverte, ses plombages bon marché illuminés à chaque éclair des projecteurs, elle attend, clouée sur les planches, l'instant improbable de l'envol.

Manzano se fiche de moi, ce n'est pas possible : elle ressemble à ces femmes sur les quais de gare que les trains n'emportent jamais. Il détourne la tête vers le bar pour prendre Slim à témoin.

Appuyé sur ses poings, les yeux mi-clos, le barman regarde le spectacle.

Plus tard, Dennis comprendra que la première faille est née à cet instant précis. Il ressent dans sa poitrine le vide douloureux que crée un poignard en se retirant. Sans conviction, il claque des doigts devant le visage de Slim. Depuis quand un barman aussi expérimenté que lui se laisse-t-il captiver par ce qui se passe sur scène, au lieu de servir les clients ? Sa propre mauvaise foi lui fait grincer des dents. En ce moment, il est bien le seul à se soucier de boire.

Isolé dans son coin, ficelé par le silence, il attend la fin du spectacle en pianotant avec hargne sur le bois poisseux du bar. Il a l'impression que tous les autres se sont branchés sur la même radio en le laissant seul, avec son cerveau modèle de l'année dernière et ses illusions inutiles.

Il s'est presque résolu à partir lorsque le silence se retire. Lentement, par à-coups hésitants : d'abord le staccato de ses phalanges sur le bois, puis la respiration de Slim tout proche, le crissement nerveux d'une semelle sur le plancher. Des détails sonores que son ouïe accueille avec reconnaissance. Il n'est plus seul.

Il inspire à fond, deux ou trois fois. Sur la scène, Cyndia a baissé la

tête et laissé retomber ses bras. Ses doigts tressaillent, elle a de jolies mains et ce détail le trouble autant que le reste. Le public applaudit d'une manière inhabituelle, avec retenue et gravité, comme pour participer au reflux du silence sans brusquer celui-ci. Cyndia s'incline, un sourire fatigué plaqué sur son visage. Les rayons pâles des poursuites l'accompagnent jusqu'au rideau puis s'éteignent. On entend des bruits de fourchette.

Il n'y aura pas de rappel.

Slim balaye les débris de verre du comptoir en évitant le regard de Dennis.

— Un autre, s'il te plaît, toujours sans olive. Non, se ravise Dennis. Annule ça.

Il se laisse glisser du tabouret. Slim le retient par l'épaule.

— Fiche-lui la paix. Elle ne pourra rien te dire de plus.

Pour toute réponse, Dennis fait jaillir une rose entre ses doigts. Slim secoue la tête.

— Tu n'es pas assez réel pour elle.

— Je veux juste comprendre. Ça ne devrait pas prendre trop de temps !

Il se glisse derrière le rideau de scène et grimpe l'escalier avec une décontraction feinte, sans croiser personne. Son portrait est toujours punaisé sur la porte de la loge. Il va tourner la poignée, suspend son geste, frappe. Deux coups discrets.

— Un moment !

La voix est claire, teintée d'un accent indéfinissable. Lorsque le battant s'entrouvre, il rectifie machinalement sa tenue.

— Oui ?

Elle le dévisage sans émotion puis jette un bref coup d'œil à l'affiche et sourit.

— C'était une perruque, murmure Dennis. La photo date un peu.

— Je vois. Vous êtes plutôt mieux au naturel. Vous êtes venu récupérer quelque chose dans votre loge ou s'agit-il d'une visite de politesse ?

— Je peux entrer ?

— Faites comme chez vous.

Elle resserre les pans de son peignoir et va s'asseoir sur l'unique chaise, face à la glace, en lui tournant le dos. Il crispe les poings, se force à les dénouer. Une illusion serait la bienvenue mais il sent confusément que leur échange ne se situe pas à ce niveau.

Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

— Votre numéro..., hésite-t-il. Ça n'a pas marché pour moi.

— Et vous voulez qu'on vous rembourse ? Oh, je suis idiote ! s'excuse-t-elle sans le regarder. D'accord, je suis désolée. Ce n'est pas quelque chose que je maîtrise complètement.

— Pourtant, ce silence que vous créez est..., il cherche un mot suffisamment neutre. Impressionnant.

— Ce n'est pas le plus important.

— Je veux bien l'admettre.

Elle détourne ses yeux du miroir et les braque dans les siens. Il est scruté, disséqué, puis abandonné les entrailles ouvertes. Sensation aussi neuve qu'inconfortable.

— J'avais du mal à y croire. Vous n'avez vraiment rien ressenti ?

— Laissez tomber. Ce n'est pas si important.

— Peut-être que si. (Elle jette un coup d'œil à sa montre). Il faut que j'y retourne. Monsieur Manzano aime bien me voir dans la salle après le spectacle. Attendez-moi dehors, le temps que j'enfile une robe.

Il hoche la tête. Elle lui caresse le bras, spontanément, en ouvrant la porte.

— Si ça peut vous consoler, pour moi non plus il ne se passe rien.

Dennis attend à l'extérieur de la loge. De l'autre côté de la cloison, une fille qu'il connaît à peine est en train de se déshabiller. Il ne fait aucun effort pour la visualiser et trompe son ennui en battant des cartes imaginaires. Il jette le paquet en l'air, brasse des jokers et des dames de cœur qu'il renvoie au néant lorsqu'il est fatigué. Son destin ne lui plaît pas mais c'est lui qui distribue le jeu et qui choisit ou non de tricher. Il a tous les atouts en main. Malheureusement.

Cyndia surgit enfin, vêtue d'un ensemble couleur d'eau qui était démodé avant même d'être coupé. Elle a maquillé ses yeux, à peine, tiré ses cheveux en arrière. Elle ressemble à une institutrice très sévère et très sage.

Dennis s'incline et, d'un geste négligent, accroche à son corsage une orchidée d'un noir brillant. Elle ouvre la bouche. Dans le tourbillon de silence qui jaillit, la fleur se recroqueville et disparaît.

— Vous ne l'aimiez pas ?

— Elle ne sentait rien, ne pesait rien. Vous seul pouviez la percevoir.

— Elle vous allait bien.

Elle hausse les épaules et se dirige vers l'escalier. En haut des marches, elle lui effleure la joue.

— J'ai apprécié l'intention.

— Mais pas le résultat ?

— Vous n'avez pas aimé le silence que je vous ai offert.

— Peut-être que je n'écoutais pas vraiment.

Manzano, boudiné dans un smoking crème, leur fait signe du bar qu'il occupe à lui tout seul. Dans la salle inhabituellement calme, l'orchestre joue une bossa-nova, avec des éructations de cuivre.

— Cyndia, ma chère, c'était parfait. Salut, Dennis. Slim m'a dit que tu avais déjà le mal du pays ?

Il se tourne vers Cyndia et son regard se durcit.

— J'espère qu'il s'est conduit en gentleman ?

— C'est un amour, réplique-t-elle avec un petit rire malicieux qui transfigure ses traits. (Dennis la contemple, stupéfait. On dirait que le soleil s'est levé sur son visage). Savez-vous qu'il est venu me féliciter pour mon numéro ?

— Très bien, mon petit, très bien. À présent, j'aimerais que vous alliez vous montrer à nos deux ou trois meilleures tables. Vous savez comme les clients adorent bavarder avec la vedette ?

— J'y vais, monsieur Manzano. À un de ces jours, Dennis.

— Qu'est-ce que tu es venu faire, exactement ? demande Manzano d'une voix dangereusement détachée.

— Boire un verre, voir le spectacle, me replonger dans l'ambiance. Pas nécessairement dans cet ordre.

— Inutile de me faire le coup de la nostalgie, il est beaucoup trop tôt pour que je te reprenne.

— Envoyez les violons ! ricane Dennis.

— Content de t'avoir revu, rétorque Manzano en abandonnant son tabouret.

— J'espère que tu penseras la même chose demain.

Manzano s'immobilise.

— Je ne suis pas sûr d'aimer ça. Et il n'y a plus une table de libre durant toute la semaine.

— Ravi de voir que les affaires marchent... Rassure-toi, je me contenterai de m'asseoir au bar. J'ai l'estomac fragile.

— D'accord, acquiesce lentement Manzano. J'ignore à quoi tu joues mais Slim t'ouvrira un compte. Et, Dennis...

— Oui ?

— La prochaine fois, évite de casser mes verres.

Le lendemain, après une nuit de glace et de plomb, Dennis s'attaque au désordre de son appartement. Il jette des piles d'affiches, déchire des souvenirs fossilisés en forme de cartes postales ou de programmes de tournée. Tiroir après tiroir, le vide s'installe. Il évacue la poussière à l'aide de sa moumoute qu'il manie comme un chiffon. L'appartement semble s'être dilaté, ou peut-être est-ce lui qui a rétréci. La moitié de sa vie s'entasse dans de grands sacs poubelle, sur le palier. Sous l'épaisse couche d'indifférence qui s'est accumulée au fil des ans, il sent qu'un animal le dévore de l'intérieur.

L'angoisse l'a rattrapé mais il refuse de s'arrêter de courir.

À son arrivée chez Manzano, il est accueilli par d'épais flocons de

silence qui tourbillonnent près de l'entrée. L'air qu'il siffle lui est arraché de la gorge. Il sourit à demi, (Où est le plaisir d'être en retard si on ne peut déranger personne ?) et plonge sans hésiter dans l'absence de bruit.

Il traverse la salle pétrifiée et s'installe sur son tabouret favori. Un salut désinvolte de la main vers Cyndia qui cligne des paupières face aux projecteurs. Elle doit être complètement aveuglée, il faut qu'elle travaille ses éclairages. Quelque chose d'adouci, de mystérieux. Et sa robe... Dans un autre style elle ne serait pas si mal. L'image qu'elle donne... Une idée de Manzano, je parie. Elle devrait essayer de bouger.

Il tape sur l'épaule de Slim qui frotte machinalement un shaker, les yeux braqués vers la scène. Elle a quelque chose, c'est sûr Slim ne m'a jamais accordé plus qu'un coup d'œil distrait quand j'étais sur les planches. Je me demande ce qu'ils lui trouvent, tous. S'il n'y avait pas son rire...

Il se tait et laisse le silence devenir assourdissant.

Sur les tables, les mains des dîneurs se crispent sur les fourchettes. Personne ne mange ni ne boit. Les visages arborent une expression concentrée, extatique. Une légère rougeur colore parfois leurs joues et le rythme de leur respiration s'accélère. Dennis, repoussé à la frontière de leurs rêves, égrène des pensées moroses en attendant le retour du bruit.

Plus tard, il avale d'un trait le Martini servi par Slim, savoure l'amertume du gin et le retour à la normale. Désœuvré, le barman promène un chiffon d'un bout à l'autre du comptoir. Les serveuses oscillent entre les tables comme des mannequins de plastique, les bras chargés d'assiettes à demi terminées.

— C'est plutôt calme, murmure Dennis à l'oreille de Slim. Tes whiskies frelatés auront peut-être le temps de vieillir.

— Je ne fais pas le chiffre habituel, admet Slim de mauvaise grâce. Mais toutes les tables sont réservées. Manzano dit que ça compense. D'ailleurs, personne ne songerait à boire durant un tel spectacle.

— À part moi, bien sûr ! ricane Dennis. Il redevient sérieux devant l'expression du barman. Raconte-moi tout ce que je manque.

— Je ne peux pas manger ça ! se plaint d'une voix haut perchée une femme un peu trop fardée. C'est froid. Changez-moi ce plat.

Une serveuse se précipite. Le maître d'hôtel l'intercepte et lui donne des ordres à voix basse. Dennis détourne la tête, agacé par l'incident. Cyndia s'est éclipsée sitôt la fin du show et son absence est presque palpable. Le souvenir des minutes précédentes plane au-dessus des conversations comme un oiseau de fumée.

— Raconte-moi, insiste Dennis.

— C'est une voleuse de silence, laisse tomber Slim en caressant le

shaker d'un geste machinal, les yeux dans le vague. Elle avale tous les bruits, les sons inutiles, les paroles en l'air et les échos indésirables. Elle oblige la réalité à se taire.

— Ça, j'ai vu. Et alors ?

— Alors... Tu es forcé de t'écouter toi-même. Tout ce que tu as à l'intérieur, les vibrations de ton cerveau, la mélodie de tes tripes. Ton cœur qui bat, le rythme obstiné de tes veines, le cri de tes neurones. La musique de ton âme.

« Et à ce moment-là, ajoute-t-il en reposant le shaker, chaque pensée devient un trait de plume sur la partition. Et les émotions... Le plaisir de respirer, tes poumons qui se gonflent comme une cornemuse qui joue toute seule. L'air entre tes dents, assourdissant. Le goût merveilleux de ta salive où se retrouvent les traces de tous tes baisers. Tu sens l'excitation qui enfle, qui occupe tout ce vide laissé par le brouillage sonore de la réalité. Tout paraît tellement plus vrai quand elle est là.

— Et où est-elle en ce moment ?

— Dans sa loge, je suppose. Elle ne tardera pas à descendre. Je te laisse, j'ai du travail.

— Sûr. (Dennis regarde la rangée de tabourets vides). Merci de m'avoir expliqué tout ça.

— Tu n'as rien compris, hein ? Tu te souviens d'avoir eu du plaisir à respirer ? Simplement ça. Respirer.

— C'était il y a longtemps. J'ai oublié.

— Moi aussi, c'est ce que je croyais. Elle m'a aidé à me souvenir et m'a joué la plus belle musique du monde. La mienne. Ne me demande plus de partager.

Slim se détourne et s'enfuit à l'autre bout du bar. Au même moment, Cyndia fait une apparition discrète au coin de la scène. Elle avance entre les tables et Dennis la suit du regard. Sa démarche manque de fluidité. Elle disparaît dans la pénombre d'une alcôve, reparait un peu plus loin. L'œil la perd et la retrouve sans cesse, elle n'est jamais tout à fait là.

Dennis plonge dans son Martini. Lorsqu'il relève la tête, elle se matérialise face à lui, un sourire au coin des lèvres comme une trace de baiser.

— Salut, étranger. Tu m'offres un verre ?

Sans attendre la réponse, Slim fait glisser sur le comptoir un cocktail qui s'immobilise à sa hauteur, dans un discret tintement de glaçons. Je rêve, ou il sort le grand jeu ? Songe Dennis. Il lève son verre et porte un toast muet au barman. Cyndia rit, et c'est comme un arc-en-ciel sur un glacier.

— Tu as vu le spectacle ?

— Je suis arrivé en retard.

— Oh ! murmure-t-elle et son sourire s'efface.

— J'aimerais t'en parler, de toute façon...

Du coin de l'œil, Dennis surveille Manzano qui discute avec le maître d'hôtel. Ils se séparent et Manzano se dirige vers eux, en s'arrêtant à certaines tables pour saluer les dîneurs les plus influents. Dennis grimace.

— Voilà le comptable. Je te retrouve dans la loge ?

Elle acquiesce avec une moue. Dennis emporte son verre à l'autre bout du bar et arrache à Slim le nouveau code de l'entrée des artistes, avant de sortir sur le perron rendu glissant par la pluie. Il a envie de marcher sous l'orage, le crâne nu.

Devant le grand miroir entouré d'ampoules, Cyndia finit de se démaquiller. Dennis s'installe sur un pouf, à ses pieds. Ses jambes ne sont pas vilaines mais elle ne fait vraiment rien pour qu'on s'en aperçoive. Dès son entrée dans la loge, il a senti la tension qui l'habitait et a choisi de se taire. Des gouttes d'eau dégoulinent derrière ses oreilles, il se sent comme une boule de billard échouée après la crue.

Il relève la tête et capte son regard braqué sur lui dans la glace. Ses yeux, débarrassés des teintes parasites de l'eye-liner, prennent des reflets de porcelaine.

— Tu voulais me parler ? dit-elle lentement.

— Je me demandais si tu accepterais mes commentaires sur ton spectacle ?

— J'ai déjà reçu ceux de Manzano...

— Je peux me taire. Ou tu peux décider de ne pas m'écouter.

— L'un et l'autre sont également difficiles. Je suis fatiguée de mes propres silences. Parle-moi.

— Pour commencer, il te faut un micro. Le public doit t'appartenir dès les premières secondes, tu ne dois pas lui permettre de se détacher de toi.

Elle secoue la tête avec un soupir résigné. Imperturbable, Dennis enchaîne :

— Ensuite, ta tenue. Evite les clichés, en particulier ceux qui ne te ressemblent pas. Personnellement je te verrais avec un ensemble dans les tons de brun, plutôt feuille morte que roux. Pas besoin d'un corsage trop ouvert, au contraire. Garde ton mystère. L'important étant que tu puisses bouger sans entraves.

— C'est vraiment tout ce que tu as à me raconter ?

— Il reste le problème des éclairages. C'est sans doute le plus important.

— Dennis ! (Sa voix hésite entre le fou rire et l'agacement). Je sais déjà tout cela.

— Alors travaille ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise...

— Rien. Je suppose que tu as raison. (Elle se lève, décroche une robe d'un cintre). Est-ce que tu comptes me raccompagner chez moi ?

— J'ai un rendez-vous, très tôt demain. Le seul imprésario qui travaille le matin et il a fallu que je tombe sur lui.

— Je vois. (Son bras retombe). Puisque c'est comme ça, tourne-toi. Il faut que je me change.

Debout dans la salle d'attente, Dennis examine les affiches défraîchies annonçant des tournées dans des lieux exotiques. L'entrevue n'a rien donné, l'ombre de Delacourt plane sur sa carrière. Tout cela n'est qu'un jeu cruel, il en est conscient. Un billet d'avion suffirait à le libérer du sort jeté sur lui. Même les bras les plus longs s'arrêtent quelque part. Il a fait le vide dans sa vie, plus rien ne le retient. Il pourrait tout recommencer.

Sans Manzano. Sans Cyndia.

Lorsqu'il se retourne, sa décision est prise. Et Cyndia est là, assise sur un fauteuil avachi, en train de feuilleter un magazine de mode vieux de dix ans. Elle paraît à peine surprise de le voir.

— Il semblerait que nous ayons au moins une chose en commun. Tu travailles aussi avec cette vieille fripouille ?

Trop de réponses possibles. Il la prend par les épaules, la relève, l'embrasse légèrement sur la bouche.

— Il y a des années que je ne me suis pas promené dans le parc. Tu viens ?

— De toute façon, je l'avais déjà lu, dit-elle en reposant le magazine.

Sur la berge du fleuve, ils trouvent un banc près d'un saule pleureur et l'essuient avec des mouchoirs en papier. Dennis observe les barques qui s'épuisent à ramer à contre-courant. Il songe à sa vie. Elle pose un doigt sur sa bouche :

— Ne le dis pas !

Il décapite un brin d'herbe et le noue, un nœud compliqué qu'il n'aura jamais la patience de défaire.

— Quand j'ai été virée de ma première place, deux mois à peine après mon engagement, j'ai changé de nom et de ville, se souvient-elle en suivant des yeux les tourbillons hypnotiques autour des avirons. J'y suis revenue il y a quelque temps. La boîte dégringolait. À la place du spectacle, il y avait des sachets de poèmes instantanés que les clients versaient dans leurs verres quand ils étaient ivres. C'était censé les rendre éloquentes. Les volutes de texte leur chatouillaient les narines et, parfois, une strophe entière leur explosait à la figure. Ils éternuaient, et tout le monde riait.

— Sauf toi...

— Je n'ai jamais été tout à fait synchronisée avec le reste du monde.

La brise agite les branches du saule qui trempent dans le fleuve et les remous dérivent le long de la berge. Sur l'autre rive, le soleil ricoche sur les façades des immeubles.

— Dans mes promenades, au bord des îles de Novembre, récite Dennis d'une voix sourde,

Les grands arbres accueillent les visiteurs

En agitant leur chevelure dénudée

Dans le respect profond des choses qui se meuvent...

Je crains d'avoir oublié la suite.

— Je me demande quel goût ça aurait, mélangé à un Martini, murmure-t-elle. C'est de toi ?

— Probablement. On marche un peu ?

Ils traversent le parc, au rythme paisible de ceux qui croient avoir tout le temps du monde pour se connaître.

— On t'a proposé un nouveau contrat ? demande-t-elle au moment de franchir les grilles.

— Non. La ville est saturée d'artistes en ce moment.

— Je sais. On m'a dit la même chose ce matin.

La rue les enveloppe. Il y a beaucoup de directions possibles, chez elle, chez lui. Ailleurs. Dennis songe à son appartement rempli de tiroirs vides. Cyndia garde les yeux fixés au sol.

— J'ai oublié de te prévenir, soupire-t-elle, les yeux toujours obstinément baissés. Manzano voudrait te parler.

— Il aurait pu le faire hier... Je me demande ce qu'il me veut.

— Tu ne t'en doutes pas ?

— Je le saurai bien assez tôt. De toute façon, j'avais prévu d'arriver en avance pour le spectacle de ce soir.

Elle acquiesce distraitemment. Il passe un bras autour de sa taille et la sent se raidir. Elle se détache de lui d'un geste brusque.

— Tu veux rentrer ?

Elle secoue la tête. Il s'immobilise, cherche ses mots. Elle ouvre la bouche et les lui arrache des lèvres jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que du silence entre eux, du silence et rien d'autre.

Il pénètre dans le restaurant en fin d'après-midi, monte directement chez Manzano. L'affiche sur la porte de sa loge lui sourit insolemment au passage. Il résiste à l'envie de frapper pour savoir si elle est là.

Manzano lui offre un verre qu'il refuse. On entend à travers le plancher l'orchestre qui répète.

— J'ai réfléchi, lui annonce de but en blanc Manzano. J'ai peut-être été trop dur avec toi.

L'esprit engourdi, Dennis laisse venir. Son absence de réactions

semble agacer son interlocuteur.

— Je sais que tu es libre en ce moment. (Tu y as personnellement veillé, espèce de salaud ! songe Dennis). J'aimerais te reprendre en alternance avec Cyndia.

— Un jour sur deux ?

— Plutôt cinq jours sur sept. Elle pourrait faire les mardis et les jeudis, juste pour assurer la transition. Son contrat expire dans deux mois.

Avec soin, Dennis crée un éléphant miniature à qui il donne les traits de Manzano et le fait tourner au bout de son index.

— Qu'est-ce que tu lui reproches ?

— Eh bien...

C'est la première fois que Dennis voit Manzano embarrassé et la découverte l'amuse. Il sourit malgré lui avant de replier l'éléphant comme une longue-vue.

— Dennis, nous sommes des professionnels, toi et moi. Je n'ai pas besoin de t'expliquer comment fonctionne le système. Si je veux faire plus que mes frais, il faut que le restaurant et le bar tournent chacun à cent pour cent. Je me fiche que le spectacle ait de bonnes critiques si personne ne reste pour boire un verre après le final.

— Je croyais que toutes les tables étaient réservées ?

— Cyndia est trop bonne, Dennis. Quand elle est sur scène, tout le monde oublie de manger. Alors les clients commandent les plats les moins chers et n'y touchent même pas.

De toute façon, une fois refroidi, ce n'est même plus comestible, se dit Dennis. Un couac assourdi traverse le plancher. Manzano grimace :

— Écoute-les. Depuis que cette fille est là, ils ne jouent plus de la même façon. Je te le dis, Dennis, je serais heureux que tu reviennes. Ton imprésario est d'accord...

— J'en parlerai avec lui. Quand aimerais-tu que je commence ?

— Le plus tôt possible. Ton ancien spectacle fera encore l'affaire jusqu'à cet hiver.

— On verra. (Dennis se lève). Tu n'as jamais essayé de nous remplacer par des mannequins ?

— J'aime ce qu'elle fait. Sincèrement. C'est juste que ça ne marche pas dans un endroit comme celui-ci.

Manzano lui tend une main manucurée qu'il serre par réflexe.

— Va la voir, parle-lui. Je peux lui laisser un dimanche par mois si elle le désire. En matinée.

Il entre dans la loge sans s'annoncer et expédie d'un coup de pied le pouf dans un coin. Cyndia est en peignoir, les cheveux dénoués. Un flacon de vernis à ongle débouché traîne sur la tablette.

— J'ai vu Manzano... (Il imite de son mieux le ton mielleux du

directeur). Dis-lui qu'elle fasse les mardis et les jeudis.

« Je suis désolé ! Je n'avais pas compris.

— Je sais. Ce n'est pas de ta faute. (Elle achève de vernir son pouce et remue délicatement les doigts). Si tu en as fini avec les condoléances d'usage, tu peux ficher le camp.

— J'ai mieux à t'offrir que ça. À condition que tu acceptes.

Il la force à se relever, la tient à bout de bras pour l'examiner. Elle a une silhouette quelconque, un visage quelconque. Le problème n'est pas là. Il faut parier sur son rire et sur cette fragilité merveilleuse qu'elle cache trop bien.

Il murmure Tu permets ? et dénoue la ceinture du peignoir. Elle ne résiste pas. Il écarte les pans et la déshabille avec douceur. Sa peau est pâle, nacrée. Ses seins sont des perles baroques, ses hanches des coquillages précieux. Elle est nue comme une plage à l'aube, quand les marées de la nuit ont lavé le sable.

Il pose une main sur ses lèvres pour l'empêcher de parler. Elle embrasse sa paume et il sourit. Du bout des doigts, il prend la mesure de son corps. Se concentre.

Le tissu d'illusions s'enroule autour des épaules de Cyndia, s'évase jusqu'à ses jambes et tourbillonne autour de ses chevilles. Avant de la projeter il a soigné la texture de l'étoffe, tissé chaque fil dans son esprit. Le résultat est presque vivant.

Cyndia pousse un faible cri de surprise. Inconsciemment, Dennis a choisi de renoncer aux couleurs éteintes, aux nuances sages. La robe flamboie, le décolleté est un vertigineux défi à la pesanteur. Il orne son cou d'un pendentif à trois branches et accroche à ses oreilles une toile d'araignée de diamants.

Il la prend par la main, l'oriente face au miroir.

— Regarde-toi.

Elle a les yeux emplis de brume. Il tourne autour d'elle, rectifie un détail du drapé, saupoudre ses cheveux de poussière d'or.

— Je n'avais jamais habillé personne auparavant, murmure-t-il, la gorge serrée. Ça te plaît ?

Elle virevolte. Le tissu se déploie en corolle autour d'elle. Sous l'illusion, la réalité de son corps est d'une beauté inattendue. Dans un geste de pudeur instinctif, elle croise les bras sur ses épaules nues. Et maintenant ? semblent interroger ses yeux.

Dennis ramasse le peignoir et le replie délicatement sur le paravent.

— J'aimerais me charger du décor pour le spectacle de ce soir. Pas d'éclairages, rien que des illusions. Tu auras le plus bel écrin qu'on t'offrira jamais.

— Mon image t'appartient. Que veux-tu en échange, puisque tu as déjà refusé tout ce que je pouvais te donner ?

Il caresse ses cheveux.

— Et alors ? Tu as dédaigné l'orchidée que j'avais fait éclore pour toi, je suis resté sourd à tes silences. Notre histoire est peut-être vouée à l'échec dès le départ, ce qui la rend infiniment tentante. Tu vois, c'est loin d'être simple. On continue ?

Elle rit, et ce rire même est différent.

— Oui, Dennis. On continue.

Le rideau s'écarte. Dennis s'avance sur scène, un micro à la main. Il murmure Bonsoir, de sa voix travaillée, et la sono démultiplie les syllabes à travers la salle. Sur la mezzanine, les poursuites débranchées le contemplent avec tristesse de leur œil mort.

— Nous avons voulu vous offrir quelque chose de spécial !

Il s'approche de l'escalier, pose le pied sur la première marche et se retourne. Les lumières baissent. Dans la pénombre, il braque le micro comme une torche pour détourner de lui l'attention du public.

— Ce soir, pour la dernière fois, voici Cyndia. Cyndia Cinderella...

Il s'entoure d'un paravent d'obscurité et disparaît. Le rideau frémit, s'ouvre lentement. Sur un tapis de violons, un piano égrène des arpèges. Une rumeur d'étonnement et de plaisir mêlés monte de la foule.

Cyndia est là.

Elle s'avance avec lenteur. À chaque pas, la robe ondoie. Des oiseaux multicolores descendent du plafond et se fondent dans le tissu qui flamboie. Les applaudissements éclatent, assourdissants.

Cyndia s'immobilise. De son poste d'observation, sur la mezzanine, Dennis la voit se détendre et redresser les épaules. Elle lève la tête, lui envoie un baiser, brièvement, puis affronte la marée de bruit qui monte de la foule avec l'assurance d'une figure de proue.

Elle expire à fond. Ouvre la bouche et souffle les cris comme une chandelle. La salle, captivée, a les yeux braqués sur elle, toutes les serveuses se pétrifient. Ce soir, personne ne mangera.

Le silence gagne les étages. Dennis le sent monter jusqu'à son cœur, effacer son souffle. Il se penche par-dessus la rambarde. Le plus difficile commence.

La robe cent fois retravaillée change de nuances. À l'or des mélèzes se mêle le rouge lancinant des érables. Le tissu se déchire, des lambeaux s'en détachent et tourbillonnent comme des feuilles mortes, chacune ornée d'une image en réduction de Cyndia. Un vent invisible les disperse au-dessus des tables et tout s'apaise.

Dennis lui a demandé de tenir le plus longtemps possible, de jeter toutes ses forces dans le spectacle. Lui-même est décidé à lui offrir en retour ses plus belles créations. Elle dansera dans une cathédrale de verre qu'un mot suffirait à émietter, saisira des soleils à mains nues. Elle le mérite.

Une bouffée de tendresse l'envahit. Leurs yeux se cherchent, s'accrochent. Le silence qui l'englobe ne le dérange plus. Il a bâti au-dessus du vide un pont d'illusion qu'il peut franchir à tout moment pour se retrouver près d'elle. Les instants qui vont suivre seront partagés.

La musique, venue de très loin, s'élève dans sa tête.

Au début, il n'y prête pas attention. Concentré sur les fils immatériels qui jaillissent de ses paumes, il repeint le décor aux couleurs de son esprit. La mélodie l'envahit sans qu'il s'en aperçoive, si familière que son corps bouge en rythme avant même qu'il en ait pris conscience. Cyndia, tournée vers lui, hurle le silence à pleine bouche.

La musique le remplit de l'intérieur. Il savoure la montée d'un accord parfait, ferme les yeux. Les illusions vacillent. Il ouvre les paupières juste à temps pour consolider les échafaudages de la réalité et renvoyer des pinces de couleur tout autour de la salle.

Insidieusement, la mélodie s'empare à nouveau de lui. Les yeux toujours rivés à ceux de Cyndia, il lutte contre cette fascination égoïste qui l'empêcherait de s'occuper d'elle, mais le bruit de son propre corps devient vite assourdissant.

Il va céder, il le sent. Dans un dernier sursaut il lance vers la scène des centaines de papillons blancs qui recouvrent les épaules de Cyndia.

Cyndia qui n'entend rien.

Cette idée le dégrise. Les harmonies de son esprit se dispersent, il se concentre sur la texture de la robe, sur l'éclat des bijoux, avec une volonté farouche. Cyndia lui apparaît infiniment plus belle à présent qu'il a lui aussi cédé à la fascination de son silence. Mais le répit est de trop courte durée. La tendresse qu'il ressent fait vibrer en lui une note pure qui menace à nouveau de le submerger.

Dans la salle, les spectateurs envoûtés oscillent sur leur siège, chacun à son rythme. Cyndia arrache de leurs lèvres des soupirs de plaisir à peine formés et les envoie se perdre dans le néant, pour être aussitôt remplacés par d'autres. Dennis se tend vers elle. Au creux de son âme subsiste un vide qu'aucune illusion, aucune femme, n'est venu combler. Il choisit de le lui offrir. Elle comprendra.

Il s'abandonne, complètement. Tout ce qu'il ressent, ses émotions les plus impudiques et les plus vraies, sont réverbérées vers la scène. La musique l'envahit mais il ne garde rien.

Au bout de ses doigts, les illusions se renforcent. Il les sent devenir plus denses, presque palpables. Emplies de son amour, elles dérivent vers Cyndia et se posent à ses pieds. Peu à peu, le tissu qui l'enveloppe s'alourdit, sa robe épouse plus étroitement ses formes, devient caresse,

puis baiser. Avec un émerveillement qu'il ne cherche plus à contenir, Dennis regarde son visage qui se couvre d'une légère rougeur, ses yeux qui chavirent...

Le choc en retour du silence l'emporte encore plus haut.

Ils brûlent, liés l'un à l'autre par un circuit d'émotion pure qui se renforce à chaque respiration. Le public a, depuis longtemps, cessé de les suivre. Ce bonheur-là ne lui est pas destiné. Les lumières baissent doucement mais, lorsqu'on pourrait croire que le final est proche, un nouvel élan les réunit. Ils ont le temps d'apprendre à contrôler le spectacle, il est plus important de le vivre.

Plus tard, il la rejoindra derrière la scène et lui dira : « Excellent, partenaire ! », ou n'importe quoi d'aussi stupide et creux. Ils n'auront ni l'un ni l'autre la force de sourire. Il posera la main sur son épaule nue et elle tressaillira, simplement, parce que le contact de cette main est infiniment doux.

Ensemble, ils regagneront leur loge et feront leurs bagages.

Fin du Cycle des Étoiles Mortes

Vingt-sept
AnimauxVilles
vivantes ont
offert le voyage
instantané à
l'humanité, ou du
moins à ceux
capables de payer
le tarif exorbitant
exigé par le Cartel.
Pour les autres, il ne
reste qu'à devenir un
Astral : un être
désincarné qui attend
que son corps le rejoigne
à bord d'un vaisseau d'émigrants.

Closter, artiste en mal de création,
rencontre Marika, l'Astrale qui se
sert du corps des autres pour
voyager à travers les mondes.
L'un court après sa mémoire,
l'autre après sa chair.
Ensemble, ils vont traverser
le miroir des apparences...

